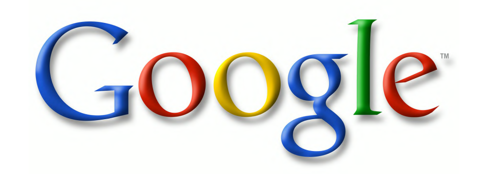
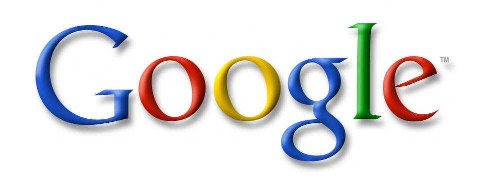
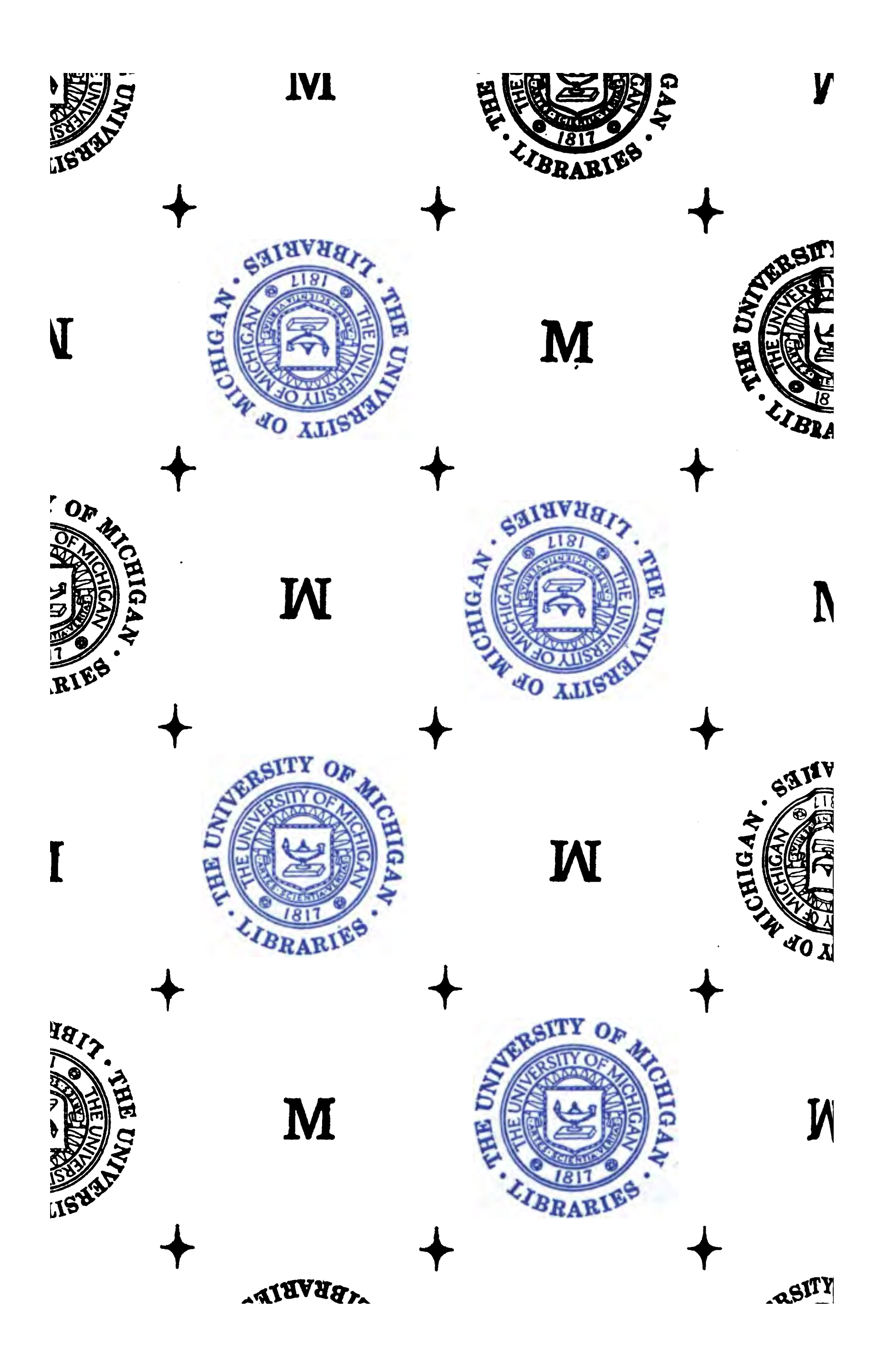
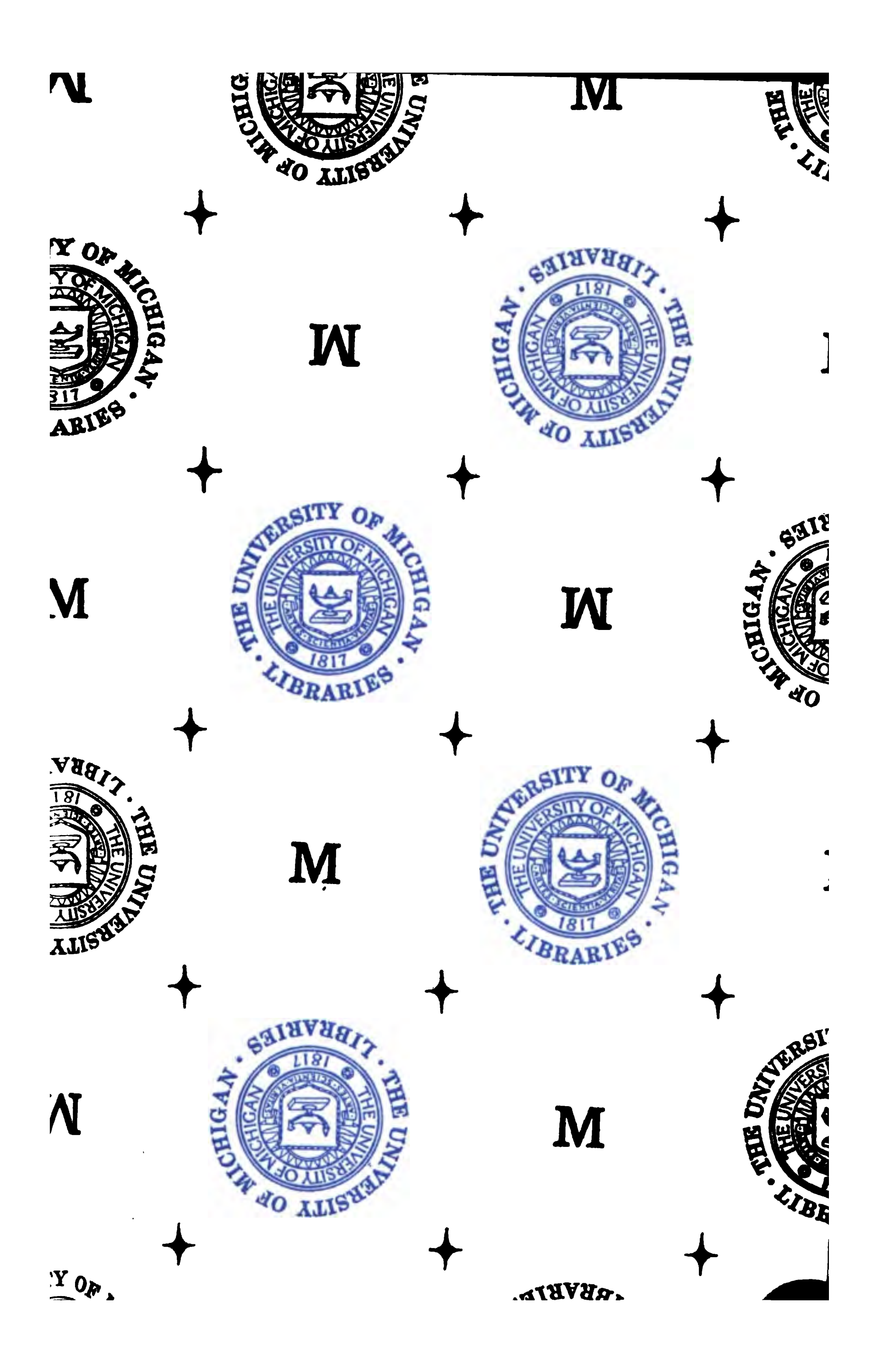

Google




THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817
M


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817
M

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS

TOME VIII

Cette réimpression des *Lettres de Madame de Sévigné* est entièrement conforme pour le texte à la grande édition de M. Monmerqué publiée en 1862 par MM. L. Hachette et Cie, dans leur collection in-8 des *Grands écrivains de la France.*

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS

TOME HUITIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1863

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ,

DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS.

1427. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 2e septembre.

Hélas! mon amie, il n'est non plus question de Monsieur l'Archevêque, que s'il n'avoit jamais été; on a dit bien du mal de lui après sa mort : on a parlé du successeur; et depuis qu'il est nommé, on ne parle plus ni de l'un ni de l'autre : ceci est un tourbillon qui ne permet pas les réflexions. Tout le monde étoit fou hier à Paris; on ne voyoit que des femmes désespérées; les unes couroient les rues, les autres se faisoient enfermer dans les églises; on entendoit : « Je n'ai plus de mari, je n'ai plus de fils; » d'autres ne disoient pas ce qu'elles n'avoient plus, mais elles ne s'en désespéroient pas moins. La comtesse de Fiesque disoit que la bataille étoit donnée, et par conséquent gagnée; elle ajoutoit que le prince d'Orange étoit prisonnier. Je me trouvai le soir chez Mme de Kerman, où étoit Mme de Sully, la duchesse du Lude, Mme de Chaulnes, et une douzaine d'autres femmes, dont étoit la comtesse de Fiesque; quand elles eurent bien discouru, j'entrepris de leur re-

mettre l'esprit (chose bien difficile) par un petit raisonnement, qui concluoit qu'il n'y auroit point de bataille ; elles se moquoient toutes de moi ; aujourd'hui que l'événement justifie mes raisons, elles croient que d'ici je conduis l'armée ; on ne parle que de ma pénétration, et sur cela je conclus qu'on ne sait presque jamais pourquoi on loue, ni pourquoi on blâme. J'étois hier folle, et aujourd'hui je suis la plus habile personne du monde ; et la vérité est que je ne suis ni folle, ni habile ; mais que par un courrier qui étoit arrivé on avoit appris qu'il étoit impossible de donner une bataille sans hasarder toute l'armée. M. de Conti l'a mandé au Roi, aussi bien que M. le duc du Maine, et tout ce qu'il y a de principal dans l'armée.

M. de Coulanges est toujours à Navarre ; il me prie par toutes ses lettres de vous dire des choses infinies de sa part. Le Roi doit partir le 24ᵉ de ce mois pour aller à Fontainebleau. M. et Mme de Chaulnes partent incessamment pour Chaulnes, et le bruit court que je vais avec eux. Je prends des eaux de Forges, dont je me trouve assez bien. Je suis ravie que la santé de Mme de Grignan soit bonne ; je m'en réjouis avec vous et avec elle. Faites-vous la violence d'embrasser la charmante Pauline pour l'amour de moi ; je vous en conjure, ma très-aimable.

1428. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 9ᵉ septembre.

Que d'événements, Madame ! que de discours ! que de chansons ! que d'épigrammes ! que de dignités ! Le maréchal de Boufflers est duc, vous le savez déjà. Le même courrier qui a apporté la réduction de Namur, lui a été renvoyé pour lui apprendre que le Roi le faisoit duc, et

lui dire en même temps qu'il pouvoit prendre le chemin de la cour. Quand il s'est trouvé pressé par sa reconnoissance d'aller remercier le Roi, le prince d'Orange lui a dit qu'il le faisoit son prisonnier; on prétend qu'il a pris cette conduite sur celle que nous avons eue à Dixmude; il a bien voulu cependant le laisser revenir à la cour sur sa parole; mais le maréchal a cru devoir attendre les ordres du Roi. La maréchale de Boufflers est transportée de joie de sa nouvelle dignité, et ne sait point encore ce malheur, qui selon les apparences ne sera pas long. Revenons aux épigrammes; le maréchal de Villeroi en est chamarré; il a pourtant la consolation de savoir que le Roi est persuadé qu'il n'a aucun tort; et je sais bien ce que je dis; mais le monde veut juger de ce qu'il ignore, et comme on juge par l'opinion des autres, on est assez fou pour se croire malheureux malgré sa bonne conduite. Le Roi va aujourd'hui à Marly pour dix jours.

M. et Mme de Chaulnes partiront dans peu pour Chaulnes, et moi avec eux : que dites-vous de cette résolution? ne me trouvez-vous pas grande femme tout à fait? M. de Coulanges est toujours à Évreux; Mme de Louvois le boude; Mlle de Bouillon l'aime de passion, et le retient malgré lui; moi je lui écris régulièrement et lui mande toutes les nouvelles ; à qui donneriez-vous la préférence? Les passions sont horribles; je ne les ai jamais tant haïes que depuis qu'elles ne sont plus à mon usage; cela est heureux. Notre dragon est sorti tout couvert de gloire, et tout nourri de cheval; il a écrit une très-plaisante lettre à sa sœur; dans toutes les relations il a été nommé au Roi avec distinction; et pour dire plus, c'est de Mme de Montchevreuil que je le sais. Vous jugez bien, ma très-aimable, de la joie de Mme de Sanzei, qui sait à cette heure que son fils se porte bien; songez que de douze mille hommes qu'ils étoient dans

Namur, il n'en est resté que trois mille trois cents. J'oubliois de vous dire que c'est M. de Guiscard qui est venu apprendre à la cour que le maréchal de Boufflers est prisonnier. Mme de Sully a la même maladie que Mme de Grignan; elle prend des eaux de Forges, dont elle se trouve à merveille; mais Forges est un peu trop loin de Grignan, il faudroit s'en rapprocher, mon amie. Je pardonne à Mme de Sully cette maladie; mais Mme de Grignan est trop avancée pour son âge. On prétend que de toutes les façons d'être malade, c'est la moins fâcheuse. Je vous demande toujours des nouvelles de Mme de Grignan, dont je suis très-sincèrement en peine. Ne me laissez point oublier dans le château que vous habitez, et baisez pour l'amour de moi la charmante Pauline : vous m'avouerez que j'exige des choses bien difficiles de votre amitié.

1429. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 16e septembre.

Ce n'est que pour marquer la cadence que je vous écris aujourd'hui, Madame, car je n'ai point reçu de vos lettres cette semaine, et je suis toute honteuse de n'avoir pas de grands événements à vous mander; depuis quelque temps, ils ne nous ont pas manqué : de vous dire que le Roi est à Marly depuis huit jours, voilà une belle affaire! la duchesse du Lude y est; le Roi en revient demain, et doit partir jeudi 22e de ce mois, pour aller à Fontainebleau. Une assez grande nouvelle, c'est que je crois que j'irai dimanche à Versailles pour deux ou trois jours. Il sera question incessamment du voyage de Chaulnes; j'espère encore que j'en serai; mais j'ai une santé qui me dérange si aisément, que je n'ose plus faire de projets. M. de Coulanges doit revenir aujourd'hui d'É-

vreux pour rompre avec Mme de Louvois, et aller à Chaulnes. Encore faut-il bien vous apprendre, mon amie, que c'est le P. Gaillard qui ne doit point faire l'oraison funèbre de feu Monsieur l'Archevêque. Voici ce que je veux dire : Monsieur le premier président et le P. de la Chaise se sont adressés au P. Gaillard pour ce grand ouvrage; le P. Gaillard a répondu qu'il y trouvoit de grandes difficultés; il a imaginé de faire un sermon sur la mort au milieu de la cérémonie, de tourner tout en morale, d'éviter les louanges et la satire, qui sont deux écueils bien dangereux; tout le prélude des oraisons funèbres n'y sera point; il se jettera sur les auditeurs pour les exhorter; il parlera de la surprise de la mort, peu du mort, et puis : Dieu vous conduise à la vie éternelle.

Adieu, ma belle amie : ne me laissez jamais oublier à Grignan, je vous en conjure, et surtout de la charmante Pauline. Je crois que M. de Chaulnes va acheter Villefrit de M. de Fieubet, dont Mme de Chaulnes paroît peu contente. Le confesseur extraordinaire de Mme de Grignan me doit demain lire l'oraison funèbre qu'il a faite de ce saint homme.

1430. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A CHARLES DE SÉVIGNÉ ET AU PRÉSIDENT....

De Grignan, le mardi 20e septembre.
Réponse au 7e.

Vous voilà donc à nos pauvres Rochers, mes chers enfants ! et vous y trouvez une douceur et une tranquillité exempte de tous devoirs et de toute fatigue, qui fait respirer notre chère petite marquise. Mon Dieu, que vous me peignez bien son état et son extrême délicatesse ! j'en suis sensiblement touchée, et j'entre si ten-

drement dans toutes vos pensées, que j'en ai le cœur serré et les larmes aux yeux. Il faut espérer que vous n'aurez dans toutes vos peines, que le mérite de les souffrir avec résignation et soumission; mais si Dieu en jugeoit autrement, c'est alors que toutes les choses *impromises* arriveroient d'une autre façon; mais je veux croire que cette chère personne, bien conservée, durera autant que les autres; nous en avons mille exemples : Mlle de la Trousse n'a-t-elle pas eu toute sorte de maux? En attendant, mon cher enfant, j'entre avec une tendresse infinie dans tous vos sentiments, mais du fond de mon cœur. Vous me faites justice quand vous me dites que vous craignez de m'attendrir en me contant l'état de votre âme; n'en doutez pas, et que je n'y sois infiniment sensible. J'espère que cette réponse vous trouvera dans un état plus tranquille et plus heureux. Vous me paroissez loin de penser à Paris pour notre marquise; vous ne voyez que Bourbon pour le printemps : conduisez-moi toujours dans tous vos desseins, et ne me laissez rien ignorer de tout ce qui vous touche.

Rendez-moi compte d'une lettre du 23e d'août et du 30e. Il y avoit aussi un billet pour Galois, que je priois M. Branjon de payer : répondez-moi sur cet article. Il est marié, le bon Branjon; il m'écrit sur ce sujet une fort jolie lettre. Mandez-moi si ce mariage est aussi bon qu'il me le dit; c'est une parente de tout le parlement et de M. d'Harouys : expliquez-moi cela, mon enfant. Je vous adressois aussi une lettre pour notre abbé Charrier : il sera bien fâché de ne vous plus trouver. Et Monsieur de Toulon! vous dites fort bien sur ce bœuf, c'est à lui à le dompter, et à vous à demeurer ferme comme vous êtes. Renvoyez la lettre de l'abbé à Quimperlé.

Pour la santé de votre pauvre sœur, elle n'est point du tout bonne. Ce n'est plus de sa perte de sang, elle est

passée; mais elle ne s'en remet point, elle est toujours changée à n'être pas reconnoissable, parce que son estomac ne se rétablit point, et qu'elle ne profite d'aucune nourriture; et cela vient du mauvais état de son foie, dont vous savez qu'il y a longtemps qu'elle se plaint. Ce mal est si capital, que, pour moi, j'en suis dans une véritable peine. On pourroit faire quelques remèdes à ce foie; mais ils sont contraires à la perte de sang, qu'on craint toujours qui ne revienne, et qui a causé le mauvais effet de cette partie affligée. Ainsi ces deux maux, dont les remèdes sont contraires, font un état qui fait beaucoup de pitié. On espère que le temps rétablira ce désordre : je le souhaite, et si ce bonheur arrive, nous irons promptement à Paris. Voilà le point où nous en sommes, et qu'il faut démêler, et dont je vous instruirai très-fidèlement.

Cette langueur fait aussi qu'on ne parle point encore du retour des guerriers. Cependant je ne doute pas que l'affaire ne se fasse : elle est trop engagée; mais ce sera sans joie, et même si nous allions à Paris, on partiroit deux jours après, pour éviter l'air d'une noce et les visites dont on ne veut recevoir aucune : *chat échaudé*, etc.

Pour les chagrins de M. de Saint-Amant, dont il a fait grand bruit à Paris, ils étoient fondés sur ce que ma fille ayant véritablement prouvé, par des mémoires qu'elle nous a fait voir à tous, qu'elle avoit payé à son fils neuf mille francs sur dix qu'elle lui a promis, et ne lui en ayant par conséquent envoyé que mille, M. de Saint-Amant a dit qu'on le trompoit, qu'on vouloit tout prendre sur lui, et qu'il ne donneroit plus rien du tout, ayant donné les quinze mille francs du bien de sa fille (qu'il a payés à Paris en fonds, et dont il a les terres qu'on lui a données et délaissées ici), et que c'étoit à Monsieur le marquis à chercher son secours de ce côté-là. Vous jugez bien que quand *ce côté-là* a payé, cela peut jeter quel-

ques petits chagrins; mais cela s'est passé : M. de Saint-Amant a songé en lui-même qu'il ne lui seroit pas bon d'être brouillé avec ma fille. Ainsi il est venu ici, plus doux qu'un mouton, ne demandant qu'à plaire et à ramener sa fille à Paris, ce qu'il a fait, quoiqu'en bonne justice elle dût nous attendre; mais l'avantage d'être logée avec son mari dans cette belle maison de M. de Saint-Amant, d'y être bien meublée, bien nourrie pour rien, a fait consentir sans balancer à la laisser aller jouir de tous ces avantages; mais ce n'a pas été sans larmes que nous l'avons vue partir, car elle est fort aimable, et elle étoit si fondue en pleurs en nous disant adieu, qu'il ne sembloit pas que ce fût elle qui partît pour aller commencer une vie agréable, au milieu de l'abondance. Elle avoit pris beaucoup de goût à notre société. Elle partit le premier de ce mois avec son père.

Croyez, mon fils, qu'aucun Grignan n'a dessein de vous faire des finesses, que vous êtes aimé de tous, et que si cette bagatelle avoit été une chose sérieuse, on auroit été persuadé que vous y auriez pris bien de l'intérêt, comme vous avez toujours fait.

M. de Grignan est encore à Marseille : nous l'attendons bientôt, car la mer est libre, et l'amiral Russell, qu'on ne voit plus, lui donnera la liberté de venir ici.

Je ferai chercher les deux petits écrits dont vous me parlez. Je me fie fort à votre goût. Pour ces lettres à Monsieur de la Trappe, ce sont des livres qu'on ne sauroit envoyer, quoique manuscrits. Je vous les ferai lire à Paris, où j'espère toujours vous voir; car je sens mille fois plus l'amitié que j'ai pour vous, que vous ne sentez celle que vous avez pour moi. C'est l'ordre, et je ne m'en plains pas.

Voilà une lettre de Mme de Chaulnes, que je vous envoie entière, par confiance en votre sagesse. Vous vous justifierez des choses où vous savez bien ce qu'il faut

répondre, et vous ne ferez point d'attention à celles qui vous pourroient fâcher. Pour moi, j'ai dit ce que j'avois à dire, mais en attendant que vous répondissiez vous-même sur ce que je ne savois pas; et j'ai ajouté que je vous manderois ce que cette duchesse me mandoit. Écrivez-lui donc tout bonnement comme ayant su de moi ce qu'elle écrit de vous. Après tout, vous devez conserver cette liaison : ils vous aiment, et vous ont fait plaisir; il ne faut pas blesser la reconnoissance. J'ai dit que vous étiez obligé à l'Intendant; mais je vous dis à vous, mon enfant : Cette amitié ne peut-elle compatir avec vos anciens commerces et du premier président et du procureur général? Faut-il rompre avec ses vieux amis, quand on veut ménager un intendant? M. de Pommereuil n'exigeoit point cette conduite. J'ai dit aussi qu'il vous falloit entendre, et qu'il étoit impossible que vous n'eussiez pas fait des compliments au procureur général sur le mariage de sa fille. Enfin, mon enfant, défendez-vous, et me dites ce que vous aurez dit, afin que je vous soutienne.

Ceci est pour mon bon président :

J'ai reçu votre dernière lettre, mon cher président : elle est aimable comme tout ce que vous écrivez.

Je suis étonnée que Dupuis ne vous réponde point; je crains qu'il ne soit malade.

Vous voilà trop heureux d'avoir mon fils et notre marquise. Gouvernez-la bien, divertissez-la, amusez-la, enfin mettez-la dans du coton, et nous conservez cette chère et précieuse personne. Ayez soin de me faire savoir de ses nouvelles; j'y prends un sensible intérêt.

Mon fils me fait les compliments de Pilois et des ouvriers qui ont fini le labyrinthe. Je les reçois, et je les aime, et les remercie. Je leur donnerois de quoi boire, si j'étois là.

Ma fille et votre idole vous aiment fort; mais moi par-dessus tout. Adieu, mon bon président : mon fils vous fera part de ma lettre. J'embrasse votre tourterelle.

1431. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

À Paris, le 30e septembre.

Je m'en vais vous parler bien habilement du mal de Mme de Grignan, c'est-à-dire du mal d'estomac, qui n'est autre chose, mon amie, que le mien : j'ai éprouvé par mon impatience toutes sortes de remèdes, trop heureuse si ces expériences lui peuvent être utiles! Carette m'a donné pendant neuf mois de ses gouttes, qui ne m'ont point fait un mal sensible, mais qui m'avoient grésillée à un tel point, sans me raccommoder l'estomac, que je vous avouerai confidemment qu'elles m'ont fait une seconde maladie. Venons à Helvétius : il m'a donné une préparation d'absinthe qui m'a tout à fait rétabli l'estomac. Comme cela fait quelque impression de chaleur, très-légère pourtant, il m'a fait prendre des eaux de Forges, dont je me trouve à merveille. Je commence à engraisser, je mange du fruit, je dîne et je soupe: en un mot, mon amie, je ne suis plus la même personne que j'étois il y a deux mois. Vous voyez bien pourquoi je vous conte tous ces détails; ramenez-nous donc Mme de Grignan à Paris; je vous promets qu'en trois semaines Helvétius et moi lui rétablirons l'estomac : c'est la cause de presque tous les maux. Je me suis même raccommodée avec le café; et comme je ne sais point user d'une chose que je n'en abuse, j'en prends dans l'excès; ma petite absinthe est le remède à tous maux.

Vous me demanderez, mon amie, pourquoi, me portant aussi bien que je vous le dis là, je ne suis point

allée à Chaulnes; et je vous répondrai que je me trouve comme les personnes qui deviennent avares pour être riches : depuis que j'ai un peu de santé, je la ménage beaucoup; le vilain temps m'avoit alarmée; si j'avois prévu qu'il pût faire aussi beau qu'il fait présentement, je crois que je me serois embarquée pour ce grand voyage; mais je me garde pour Dampierre, et je fais très-facilement de ma maison une maison de campagne : je me promène les matins sur mon rempart, et je passe les après-dînées assez solitairement. La cour d'Angleterre est à Fontainebleau; ils ont des comédies, des fêtes, et s'ennuient, à ce qu'ils disent, et tant pis pour eux. Mme la marquise de Grignan ne veut voir personne; c'est ce qui m'a empêché de me présenter à sa porte aussi souvent que j'aurois fait. M. de Chaulnes, qui sait forcer les portes, dit qu'elle est très-aimable. M. de Coulanges est allé à Chaulnes; ils reviendront tous dans un mois, et c'est tout à l'heure. L'abbé et moi ne laisserons point ignorer à Mme de Sanzei tout ce que vous dites pour elle. Je vous demande mille compliments pour Mme de Grignan, ma très-aimable : je vous demande aussi d'embrasser la belle Pauline pour l'amour de moi, tout comme si vous n'aviez point de sujet de vous plaindre d'elle.

1432. — DE COULANGES ET DE MADAME DE CHAULNES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaulnes, ce 10e octobre.

DE COULANGES.

Me voici absolument aux gages de Mme la duchesse de Chaulnes; c'est ma bonne maîtresse, quoique M. de Chaulnes m'assure que j'ai pris une étrange condition,

et que je sers une étrange maîtresse. La voilà qui parle, écoutez-la bien.

DE MADAME DE CHAULNES.

Nous voici, ma chère gouvernante, dans une maison qui n'est pas trop laide, et mon secrétaire la trouve assez honnêtement meublée; mais nous y voyons souvent de fort mauvais temps, ce qui est fort triste à la campagne. Parlons, ma chère gouvernante, de la belle Comtesse, dont nous serions fort en peine si nous n'espérions qu'après ce temps-ci sa santé en sera beaucoup meilleure; mais je vous conseille d'empêcher qu'elle ne prenne des remèdes de M. Aliot; car feue Mme Colbert s'en est fort mal trouvée. Il ne faut plus songer qu'à la bien nourrir, et à rétablir son estomac tout doucement, pour revenir le plus tôt que vous pourrez dans un air beaucoup plus doux que celui de Grignan. J'ai impatience que la campagne soit finie, pour que vous me mandiez que Mlle de Grignan changera de nom; personne ne souhaite plus que moi de lui voir un bon établissement. Je suis ravie, ma chère gouvernante, que vous désapprouviez l'achat de toutes ces vilaines petites maisons d'auprès de Paris, et que vous approuviez, au contraire, l'acquisition que nous avons faite de Dampierre; je crois vous avoir mandé que nous n'avons pas donné un sol d'argent comptant. On nous cède Dampierre avec cinq mille livres de rente, qui y sont attachées pour l'entretenir; et la vie durant de M. le duc de Chaulnes, M. le duc de Chevreuse prendra cinq mille livres de rente sur nos revenus. Nous nous accommoderons aussi des meubles, afin de n'avoir aucun embarras. J'espère bien, ma chère gouvernante, que vous y viendrez faire de petits séjours avec moi, et que vous ne serez pas fâchée de voisiner un peu avec Port-Royal

des Champs. Mon secrétaire a lu votre lettre à M. de Chaulnes avec tous les tons qui y convenoient, et nous avons bien plaint la belle Comtesse; mais c'est à M. de Chaulnes à vous répondre sur l'empressement qu'il a eu de voir Mme la marquise de Grignan : il a reçu toutes les lettres de Monsieur votre fils, dont il est fort content. Il faut laisser toutes ces tracasseries-là de province jusqu'à ce que nous soyons tous ensemble à Paris. Vous jugez bien que je serai toujours disposée à ne lui pas faire son procès, personne ne connoissant mieux que moi les dits et redits de la ville de Rennes; et le secrétaire ne sait que trop comme Beaucé autrefois hasarda de se faire chasser de l'hôtel de Mesneuf pour sa mauvaise langue. A cet hiver donc toutes sortes d'éclaircissements et de bonnes intentions pour rétablir la paix. Mme de la Chastre est accouchée d'un gros garçon; il est déjà destiné pour le baptême à M. de Lavardin son grand-père, et à Mme de la Chastre sa grand'mère. Fontainebleau ne dit mot, et la Flandre encore moins; toutes les armées se séparent le 25e de ce mois, et déjà le roi et la reine d'Angleterre sont revenus de Fontainebleau à Saint-Germain. Je suis, ma chère gouvernante, toute à vous et à la belle Comtesse. Mille compliments à tout ce qui est Grignan.

DE COULANGES.

Et moi, je vous dirai en mon particulier que j'ai été effrayé de l'état où vous mandez qu'a été Mme de Grignan; je ne savois point qu'il eût été si terrible; vous ne devez pas douter que je ne desire fort sa meilleure santé, et par plus d'une raison; car quelque errant que je sois, j'ai bien de l'impatience de vous trouver quelquefois en mon chemin. Mille caresses, mille tendresses, mille respects, mille compliments pour vous, ma très-

aimable gouvernante, et pour tout ce qui est autour de vous. Dès qu'il fait beau, je voudrois que Mme de Coulanges fût venue ici; mais en vérité nous sommes venus trop tard pour une santé aussi ébranlée que la sienne. Pour moi, je suis devenu un bilboquet, à qui rien ne fait mal, et qui se trouve partout sur ses pieds, comme s'il n'avoit jamais eu de goutte.

1433. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

A Grignan, le 15e octobre.

Je viens d'écrire à notre duc et à notre duchesse de Chaulnes, mais je vous dispense de lire mes lettres : elles ne valent rien du tout; je défie tous vos bons tons, tous vos points et toutes vos virgules, d'en pouvoir rien faire de bon; ainsi laissez-les là; aussi bien je parle à notre duchesse de certaines petites affaires peu divertissantes. Ce que vous pourriez faire de mieux pour moi, mon aimable cousin, ce seroit de nous envoyer, par quelque subtil enchantement, tout le sens, toute la force, toute la santé, toute la joie que vous avez de trop, pour en faire une transfusion dans la machine de ma fille. Il y a trois mois qu'elle est accablée d'une sorte de maladie qu'on dit qui n'est point dangereuse, et que je trouve la plus triste et la plus effrayante de toutes celles qu'on peut avoir. Je vous avoue, mon cher cousin, que je m'en meurs, et que je ne suis pas la maîtresse de soutenir toutes les mauvaises nuits qu'elle me fait passer; enfin son dernier état a été si violent, qu'il en a fallu venir à une saignée du bras : étrange remède, qui fait répandre du sang quand il n'y en a déjà que trop de répandu! c'est brûler la bougie par les deux bouts. C'est ce qu'elle nous disoit; car au milieu de son extrême foiblesse et de son changement, rien n'est égal à son cou-

rage et à sa patience. Si nous pouvions reprendre des forces, nous prendrions bien vite le chemin de Paris : c'est ce que nous souhaitons; et alors nous vous présenterions la marquise de Grignan, que vous deviez déjà commencer de connoître sur la parole de M. le duc de Chaulnes, qui a fort galamment forcé sa porte, et qui en a fait un fort joli portrait. Cependant, mon cher cousin, conservez-nous une sorte d'amitié, quelque indignes que nous en soyons par notre tristesse : il faut aimer ses amis avec leurs défauts; c'en est un grand que d'être malade. Dieu vous en préserve, mon aimable! J'écris à Mme de Coulanges sur le même ton plaintif qui ne me quitte point; car le moyen de n'être pas aussi malade par l'esprit, que l'est dans sa personne cette Comtesse que je vois tous les jours devant mes yeux? Mme de Coulanges est bien heureuse d'être hors d'affaire; il me semble que les mères ne devroient pas vivre assez longtemps pour voir leurs filles dans de pareils embarras; je m'en plains respectueusement à la Providence.

Nous venons de lire un discours qui nous a tous charmés, et même Monsieur l'archevêque d'Arles, qui est du métier : c'est l'oraison funèbre de M. de Fieubet par l'abbé Anselme. C'est la plus mesurée, la plus sage, la plus convenable et la plus chrétienne pièce qu'on puisse faire sur un pareil sujet; tout est plein de citations de la sainte Écriture, d'applications admirables, de dévotion, de piété, de dignité, et d'un style noble et coulant. Lisez-la : si vous êtes de notre avis, tant mieux pour nous : et si vous n'en êtes pas, tant mieux pour vous, en un certain sens : c'est signe que votre joie, votre santé et votre vivacité vous rendent sourd à ce langage; mais quoi qu'il en soit, je vous donne cet avis, puisqu'il est sûr qu'on ne rit pas toujours : c'est une chanson qui dit cette vérité.

1434. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 28e d'octobre.

Vous avez eu la colique, ma chère amie, et quoique je sache que vous vous en portez bien présentement, je ne saurois être rassurée que je ne le sois par vous-même. Je vous demande aussi des nouvelles de Mme de Grignan; si vous saviez combien l'air subtil est contraire à ses maux, vous l'obligeriez de se mettre dans une litière bien faite et bien commode, et vous gagneriez Paris : l'air de Lyon lui feroit connoître qu'il n'y a point de meilleur remède pour elle que de changer de climat : c'est l'avis de mon oracle. La maréchale de Boufflers a été fort malade d'une pareille maladie; elle se porte très-bien aujourd'hui. Le Roi est de retour dans une parfaite santé. Je vis hier la duchesse du Lude, qui est venue à Paris pour se faire saigner et purger, sans autre raison, je crois, que d'avoir trop de santé. Il s'est fait de grands changements à Chaulnes. M. de Chaulnes aime son château comme sa vie, et ne le peut quitter. Mme de Chaulnes passe les jours, et peut-être une bonne partie de nuits, à jouer. M. de Coulanges est devenu délicat et précieux; les visites de province l'ennuient. Je vois souvent notre petite accouchée; elle a un fils un peu plus grand que son père, et un peu moins grand que le maréchal; il n'y a point de jours qu'elle ne me demande des nouvelles de Mlle de Grignan, et qu'elle ne lui souhaite tous les biens et les maux qu'elle a. L'on dit que le maréchal de Lorges se porte mieux, et on n'appelle plus sa maladie une apoplexie; la maréchale, qui l'est allée trouver, va avec lui aux eaux de Plombières. Tout le monde croit le mariage de M. de Lesdiguières fait avec Mlle de Clérembault : le charme

que Mme de Lesdiguières trouve dans ce mariage, c'est qu'elle n'aura point son fils avec elle. Le monde dit aussi celui de Mlle d'Aubigné avec le fils de M. de Noailles, et je crois qu'en cette occasion le monde dit vrai. Au reste, ma très-belle, j'ai à vous apprendre que l'abbé Têtu est charmé de Mme de Kerman, et qu'il se plaint hautement de toutes ses amies, de ne lui avoir pas fait connoître ce mérite-là plus tôt. On parle fort ici de la solitude de Mme la marquise de Grignan; on dit que sa vie n'est pas soutenable, parce qu'il ne faut voir personne, ou voir bonne compagnie : vous voyez combien votre retour et celui de sa belle-mère sont nécessaires. Mes conseils sur cela vous paroîtront bien intéressés; je souhaite que cette raison ne vous empêche pas de les suivre, et que vous me croyiez aussi tendrement à vous que j'y suis. Je vous demande en grâce de dire bien des choses de ma part à Mme de Grignan, et de ne pas oublier la belle et charmante Pauline.

1435. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 7e novembre.

Après avoir réfléchi avec toute l'application possible sur tout ce que vous me mandiez, ma chère amie, Helvétius a encore voulu emporter votre lettre, afin d'y penser à loisir; il ne me rapporta qu'hier ce que je vous envoie : il est persuadé que l'air subtil est fort contraire à Mme de Grignan, et que s'il étoit possible qu'elle se mît dans une litière bien commode, et qu'elle fît de petites journées, elle ne seroit pas plus tôt arrivée à Lyon qu'elle se trouveroit fort soulagée; c'est un remède que nous approuvons fort ici. Notre oracle Helvétius a sauvé la vie à la pauvre *Tourte*; il a un remède sûr pour

arrêter le sang, de quelque côté qu'il vienne; c'est un très-joli homme et très-sage : sa physionomie ne promet pas tant de sagesse, car il ressemble à Dupré comme deux gouttes d'eau. Je vous demande des nouvelles de Mme de Grignan, ma très-aimable, pour me récompenser de toutes mes consultations. M. le marquis de Grignan m'est venu voir; il est assurément moins gras qu'il n'étoit, je lui en ai fait des compliments très-sincères. Madame sa femme me fit l'honneur de venir ici hier; je la trouvai si considérablement embellie, qu'elle me parut une autre personne que celle que j'avois vue : c'est qu'elle est engraissée, et qu'elle a bien meilleur visage, de beaux yeux si brillants que j'en fus éblouie; elle vint ici sur les deux heures avec Madame sa mère et Mademoiselle sa sœur. Malheureusement pour moi, Mme de Nevers s'étoit levée aussi matin qu'elles; elle arriva un moment après ces dames, qui s'en allèrent quand elle entra, et Mme de Nevers, qui me parla très-sincèrement, trouva Mme la marquise de Grignan toute des plus jolies. M. et Mme de Chaulnes et M. de Coulanges arrivent mercredi pour dîner à Paris; je me dois trouver à l'hôtel de Chaulnes pour les y recevoir. Le Roi est à Marly pour jusqu'à lundi; la comtesse de Gramont y est aussi; mais quoiqu'elle ait rattrapé à la cour les grâces de la nouveauté, la pauvre femme ne s'en porte pas mieux; tous ses maux sont revenus; elle les soutient avec un courage et une gaieté qui m'étonnent, ayant perdu, je crois, jusqu'à l'espérance de guérir. La duchesse de Villeroi reçoit ses visites dans son lit, jolie tout ce qu'on peut l'être ; je fis, il y a deux jours, les honneurs de sa chambre avec la maréchale de Villeroi. J'ai découvert à cette petite duchesse un mérite qui lui fait bien de l'honneur dans mon esprit, c'est qu'elle a un goût si naturel pour Mlle de Grignan, qu'elle en est sincèrement occupée; elle m'en demande continuel-

lement des nouvelles ; elle lui souhaite tout le bonheur qu'elle mérite, mais elle ne veut consentir à aucun mariage qu'elle ne soit assurée de la revoir ici : enfin elle a des sentiments, elle a des pensées, c'est un des miracles de Pauline. Je sais de ses nouvelles : on dit que vous vous allez encore marier ; j'en suis ravie, mon amie. Revenez donc toutes ; la vie est trop courte pour de si longues absences : par rapport à la vie, les plus longues ne devroient être que de deux heures. Je vous envoie une lettre de Monsieur de Vannes, qu'il y a en vérité trois mois qui est dans mon écritoire : je lui en demande pardon ; car pour vous, je suis assurée que vous l'aimez autant à l'heure qu'il est que quand elle a été écrite. Adieu, ma très-aimable : mandez-moi vitement que vous allez revenir, et que vous ne pouvez plus souffrir la solitude de cette jeune marquise, qui comme moi soupire après votre retour.

1436. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 18e novembre.

Monsieur de Lamoignon me montra hier une lettre de M. le chevalier de Grignan, qui m'apprit que Madame votre fille se portoit bien mieux ; j'en ai une joie très-sincère, et je souhaite de tout mon cœur, ma très-chère, d'apprendre la continuation de ce mieux. J'ai la confiance de croire que vous me le ferez savoir ; cela me donne aussi des espérances que nous vous reverrons bientôt : il n'y a rien en vérité que je désire si vivement. Votre retour est nécessaire à bien des choses, dont le changement d'air est une des principales pour Mme de Grignan ; Madame sa belle-fille est trop abandonnée ici ; le retour de M. de Sévigné qui approche : que de raisons, ma très-belle, pour nous revenir voir ! Paris

est fort rempli à l'heure qu'il est; mais il ne le sera point à ma fantaisie, tant que vous ne serez point avec nous. J'ai bien envie d'apprendre si Mme de Grignan a fait usage des bouillons d'écrevisse, et si elle s'en est bien trouvée. Il y a tous les jours de bons dîners à l'hôtel de Chaulnes, et une très-bonne compagnie, où vous êtes toujours désirée. M. le marquis de Grignan me fit l'honneur de me venir voir il y a deux jours; je le remerciai de n'être point grossi; il me paroît fort content du palais qu'il habite. On me mande de Lyon que la charmante Pauline va changer de nom; ne nous l'amènerez-vous pas? Il n'y a que Mme de Simiane que je puisse jamais autant aimer que Mlle de Grignan. Hélas! à propos de Simiane, le pauvre Monsieur de Langres est à l'extrémité; j'en suis tout à fait en peine. Je crois M. Nicole mort; il tomba en apoplexie, il y a deux jours; Racine vint en diligence de Versailles lui apporter des gouttes d'Angleterre, qui le ressuscitèrent; mais on vient de me dire qu'il est retombé : c'est une grande perte; il s'est trop épuisé à écrire; on prétend qu'il s'est cassé la tête à ce dernier livre contre les quiétistes; ils n'en valoient, en vérité, pas la peine. Adieu, ma très-aimable : j'attends toujours de vos nouvelles avec impatience; mais encore plus à présent, à cause de l'état où est Mme de Grignan.

1437. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MONSIEUR DE POMPONE.

A Grignan, 24e novembre.

Que j'aurois de choses à vous dire, Monsieur, si je voulois repasser sur tous les sujets de tristesse que vous avez eus de votre côté et moi du mien; le respect, la crainte de renouveler vos peines, et plus que tout la

confiance que vous connoissez mon cœur, et comme il est sensible à tout ce qui vous touche, m'a retenu dans un silence que je crois que vous avez entendu. Je le romps aujourd'hui, Monsieur, parce que M. de Grignan ne trouve pas que le mariage d'une fille mérite d'en écrire à un ministre comme vous ; et ma fille ne pouvant encore vous écrire de sa main, et n'osant en prendre une autre que la mienne, je me trouve insensiblement le secrétaire de l'un et de l'autre. Je sais que vous aimez Mlle de Grignan; elle n'oseroit changer de nom sans que vous en soyez informé : celui de Simiane n'est pas inconnu.

Voilà, Monsieur, toute ma commission finie; et comme il y a quelque plaisir à se défaire de telle marchandise, nous vous prions de faire Mademoiselle votre fille la *Félicité* d'une autre maison : c'est un présent digne de vous, et qui recevra un nouveau prix quand vous le ferez vous-même. Voilà, Monsieur, les conseils que l'on donne quand on est sur le point de faire une noce ; mais elle se fera sans bruit et sans aucune cérémonie, et comme il convient à l'état de foiblesse où ma fille est encore. J'espère qu'il nous reviendra des forces, que nous emploierons à vous aller dire nous-mêmes à quel point vous êtes sincèrement honoré de tout ce qui est ici. Cependant nous perdons M. Nicole : c'est le dernier des Romains. Et je suis toujours, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante,

La M. DE SÉVIGNÉ.

Nous vous supplions de faire part de cette lettre à Madame votre femme, en l'assurant de nos très-humbles services.

---

* 1438. — DE MADAME DE COULANGES
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

[A Paris,] le 23e de décembre.

La jolie chose de dater une lettre de Marseille! la jolie chose de se porter assez bien pour faire des voyages! la jolie chose d'être toujours aimable comme vous l'êtes! mais la vilaine chose de me tromper! car, mon amie, vous me trompez : vous ne reviendrez point; je le sais par des personnes bien instruites; vous aimez à abuser de ma simplicité, mais je ne suis pas si simple pour les choses qui me tiennent autant au cœur. Cependant il est certain que l'on vous dit vrai quand on vous assure que le retour du printemps est pernicieux pour Mme de Grignan, dans l'air subtil qu'elle respire. Mon oracle est bien de cet avis.

Vous me donnez une grande idée de sa foiblesse par me conter qu'elle ne put se faire porter à la chapelle pour voir marier sa chère Pauline. Pour moi, je crois que si j'avois su le jour, je m'y serois trouvée; ne le pouvant, j'ai écrit à Mme la marquise de Simiane : lui avez-vous donné ma lettre, ma chère amie?

Notre mariage est enfin résolu pour le lendemain des Rois. La noce, selon toutes les apparences, se fera chez moi : je vous manderai dans peu de jours qui donnera le dîner du lendemain. M. de Bagnols est de retour : je le trouve triste et abattu, sa grande fille maigre, et je ne vois point de mariage prêt. Je donne tous les jours Mme de Grignan pour exemple : rien n'est pareil à la manière dont elle établit sa famille. Je loue et approuve beaucoup une pareille conduite.

Celle de Mme de Lesdiguières est bien extraordinaire. Après avoir pensé qu'il n'y avoit que Mlle de Clérembault au monde pour son fils, et avoir réglé toutes

choses, avoir été contente de deux cent mille écus, elle a rompu ce mariage, avec des circonstances très-désagréables pour M. et Mme de Clérembault. On prétend qu'elle veut présentement Mlle de Duras. Rien ne peut surprendre de cette femme.

Je passe ma vie à faire la question à M. de Tréville que vous lui faites. Il n'a aucune bonne raison à me répondre, si ce n'est que la raison ne se mêloit pas de ses affaires dans ce temps-là.

Je vous prie, ma très-aimable, de vouloir bien dire à M. le chevalier de Grignan que Mme de Montchevreuil, qui compte sur son amitié, m'a fait promettre que je ne lui laisserois pas ignorer notre mariage. Je vous demande en même temps de lui vouloir dire bien des choses de ma part.

M. de Coulanges est à Versailles; il y a de grandes affaires; car il faut, à ce qu'il dit, qu'il entende les noëls de la messe de minuit. Pour moi, je compte demain d'aller dans mon couvent passer les fêtes : je m'en fais un plaisir; depuis trois semaines je suis toujours entourée de mon monde depuis le matin jusqu'au soir.

Je suis fort mal contente du chevalier de Sanzei de ne pas faire son élément de la mer. Il n'est pas permis d'avoir des goûts quand on est un cadet de bonne maison sans bien, ou du moins il n'est pas permis de les suivre.

Adieu, ma chère Madame : je vous aime trop pour croire légèrement votre retour. Hélas! je me défie toujours de ce que je desire passionnément.

L'oraison funèbre n'est point encore imprimée; je me charge de vous l'envoyer dès qu'elle le sera, quoique je sois persuadée que le P. Gaillard prendra ce soin-là lui-même.

Je suis versée il y a trois jours dans mon carrosse, qui a été tout fracassé et les glaces réduites en poussière.

C'est un très-grand miracle de ce que je suis encore au monde. Vous auriez perdu une personne fort attachée à vous : ainsi, mon amie, remerciez Dieu de ce qu'il m'a conservée; je vous en supplie.

Suscription : A Madame, Madame la marquise de Sévigné. A Grignan.

1439. — DE COULANGES ET DE LA DUCHESSE DE VILLEROI A MADAME DE SIMIANE.

Du quartier de Richelieu, le 6e janvier.

DE COULANGES.

Je suis fort assurément touché, Madame, de l'honneur de votre souvenir; mais il me semble cependant que vous pouviez ne pas m'écrire aussi sérieusement que vous avez fait; tout ce qui m'en a consolé, c'est que votre lettre étoit datée de Vauréas, et vous devez savoir, ce me semble, combien j'ai eu toute ma vie de curiosité pour aller voir cette belle ville, sans que j'aie pu me contenter là-dessus. Quoi? Madame, vous demeurez dans Vauréas! que vous êtes heureuse! et faut-il qu'un homme qui a séjourné si longtemps à Rome, n'ait pas seulement été un quart d'heure à Vauréas? mais je ne veux pas désespérer d'y aller quelque jour, puisque je sais que vous y avez un palais très-magnifiquement meublé. Ne vous souvient-il point de l'attachement particulier que j'eus pour un laquais de Mme de Grignan, seulement parce qu'il étoit de Vauréas, et que n'ayant point obligé un ingrat en sa personne, il se fit un devoir très-étroit de me revenir voir à Paris, où je n'eus pas l'avantage de le conserver longtemps, parce que Paris n'eut aucun charme pour lui? Et ne vous souvient-il point encore combien, étant à Grignan, je trouvois heureux les gens

que je voyois aller à Vauréas, ou en revenir? Vous croyez donc bien que quand vous y serez, je ne vous plaindrai point du tout; mais c'est assez parlé de Vauréas. Je veux vous dire maintenant que j'ai beaucoup d'impatience de vous revoir ici, et de faire connoissance avec le jeune et joli seigneur dont vous me parlez; mais je crains un peu qu'il ne se rebute d'abord sur ma vieillesse, et sur ma figure; cependant, je puis vous assurer, Madame, que je ne suis pas encore de contrebande en beaucoup de bonnes maisons; c'est de chez ma *seconde femme* que je vous écris; elle m'a trouvé tellement enrhumé, à mon retour de Versailles, où je viens de passer quinze jours, qu'elle ne veut point se confier à Mme de Coulanges pour me désenrhumer; ainsi voilà deux nuits que je couche chez elle, et selon les apparences j'y en coucherai encore plusieurs, pour être des noces de M. de Barbesieux, qui se feront mardi. Je ne vois autour de moi que pierreries, qu'habits magnifiques, que linge étonnant et difficile à croire; un seul équipage de tête, cinq cents écus; je ne vois que repas somptueux, que symphonie exquise; enfin je suis dans une fort bonne maison, où je reçois toujours beaucoup d'honneurs et de distictions, et où je m'entends appeler très-souvent du deux nom de mari et de beau-père. J'ai un appartement très-bon, très-chaud et très-voisin de celui de Mme la duchesse de Villeroi; c'est où je vais prendre mon eau sucrée, avant que de me coucher. Il y a des temps infinis que je n'ai écrit à Mme de Sévigné, non plus qu'à Madame votre mère; mais j'espère que par vous elles entendront parler de moi. Pendant que je suis ici dans les noces de *mon fils* de Barbesieux, Mme de Coulanges laboure sa pauvre vie pour celles de M. de Mornay et de Mlle du Gué; on ne vit jamais un enfant si difficile à baptiser; il le sera pourtant; mais je ne sais point à quoi l'on en est pour le jour, ni même pour

le lieu où se célébreront les noces; rien n'est plus bizarre que tout ce qui se passe entre l'aveugle et sa femme, qui ne peuvent jamais être du même avis; et Mme de Coulanges et Mme de Bagnols sont toujours deux sœurs fort différentes; je ne sais si je mettrai mon nez dans ces noces-là. Mme de Montchevreuil cependant m'a dit qu'il falloit bien que je fusse des repas qui se feront à Versailles; mais croyez-vous que je n'aie encore que cette noce? Vraiment, j'ai été d'un beau dîner chez M. le cardinal de Bouillon, où je fus prié en cérémonie, et admis avec une distinction qui flatte bien mon amour-propre. Je dînai avec tout ce qui s'appelle Bouillon, la Trémouille et Créquy; et je fus présenté d'un si bon ton à Mlle de la Trémouille, que toute pleine déjà d'honnêtetés et de caresses pour moi, elle me parut la plus belle personne du monde. Voilà ce que fait l'honnêteté jointe à une taille au-dessus de toutes les tailles, et à une grande naissance, qui a toujours pour moi de grands charmes; car vous savez que j'ai toujours eu du goût pour les poissons nobles. On ne parle point encore du jour que ce mariage se terminera, parce qu'il dépend du retour d'un courrier, qui est allé querir une dispense à Rome. Celui de Mme de Seignelai et de M. de Luxembourg ne se publie point encore; tout est d'accord, il n'est plus question que du consentement de Mme de Luxembourg. On tient celui de Mlle de Monaco en fort bon chemin avec le duc d'Uzès; et celui du marquis de Janson avec Mlle de Virieu. Pour celui de Mlle de Duras avec M. de Lesdiguières, les uns parient pour, les autres contre; mais Mme de Lesdiguières se décrie si fort, qu'on commence à la regarder comme la femelle de M. de Mazarin; il sera plaisant que Mme de Duras, par son bon esprit, ait profité à bon marché de l'extravagance de l'un et de l'autre, pour aussi bien établir ses filles. Le maréchal de Lorges s'est retiré du service, les uns

disent volontairement, les autres le contraire. Le Roi vient de faire cent mille officiers généraux; j'en ai la liste devant mes yeux; je ne vous l'envoie point, parce que Monsieur votre frère apparemment ne manquera pas de vous l'envoyer; j'ai été fort fâché de n'y pas trouver son nom. Je n'ai vu Madame votre belle-sœur qu'une seule fois; à moins que vous ne soyez tous ici, je comprends fort bien que nous ne ferons pas grande connoissance; mais quand y serez-vous, Mesdames? La santé de Madame votre mère se fortifie-t-elle assez pour que nous puissions croire aux paroles qu'on nous donne pour le mois de mars? J'ai été ravi de savoir que Mme de Sévigné couroit le pays : j'aime assez que son étoile ait quelque rapport avec la mienne, qu'on peut très-bien appeler errante. Il seroit difficile de mettre mieux en œuvre le regain de jeunesse dont je suis en possession; Dieu veuille qu'il dure encore quelques années! mais il est extraordinaire que j'ignore ce qu'est devenue cette goutte qui m'affligea tant il y a deux ans, et dont vous me consoliez par me tendre si obligeamment le bras, pour me faire faire dans ma chambre quelque sorte d'exercice. Voilà une lettre qui me mène loin, comme vous voyez; mais que puis-je mieux faire que de m'entretenir avec vous, mon adorable Pauline, puisque j'en ai le temps? Mme de Louvois est allée courir la ville; et comme le maître de la maison, je suis demeuré dans sa chambre avec un très-bon feu, et tous les instruments nécessaires pour vous écrire; elle m'a même laissé tout à propos Mme la duchesse de Villeroi, pour qu'elle s'acquitte envers vous d'un compliment qu'il y a longtemps qu'elle a envie de vous faire. Le cardinal de Bouillon vouloit aussi vous en faire un, et c'est ma faute de n'y avoir pas tenu la main. Mme la maréchale de Villeroi m'a recommandé aussi mille fois de vous dire bien des choses de sa part, et à Mesdames vos mères; Mme de

Louvois tout de même; enfin croyez toutes, Mesdames, que vous n'êtes point du tout oubliées dans ce pays-ci; mais il est temps de finir, et de vous assurer, Madame, que cette année ne diffère point de toutes les précédentes quant au respect et à la bonne et sincère amitié avec lesquels je suis mille fois plus à vous que personne du monde. Voici Mme la duchesse de Villeroi qui vous va écrire de sa main blanche.

DE LA DUCHESSE DE VILLEROI.

Il y a longtemps, Madame, que j'ai dessein de vous faire mes compliments sur votre mariage, sans l'avoir fait, par la faute de Coulanges, qui m'avoit toujours dit que nous vous écririons ensemble; mais enfin cet heureux moment est arrivé, et je l'emploie, Madame, à vous assurer que je conserve toujours pour vous toute l'estime et l'amitié que vous méritez.

1440. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Grignan, mardi 10e janvier.

J'ai pris pour moi les compliments qui me sont dus, Monsieur, sur le mariage de Mme de Simiane, qui ne sont proprement que d'avoir extrêmement approuvé ce que ma fille a disposé dans son bon esprit il y a fort longtemps. Jamais rien ne sauroit être mieux assorti : tout y est noble, commode et avantageux pour une fille de la maison de Grignan, qui a trouvé un homme et une famille qui comptent pour tout son mérite, sa personne et son nom, et rien du tout le bien ; et c'est uniquement ce qui se compte dans tous les autres pays : ainsi on a profité avec plaisir d'un sentiment si rare et si noble. On

ne sauroit mieux recevoir vos compliments que M. et Mme de Grignan les ont reçus, ni conserver pour votre mérite, Monsieur, une estime plus singulière. Nous n'avons qu'un sentiment sur ce sujet, et vous avez fait dans nos cœurs la même impression profonde que vous dites que nous avons faite sur vous : ce coup double est bien heureux ; c'est dommage qu'on ne s'en donne plus souvent des marques. Votre style nous charme et nous plaît, il vous est particulier, et plus que nous ne saurions vous le dire, dans notre goût : c'est dommage que nous n'ayons encore quatre ou cinq enfants à marier; il est triste de penser que nous ne reverrons jamais une seule de vos aimables lettres. Les traits que vous donnez à celle qui cache la moitié de son esprit et au degré de parenté de l'autre, nous font voir que vous seriez un bon peintre, si c'étoit encore la mode des portraits.

C'est à vous, Monsieur, qu'il faut souhaiter une longue vie, afin que le monde jouisse longtemps de tant de bonnes choses ; pour moi, je ne suis plus bonne à rien ; j'ai fait mon rôle, et par mon goût je ne souhaiterois jamais une si longue vie : il est rare que la fin et la lie n'en soit humiliante ; mais nous sommes heureux que ce soit la volonté de Dieu qui la règle, comme toutes les choses de ce monde : tout est mieux entre ses mains qu'entre les nôtres.

Vous me parlez de Corbinelli : je suis honteuse de vous dire que m'écrivant très-peu, quoique nous nous aimions toujours cordialement, je ne lui ai point parlé de vous; ainsi son tort n'est pas si grand; je m'en vais lui en écrire sans lui parler d'autre chose : nous verrons si c'est tout de bon que le crime de l'absence soit irrémissible auprès de lui. Je ne le crains pas en me souvenant du goût que je lui ai vu pour vous : je serois quasi dans le même cas à son égard, si j'étois encore longtemps ici ; mais il nous fera voir, comme vous, Monsieur, que

le fonds de l'estime et de l'amitié se conserve et n'est point incompatible avec le silence; et c'est cette seule vérité qui peut me consoler du vôtre.

La marquise DE SÉVIGNÉ.

1441. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Grignan, mercredi 25e janvier.

J'ai répondu, Monsieur, à votre dernière lettre au commencement de cette année : ce billet est donc uniquement pour vous supplier de faire lire ces consultations sur l'état de ma fille à M. Barbeyrac, le prier qu'il augmente, s'il se peut, son application ordinaire pour nous donner son avis, que nous estimons beaucoup, de nous l'envoyer le plus promptement qu'il sera possible. Voilà, Monsieur, ce que je demande à votre cœur, qui sans doute n'a pas oublié combien le mien est tendre et sensible à ce qui touche ma fille; et dans une occasion si importante je croirois vous offenser si je vous faisois la moindre excuse et le moindre compliment.

1442. — DE COULANGES ET DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 27e janvier.

DE COULANGES.

J'espère que la lettre que je vous écrivis, il y a aujourd'hui huit jours, n'aura pas été mal reçue. J'en reçus le lendemain une aimable petite, qui me fit d'autant plus de plaisir, que me disant que vous ne m'écriviez qu'un

mot pour en avoir mille, il se trouvoit que de ma bonne, libre et franche volonté, je vous avois obéi par avance, et satisfait, ce me semble, à toutes les questions que vous me pouviez faire ; aujourd'hui, ma très-aimable gouvernante, ma lettre ne sera pas si longue, par la raison qu'il n'est pas tous les jours fête. Les nouvelles duchesses d'Uzès et de Lesdiguières ont été présentées au Roi. La duchesse de Lesdiguières la douairière fut à Versailles avec tous les Duras, et même y coucha ; et le bruit court que Sa Majesté les traita fort sérieusement, ne disant autres paroles, que de souhaiter à la jeune duchesse qu'elle fût heureuse.

DE MADAME DE COULANGES.

Je ne vous écrirai point aujourd'hui, ma très-aimable ; M. de Coulanges en est bien plus digne que moi : sa belle jeunesse le laisse dans un commerce du monde qui lui orne fort l'esprit. Il vous dira des nouvelles du bal du Palais-Royal, de la parure des beautés qui composoient cette belle assemblée. Je vis Mme de Barbesieux et la duchesse de Villeroi, qui me parurent resplendissantes ; les diamants, la magnificence, l'éclat de l'or et de l'argent, tout cela m'impose, et m'empêche de faire le discernement, que je sais, ce me semble, faire de la beauté, quand elle est moins chargée d'ornements. Mme de Mornay reçoit toutes les distinctions qui suivent la faveur, sans y paroître trop sensible ; elle le deviendra, et je le souhaite, afin qu'elle se fasse au moins un plaisir de ce qui charme les autres. Je vis avant-hier M. de Pompone ; nous parlâmes toujours de vous, ma chère amie, et de tout ce qui est Grignan ; nous nous plaignîmes tendrement de votre longue absence, et de celle de Mme de Grignan. J'allai ensuite chez Mme de Vins ; je changeai de compagnie sans changer de conversation ; nous con-

déclarer à sa mère, écoutoit les propositions de mariage qu'on lui faisoit, pour amuser le tapis et pour gagner du temps : avec un peu de patience nous serons plus savants. On me dit hier que le mariage du petit Saint-Hérem étoit conclu avec la petite cousine de la maréchale de Lorges. Il n'est plus question de celui de Mlle de Clérembault avec le petit de Guémené. Mme la duchesse de Rohan a la petite vérole en Bretagne. Voilà tout ce que je sais, ma très-aimable gouvernante : ainsi je n'ai plus qu'à vous embrasser avec une tendresse infinie, et à vous protester que je suis toujours plus à vous qu'à moi-même. Je vous demande vos bons offices auprès de Madame votre fille et de tous les illustres habitants du *royal* château où vous êtes. Comment se porte Monsieur le chevalier? je lui en demande pardon ; mais je n'ai point du tout de goutte, et si je bois comme un trou de tous les vins qui la pourroient faire venir. Il n'en est pas de même de M. de Nevers, qui est enfin revenu de Nevers avec sa belle épouse, après y avoir pensé mourir : l'humeur de la goutte, qui se promène par tous les canaux les plus cachés de son corps, lui cause des maux tout extraordinaires. Il partit avant hier pour aller dans le voisinage de la Roche-Guyon consulter *Christophe aux ânes*, qui est un laboureur, mais un homme admirable pour la guérison de tous les maux, par la connoissance qu'il a des simples, qu'il tient de son père, et qu'il laissera, faute d'enfants, à un de ses neveux ; enfin les cancers, la gravelle, les abcès, les ulcères, rien ne tient devant lui : on ne parle que des cures étonnantes qu'il fait, et de son désintéressement. Il donne aux pauvres ses remèdes pour rien ; il les fait payer aux riches précisément ce qu'ils valent, n'exige pour toute récompense que trente sous ou un écu qu'il fait mettre dans un tronc pour les pauvres. Il ne veut point venir en ce pays-ci, il ne veut pas non plus qu'on bâtisse aux environs de chez lui. Le duc

de Gramont et Turmenies sont guéris par lui ; le dernier lui a envoyé cent pistoles, qu'il lui a renvoyées aussitôt.

1443. — DE COULANGES À MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 3e février.

Les bruits qui nous viennent de la continuation de la mauvaise santé de Mme de Grignan m'affligent à tel point et pour vous et pour elle, ma très-aimable gouvernante, que je n'ai pas le cœur de vous envoyer le second tome de nos mariages. Les lettres ne sont aimables que selon les temps où elles arrivent ; ainsi faites de celle-ci l'usage qui conviendra au temps que vous la recevrez, et croyez bien fermement que, quelque style que je prenne, mon cœur fait son devoir sur tout ce qui vous regarde et cette aimable Comtesse. Je vous dirai après cela que ce fut mardi au soir que se firent les noces du duc d'Albret et de Mlle de la Trémouille, qui auroient été infailliblement plus joyeuses sans le contre-temps de la maladie de la duchesse de Créquy, qui n'a fait qu'augmenter depuis ce temps-là ; car hier même elle étoit en quelque danger; je ne sais pas encore comme elle est aujourd'hui. L'hôtel de Créquy cependant étoit magnifiquement meublé et illuminé ; il y eut deux tables de quinze ou seize couverts chacune, si bien et si délicatement servies, qu'on dit qu'elles ont surpassé en délicatesse celles de la noce de M. de Barbesieux. Les jeunes gens, pour s'amuser, dansèrent aux chansons, ce qui est présentement fort en usage à la cour ; joua qui voulut, et qui voulut aussi prêta l'oreille au joli concert de Vizé, Marais, Descôteaux et Philibert; avec cela l'on attrapa minuit, et le mariage fut célébré dans la chapelle de l'hôtel de Créquy. Il y eut à cette noce plus d'amis que

de parents : c'est encore un usage qui s'introduit à cause des conséquences ; et je puis vous dire que j'ai été grondé de n'y être pas survenu; mais j'aime mieux être grondé en pareille occasion, que de hasarder d'arriver comme le chien dans un jeu de quilles. Je vis le lendemain matin toute la noce, et je fus très-agréablement accueilli de tout ce qui s'appelle Bouillon et la Trémouille. La porte de l'hôtel de Créquy n'a été ouverte au public que par rapport aux visites de Monsieur et de Madame et de leurs enfants, qui n'ont pas manqué en cette occasion de venir voir leurs proches parents; car elle a été fermée, à cause de la maladie de Mme de Créquy, à tout ce qui s'y est présenté, hors cet heureux moment ; toutes les dames s'en sont consolées par la peine qu'elles avoient de s'enharnacher de leurs habits noirs, moitié révolte et moitié paresse. Mlle de Villars, fille de la pauvre duchesse de ce nom, épousa le même jour son cousin de Brancas. Mais voici bien un autre mariage : M. et Mme de Clérembault se sont si bien emparés de M. de Luxembourg, aussitôt qu'il a eu rompu avec Mme de Seignelai, qu'enfin c'est un mariage conclu. On donne à Mlle de Clérembault cinq cent mille francs présentement, et pour cent mille francs de pierreries, suivant l'estimation des trois plus fameux joailliers de Paris. Je vis hier des gens qui s'étoient trouvés chez Mme de Clérembault à la visite qu'elle reçut de M. de Luxembourg, de Madame sa mère, et de toute sa famille ; ainsi cette affaire est conclue absolument, et je ne sais pas ce qu'en dira la marquise de Bellefonds : voilà, par ce moyen, les Clérembaults bien dépiqués. Le public veut que Mme de Seignelai soit en quelque négociation avec M. de Marsan; je m'en rapporte. Le jeune Saint-Hérem épouse dimanche la petite cousine de la maréchale de Lorges. Mme la duchesse de S** est toujours grosse, et fait voir par là qu'il n'y a

rien d'impossible en ce monde. Mais savez-vous qui entre dans ma chambre? c'est le marquis de Grignan en propre personne, qui a bien voulu honorer mon lever, las, à ce qu'il dit, de me chercher inutilement les après-dînées; cela n'est-il pas bien obligeant? Pour le récompenser de sa peine, je le mènerai dîner un de ces jours chez le cardinal de Bouillon, qui n'a qu'un cri après lui, par rapport à vous, Mesdames, et à tout ce qui porte le nom de Grignan, qu'il honore et qu'il aime. Nous fîmes ensemble, c'est-à-dire le cardinal et moi, un dîner merveilleux dimanche dernier chez la duchesse du Lude, où je déployai à ce cardinal tous vos compliments, qu'il reçut avec une joie et une reconnoissance infinie; je suis chargé de vous en faire beaucoup de sa part, jusqu'à ce que nous retrouvant tranquillement ensemble à Saint-Martin, nous vous écrivions conjointement dans la même lettre, comme il y a longtemps que c'est son dessein. Savez-vous qu'il a si bien patrociné jusqu'ici avec le Roi et avec ses moines, qu'il croit l'échange assuré de son manoir de Saint-Martin contre un autre dans Pontoise, pour les abbés qui lui succéderont? Ainsi il a fait un beau présent de sa belle maison et de ses beaux jardins au duc d'Albret, le lendemain de ses noces, par une donation en bonne forme, pour en jouir après sa mort s'entend, avec une habitation assurée à la duchesse sa femme tant qu'elle sera en viduité; ils ont grand intérêt cependant que le Cardinal en jouisse longtemps, car il ne se tiendra jamais, croyant ce fonds assuré à ses héritiers, d'y faire beaucoup de dépenses. Le comte de Lux, à qui le Roi, selon la promesse qu'il en avoit faite à feu M. le maréchal de Luxembourg, a accordé un brevet de duc, épouse toujours, dit-on, Mlle de B***, avec quatre cent mille francs présentement, et trois cent mille francs d'assurés; mais ce mariage pourtant n'est pas encore fait; la demoi-

selle me paroît assez déplaisante, et la famille de Luxembourg, dit-on encore, n'est pas bien charmée de cette alliance. Voilà, Mesdames, tout ce que j'ai à vous dire; mais, au nom de Dieu, apprenez-moi de bonnes nouvelles de la santé de notre Comtesse, si vous voulez que je continue mes longues lettres. Je vis avant-hier la bonne la Troche qui se porte beaucoup mieux. Notre aimable l'Enclos a un rhume qui ne me plaît point; on ne voit que des enrhumés par le monde. Mme de Soubise l'a été aussi au suprême degré; mais adieu, je m'en vais dîner à l'hôtel de Chaulnes; j'ai attendu jusques ici inutilement des nouvelles de mon cardinal pour aller aujourd'hui coucher à Pontoise; mais la maladie de Mme de Créquy pourroit bien l'avoir arrêté ; il ne se portoit pas trop bien lui-même : voilà qui me fera prendre après dîner la route du faubourg Saint-Germain. A vendredi prochain le reste, si mon étoile errante m'en donne la permission.

1444. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Grignan, samedi 4e février.

Je ne me suis point trompée, Monsieur, quand j'ai cru que vous seriez touché de ma peine, et que vous feriez toute la diligence possible pour la soulager. Votre ordonnance de M. Barbeyrac et votre lettre ont eu des ailes, comme vous le souhaitez, et il semble que cette petite fièvre qui paroissoit si lente, en ait eu ausi pour fuir aux approches seulement du nom de M. Barbeyrac. Tout de bon, Monsieur, il y a du miracle à un si prompt changement, et je ne saurois douter que vos souhaits et vos prières n'y aient contribué. Jugez de ma reconnoissance par leur effet. Ma fille est de moitié de tout ce que je vous dis ici : elle vous fait mille remerciements, et vous con-

jure d'en faire beaucoup à M. Barbeyrac. Nous sommes trop heureuses de n'avoir plus qu'à prendre patience, et de la rhubarbe, dont elle se trouve tout à fait bien. Nous ne doutons pas que dans cet état de repos, M. Barbeyrac n'approuve ce remède, avec un régime qui est quelquefois le meilleur de tous. Remerciez Dieu, Monsieur, et pour vous, et pour nous, car nous ne saurions douter que vous ne soyez intéressé dans cette reconnoissance; et puis, Monsieur, jetez les yeux sur tous les habitants de ce château, et jugez de leurs sentiments pour vous.

1445. — DE COULANGES ET DU CARDINAL DE BOUILLON A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Saint-Martin, le 17e février.

DE COULANGES.

Mais pourquoi ne pas écrire quelquefois *in-folio*, quand on trouve un beau et bon papier qui vous y invite? J'ai reçu ici, ma très-aimable gouvernante, la grande et la petite lettre que vous avez bien voulu m'écrire en même jour pour répondre à toutes les miennes; et je suis toujours charmé de votre style et de votre bon et loyal commerce. Il y a tantôt quinze jours que je suis ici auprès de cet adorable cardinal; et il y a tantôt quinze jours que je suis l'homme du monde le plus heureux : bonne compagnie, partout de grands feux, bonne symphonie, mille et mille jeux, table bien servie, vins délicieux; enfin, Madame, voici le pays de cocagne au pied de la lettre. Les officiers même de cette maison ont une rage de toujours apprendre, quoiqu'ils soient maîtres passés : en sorte qu'ils nous feront crever à la fin; ils possédoient au suprême degré tous les ragoûts les plus exquis de France et d'Italie; les voilà devenus appren-

tifs sous le meilleur officier de cuisine d'Angleterre, pour être bientôt en ragoût anglois beaucoup plus savants que lui; nous ne savons donc plus où nous en sommes; tous nos ragoûts parlent des langues différentes; mais ils se font si bien entendre, que nous les mangeons, sous quelque figure et dans quelque sauce qu'ils se présentent. Vous voyez bien, Madame, que ce seul article de la bonne chère demandoit un *in-folio*. Voici, en vérité, une maison admirable, et un maître de maison qu'on ne peut assez adorer : je n'ai pas manqué de lui faire tous vos compliments; et je ne vous écris d'ici que parce que je crois le moment arrivé qu'il pourra lui-même y répondre, comme bien des fois il m'a témoigné en avoir envie. Nous avons eu toute la semaine passée beaucoup de frères, de neveux et de nièces; mais depuis lundi, Monsieur le Cardinal en est réduit à ses deux fidèles commensaux, l'aimable Richard Hamilton, pour l'un, et le jeune Coulanges, pour l'autre; et vous ne sauriez croire combien il s'accommode de cette solitude : il s'en accommode même si bien, que nous n'entendons pas plus parler de ce qui se passe à Paris et à la cour, que si nous étions à la Trappe : en sorte que voici un tome tout séparé des autres que je vous ai envoyés, sans savoir seulement si tous les mariages résolus ont été célébrés, et si tous les mariages proposés ont été ou sont en voie d'aller à bonne fin. Vous avez su l'extrémité de Mme la duchesse de Créquy, et vous avez su ensuite sa résurrection, qui a donné une excessive joie à Monsieur le Cardinal, sa longue vie étant fort nécessaire pour le bonheur de M. le duc et de Mme la duchesse d'Albret; et c'est depuis cette résurrection que Monsieur le Cardinal a renoncé à toutes les nouvelles du monde, pour vaquer à lui-même, et à une infinité d'ouvriers qui travaillent sans fin et sans cesse pour la perfection, sans contredit, d'un des plus beaux jardins de l'Europe. Je suis ravi de la meilleure

santé de notre Comtesse; savez-vous bien que c'est un très-bon signe de vie, que d'avoir voulu elle-même lire mes lettres, et y donner les tons qu'elles demandent? Vous m'assurez qu'elle a bien ri en de certains endroits, et que la présidente *cuite au four* ne lui a point déplu. Mais ce que j'admire de vous autres, Mesdames, si versées dans l'histoire, et si instruites des bonnes maisons de France, c'est que vous ne sachiez pas que la maison de Douilly est séparée en deux branches : que l'une a produit la jeune marquise de Saint-Hérem, et l'autre la femme que M. de P** vient d'épouser; en sorte que ce sont deux cousines germaines, qui se sont mariées presque en même temps. L'une, toute resplendissante d'une Frémont pour mère, qui lui donne une maréchale de Lorges pour cousine germaine, et des duchesses de Saint-Simon et de Lauzun pour nièces à la mode de Bretagne; l'une, dis-je, est entrée dans la maison de Montmorin; et l'autre avec moins d'ambition, quoique fille d'une mère remariée à M. de l'Hôpital, s'est contentée d'entrer dans la maison de B**; et voilà par ce moyen l'énigme développée, pour l'explication de laquelle vous avez recouru à moi. Nous avons encore deux mois à être ici, ils passeront bien vite; dès que je serai à Paris, je me remettrai dans le commerce, et aussitôt je vous donnerai la continuation des tomes précédents. Je voudrois bien que vous y pussiez trouver le mariage de Mlle de Bagnols avec M. de Poissy; mais c'est un enfant si difficile à baptiser que je n'ose en espérer la conclusion, quoiqu'on m'ait mandé que l'affaire étoit en bon chemin. Adieu, Mesdames : je m'en vais porter ma feuille à notre illustre cardinal, pour illuminer au moins le reste de cette page, et vous rendre par là ma lettre d'un poids beaucoup au-dessus de ce qu'elle vaut. Mille compliments, je vous supplie, et mille respects à tous les habitants du *royal* château où vous êtes. Mme de Simiane est la maîtresse

de ne point faire de réponse à mes lettres; mais j'aurois souhaité au moins pouvoir dire quelque chose de sa part à la duchesse de Villeroi, qui lui avoit si joliment écrit dans ma lettre, et qui m'en demande des nouvelles tous les jours.

DU CARDINAL DE BOUILLON.

Il est moins humiliant pour moi, Madame, de vous avouer ingénument la faute que j'ai faite de ne vous avoir donné aucun signe de vie à l'occasion de tous vos mariages, non plus qu'à toute la maison de Grignan, que j'honore et que j'aime infiniment : cela est, dis-je, moins humiliant que d'entreprendre d'ajouter quelques mots à la lettre de M. de Coulanges, qui est digne de vous et de lui. Il faut pourtant que je vous assure qu'en lieu du monde vous n'avez un serviteur qui vous soit si absolument acquis que je le suis.

DE COULANGES.

Notre cousine de Pracontal part incessamment pour Montélimar; elle vous ira voir, et n'aura pas envie de renoncer ses parents ; jamais sa mère ne lui avoit dit que nous en fussions, et sans moi elle l'ignoreroit encore. C'est une très-aimable femme, qui va passer bien des mois en province; j'en suis fâché, car je commençois fort à m'en accommoder; son mari a aussi du mérite, mais il ne la perd pas de vue; si c'est tendresse, je n'ai rien à dire, quoique cette tendresse soit fort incommode quelquefois; si c'est jalousie, c'est un effet de la dévotion de Mme de Montchevreuil, à qui il n'a pas tenu qu'elle n'ait perdu sa fille auprès de son mari et de tout le genre humain. Je suis assuré que vous la trouverez fort raisonnable, notre cousine, que vous vous en accommoderez fort, et que vous ne serez point fâchée de lui étaler toutes les grandeurs de Grignan. Elle m'a prié

de vous la recommander, et je vous prie de lui dire, quand vous la verrez, que je vous l'ai recommandée avec tendresse et avec éloge. Son mari l'établira dans une terre auprès de Lyon, pendant toute la campagne, avec sa belle-sœur Mme de Busseaux.

1446. — DE COULANGES A MESDAMES DE SÉVIGNÉ ET DE GRIGNAN.

A Paris, le 20e février.

Voici un esquif que j'envoie après le vaisseau qui est parti de Saint-Martin, pour vous dire premièrement que me voici arrivé, et que je reçus samedi au soir, à l'heure que j'y pensois le moins, lettres sur lettres que Mme de Louvois étoit depuis mardi tombée dans des coliques si cruelles et si violentes, que la dernière, arrivée vendredi sur le soir, avoit fait peur, et fait accourir tous ses parents et tous ses amis : en sorte que sans hésiter je partis hier à quatre heures du matin de Saint-Martin pour me rendre auprès d'elle et à mon devoir. Je l'ai trouvée fort abattue, mais hors de ses violentes douleurs par les remèdes et par une saignée qu'on lui a faits, obligée cependant de se tenir dans son lit sans remuer, et même sans beaucoup parler, de peur de fortifier les douleurs qu'elle a toujours, mais plus aisées à supporter que celles qui viennent par accès. Voilà, Mesdames, comme en ce monde chacun a ses peines et ses maux. J'ai été fort bien reçu, et mon zèle a été fort approuvé; mais quoique cette maladie ne paroisse point dangereuse et que Mme de Louvois fût beaucoup mieux hier sur le minuit, je n'en serai pas moins arrêté ici pendant quelques jours. Je fus hier très-fâché d'être obligé de quitter Saint-Martin, d'autant plus que samedi après dîner, le duc et la duchesse d'Albret, joliment et

en bon ménage, y étoient venus surprendre le Cardinal contre ses ordres, car il ne vouloit point que la duchesse vît Saint-Martin avant le printemps : c'est un goût de maître de maison que vous comprenez fort bien ; mais il ne fut pas fâché pourtant de cette surprise, qui l'avoit fait résoudre de rester encore deux jours à Saint-Martin, pour leur expliquer au moins tout ce qui pareroit sa maison et ses jardins dans la belle saison, et j'étois fort nécessaire pour le seconder. Le jeune ménage avoit été ravi de me trouver, et la journée d'hier étoit destinée pour lier, entre les pots et les pintes, une grande connoissance avec la duchesse, qui est si bien faite, si honnête, si polie, si bien élevée, qu'elle est pour moi une beauté achevée, quoiqu'elle ne soit rien moins que belle, et qu'elle n'ait que la plus noble et la plus riche taille qu'on puisse jamais voir. Voilà donc, Mesdames, la première partie de mon discours, qui n'auroit pourtant pas fait partir l'esquif, si la seconde ne me pressoit, pour faire sans perdre de temps réparation d'honneur à Mme de Simiane : je passai hier la journée avec la duchesse de Villeroi, qui me demandant si je n'avois point de ses nouvelles, me dit qu'elle en avoit reçu une très-aimable réponse ; aussitôt je remerciai la duchesse de m'avoir appris une si bonne nouvelle, et lui expliquai pourquoi, car je n'aimois point que Mme de Simiane ne fût plus l'exacte et la régulière Pauline. Je suis ravi, comme vous pouvez croire, qu'elle continue dans toutes ses perfections, et je lui demande pardon de l'avoir soupçonnée de cette peccadille. La duchesse de Villeroi devient fort jolie et fort aimable : voilà pourquoi j'étois fâché que cette allumette n'eût point pris. J'ai retrouvé ici la rage des mariages : c'est demain celui de M. de Marsan avec Mme de Seignelai ; ils se donnent réciproquement tous leurs meubles et la jouissance de vingt mille livres de rente au dernier vivant, en cas qu'il n'y

ait point d'enfants; le public se déchaîne assez contre Mme de Seignelai; bien des gens trouvent que d'être à soi, et de jouir de soixante et dix mille livres de rente, étoit un état fort heureux; et d'autres lui pardonnent d'avoir voulu s'en retirer par un rang aussi distingué que celui qu'elle va avoir, et par prendre un mari qu'on est assez persuadé qui vivra fort bien avec elle. Après avoir voulu épouser M. de Luxembourg, on ne lui auroit plus su de gré de passer en viduité le reste de ses jours; et son dessein a été de se dépiquer, et toute sa famille en même temps. Ce sera demain à minuit cette grande cérémonie. C'est demain aussi le mariage du fils de Villacerf avec Mlle de Brinon-Sennéterre; on ne comprend pas bien le goût de M. et de Mme de Brinon, qui donnent cinquante mille écus; mais voilà comme tout se prend en ce monde. On assure le mariage de Mlle de Royan avec le comte de Lux, maintenant duc de Châtillon. On parle de celui de Mlle de Bosmelet avec le jeune duc de la Force, qui seroit bien son fils. J'ai trouvé en arrivant ici le mariage de Mlle de Bagnols avec M. de Poissy sur le côté, je ne sais par quelle faute: il y a du pour et du contre dans tout cela. Adieu, Mesdames : je vous adore et vous embrasse.

1447. — DE COULANGES A MADAME DE SIMIANE.

A Paris, le 27e février.

Vous ne manquez à rien, divine Pauline, et j'ai bien des pardons à vous demander d'avoir soupçonné, comme j'ai fait, votre régularité; je me garderai bien désormais de tomber dans la faute énorme que j'ai commise envers vous : je ne veux point passer auprès de vous pour un petit bonhomme épineux, et vous pouvez fort bien écrire *à vos bons points et aisements* comme on dit, et quel-

quefois même ne me faire aucune réponse, sans que jamais j'en sois offensé. Il faut bien quelque petit commerce entre nous, pour entretenir connoissance ; mais il faut qu'il soit libre, et le mettre en œuvre quand la fantaisie vous en prend : n'est-ce pas bien parler ? Il y a huit jours que je suis à Paris, à donner presque tout mon temps à Mme de Louvois, qui est sans colique véritablement, mais qui a été si mal menée, et qui a tant de vapeurs, qu'elle a toutes les peines du monde à se remettre. L'ambassadeur de Portugal fit hier son entrée solennelle à Paris par la porte Saint-Antoine, et fit le tour de la place Royale : le pauvre peuple de Paris est si affamé de spectacle, que c'en fut un pour lui que cette entrée, qui n'auroit pas été regardée en un autre temps. L'ambassadeur a une livrée grise avec des galons d'argent et des veloutés bleus, et quatre beaux carrosses ; mais une honte pour la France, ce sont les carrosses et les chevaux qu'on avoit envoyés pour lui faire cortége. Cependant on ne pouvoit pas se remuer dans les rues, tant il y avoit de monde. La place Royale, avec des tapis sur les fenêtres, et à tous les balcons, n'étoit pas un des moins beaux endroits de la ville à faire voir à cet ambassadeur : aussi en fit-il le tour, et il vit belle et honorable compagnie sur le balcon de l'hôtel de Chaulnes, où avoient dîné M. le cardinal de Bouillon, Mmes les duchesses de la Trémouille et d'Albret, Mme de Coulanges, l'abbé Têtu, l'abbé d'Auvergne, le comte d'Albret et moi, et où beaucoup d'autres gens considérables se rendirent, après le dîner, pour le spectacle ; le chevalier de Bouillon entre autres, qu'on présenta et qu'on fit baiser à votre amie Mme de Coulanges, comme un homme fort extraordinaire. Je m'en vais de ce pas dîner à Montmartre, où M. et Mme de Nevers, plus belle et plus aimable que jamais, m'ont donné rendez-vous. Je crois que je n'aurai pas beaucoup de faim quand j'en

reviendrai. Il ne faut pas cependant que je manque ce soir à M. de Lamoignon, en dussé-je crever. N'allez point conter ma vie à M. le chevalier de Grignan ; car ma vie offense tellement tous les goutteux, qu'il n'y a malheur qu'ils ne me souhaitent. Dernièrement M. de Saint-Géran fut si offensé de me voir insolemment taper du pied dans le temps qu'il ne pouvoit se remuer, qu'il m'auroit étranglé, s'il l'avoit pu. Rien n'est assurément plus extraordinaire que l'état jeune et florissant dans lequel je me trouve : vous perdez bien de n'être point ici pour me voir; combien danserions-nous ensemble aux chansons! c'est un divertissement à la mode. M. et Mme de Marsan sont allés à Versailles, rien n'est pareil à leur contentement ; mais n'êtes-vous pas trop heureuse, divine Pauline, de n'avoir point épousé M. de Lauzun, qui sans rime et sans raison a planté là sa femme? On conte des histoires de lui qui ne finissent point, mais que je n'ai pas le temps de vous écrire. C'est pour le lundi gras le mariage du nouveau duc de Châtillon avec Mlle de Royan. La bonne-femme Mme de Boutteville lui a envoyé pour quatre-vingt mille francs de pierreries. Il n'y a pas de mariage encore plus heureux que celui de M. de Luxembourg, qui a perdu sa petite fille du premier lit, au grand contentement de tous ceux qui en ont hérité. M. et Mme de Pracontal partent dimanche pour aller incessamment vous voir. Je vous recommande Mme de Pracontal, qui est notre cousine, et que j'aime comme ma vie : je suis très-affligé qu'elle nous quitte ; vous la trouverez très-aimable et de bonne compagnie ; elle passera bien du temps hors de Paris, ou je me trompe fort. M. de Marillac a perdu un frère abbé. Monseigneur est à Meudon. Le Roi s'en va mercredi à Marly ; et le jubilé, contre vent et marée, commencera dimanche prochain, dont le peuple est affligé ; il est dans l'habitude d'employer les trois jours gras à un autre

usage qu'à prier Dieu. Le P. de la Ferté, jésuite, qui prêche avec un succès au-dessus de son âge et de sa qualité, par un zèle louable et qui prouve sa vocation, a obtenu de ses supérieurs la permission de s'en aller en Canada. Adieu, belle et divine Pauline : je n'en sais pas davantage. Je suis ravi de la meilleure santé de Madame votre mère; mais nous n'osons nous flatter de la voir ici plus tôt qu'à la fin de l'automne, et c'est nous mettre le carême bien haut.

1448. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Grignan, le 29e février.

Vous n'êtes pas encore quitte de nous, Monsieur. Il est plus aisé de n'avoir aucun commerce avec nous, que de cesser celui que j'ai remis sur pied, quelque petit qu'il puisse être. Je trouve que l'honnêteté m'oblige à vous dire que nous sommes bien fâchées que dans le temps que nous sommes si malades (car je parle toujours au pluriel), vous ayez pris la liberté d'être malade aussi. Nous trouvons aussi que nous devons pour le moins à la rhubarbe, à qui nous croyons avoir tant d'obligations, la justice de ne la pas laisser condamner sans l'entendre : c'est ce que je fais dans le mémoire que j'envoie à M. Barbeyrac. Par modestie, je n'y mets pas votre nom ; mais par l'amitié que je conserve pour vous, Monsieur, et par celle que je me flatte que vous avez encore pour nous, je ne le ferme point, et tout librement je vous conjure de vouloir bien le lire, et le faire entendre à M. Barbeyrac; car je n'écris pas méthodiquement, et c'est vous seul qui pouvez l'expliquer. Ayez donc cette charité, Monsieur : vous ne chercherez pas bien loin pour trouver dans votre cœur toute la bonté qui nous

est nécessaire pour vous faire excuser de pareilles libertés. Voici une troisième raison de vous écrire : il faut bien que je vous envoie une lettre que j'ai enfin escroquée à la philosophie de notre cher Corbinelli. Il m'a donné le nom de *scélérat* que j'avois oublié, et que vous méritiez si bien. Adieu donc, illustre *scélérat* : jamais une telle qualité n'a été si parfaitement estimée et de la mère et de la fille, qu'elle l'est en vous. C'est un goût que vous renouvelez dès que nous revoyons la plus petite de vos lettres, et la moindre période qui nous redonne ce style qui a trouvé si particulièment le secret de nous plaire.

1449. — DE COULANGES A MESDAMES DE SÉVIGNÉ ET DE GRIGNAN.

A Paris, le 14e mars.

L'*in-folio* m'a attiré un très-bon *in-quarto;* je le reçus avant-hier matin, et tout à propos pour en faire part à mon charmant cardinal, qui se rendit à mon lever au moment que j'y pensois le moins : il fut ravi de votre lettre ; et que ne me dit-il point d'obligeant pour vous et pour tout ce qui porte le nom de Grignan? Comptez tous que si jamais vous revenez dans ce pays-ci, comme je le veux espérer, nous vous ferons voir Saint-Martin dans toute son étendue, et avec toutes ses beautés vraiment sans pareilles. Mais que pensez-vous, Mesdames, qui amenait si matin cet aimable cardinal chez moi? hélas ! c'était pour me proposer de le suivre, et d'aller me mortifier avec lui dans ce charmant séjour; mais en vue de faire mon jubilé, qui n'aura sa perfection que samedi matin, il m'a fallu résister courageusement à cette proposition : en sorte que me voici dans le jeûne, la cendre et le cilice, jusques à samedi après dîner, qu'une petite chaise me viendra enlever

pour me mener rapidement à Pontoise, où j'espère passer quelque temps, et vous y desirer sans fin et sans cesse. Cependant, au milieu de ma cendre et de mon cilice, il faut que je trouve le moyen de jeûner aujourd'hui très-austèrement, en soupant ce soir chez Penautier, où je ne puis ni ne veux manquer, d'autant plus que M. et Mme de Marsan sont de ce souper, et que je serai ravi de boire et de renouveler connoissance avec eux. La duchesse du Lude, et tous les Lamoignons en sont encore : ainsi quel moyen que je m'en puisse dispenser? je m'en rapporte à vous-même, ma très-aimable gouvernante.

Au reste, notre hôtel de Chaulnes brille en carême comme il a brillé tous les jours gras : on y vit assurément à la grande. Le bon duc va toujours pesamment son chemin; mais il faut espérer que Vichy, s'il fait tant que d'y aller, dégagera sa valise, qui est assurément trop pleine, aussi bien que la mienne; mais comme je suis plus jeune que lui, et que je fais plus d'exercice, j'en suis moins embarrassé. Comme il y aura longtemps que nous ne nous serons vus, quand vous arriverez ici, Mesdames, je crains beaucoup que vous ne me trouviez d'une grosseur énorme; mais qu'y faire? vous ne m'en trouverez pas plus de contrebande, ni moins porté à vous honorer et à vous aimer toute ma vie. Je vis avant-hier ma commère la Troche, qui quête toutes les paperasses du monde pour vous les envoyer, et nous pensâmes nous quereller sur ce que je lui dis qu'il ne falloit point vous en envoyer, qu'il en falloit laisser le soin à l'abbé Bigorre, le plus exact et le plus régulier de tous les correspondants, et que c'étoit vous faire payer des ports qu'il étoit bon de vous épargner : ai-je raison? ne l'ai-je pas? Pour moi, je crois qu'il y a longtemps que la nouvelle des armées visionnaires de Bretagne est parvenue jusqu'à vous, et que vous vous moquez de la solidité

avec laquelle M. de Lavardin a rendu compte de cette vision à la cour : ainsi je n'ai point voulu vous en envoyer la relation, non plus que mille chansons qui courent, toutes plus méchantes et plus plaisantes les unes que les autres; comme je n'y ai aucune part, je ne me charge point de cette marchandise, et principalemen dans ce saint temps de carême.

Mais Mme du Puy-du-Fou est morte; ne faut-il pas faire un compliment en forme à M. de Grignan? Je vous supplie de m'en acquitter envers lui, et de lui dire combien j'entre vivement dans tous les biens et les maux qui lui arrivent. Je vis avant-hier la duchesse douairière de Lesdiguières à l'hôtel de Chaulnes, plus brillante que jamais; je lui demandai si la porte de son hôtel ne me seroit jamais ouverte; et au ton qu'elle prit, vous eussiez dit que c'étoit ma faute si je ne la voyois pas souvent, et que je n'avois qu'à me présenter à cette porte pour qu'elle tombât devant moi, et cependant la solitude est plus grande que jamais. Pour sa belle-fille, c'est un des plus vilains nez que je connoisse; j'aime mille fois mieux Mme la duchesse d'Albret, qui a le port et la taille d'une divinité. La duchesse de Richelieu a été si considérablement mal tous ces jours passés d'un gros rhume avec la fièvre et une toux épouvantable, qu'elle en est accouchée à sept mois d'un garçon, qui est tout plein de vie cependant, et qui réjouit autant le duc son père qu'il afflige le marquis de Richelieu; mais vivra-t-il? cela est bien douteux. Nous n'avons aucunes bonnes nouvelles d'Angleterre; nous courons risque de revoir bientôt le roi Jacques. On prétend que le prince d'Orange a toujours été fort bien instruit, et qu'il n'a pas fait semblant de l'être, pour nous faire donner dans le piége. Sa flotte étoit hier si près de Calais, qu'on n'attendoit que le moment qu'elle viendroit brûler tous nos bâtiments et bombarder Calais. Ce moment fatal

pour nous dépendoit de la marée; on dit que toutes nos frégates sont en sûreté sous le risban de Dunkerque; nous en serons incessamment mieux informés.

Adieu, Mesdames : vous n'en aurez pas davantage pour aujourd'hui; et c'est beaucoup, quoi que vous en puissiez dire; car mes lettres ne sont pas aussi merveilleuses que vous voulez me le faire accroire. Je vous attends toujours ici très-impatiemment, soyez-en bien persuadées. Fi! la tête de veau, la fraise et les pieds, est-il rien de plus indigeste? croyez, ma chère gouvernante, que ce n'est point du tout un attachement raisonnable que celui que vous avez pour un tel mets, et je vous conseille, pour votre propre santé, de vous en défaire au plus tôt. Je pardonne à Mme de Simiane de ne m'avoir point écrit le mardi gras : je comprends à quel point elle étoit embarrassée ce jour-là, pour briller au bal, et pour donner la loi à toutes les dames de Vauréas. Je suis fort flatté qu'elle veuille bien m'honorer de quelque nom plus tendre que celui de *Monsieur;* j'étois résolu de la supplier de m'appeler plutôt *Pierrot;* qu'elle me baptise donc de celui que son amitié pour moi lui inspirera, et qu'elle soit très-persuadée que je mérite quelque distinction auprès d'elle, par tout le respect et l'admiration que j'ai pour la sage Pauline. Sanzei vous fait mille compliments et mille remerciements de l'honneur de votre souvenir, en quelque habit qu'il soit; il a si bien fait par ses journées, que la maison de M. de Saint-Amant est devenue la sienne, il y est depuis le matin jusqu'au soir. On ne peut assez vous étaler la ruine de la maison de Saint-Hérem; ils ont quatre cent mille francs de dettes plus qu'ils n'en ont déclaré; on lapideroit volontiers Mme de Saint-Hérem à mesure qu'on découvre des articles de dépense dont on n'a jamais entendu parler. Les jeunes gens vont renoncer à toutes choses, et s'en tenir purement à la survivance du gou-

vernement de Fontainebleau et à leur brevet de retenue. M. de Saint-Amant a bien mieux marié sa fille que M. Douilly; mais voyez le *Mercure galant* du mois de février, et vous verrez que c'est une maison que la maison de Douilly. Votre amie vous dit des merveilles en attendant vendredi. La maréchale de Créquy partit hier en poste pour aller au secours de Blanchefort, son fils bien-aimé, qui est malade à Tournai.

1450. — DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 19e mars.

Voilà le chapitre des mariages fini; c'est maintenant celui des morts qui commence. Mme de Guise partit de ce monde samedi sur le midi; elle étoit tombée malade le mardi seulement, d'une grosse fièvre, avec une fluxion sur la poitrine; on ne peut guère être emportée plus rapidement; elle est morte à Versailles, avec beaucoup de connoissance et de résignation; le Roi la vit deux heures avant qu'elle mourût; après un entretien assez long, il sortit d'auprès d'elle pénétré de douleur et tout en larmes; et le lendemain, c'est-à-dire hier, il partit pour Marly, où il sera jusques à samedi au soir. La pauvre maréchale de Créquy aura trouvé un courrier sur son chemin, qui l'aura empêchée d'aller à Tournai. Le pauvre Blanchefort y est mort à vingt-sept ans, avec un courage nompareil; c'est une grande perte pour sa maison, mais particulièrement pour sa mère, qui mourra de douleur, si tant est qu'on en meure; et Mme du Plessis Bellière mourra de la mort de sa fille.

Mais qui mourut hier bien subitement? ce fut M. de Saint-Géran; il s'étoit confessé mercredi, dans l'intention d'achever hier son jubilé; il jeûna vendredi et samedi à cet effet; et hier matin, sans mal ni douleur, il

s'en alla à Saint-Paul, sa paroisse; comme il étoit dans le confessionnal, il tomba tout d'un coup; on courut à lui, on lui fit tous les remèdes qu'on lui put faire dans l'église; mais la connoissance ne lui étant point revenue, il fut porté chez un apothicaire vis-à-vis la grande porte de Saint-Paul, et il mourut en y arrivant. Aussitôt que j'en fus averti, j'allai chez lui, où je le trouvai mort; il sera enterré ce soir à Saint-Paul, et demain je compte m'en aller à Versailles, pour me rendre à mon devoir auprès de Mme de Saint-Géran, qui apparemment se consolera de sa perte, et qui ne souffrira peut-être pas de même de se voir privée pour quelque temps de jouer jour et nuit au lansquenet, comme elle s'y est adonnée depuis quelques années. Notre amie a toujours vécu au jour le jour, sans jamais songer à l'avenir; Dieu veuille qu'elle s'en trouve bien jusques au bout! je ne crois pas que Mlle de Saint-Géran, sa fille, soit jamais une grande héritière.

Je ne sais comme vont les affaires d'Angleterre; il n'y a que la comtesse de Fiesque qui en ait bonne opinion, assurant toujours qu'elles iront bien. J'ai fait trois repas chez les Marsans, dont je me trouve à merveille; je m'en vais bien mettre leur maison dans ma hotte. M. de Marsan fait toujours souvenir sa femme qu'elle n'est plus Mme de Seignelai, et que n'étant que Mme de Marsan, il faut bien qu'elle s'accommode de tous ses amis, de quelque taille et de quelque rang qu'ils soient, et qu'elle vive avec les vivants. Je dois aller samedi à Saint-Martin; et en attendant, j'irai demain à Versailles, pour consoler mon amie, et pour vivre avec Mmes de Villeroi et Mlle de Bouillon, que j'y trouverai. Mme de Guise a ordonné qu'on l'enterrât sans cérémonie, et a préféré la sépulture des carmélites du grand couvent à tout le faste de celle de Saint-Denis avec les rois, ses aïeux : elle n'avoit que quarante-neuf ans. Le P. de la

Ferté prêchera encore mercredi; et puis vendredi, sans dire mot, il partira pour le Canada; s'il ne partoit à petit bruit, cela causeroit une sédition, tant il a la voix et l'approbation du peuple; l'église des Jésuites étoit trop petite pour le monde infini qui se trouvoit à ses sermons.

Je viens de dîner à l'hôtel de Chaulnes, où étoit le marquis de Grignan; il vous pourra dire que je n'y ai pas été d'une trop méchante humeur. C'est le maréchal de Villeroi qui annonça hier à Mme de Saint-Géran la mort de son mari, et c'est le duc qui s'est chargé du soin de le faire enterrer ce soir; il sera apparemment créancier privilégié sur la succession, car je ne doute point qu'il n'avance les frais nécessaires pour cette cérémonie. Je ne sais plus rien, Madame; ainsi je finis, et vous dis adieu jusques à mon retour de Saint-Martin, qui sera quand il plaira à Dieu. Mme de Coulanges n'a plus de colique : elle dit seulement qu'elle a quelquefois encore de la *colicaille* qui ne l'empêche ni de boire, ni de manger, ni de s'accommoder des jeunes gens; elle a beaucoup de goût pour le chevalier de Bouillon et pour le comte d'Albret, et elle a été ravie de retrouver M. de Marsan, avec qui elle est en commerce de tabac. L'hiver est arrivé depuis deux jours; il a gelé et neigé de telle sorte, qu'il ne faut plus compter sur les abricots; je crains bien aussi que les pêches n'en souffrent. Mme de Frontenac a de la fièvre et un furieux rhume; cela fait peur par la mode qui court. Notre pauvre l'Enclos a aussi une petite fièvre lente, avec un petit redoublement les soirs, et un mal de gorge qui inquiète ses amis; enfin je crains bien que toutes ces morts n'aient de la suite.

1451. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

A Grignan, le 29e mars.

Toutes choses cessantes, je pleure et je jette les hauts cris de la mort de Blanchefort, cet aimable garçon, tout parfait, qu'on donnoit pour exemple à tous nos jeunes gens. Une réputation toute faite, une valeur reconnue et digne de son nom, une humeur admirable pour lui (car la mauvaise humeur tourmente), bonne pour ses amis, bonne pour sa famille ; sensible à la tendresse de Madame sa mère, de Madame sa grand'mère, les aimant, les honorant, connoissant leur mérite, prenant plaisir à leur faire sentir sa reconnoissance, et à les payer par là de l'excès de leur amitié ; un bon sens avec une jolie figure ; point enivré de sa jeunesse, comme le sont tous les jeunes gens, qui semblent avoir le diable au corps ; et cet aimable garçon disparoît en un moment, comme une fleur que le vent emporte, sans guerre, sans occasion, sans mauvais air ! Mon cher cousin, où peut-on trouver des paroles pour dire ce que l'on pense de la douleur de ces deux mères, et pour leur faire entendre ce que nous pensons ici ? Nous ne songeons pas à leur écrire ; mais si dans quelque occasion vous trouvez le moment de nommer ma fille et moi, et MM. de Grignan, voilà nos sentiments sur cette perte irréparable. Mme de Vins a tout perdu, je l'avoue ; mais quand le cœur a choisi entre deux fils, on n'en voit plus qu'un. Je ne saurois parler d'autre chose. Je fais la révérence à la sainte et modeste sépulture de Mme de Guise, dont le renoncement à celle des rois ses aïeux mérite une couronne éternelle. Je trouve M. de Saint-Géran trop heureux, et vous aussi d'avoir à consoler Madame sa femme : dites-lui pour nous tout ce que vous trouverez à propos. Et pour Mme de Miramion, cette mère de

l'Église, ce cera une perte publique. Adieu, mon cher cousin : je ne saurois changer de ton. Vous avez fait votre jubilé. Le charmant voyage de Saint-Martin a suivi de près le sac et la cendre dont vous me parliez. Les délices dont M. et Mme de Marsan jouissent présentement, méritent bien que vous les voyiez quelquefois, et que vous les mettiez dans votre hotte; et moi, je mérite d'être dans celle où vous mettez ceux qui vous aiment; mais je crains que vous n'ayez point de hotte pour ces derniers.

1452. — DE MADAME DE COULANGES
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 6e avril.

Je ferai voir votre lettre à la maréchale de Créquy, Madame; le seul plaisir qui lui reste, c'est d'entendre louer son pauvre fils; elle me paroît plus affligée que le premier jour; je n'en passe guère sans la voir. Je l'ai cependant envoyée à M. de Coulanges, cette aimable et tendre lettre; il est à Saint-Martin, d'où il doit revenir mardi. Mme de Saint-Géran a reçu deux visites de Mme de Maintenon; vous jugez bien qu'il n'en falloit pas tant pour la consoler. Mme de Mornay ne quitte point Mme de Maintenon; plus cette petite femme paroît insensible aux honneurs qu'elle reçoit, plus on est occupé d'elle. Je suis étonnée de ces deux sortes de conduites. Le mariage de ma nièce est absolument rompu avec M. de Poissy; elle part dans huit jours pour aller en Flandre. M. et Mme de Bagnols n'ont aucun tort; Mme de Maisons a fait aussi ce qu'elle a pu, et nous lui en serons toujours très-sensiblement obligés : je suis ravie de la connoître; elle a un très-bon cœur et une véritable générosité. Il faut espérer que notre grande fille sera bien mariée; mais ce ne peut plus être qu'au retour de la

campagne ; car rien ne nous convient plus dans la robe. Je m'en vais vite finir ce petit billet, car Mme de Montespan me vient prendre dès la pointe du jour, pour aller entendre le P. de la Ferté, qui prêche comme un Bourdaloue, et qui ressemble si fort au duc son frère, qu'on ne se peut empêcher de rire des discours qu'ils tiennent tous deux ; Madame de Fontevrault vient aussi ; voilà bien des sermons que j'entends avec cette bonne compagnie, qui part dans huit jours pour aller à Bourbon. Moins Mme de Grignan se rétablit où elle est, plus elle se devroit presser de changer d'air; séparément de l'intérêt que j'ai à donner ce conseil, c'est l'avis de tous les gens habiles. Quand reverrons-nous aussi Mme de Simiane? elle ne s'en soucie guère; elle a de quoi s'amuser, pendant que nous soupirons ici après elle. Je ferai vos compliments à la maréchale de Créquy, et ceux de M. et de Mme de Grignan, je vous en assure, ma très-aimable. Le Roi a donné deux mille louis au maréchal de Choiseul, pour l'aider à faire son équipage ; je ne sais si le marquis de Grignan ira avec lui. Adieu, ma vraie amie, et vite adieu : on me presse de sortir.

FIN DES LETTRES DE ET A MADAME DE SÉVIGNÉ.

1453. — DE COULANGES A MADAME DE SIMIANE.

A Paris, le 25e avril.

Bien loin de trouver mauvais, Madame, que vous ne m'ayez point écrit de votre main, je suis fort surpris que seulement vous ayez songé à moi dans une occasion aussi cruelle et aussi funeste que celle où nous nous trouvons. Je n'ai point douté de votre sensibilité sur la perte que nous avons faite, et j'ai bien compris ce qu'il en coûteroit à votre bon naturel. Mon Dieu! Madame, quel coup pour tous tant que nous sommes! quant à moi, je me perds dans la pensée que je ne verrai plus cette pauvre cousine, à qui j'ai été si tendrement attaché depuis que je suis au monde, et qui m'avoit rendu cet attachement par une si tendre et si constante amitié. Si vous voyiez, Madame, tout ce qui se passe ici, vous connoîtriez encore plus le mérite de Madame votre grand'mère; car jamais il n'y en eut de plus reconnu que le sien, et le public lui rend, avec des regrets infinis, tout l'honneur qui lui est dû. Mme de Coulanges est dans une désolation qu'on ne peut vous exprimer, et si grande, que je crainsqu'elle n'en tombe bien malade. Depuis le jour qu'on nous annonça la cruelle maladie, qui à la fin nous l'a enlevée, nous avons perdu toute sorte de repos. Mme la duchesse de Chaulnes s'en meurt; la pauvre Mme de la Troche.... Enfin nous nous rassemblons pour pleurer, et pour regretter ce que nous avons perdu, et parmi nos douleurs, l'inquiétude où nous sommes encore pour la santé de Madame votre mère, n'est pas une des moindres. Ne m'écrivez point, mais ordonnez seulement au moindre de vos gens de nous mander de vos nouvelles : je vous supplie de croire que la santé de Madame votre mère et la vôtre me sont très-précieuses, et par plus d'une raison; car je crois devoir encore à la mé-

moire de Mme de Sévigné d'être plus attaché qu'auparavant à vous et à Mme de Grignan, par bien connoître les sentiments qu'elle avoit pour elle et pour vous. Je n'écrirai de longtemps à Madame votre mère, de peur d'augmenter sa douleur par mes lettres; mais ne m'oubliez pas dans les occasions, nommez mon nom, et assurez que de tous vos serviteurs, parents et amis, personne assurément n'est plus sensiblement affligé que je le suis, et ne prend plus de part que je fais à tout ce qui vous regarde. Je ne ferai pas sitôt voir votre lettre à Mme de Coulanges; mais je ne manquerai pas de lui dire que vous ne l'oubliez pas : j'ose vous assurer que c'est une justice que vous lui devez par tous les sentiments qu'elle a pour vous. Trouvez bon que je fasse ici de très-tristes compliments à M. de Simiane, à M. le chevalier de Grignan, et à M. de la Garde. Quelle scène, bon Dieu! dans ce *royal* château, et que je suis en peine encore de la pauvre Mlle de Martillac, qui s'est si bien acquittée de tous les devoirs de la bonne et tendre amitié!

1454. — DE MADAME DE GRIGNAN AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

Le 28e avril 1696.

Votre politesse ne doit point craindre, Monsieur, de renouveler ma douleur, en me parlant de la douloureuse perte que j'ai faite. C'est un objet que mon esprit ne perd pas de vue, et qu'il trouve si vivement gravé dans mon cœur, que rien ne peut ni l'augmenter, ni le diminuer. Je suis très-persuadée, Monsieur, que vous ne sauriez avoir appris le malheur épouvantable qui m'est arrivé, sans répandre des larmes : la bonté de votre cœur m'en répond. Vous perdez une amie d'un mérite et d'une fidélité incomparable : rien n'est plus digne de

vos regrets; et moi, Monsieur, que ne perdé-je point! quelles perfections ne réunissoit-elle point, pour être à mon égard, par différents caractères, plus chère et plus précieuse! Une perte si complète et si irréparable ne porte pas à chercher de consolation ailleurs que dans l'amertume des larmes et des gémissements. Je n'ai point la force de lever les yeux assez haut pour trouver le lieu d'où doit venir le secours; je ne puis encore tourner mes regards qu'autour de moi, et je n'y vois plus cette personne qui m'a comblée de biens, qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de nouvelles marques de son tendre attachement, avec l'agrément de la société. Il est bien vrai, Monsieur, il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si cruelle séparation et tant de privation. J'étois bien loin d'y être préparée : la parfaite santé dont je la voyois jouir, un an de maladie qui m'a mise cent fois en péril, m'avoient ôté l'idée que l'ordre de la nature pût avoir lieu à mon égard. Je me flattois, je me flattois de ne jamais souffrir un si grand mal; je le souffre, et le sens dans toute sa rigueur. Je mérite votre pitié, Monsieur, et quelque part dans l'honneur de votre amitié, si on la mérite par une sincère estime et beaucoup de vénération pour votre vertu. Je n'ai point changé de sentiment pour vous depuis que je vous connois, et je crois vous avoir dit plus d'une fois qu'on ne peut vous honorer plus que je fais.

La comtesse DE GRIGNAN.

1455. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SIMIANE.

Paris, ce 2e mai.

Je vous suis sensiblement obligée, Madame, de songer encore à moi; je connoissois toutes vos perfections;

mais la tendresse de votre cœur, et l'amitié que vous avez su avoir pour une personne aussi digne d'être aimée que celle que vous regrettez, c'est ce qui me paroît fort au-dessus de tout ce qu'on en peut dire. Ah! Madame, que vous avez raison de me croire infiniment touchée! Je ne pense à autre chose, je ne parle d'autre chose; j'ignore tous les détails de cette funeste maladie; je les cherche avec un empressement qui fait voir que je ne songe point à me ménager. Je passai hier toute la journée avec le prieur de Sainte-Catherine : vous jugez bien sur quoi roula notre conversation. Je lui fis voir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; elle lui fit un vrai plaisir; car ces sortes de gens-là sont si persuadés que cette vie-ci ne doit servir qu'à s'assurer l'autre, que les dispositions dans lesquelles on quitte le monde sont les seules dignes d'attention pour eux; mais on songe à ce que l'on perd, et on se pleure. Pour moi, il ne me reste plus d'amie; mon tour viendra bientôt, cela est raisonnable; ce qui ne l'est guère, c'est d'entretenir une personne de votre âge de si tristes et si noires pensées : votre raison fait oublier votre jeunesse, Madame; et cela, joint à l'inclination naturelle que j'ai pour vous, m'autorise, ce me semble, à vous parler comme je fais.

1456. — DU COMTE DE GRIGNAN
A MONSIEUR DE POMPONE.

Le 7 mai, à Grignan, 1696.

Vous comprenez si bien, Monsieur, tout ce que l'on peut sentir dans la perte que nous venons de faire, et vous y entrez si sincèrement et pour vous et pour moi, que je me trouve obligé de joindre aux très-humbles remerciements que je dois à vos bontés, un compliment particulier sur votre douleur. En vérité, Monsieur,

toutes les personnes qui étoient attachées à Mme de Sévigné par les liens du sang et de l'amitié sont bien à plaindre, et surtout celles qui ont pu connoître dans les dernières journées de sa vie toute l'étendue de son mérite et de sa solide vertu. J'aurai l'honneur quelque jour de vous conter des détails sur cela, qui attireront votre admiration.

Faites-moi la grâce d'être toujours bien persuadé, Monsieur, de mon parfait attachement pour vous, et du véritable respect avec lequel je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur,

GRIGNAN.

1457. — DE COULANGES A MADAME DE SIMIANE.

A Choisy, le 15e mai.

Je vous suis d'autant plus obligé de la lettre honnête, et de votre propre main, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, que je comprends à merveille par moi-même la peine que vous pouvez avoir à traiter toujours un sujet qui vous tient si fort au cœur, et qui rappelle toutes vos tristes idées; cependant, Madame, c'est un sujet, ou je me trompe beaucoup, que nous traiterons longtemps. On oublie souvent la perte de ses parents; mais quand une fois nos parents sont nos intimes amis, c'est une plaie qui ne se ferme pas sitôt. Avouez, Madame, que ce n'est point une grand'mère que vous pleurez; pour moi, je ne pleure point une cousine germaine; mais nous pleurons assurément la plus aimable amie qui fut jamais, et la plus digne d'être aimée. La mémoire m'en sera toujours très-précieuse, et rien ne me la fera oublier, quelque lieu que j'habite, ni quelques plaisirs qui s'offrent à moi. Le délicieux séjour de Choisy, joint à la bonne compagnie qui s'y trouve ordinairement, ne m'a point encore dissipé au point que je ne donne beau-

coup de moments au triste souvenir de notre illustre amie; cette perte me paroîtra longtemps un songe par ne pouvoir la comprendre; cependant c'est une vérité dont il faut profiter pour le salut, et dont je dois être plus frappé qu'un autre dans l'âge où je suis. Rien n'est enfin plus infaillible que de mourir tôt ou tard; et Mme de Nicolaï, fille unique du lieutenant civil, vient de nous en donner un exemple à vingt-cinq ans, comme avoit fait peu de jours auparavant le comte Ferdinand de Furstemberg. Le bruit court que Mme de Coulanges viendra dîner ici aujourd'hui avec la maréchale de Villeroi; je ne manquerai pas de faire voir votre lettre à Mme de Coulanges, afin de ne rien ôter aux expressions qui servent à lui faire connoître vos sentiments pour elle; je puis bien vous assurer que vous n'obligez point une ingrate; car je ne connois personne qui vous estime davantage, ni qui soit plus touchée de toutes vos perfections. C'est une grande grâce de Dieu que la santé de Madame votre mère se rétablisse un peu au milieu d'une aussi rude affliction; et je trouve qu'elle fait fort bien de songer à quitter Grignan pour aller respirer un air moins sec et plus humain : il eût été à souhaiter pour nous qu'elle se fût déterminée pour ces côtés-ci; mais je comprends très-bien ses raisons; et quoique je desire passionnément son retour, je l'appréhende néanmoins : je crois que cela s'entend, sans l'expliquer davantage. Je n'aurai de longtemps l'honneur de lui écrire; je lui ai rendu les devoirs dont l'usage ne permet point qu'on se dispense; mais ce sera à vous, divine Pauline, que e prendrai quelquefois la liberté d'en demander des nouvelles.

---

* 1458. — DU COMTE D'ESTRÉES AU COMTE DE PONTCHARTRAIN.

A Toulon, le 15 mai 1696.

Monseigneur,

Les affaires qu'il y a ici pour le service du Roi n'étant pas fort pressées, je n'ai point fait autant de diligence pour m'y rendre que j'aurois fait dans un autre temps; j'ai passé à Grignan, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, où j'ai encore trouvé tout le monde dans l'affliction de la mort de Mme de Sévigné. Mme de Grignan en paroît extrêmement touchée; mais quoiqu'elle soit très-abattue par la douleur et par une aussi longue maladie que la sienne, je ne l'ai pas cependant trouvée aussi changée qu'on me l'avoit dit avant que d'arriver, et je suis persuadé qu'elle se remettroit dans un air moins subtil que celui où elle est, qui à mon avis est très-contraire à son mal.

J'ai reçu mille honnêtetés de M. de Grignan, et je vous assure, Monseigneur, que nous nous entendrons bien ensemble, et que le Roi sera bien servi s'il se présente quelque occasion pendant la campagne. De ma part, j'aurai toute l'attention possible à exécuter les ordres qu'il pourra m'envoyer et à faire les choses qui lui seront agréables. J'ai établi ici mon principal séjour comme le poste le plus important à cause de la marine, et je n'irai dans les autres endroits de la côte que lorsque le service le demandera : à l'égard de Marseille, j'irai quand M. de Grignan y sera ou lorsqu'il le jugera à propos....

1459. — DU COMTE DE GRIGNAN AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Grignan, le 28 mai 1696.

Vous comprenez mieux que personne, Monsieur, la grandeur de la perte que nous venons de faire, et ma juste douleur. Le mérite distingué de Mme de Sévigné vous étoit parfaitement connu. Ce n'est pas seulement une belle-mère que je perds : c'est une amie tendre et solide, une société délicieuse ; mais ce qui est encore plus digne de notre admiration que de nos regrets, c'est une femme forte. Elle a envisagé, dès les premiers jours de sa maladie, la mort, avec une fermeté et une soumission étonnantes.

Cette femme si tendre et si foible pour tout ce qu'elle aimoit, n'a trouvé que du courage et de la religion, quand elle a cru ne devoir songer qu'à elle. Nous avons dû remarquer par l'usage qu'elle a su faire des bonnes provisions qu'elle avoit amassées, de quelle utilité et de quelle importance il est de se remplir l'esprit de bonnes choses, et de ces saintes lectures pour lesquelles Mme de Sévigné avoit une avidité surprenante.

Je vous rends compte de tous ces détails, Monsieur, parce qu'ils conviennent à vos sentiments et à l'amitié que vous aviez pour celle que nous pleurons. Je vous avoue que j'en ai l'esprit si rempli, que c'est un soulagement pour moi de trouver un homme aussi propre que vous à les écouter et à les aimer. J'espère, Monsieur, que le souvenir d'une amie qui vous estimoit infiniment contribuera à me conserver l'amitié dont vous m'honorez depuis longtemps : j'en fais trop de cas et je la souhaite trop pour ne pas la mériter un peu.

Faites-moi la grâce d'être toujours bien persuadé,

Monsieur, de mon parfait attachement pour vous et du véritable respect avec lequel je suis,

Monsieur,

Vôtre très-humble et très-obéissant serviteur,

GRIGNAN.

1460. — DE COULANGES A MADAME DE SIMIANE.

A Choisy, le 6e juin.

Vous êtes bien honnête et bien aimable, Madame, de vouloir bien continuer, comme vous faites, à me donner de vos nouvelles et de celles de Madame votre mère: elles sont toujours bien tristes, et se peut-il autrement L'absence de M. de Simiane, et l'état même où la renommée publie qu'il vous a laissée, ne contribueront pas à vous tirer de votre profonde mélancolie. Tout ce que je vous demande, et à Mme de Grignan, c'est qu'au moins vous songiez très-sérieusement à vos santés, car voilà ce que la vie a de plus précieux. Madame votre mère fait-elle bien de vouloir encore passer son été à Grignan? Il est vrai qu'on n'est jamais mieux que chez soi; mais le changement d'air achèveroit peut-être de la rétablir, et lui donneroit plus de force pour s'acheminer en ce pays-ci, quand la Providence en ordonneroit. Cette même Providence, qui règle tout, fait qu'il y a cinq semaines entières que je suis dans cette délicieuse maison, sans savoir précisément quand je la quitterai; car Mme de Louvois en est si contente et si charmée, qu'elle ne songe point à Paris. Nous allons ensemble lundi à Bâville pour deux jours, qu'il y a longtemps qu'elle a promis à M. de Lamoignon, et nous en reviendrons par Villeroi, où la duchesse se rendra pour nous en faire les honneurs. Voilà une petite course qu'il me faut encore essuyer, avant que je puisse aller faire mes compliments

à M. et à Mme de Chaulnes, sur leur heureux retour de Bourbon. Ils doivent arriver à Paris la semaine prochaine, et déjà m'avertissent de me tenir prêt pour les suivre bientôt à Chaulnes, et de songer de bonne heure à préparer Mme de Louvois à me donner ce congé. Ainsi, Madame la Marquise, vous avez bien raisôn de dire que ne m'a pas qui veut, et cela est bien honorable pour moi; car d'un autre côté M. le cardinal de Bouillon pour Saint-Martin, et le duc pour Évreux, n'ont qu'un cri après moi, et je ne sais tantôt plus comment satisfaire à tous mes devoirs. Voilà encore que vous m'assurez très-obligeamment que vous me voudriez dans ce *royal* château, et cette marque de l'honneur de votre amitié ne flatte pas peu mon amour-propre; cependant je commence à ne plus comprendre pourquoi on me veut tant, car je deviens un petit homme bien chargé d'années, et qui ne conviendra plus guère dans les belles et jeunes compagnies; nous en avons ici tous les jours de toutes les façons. La duchesse de Villeroi est à Marly, où je lui ai envoyé votre lettre; mais savez-vous, Madame, qui je ne vois plus? c'est votre pauvre amie, Mme de Coulanges : en cinq semaines qu'il y a que je suis ici, je ne l'ai vue qu'une seule fois qu'elle y est venue dîner; il court quelque bruit qu'elle y pourra venir aujourd'hui, et je le souhaite fort, car après tout, je l'estime et je l'aime comme elle le mérite. Je suis ravi de tous les aimables sentiments que je vous vois pour elle, et vous devez assurément les lui continuer, puisque vous possédez son estime, ses bonnes grâces et son approbation au suprême degré. La reine d'Espagne est morte enfin, et la cour va être en deuil pour des temps infinis. Pour moi, quelque bonne mine que je fasse, je songe souvent et très-souvent à notre perte commune, et c'est un deuil que mon cœur ne quittera jamais. Je finis, Madame, en vous demandant la continuation de toutes vos bontés.

1461. — DE MADAME DE COULANGES
A MADAME DE SIMIANE.

A Paris, le 8e juin.

Il me paroît qu'il y a bien du temps que vous n'avez reçu de mes lettres; vous ne serez peut-être pas de cet avis; il n'y a pas moyen cependant de pousser ma discrétion plus loin; c'est un bien qui m'est devenu nécessaire, d'avoir de vos nouvelles; et quelque inégalité qu'il y ait de votre âge au mien, j'éprouve que l'on vous aime très-solidement. Il y a des endroits dans votre cœur qui font oublier votre jeunesse, sans qu'il y en ait aucun dans votre figure qui ne présente toute la fleur de votre bel âge.

Je ne m'accoutume point à la perte que nous avons faite; et lorsque j'apprends le retour de la santé de Madame votre mère, je ne puis m'empêcher d'être vivement touchée que cette joie n'ait point été sentie par une personne qui en eût été si digne. Je vous prie, Madame, que je sois informée de la continuation de cette santé, à laquelle je prends plus d'intérêt que je ne puis vous le dire.

Je vis avant-hier M. de Coulanges dans la belle maison de Choisy; Mme de Louvois et lui y sont établis pour tout l'été; on est obligé tous les jours d'y avoir deux tables, par la quantité du monde qui s'y trouve; un lansquenet ensuite, et puis des promenades délicieuses; joignez à tout cela les plaisirs qui suivent l'abondance, et vous trouverez que Choisy est un séjour enchanté; il y a trop de ces plaisirs pour moi, et je ne saurois me résoudre à y passer plusieurs jours; mon goût augmente pour la solitude, ou du moins pour une très-petite compagnie. Mme de Mornay ne quitte plus Mme de Maintenon; elle va à Marly; enfin, Madame,

je ne trouve rien de si extraordinaire que de la voir dans tous les plaisirs, pendant que vous êtes éloignée du monde et du bruit; il est vrai que vous avez de grandes ressources dans vous-même. Adieu, Madame : je vous demande en grâce de ne pas négliger l'occasion de dire à M. le comte de Grignan combien je l'honore; mais surtout, rendez-moi de bons offices auprès de vous, je vous en supplie.

---

* 1462. — DE NICOLAS LE CAMUS
A MADAME DE GRIGNAN.

Je ne sais, Madame, si vous aviez quelque connoissance que Mme de Sévigné m'eût laissé, après qu'elle fut partie, une cassette cachetée de ses armes. Elle ne m'écrivit point, et je compris facilement que c'étoit pour les mêmes raisons et aux mêmes conditions qu'elle m'avoit bien voulu confier la même cassette, lorsqu'elle fit un voyage précédent. La principale condition étoit que vous en fissiez l'usage convenable, en cas que Monsieur votre frère voulût avoir des prétentions contre vous. Une damoiselle de Mme de Sévigné ayant dit à Monsieur votre frère que j'avois une cassette, je lui ai expliqué l'intention de Madame votre mère, et en même temps il m'a signé un écrit dont je vous envoie une copie. Si cela vous convient, vous aurez, Madame, la bonté de faire faire une copie, et mettre au-dessous la ratification, et pareille soumission qu'a fait Monsieur votre frère. Je vous en envoie une copie, qui ne sera pas inutile, à ce que je pense.

Soyez, Madame, bien persuadée de mon attachement très-respectueux, avec lequel je suis plus à vous, Madame, que je ne puis vous le dire.

Le 2 juillet 1696.

On déposera l'acte qu'a fait Monsieur votre frère et celui que vous enverrez chez un notaire; et je ferai ensuite remettre les papiers entre les mains de qui vous ordonnerez.

Suscription : A Madame, Madame la comtesse de Grignan.

1463. — DE MADAME DE GRIGNAN
A MONSIEUR DE POMPONE.

Vous connoissez, Monsieur, dans toute son étendue le malheur qui m'est arrivé; vous savez quel tendre attachement, quelle intime union, quels liens ont été brisés; il ne se peut sentir de plus cruelle séparation; elle m'étonne comme le premier jour, et me paroît, s'il se peut, plus dure, plus amère. Mon esprit appuie présentement davantage sur chaque circonstance, et il semble que les pointes de la douleur me pénètrent plus vivement. Une perte si complète et si irréparable ne porte pas à chercher de soulagement que dans les larmes et les regrets. Je n'ai point la force de lever les yeux assez haut pour trouver de plus solides consolations. Je ne puis encore tourner mes regards qu'autour de moi et m'occuper de ce que je n'y vois plus. Et comment s'accoutumer à la privation d'une personne à qui je dois tout, qui m'a comblée de biens, dont je recevois tous les jours de nouvelles marques de tendresse, dans l'agrément de la société, et qui réunissoit en elle tous les différents caractères qui pouvoient me la rendre plus chère et plus précieuse? Vous sentez, Monsieur, la peine d'être privé du commerce et de la fidèle amitié d'une amie si estimable : jugez par vos sentiments quels doivent être les miens, et combien je mérite votre pitié. Je suis, Mon-

sieur, avec une parfaite estime et un sincère respect, votre très-humble et très-obéissante servante,

La comtesse de GRIGNAN.

A la Garde, ce 15 juillet.

1464. — DE MADAME DE COULANGES
A MADAME DE SIMIANE.

A Paris, le 20e juillet.

Il y a longtemps, Madame, que je n'ai eu l'honneur de vous écrire; mais ne suis-je point seule à m'en apercevoir? En vérité, c'est pure discrétion qui m'empêche de vous dire plus souvent ce que je sais penser de vous : il y a une telle disproportion de votre âge au mien, qu'il me paroît de la cruauté à moi de vous aimer comme je fais, et surtout de vous en entretenir. Je suis très-persuadée que vous n'enviez point les extrêmes distinctions dont jouit Mme de Mornay; mais, Madame, n'est-ce point être trop avancée pour votre âge, de vous savoir passer du monde et de la cour? Il me semble qu'il n'y a que l'expérience qui en puisse détromper, et voilà ce que vous n'avez pas jusqu'à présent. Mme de Mornay est de tous les voyages de Marly, sans être nommée, de toutes les promenades du Roi; en un mot, Mme de Maintenon la traite comme sa fille; et pensez-vous qu'on puisse être insensible à ces honneurs? ma nièce de Bagnols voit tout cela d'un grand sang-froid. La trêve d'Italie donne ici de grandes espérances de la paix générale : je suis assurée, Madame, que cette grande nouvelle ne vous sera pas indifférente. On se tourmente déjà pour être des dames de Madame de Bourgogne; car on dit qu'elle n'aura point de filles, et qu'on lui donnera à peu près les dames qu'avoit la Reine, excepté Mme de

Beauvilliers, qui, selon toutes les apparences, sera dame d'honneur. Nous craignîmes beaucoup avant-hier pour Mme de Chaulnes, qui à la suite d'une assez mauvaise santé eut une si grande foiblesse, qu'elle perdit connoissance : on envoya querir des médecins, un confesseur; enfin un appareil très-propre à épouvanter; elle se porte beaucoup mieux; elle a pris aujourd'hui un peu d'émétique. J'aime cette duchesse de la vraie douleur qu'elle a eue de la perte de Mme de Sévigné. Pour moi, Madame, je vous avoue avec une sincérité que j'ai pour vous, malgré mon âge, que je ne m'en consolerai jamais : j'y pense sans fin et sans cesse, et quand je songe que tous les retours ne la ramèneront point, je ne puis soutenir une telle idée. Je vous demande des nouvelles de votre santé, Madame; on m'a dit qu'elle n'étoit pas absolument bonne, et que vous preniez des eaux : je vous croyois une sorte de maladie où les eaux n'étoient point propres. La maréchale de Castelnau est morte d'un très-douloureux cancer; les petites filles espèrent la pension de quatre mille livres que le Roi lui faisoit. Je vous demande pardon, Madame, de vous écrire une si longue lettre; mais le goût que j'y trouve me doit faire espérer que vous ne vous en plaindrez pas.

---

* 1465. — DE NICOLAS LE CAMUS AU CHEVALIER DE GRIGNAN.

Que Mme de Grignan a raison, Monsieur, et que je sens comme elle les renouvellements des douleurs et de la tristesse de la perte que j'ai faite, et comme cela revient à tous les moments de la vie! J'ai lu et relu votre lettre, et je n'ai trouvé que le parti d'être bien affligé.

Je crois qu'il n'y a rien de mieux que de signer l'acte

que je vous ai envoyé. Les papiers qui sont dans la cassette me paroissent de conséquence pour Mme de Grignan; et à vous dire la vérité, lorsque j'ai fait entendre à M. le marquis de Sévigné l'intention de Madame sa mère, il signa l'acte de bonne grâce, tel que je l'ai envoyé; et comme Mme de Grignan n'a rien à demander à Monsieur son frère, il ne paroît rien de mieux à faire que de signer l'acte sans différer. Je déposerai les deux actes chez un notaire, et je donnerai les papiers à qui Mme de Grignan ordonnera.

Je suis ravi que sa santé se rétablisse, et que vous méditiez tous un voyage vers le mois d'octobre. Je vous prie, Monsieur, de m'aimer et de me croire à vous avec tout l'attachement possible.

L'on ne parle ici que de paix, de mariage et de joie, qui ne me font pas plus gai.

Adieu, Monsieur : faites, je vous prie, mes compliments à toute la maison.

Le 26 juillet.

---

* 1466. — DU COMTE DE GRIGNAN A MONSIEUR DE POMPONE.

Monsieur,

Le Roi vient de vous donner de nouvelles marques de sa confiance qui réjouissent tous ses sujets, et je me flatte, en ces occasions, d'une distinction dans votre esprit parmi ceux-là même qui ont pour votre personne un attachement particulier. Vous devez assurément, Monsieur, cette justice aux sentiments de respect, de reconnoissance, et si je l'ose dire, de tendresse, avec lesquels j'ai toujours été et je serai toute ma vie,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

GRIGNAN.

A Marseille, le 6e août 1696.

1467. — DE MADAME DE GRIGNAN A MONSIEUR DE POMPONE.

Ce 7 août.

Vos différentes destinées, Monsieur, ont tant éprouvé ceux qui vous sont attachés et qui ont l'honneur d'être de vos amis, et vous ont si bien fait connoître leurs sentiments pour vous, que vous ne sauriez ignorer ce qu'ils pensent dans cette nouvelle restitution que l'on vous fait. Je trouve le Roi et M. de Torcy bien heureux, l'un de vous avoir pour secrétaire d'État, et l'autre pour père à la place de M. de Croissy. Un échange si avantageux demande que ce soit à eux que l'on fasse des compliments; et l'on ne vous en doit, Monsieur, que sur la joie que vous avez de l'agréable établissement de Mademoiselle votre fille. J'y prends toute la part que je dois : je vous supplie d'en être persuadé, et du respect avec lequel je suis votre très-humble et très-obéissante servante,

La comtesse DE GRIGNAN.

---

* 1468. — DE MADAME DE GRIGNAN A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Ce 13 août.

Je sais, Madame, l'estime et l'amitié réciproque qui étoit depuis longtemps entre vous et la personne que je pleure ; je sais aussi qu'un cœur comme le vôtre connoît le prix d'une amie d'un rare mérite, et qu'une perte si irréparable est digne de ses larmes et de ses regrets. Ainsi, Madame, je sens toute la part que vous avez dans mon malheur par toutes ces circonstances, et je sens aussi avec beaucoup de reconnoissance l'intérêt que vous avez la bonté d'y prendre par rapport à ma vive douleur

Vous êtes si instruite de toutes les raisons qui la rendent juste et ineffaçable, vous savez si bien tous les différents caractères, toutes les différentes perfections qui me rendoient précieuse et chère cette personne incomparable, que vous devez comprendre et approuver la mortelle affliction que je sens d'une si cruelle privation. Quel besoin n'aurois-je pas, Madame, d'un courage et d'une vertu comme la vôtre pour soutenir un si grand mal et pour en faire un usage utile! C'est ce qui ne m'est pas donné; je suis livrée à la misère d'une grande foiblesse. Je vous rends mille très-humbles grâces de me donner tout le secours qui vous est possible, par les marques de l'honneur de votre amitié; je vous en demande la continuation, et de me croire, plus que personne, votre très-humble et très-obéissante servante,

La comtesse DE GRIGNAN.

---

* 1469. — DE JEAN-BAPTISTE DE GRIGNAN, ARCHEVÊQUE D'ARLES, A MONSIEUR DE POMPONE.

A Salon, le 16e août.

L'intérêt vif et sincère, Monsieur, que tous les Grignans, depuis le premier jusqu'au dernier, prennent à tout ce qui vous regarde, vous est trop connu et depuis trop longtemps, pour vous laisser douter de leur joie du mariage de Mlle de Pompone avec M. le marquis de Torcy. Tous les agréments que vous y trouvez, Monsieur, et par le mérite infini du gendre que vous acquérez, et par le relief de sa charge, et par toutes les marques de distinction dont il plaît au Roi d'honorer ce mariage, ne vous laissent rien à desirer pour votre parfaite satisfaction. Je vous supplie très-humblement de croire, Monsieur, que personne ne sauroit être plus sen-

sible que je le suis et que je le serai toute ma vie à tous vos avantages, et que mon cœur fera toujours son devoir et sur la reconnoissance que je vous dois pour toutes vos bontés et sur les autres engagements que j'ai de vous honorer infiniment et d'être avec un très-respectueux attachement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'ARCHEVÊQUE D'ARLES.

---

* 1470. — DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

.... Et présentement que je suis sur mon terrain, je n'ai besoin que de savoir ce que vous ordonnerez de cet argent, si vous voulez qu'on vous l'envoie, ou si vous voulez qu'on en dispose à Paris, soit pour vous le garder, soit pour le donner à quelqu'un : vous serez obéie dans le moment. Ce qui m'a causé la sécheresse où j'ai été dans les derniers temps de mon séjour à Paris, c'est que j'ai donné beaucoup d'argent pour les rachats des terres de basse Bretagne. Je m'étois proposé d'acheter une tapisserie, mais les droits en sont si exorbitants que je n'ai pu le faire. J'ai trouvé quelque grâce auprès des fermiers en faveur des vieux meubles de famille, et cette raison m'a fait faire une chose dont vous me saurez pourtant gré dans la suite, mais dont je ne laisse pas de vous faire mille excuses et à M. de Grignan. Vous aviez envie d'avoir une des vieilles tentures de ma mère; la moindre a été estimée quatre cents livres, c'est-à-dire, en termes d'inventaire, cinq cents livres. Vous en trouverez assurément dans le temps qui court de beaucoup plus belles, de plus éclatantes et de plus convenables pour le même prix, si vous voulez en faire chercher deux mois avant votre retour à Paris. Je vous supplie, ma très-aimable

sœur, de me pardonner, si je n'ai pas en cela régulièrement suivi ce que vous souhaitiez, et de considérer que j'étois forcé par la promptitude de mon départ et par toutes les circonstances que je vous ai dites.

J'ai trouvé, dans les papiers de ma mère, un papier qui s'adresse à vous et à M. de Grignan, et qui n'est point signé. Ma mère vous prie tous deux de tenir compte à Pauline d'une somme de neuf mille francs, que feu mon oncle l'abbé lui a laissée : elle dit que ce payement vous sera insensible, et même au marquis de Grignan, et finit en disant qu'il y a eu sur cela quelque changement dans les volontés de mon oncle l'abbé, mais qu'il est toujours temps de faire du bien. J'ai laissé ce billet entre les mains de M. Rochon, dont vous et moi ne saurions trop reconnoître l'amitié et le zèle pour tous nos intérêts communs.

Ma mère m'a toujours fait un secret sur ce qui s'étoit passé entre vous depuis l'accommodement qu'elle eût la bonté de faire en faveur de mon mariage. Je n'ai jamais été bien connu d'elle sur ce sujet : elle m'a quelquefois soupçonné d'intérêt et de jalousie contre vous pour toutes les marques d'amitié qu'elle vous a données. J'ai présentement le plaisir de donner des preuves authentiques des véritables sentiments de mon cœur. Monsieur le lieutenant civil a été témoin des premiers mouvements, qui sont toujours les plus naturels. Je suis très-content de ce que ma mère a fait pour moi pendant que j'étois dans la gendarmerie et à la cour; j'ai encore devant les yeux tout ce qu'elle a fait pour mon mariage, auquel je dois tout le bonheur de ma vie; je vois *toutes les obligations longues et solides que nous lui avons :* ce sont là les mêmes paroles dont vous vous servez dans votre lettre; tout le reste ne m'a jamais donné la moindre émotion. Quand il seroit vrai qu'il y auroit eu dans son cœur quelque chose de plus tendre pour vous que pour

moi, croyez-vous, en bonne foi, ma très-chère sœur, que je puisse trouver mauvais qu'on vous trouve plus aimable que moi? et ma fortune, soit faute de bonheur, soit faute de mérite, s'est-elle tournée de manière à bien encourager à me faire des biens de surérogation? Jouissez tranquillement de ce que vous tenez de la bonté et de l'amitié de ma mère : quand j'y pourrois donner atteinte, ce qui me fait horreur à penser, et que j'en aurois des moyens aussi présents qu'ils seroient difficiles à trouver, je me regarderois comme un monstre si j'en pouvois avoir la moindre intention. Les trois quarts de ma course pour le moins sont passés; je n'ai point d'enfants, et vous m'en avez faits que j'aime tendrement; je suis plus aise de leur laisser ce que Dieu m'a donné en ce monde que si je le laissois à des marmots de ma façon, qu'on ne sauroit ce qu'ils devroient devenir un jour. Je ne souhaite point d'avoir plus que je n'ai; grâces à vous et à un ministre, je suis assez bien dans mon état. Si je pouvois souhaiter d'être plus riche, ce seroit par rapport à vous et à vos enfants. Nous ne nous battrons jamais qu'à force d'amitié et d'honnêteté. Je veux que les Grignans me trouvent digne d'eux et de vous. Je ne leur sacrifie rien, mais je leur sacrifierois beaucoup pour avoir leur amitié et leur estime. M. de la Garde prendra, s'il lui plaît, la part qui lui convient dans ce discours.

Adieu, ma très-chère et très-aimable sœur : n'est-ce pas une consolation pour nous, en nous aimant tendrement par inclination, comme nous faisons, que nous obéissions à la meilleure et à la plus aimable de toutes les mères? Soyons donc plus étroitement unis que jamais, et comptez que tout ce qui pourra vous faire plaisir sera une loi inviolable pour moi.

1471. — DE MADAME DE COULANGES
A MADAME DE SIMIANE.

A Paris, le 14e septembre.

J'ai été fort aise, Madame, d'apprendre par vous le rétablissement de la santé de Madame votre mère ; mais je ne puis m'ôter la pensée que la personne du monde qui s'intéressoit le plus à cette santé, n'ait point partagé notre joie : ah ! Madame, je ne m'accoutume point à ne plus espérer qu'aucun retour nous amène ce que nous regrettons avec tant de raison. Je comprends ce que ce sera pour Mme de Grignan de se trouver en ce pays-ci au milieu de ces tristes souvenirs. Je suis fort occupée de ce que vous nous privez de l'espérance de votre retour ; il me semble que vous seriez bien nécessaire à Madame votre mère ; et je vous avoue que j'aurois plus de joie de vous revoir qu'il ne convient à une personne de mon âge. Vous êtes faite pour charmer tout ce qui est aimable et jeune comme vous, et c'est vous offenser que de vous aimer aussi véritablement que je fais ; mais qu'importe ? je ne sens point que je puisse m'empêcher de vous offenser ni d'espérer que vous me pardonnerez.

Que dites-vous, Madame, de notre duchesse du Lude ? Je l'embarquai mardi, avec les dames du palais, dans une santé parfaite ; jamais on n'a marqué tant de confiance en une personne, que le Roi et Mme de Maintenon ont fait pour elle dans cette occasion ; et je vous assure qu'elle n'y est pas insensible. On dit qu'il sera question encore de quatre dames du palais, et de deux autres quand la jeune princesse se mariera. Je ne comprendrai jamais qu'on ne vous aille pas chercher au bout du monde pour cela. J'ai assez bonne opinion de votre *voisine*, pour croire que vous seriez sa favorite. Enfin,

je fais de tout ceci un petit château qui vous regarde uniquement, et je ne m'accommoderai jamais que ce château soit en Espagne. A propos d'Espagne, savez-vous que toute l'histoire de cette reine est fausse? elle n'est point grosse, et se porte fort bien, le Roi en a reçu des nouvelles. On est ici dans les *Te Deum*, dans les feux de joie de la paix de Savoie. Grâce à Dieu, le Roi continue de se porter de mieux en mieux. On croit que la cour ira à Fontainebleau vers la fin de ce mois, pour y recevoir la princesse. Conservez-moi l'honneur de vos bonnes grâces, Madame; j'espère que vous voudrez bien vous souvenir de moi auprès de Mme la comtesse de Grignan et de Monsieur le chevalier : je vous demande pardon de la liberté que je prends; mais tout est permis à une personne qui a la confiance de vous écrire, et que vous honorez de vos aimables lettres. M. de Coulanges est à Vichy avec *sa femme* de Louvois.

---

* 1472. — DE CHARLES DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce 27e septembre 1696.

Dans l'état où je me vois, et sur le point d'exécuter, peut-être dans peu de temps, le dessein que j'ai toujours eu de me retirer à la fin de mes jours, si Dieu rompoit l'union qu'il a mise entre ma femme et moi, je veux, ma chère sœur, vous donner un éclaircissement général de toutes les affaires de la maison, afin que vous retiriez tout ce qui reste du bien de vos pères, que vous rendiez justice à tous ceux à qui je dois légitimement, et que sans attendre ma mort, vous jouissiez paisiblement de ce qui est à vous.

Je ne sais si la charge où je me suis engagé vous donnera plus d'embarras que vous n'en auriez eu si j'avois

conservé les contrats que Mme de Sévigné m'a apportés en mariage : cela dépendra du prix que vous en trouverez : elle n'a point dépéri entre mes mains, au contraire ; le ministre que nous aimons et qui nous aime, y a fait ajouter deux mille francs par an pour mon logement, et si la paix rend l'argent plus commun qu'il n'a été depuis quelques années, il y a de l'apparence, avec la même protection que nous avons eue, que vous pourrez retrouver l'argent que j'y ai mis. Je joindrai à la fin de cette lettre un mémoire exact des arrérages que je paye tous les ans ; le surplus est payé par ceux dont j'ai transporté les contrats et les actes, et en y ajoutant les dettes que ma mère a laissées, et qui ont été faites pour vous, vous connoîtrez d'un coup d'œil ce que vous devez, et ce qui vous restera quand vous vous serez acquittée.

Vous savez que Mme de Sévigné m'a apporté en mariage deux cent mille francs, plus clairs que le jour. Il seroit difficile, ma chère sœur, que sans être entièrement ruinée vous rendissiez en espèces une si grande somme ; mais la Coutume de Bretagne y a pourvu : elle ordonne que l'on fasse une rassiette en terres ; les fiefs y sont au au denier quarante, tous les biens nobles à proportion ; et par ce moyen, quand on est assez malheureux pour perdre sa femme sans en avoir d'enfants, on remplace aisément ses deniers dotaux sans perdre beaucoup de revenu. Vous pourrez employer des gens d'honneur et de nos amis pour finir cette affaire. L'abbé Charrier est l'homme du monde qui vous y peut le plus servir : tout son esprit est tourné du côté des affaires solides, il les entend ; il a un très-bon cœur, il donne volontiers ses soins pour ceux qu'il aime, et je suis le plus trompé du monde, s'il vous les refuse en cette occasion : adressez-vous à lui, et je suis sûr que vous en serez contente.

Des deux cent mille francs que j'ai reçus, il y en a douze de mobilisés ; par conséquent la rassiette que vous ferez à M. de Plelo, l'aîné de mes beaux-frères, ne doit être que de cent quatre-vingt-huit mille livres.

Cette rassiette dont je viens de parler doit être encore moindre. Mme de Sévigné, par un mouvement de tendresse dont je ne puis me souvenir sans avoir le cœur pénétré, considéra un jour le désordre qui pourroit arriver dans ma maison, si elle venoit à mourir ; et pour me donner une marque essentielle de son amitié, elle fit une donation de cinquante mille francs en faveur d'un des cadets de M. de Tisé ; elle déclaroit tout haut, et le disoit même à Mme de Tisé, que son intention principale en faisant un présent si considérable, étoit que jamais on ne me demanderoit le fonds ni les arrérages de cette somme pendant ma vie. M. et Mme de Tisé consultèrent leurs directeurs, qui les assurèrent qu'une telle convention, si elle étoit exprimée, seroit contre les lois, et pourroit même blesser leur conscience ; et ils furent plus de dix-huit mois sans vouloir accepter cette donation. La délicatesse de leur conscience vint à la connoissance de Mme de Sévigné, et pour les mettre dans un plein repos, elle leur dit qu'elle ne prétendoit mettre aucune condition dans l'acte qu'elle vouloit faire en leur faveur, et qu'elle les prioit seulement d'avoir bien de l'amitié pour elle et pour moi. Ils répondirent l'un et l'autre que s'ils étoient assez malheureux pour jouir de cette somme pendant ma vie, je connoîtrois combien l'amitié qu'ils avoient pour elle et pour moi étoit essentielle et effective, et aussitôt l'acte fut dressé et insinué au greffe du présidial de Rennes, où l'on le trouvera aisément.

M. et Mme de Tisé ont déjà commencé à nous donner une marque de leurs sentiments ; car dans l'affaire de ma charge, ils m'ont donné un contrat de trois mille

quatre cents livres, dont je ne leur paye point d'arrérages, en faveur de cette donation, mais dont le fonds leur reviendra après ma mort.

Vous n'avez donc présentement, ma chère sœur, qu'à faire une rassiette à M. et à Mme de Plelo de la somme de cent trente-huit mille francs. Je vous conseille de la faire sur la terre de Bodegat, pour plusieurs raisons. La première, c'est que cette terre est dans le voisinage de Mauron; la seconde, c'est qu'il n'y a point de château ni de manoir à cette terre; la troisième et la plus considérable pour vous, c'est qu'il n'y a point de domaines et que tout le revenu consiste en fiefs et en rentes seigneuriales, ce qui est porté par la Coutume au denier quarante.

A l'égard des cinquante mille francs de M. de Tisé, il suffit de les lui bien assurer, soit en terres à sa bienséance ou en argent, quand vous ou le marquis de Grignan vendrez vos terres de Bretagne, ce que vous ne sauriez faire trop tôt, dès que Dieu aura disposé de moi. Vous pouvez même le faire dès à présent, et j'y consens de tout mon cœur, pourvu que vous m'assuriez pendant le reste de mes jours quatre mille francs par an. Je me suis fixé à cette somme parce que je puis tomber en de telles infirmités, sur la fin de ma vie, soit par la foiblesse de ma vue, qui est déjà fort diminuée, seit par d'autres accidents auxquels on est sujet, que je serai obligé, pour adoucir un peu la tristesse de mon état, de retirer auprès de moi quelque homme de science et de piété, avec qui je puisse lire, étudier, en un mot me consoler.

En attendant que vous ayez vendu les terres, je me réserve le revenu de la terre du Buron, à condition que vous payerez sur les autres terres mille livres de rente, pour les arrérages de dix-huit mille francs que ma mère fut obligée d'emprunter à Nantes, pour achever de

payer M. d'Harouys. Mme de Sévigné et moi sommes obligés à cette somme.

La terre du Buron ne vaut pas tout à fait quatre mille livres de rente; vous suppléerez le reste, soit sur les revenus de ma charge, si vous êtes quelque temps sans la vendre, soit sur les autres terres.

Il ne me reste plus qu'à vous donner un mémoire exact de toutes les affaires de la maison, qui vont désormais devenir les vôtres, et à vous supplier, ma très-chère et très-aimable sœur, de me conserver jusqu'à la fin cette amitié si chère et si précieuse que vous avez toujours eue pour moi : pardonnez-moi le peu d'honneur que je vous ai fait dans le monde; le peu de bonnes qualités que Dieu m'a données a été entièrement inutile pour ma fortune. Je ne dois maintenant songer qu'à tâcher de rendre utiles pour mon salut les semences de piété et de religion que vous et moi avons reçues de notre éducation, et que malgré mes déréglements j'ai toujours cultivées par la lecture de plusieurs bons livres.

Je supplie M. de Grignan, Messieurs ses frères, M. de la Garde, le marquis de Grignan et mon aimable Pauline de me continuer leur amitié : je la mérite en quelque façon par l'estime, le véritable attachement et l'extrême tendresse que j'ai toujours eus pour eux.

SÉVIGNÉ.

MÉMOIRE DES DETTES QUI SONT DANS LA MAISON.

DETTES DE MA MÈRE.

A Mme de la Fayette.	10 000 ᵗᵗ
Aux héritiers de feu M. d'Ormesson.	30 000 ᵗᵗ
A M. Lamelin.	8 000 ᵗᵗ
A un autre dont j'ai oublié le nom.	1 500 ᵗᵗ
A Nantes, en plusieurs contrats, au denier 18.	18 000 ᵗᵗ
	67 500 ᵗᵗ

DETTES DE MON ESTOC PARTICULIER.

Pour le mariage de Mme de Sévigné, il est dû à ses héritiers		138 000 ᵗᵗ
A M. de Tisé, pour sa donation		50 000 ᵗᵗ
	188 000 ᵗᵗ	

DETTES CRÉÉES POUR MA CHARGE.

A M. de Galinée, mon beau-frère, en deux contrats		34 611 ᵗᵗ
A M. de Tisé, en plusieurs contrats		12 006 ᵗᵗ
A Mlle de la Roche de Quelen		4 800 ᵗᵗ
A l'abbaye de Saint-Georges		4 000 ᵗᵗ
A Mme de la Villeroux		10 000 ᵗᵗ
A Mme du Ponthriant		8 000 ᵗᵗ
A Mme de la Louvelais, par obligation		10 000 ᵗᵗ
Plus à M. de Tisé, un petit contrat dont je ne paye point d'arrérages		3 400 ᵗᵗ
	86 816 ᵗᵗ	
Total des dettes		342 316 ᵗᵗ

BIENS ET EFFETS DE LA MAISON POUR LE PAYEMENT DES DETTES.

La terre des Rochers, valant sur les lieux six mille livres de rente et plus, on peut à un prix très-médiocre l'estimer au moins	120 000 ᵗᵗ
La terre de Bodegat, toute en fief et fort seigneuriale. Elle a toujours valu, par main de fermier, quatre mille livres de rente; elle ira pour le moins, sur le pied de la Coutume de Bretagne, à	120 000 ᵗᵗ
La terre de Sévigné, dont le principal revenu est en moulins, deux métairies et quelques fiefs, ne sera guère plus vendue que la somme [de]	18 000 ᵗᵗ
Les terres que Mme d'Acigné a données en payement à ma mère. Elles valent, par	

main de fermier, quatre mille livres de rente bien payées ; mais les gens du pays ne croient pas qu'à les vendre on en trouvât plus de vingt mille écus ; c'est le plus bas prix. . .	60 000 lt
La terre du Buron, bien bâtie pour un vieux château, vaut encore actuellement, par main de fermier, trois mille huit cents livres de rente. Elle a été jusqu'à quatre mille quatre cents ; elle est dans un très-bon pays ; on peut l'estimer au moins, quand la paix sera faite.	100 000 lt
La charge de lieutenant du Roi de Bretagne, héréditaire, avec ce que le Roi a eu la bonté d'y ajouter pour mon logement, vaut au moins le prix que je l'ai achetée. Monsieur l'évêque de Nantes m'en a offert du profit de la part de M. de Thianges.	180 000 lt
Total des effets. . . .	598 000 lt

Il y a de plus quelques meubles que je ne compte pour rien, quoiqu'il y en ait assez honnêtement pour un homme qui avoit son établissement dans une province.

J'ai encore quelques petites dettes; mais si Dieu nous conserve la vie encore quelque temps, à Mme de Sévigné et à moi, elles seront entièrement acquittées, soit sur nos revenus, soit sur l'argent de la députation. Cela m'a empêché de mettre en ligne de compte trois mille quatre cent cinquante livres que M. le duc de Chaulnes m'a prêtées très-généreusement, quand le Roi m'envoya commander à Nantes, par commission, en 1693.

SÉVIGNÉ.

1473. — DE MADAME DE COULANGES
A MADAME DE SIMIANE.

A Paris, le 25e d'octobre.

Je suis fort aise, Madame, que vous nous fassiez espérer le retour de Madame votre mère; mais en vérité, pour que la joie fût complète, le vôtre nous seroit bien nécessaire. J'admire que l'on ait pu faire des dames du palais pour Mme la duchesse de Bourgogne sans avoir songé à vous envoyer chercher au bout du monde : je fis part il y a quelques jours de mon étonnement à Mme de Montchevreuil. A propos de Mme de Montchevreuil, Mme de Mornay est accouchée d'un fils; cet événement donne beaucoup de joie à toute sa maison. Où avez-vous pris, Madame, que Mme la duchesse de Bourgogne a eu la rougeole? est-il possible qu'une de ses *voisines* soit si peu instruite? Je reçus hier une lettre de Mme la duchesse du Lude, qui me paroît charmée de sa princesse : elle me mande qu'elle est gracieuse, qu'elle a un très-bon air, et que, sans beauté, on ne peut être plus agréable qu'elle est. Le Roi et Monsieur iront coucher à Montargis pour la recevoir, et M. le duc de Bourgogne ira jusqu'à Nemours. Madame, toutes les princesses, et les femmes de la cour, l'attendront toutes parées dans l'appartement qu'on lui destine à Fontainebleau, qui est le même qu'occupoit Madame la Dauphine. On dit que l'on nommera encore six dames au mariage de la princesse. Le Roi, Mme de Maintenon, tout est charmé de Mme du Lude; elle s'est surpassée elle-même dans toute la bonne conduite qu'elle a eue : j'en suis aussi peu surprise que j'en suis aise. Le pauvre abbé Pelletier est mort d'apoplexie. Il y a quatre ou cinq jours que je vois un spectacle bien triste, mais qui commence à le devenir moins: M. d'Harouys tomba dimanche der-

nier en apoplexie; je volai à son secours, et nous avons si bien fait par nos remèdes et par nos soins, que je le crois hors d'affaire; mais le pauvre homme demeurera paralytique. Tout ce qu'il nous a dit dans son agonie ne se peut ni croire ni imaginer; je n'ai jamais vu envisager la mort avec tant de courage, ni revenir à la vie avec tant de docilité. Ce pauvre mourant parloit toujours de Mme de Sévigné; il disoit : « Si elle étoit au monde, elle seroit de celles qui ne m'abandonneroient pas; » nous fondions toutes en larmes, et puis il nous disoit des choses qui nous faisoient rire, malgré que nous en eussions. J'ai une vraie impatience de recevoir l'honneur que vous dites que doit me faire un homme qui a été assez heureux pour vous plaire; j'avoue que cela me prévient fort en sa faveur. Mais, Madame, pourquoi le laissez-vous venir tout seul? en vérité, vous êtes trop raisonnable, et nous souffrons trop de votre raison. J'espère que Mlle de Bagnols aura un beau palais sans l'aller chercher à Turin, ou, pour parler plus juste, un beau château; j'ai une grande envie qu'elle soit bien établie. Conservez-moi l'honneur de vos bonnes grâces, Madame; et si vous n'êtes point honteuse d'avoir un commerce avec une vieille comme moi, comptez qu'il ne finira point par ma faute. Je vous serai sensiblement obligée si vous voulez bien me faire la grâce d'assurer Mme la comtesse de Grignan et Monsieur le chevalier, que j'attends leur retour avec toute l'impatience qu'ils méritent.

---

* 1474. — DU COMTE DE GRIGNAN A MONSIEUR DE POMPONE.

Le 8 novembre, à Lambesc, 1696.

Il me semble, Monsieur, que je me trouve dans un heureux engagement de vous renouveler, au moins une

fois toutes les années, les assurances du véritable respect que j'ai pour vous; mais j'ose dire que vous n'êtes pas moins engagé de votre côté à me conserver vos anciennes bontés et l'honneur de vos bonnes grâces, puisque vous ne pouvez douter du très-vif empressement que j'ai de les mériter, et d'y avoir un peu de part. Trouvez donc bon, pour vous en faire souvenir, Monsieur, que je me serve de l'occasion du courrier qui va porter au Roi la continuation des marques du zèle de nos Provençaux et de leur soumission à ses volontés, et qu'en remplissant le devoir qui m'oblige de vous en faire part, je vous supplie très-humblement d'honorer notre province de votre protection et de vos bons offices auprès de Sa Majesté. Rendez-moi toujours auprès de vous-même, Monsieur, celui d'être persuadé de l'attachement respectueux et inviolable avec lequel je serai toute ma vie votre très-humble et très-obéissant serviteur,

GRIGNAN.

1475. — DE MADAME DE GRIGNAN A MADAME DE SIMIANE, SA FILLE.

A Paris, le 4 janvier.

J'ai eu la force il est vrai, ou plutôt le courage, d'aller à Versailles; la fatigue m'en a paru plus grande que celle du voyage de Provence à Paris; la raison en est sensible : je ne songeois, pendant mes deux cents lieues, qu'à prendre mes aises, et il faisoit un temps humain; au lieu qu'à Versailles je n'ai pas été un moment sans quelque incommodité, et il faisoit un froid excessif; j'en fus saisie au point qu'il m'ôta la respiration, et que je demeurai comme la sœur de don Bertrand à la porte de la princesse : voilà ma grande aventure dans ce voyage. Avez-vous envie de savoir comme j'ai trouvé la princesse? Elle est assez jolie, de grands yeux, la physiono-

mie vive et italienne, de beaux cheveux de la couleur des vôtres, un visage un peu long et trop petit pour ses traits; mais l'âge proportionnera tout. Dispensez-moi de vous redire ses paroles; elles ne viennent pas jusques aux mortelles comme moi. Ma belle-fille a fort réussi : vous connoissez son air sage et noble, son air assuré et modeste, ne s'embarrassant d'aucune nouveauté; elle a paru dans ce caractère, et en a été fort louée. Vous voudriez bien que je vous disse comme j'ai trouvé Madame la Duchesse, j'y consens volontiers; mais il vous en coûtera d'apprendre comme est redevenue ma princesse. La vôtre a le plus joli, le plus brillant, le plus aimable petit minois que j'aie jamais vu; un esprit fin, amusant, badin au dernier point. Rien n'est plus plaisant que d'assister à sa toilette, et de la voir se coiffer; j'y fus l'autre jour : elle s'éveilla à midi et demi, prit sa robe de chambre, vint se coiffer et manger un pain au pot; elle se frise et se poudre elle-même, elle mange en même temps; les mêmes doigts tiennent alternativement la houppe et le pain au pot; elle mange sa poudre et graisse ses cheveux; le tout ensemble fait un fort bon déjeuné et une charmante coiffure; elle est d'ailleurs toute comme elle étoit : voilà la vôtre. Voici la mienne : sa chambre est parfumée; c'est l'air de Vénus qui descend des cieux, accompagnée des grâces qu'une divinité pourroit avoir dans le commerce des mortels; sa beauté n'a jamais été dans un si haut degré de perfection; les remèdes l'ont rafraîchie et engraissée; avec ces deux avantages survenus à tous ceux qu'on lui connoît, vous m'avouerez que la princesse de votre mère pourroit bien être celle de tout le monde. La duchesse du Lude, au comble de la gloire, est terrassée par un rhumatisme plus puissant que tout son bonheur; elle crie jour et nuit, elle a la fièvre; elle est privée de tous ses délicieux devoirs du jour et de la nuit, et peut envier tout ce qui la trouve

digne d'envie : elle est la matière d'un traité de morale tout entier. Mlle de Bagnols vous a-t-elle mandé son mariage avec M. de Poissy? Ils se conviennent fort; c'est un grand parti que M. de Poissy; Mme de Bagnols aimeroit mieux M. de Villars; M. de Bagnols n'est pas de même goût. Vous devez être bien aise d'avoir avec vous Mme de Pracontal : on dit qu'elle est bien aimable; elle est assez raisonnable pour prendre en gré tous les lieux où son mari et son devoir la réduiront; je comprends qu'on peut être étonné de trouver parmi les dames de Montélimar ce qui conviendroit si fort ailleurs; mais on broute où l'on est attaché. Adieu, ma fille : je vous embrasse.

1476. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SIMIANE.

A Paris, le 7e mars.

Je suis charmée de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Madame; comme il y a longtemps qu'on n'a eu celui de vous voir, on est étonné de trouver tant de sagesse, de raison et de bon sens avec tous les charmes de la jeunesse : il n'y a que vous qui ayez su accorder des choses si opposées. Je suis très-fâchée d'avoir ignoré si longtemps le séjour de M. de Simiane en ce pays-ci; le hasard me l'a fait trouver à dîner chez M. de Saint-Amant; il m'a fait ensuite l'honneur de me venir voir deux fois : il m'a paru tout comme il vous paroît, je ne crois pas peu dire : il a bien raison d'être pour vous comme il est; j'avoue que cela m'a fait un sensible plaisir; je n'aime point qu'on ignore de tels bonheurs. Ah! Madame, que ne feroit point notre pauvre Mme de Sévigné dans une pareille occasion! Le malheur de ne la plus voir m'est toujours nouveau; il

manque trop de choses à l'hôtel de Carnavalet; je ne saurois m'empêcher de vous desirer; et toute votre indifférence pour ce pays-ci ne m'en peut inspirer pour votre retour; je le souhaite, comme si j'étois d'âge à en profiter; mais il me semble que mon inclination si naturelle pour vous vous fait souffrir mon âge avec quelque bonté. J'ai eu la conduite que vous m'avez prescrite au sujet de votre lettre; cependant je vous avouerai, Madame, que je l'ai montrée à Mme de Chaulnes, qui m'a fait promettre de vous dire de sa part qu'elle vous approuve, autant qu'elle désapprouve.... je ne dirai pas qui. Savez-vous que Mme de Chaulnes a un nouveau mérite à mon égard? c'est celui de ne se point du tout consoler de la perte de Mme de Sévigné : nous en parlons sans cesse; car pour moi, c'est ma manière, j'aime à parler de ce que j'ai aimé, et à ne me point ménager sur les souvenirs qui me sont chers.

Je fis une longue réponse à une lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avant la dernière; je la donnai à Madame votre mère, et ma lettre s'est trouvée perdue : je vous le dis, Madame, afin que vous ne me soupçonniez pas d'une grossièreté pareille à celle d'y avoir manqué. Au reste, le mariage de ma nièce avec M. de Poissy est rompu; si j'étois à sa place, j'en serois aussi aise qu'elle en est peut-être fâchée : il ne la desiroit point autant qu'il convenoit pour surmonter les plus petites difficultés; quand cela est ainsi, il me paroît qu'on se doit trouver heureuse de ne point entrer dans une maison où l'on est si peu souhaitée : je suis assurée que c'est là votre avis. Quel bon sens, Madame, que le vôtre, de n'être point entêtée de la cour! songez que Mme du Lude, qui avoit une si bonne santé, est accablée de rhumatisme; songez qu'il faut qu'elle couche dans la chambre de la princesse, qu'elle se fatigue jour et nuit, et pour qui? Cependant je sais une personne du monde qui

admire les agréments de la place et qui la trouve préférable à tout le repos dont Mme du Lude pouvoit jouir; j'ai eu quelque escarmouche avec cette personne sur une telle façon de penser, que je vous avoue que je ne comprends point. Continuez-moi toujours un peu de part dans votre amitié, Madame; il faudroit que vous pussiez bien savoir comme je suis pour vous, afin de vous persuader que je n'en suis pas indigne. Permettez-moi de prendre part à la joie de M. le marquis de Simiane de se trouver auprès de vous; sa joie est d'autant plus raisonnable qu'il n'est pas aise tout seul. J'ai eu assez l'honneur de le voir, pour desirer beaucoup de le voir davantage.

---

* 1477. — DE MADAME DE GRIGNAN À LA COMTESSE DE GUITAUT.

29 mai.

Puisque je suis assez malheureuse pour avoir quelques affaires en Bourgogne, il me semble, Madame, que mes premiers devoirs vous appartiennent, et que je ne puis envoyer en ce pays-là sans commencer par vous assurer que vous trouverez en moi dans toute occasion les sentiments d'estime et de considération que vous méritez à tant de titres. Je me laisserois conduire par les exemples que l'on m'a donnés là-dessus, quand je ne connoîtrois pas par moi-même tout ce que vous valez; mais j'en suis si parfaitement instruite de toute manière, qu'il ne manque rien à mes lumières pour vous honorer plus que personne du monde : je ne crois point cette vérité difficile à vous persuader. Vous ne doutez point aussi, Madame, que je ne sois très-sincèrement votre très-humble et très-obéissante servante,

La comtesse de Grignan.

1478. — DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MONSIEUR DE POMPONE.

A Nantes, ce 31e août 1697.

Permettez-moi, Monseigneur, d'avoir recours à vous dans l'effroyable inquiétude où je suis, et d'avoir l'honneur de vous parler, non pas comme un officier de province à un ministre, mais comme le fils de Mme de Sévigné à Monsieur de Pompone. Dans la confiance que j'ai dans l'amitié que vous ayez toujours eue pour elle et dans les bontés dont vous m'avez honoré, je vais prendre la liberté de vous importuner d'un mauvais détail très-digne de mépris, mais qui est devenu considérable pour moi, en ce qu'on a entrepris de me faire passer pour fou, et qu'on a même envoyé de gros mémoires à M. de Torcy sur une vision qui n'a jamais eu le moindre fondement.

Je vais donc, Monseigneur, prendre la chose dans sa source, et je vous dirai qu'un gentilhomme de basse Bretagne, qui est allié de ma belle-mère, a dédié une thèse de philosophie à Mgr le comte de Toulouse. Monsieur l'évêque de Nantes, aux grâces duquel je n'ai pas sacrifié, par la seule raison que je me suis opposé qu'il fît la charge de lieutenant de Roi sans en avoir ni l'ordre ni les provisions, jugea à propos de dire qu'il prétendoit, comme étant sans difficulté le premier personnage du diocèse et de ce département, faire les honneurs de cette thèse, et y assister depuis le commencement jusqu'à la fin. Cela lui étoit libre, et je ne songeois pas à l'empêcher; mais il vouloit que le premier président de la chambre en fît autant, et qu'en vertu de l'interprétation de l'arrêt qui fut rendu en 1681, entre les lieutenants de Roi et les présidents au mortier, il soutînt qu'il avoit la préséance sur moi, parce que M. le maréchal d'Estrées étant dans la province, l'autorité du Roi ne m'étoit pas

dévolue. Le père du répondant vint me trouver fort alarmé; je lui dis que si le premier président étoit à la thèse, je n'irois pas. Sur cela il me dit qu'il feroit différer l'acte, et qu'il demanderoit un ordre à Mgr le comte de Toulouse, pour que je fisse les honneurs de la cérémonie. Je répondis que s'il en avoit un, j'irois assurément et que toutes choses seroient aplanies. Il est aisé de voir par là, Monseigneur, qu'il n'a jamais été question de rangs, ni avec Monsieur de Nantes, ce qui seroit une extravagance insigne de ma part, ni même avec la chambre des comptes. J'étois toujours le maître de sortir de la thèse quand le premier président arriveroit, et puisque j'eusse eu l'ordre d'y assister, il n'auroit pu m'en exclure tout à fait et y demeurer toute la journée. Ce retardement de l'acte a fait juger à notre évêque que je lui disputois la préséance; il a envoyé des mémoires, que je lui eusse fournis moi-même, s'il en avoit eu besoin ; il s'est bien gardé de s'expliquer avec moi, ni par lui-même, ni par nos amis communs : le plus sûr étoit de m'imposer une folle imagination, et de l'adresser tout droit aux ministres. M. de Torcy en a parlé au Roi, et dans le temps que tout se passe ici dans les règles, et avec la plus grande honnêteté du monde de part et d'autre, entre la chambre des comptes et moi, je passe peut-être pour un insensé dans l'esprit de Sa Majesté et de tout son conseil.

Je vous supplie très-humblement, Monseigneur, de considérer l'état où je suis et à qui j'ai à faire, puisque j'ai à me justifier sérieusement sur ce qu'il plaît à Monsieur de Nantes de rêver. Car enfin, Monseigneur, où sont les démarches que j'ai faites pour avoir cette prétendue préséance? auquel de Messieurs les ministres ai-je eu l'honneur d'en écrire? Quelque considérable que Mgr le comte de Toulouse soit dans l'État, il ne décide pas de ces sortes de difficultés; le temps étoit

trop court pour examiner à l'armée les droits des parties : il s'ensuit de là nécessairement, ou que je suis devenu entièrement imbécile, ou que l'on a voulu très-méchamment m'imposer une extravagance, pour me tourner en ridicule : personne ne peut être à couvert d'une telle aventure. Je craindrois de dire des vérités avec la même hardiesse que notre pieux évêque dit ses imaginations. Par exemple, Monseigneur, que penseriez-vous de moi si je me donnois l'honneur de vous écrire en tant que ministre, et pour le dire au Roi, que Monsieur de Nantes, le 27ᵉ du mois de juin dernier, m'appela en duel, bien régulièrement et dans toutes les formes prescrites, et que le 9ᵉ de juillet suivant, le même prélat parut à deux heures après midi, la soutane retroussée sous le bras gauche et l'épée nue à la main droite, jurant comme un soldat aux gardes, sur ce que son valet de chambre avoit pris querelle dans la place de Saint-Pierre ? Cependant, Monseigneur, toute la ville de Nantes, sans exception, est témoin de ces deux aventures ; il s'est vanté hautement de la première à toute la noblesse, et tout le peuple a vu la seconde.

Je vous demande mille pardons, Monseigneur, de vous importuner comme je fais ; mais où trouverai-je un asile contre de tels ennemis qu'auprès de vous? L'état où je suis est assez violent pour mériter votre indulgence et votre protection ; je vous la demande par toutes les bontés dont vous m'avez toujours honoré. J'ose vous supplier de me l'accorder aussi auprès de M. de Torcy; comme j'ai moins l'honneur d'être connu de lui que de vous, et qu'il ne connoît pas non plus notre évêque duelliste, je n'aurois pas droit de me plaindre que sur sa parole sacrée il me crût fou : j'ose pourtant vous assurer, Monseigneur, que je ne le suis pas plus que je l'ai toujours été (c'est bien assez), et que je suis avec un très-humble et très-respectueux atta-

chement, Monseigneur, votre très-humble et obéissant serviteur,

SÉVIGNÉ.

*1479. — DU COMTE DE GRIGNAN A MONSIEUR DE POMPONE.

MONSIEUR,

Il y a si longtemps que je vous ai voué un attachement particulier, que je ne puis qu'être sensiblement touché de ce qui arrive dans votre maison, et j'espère, Monsieur, que vous serez aisément persuadé de la part que j'ai prise à la perte que vous avez faite de M. l'abbé d'Arnauld, et que vous ne douterez jamais de la passion très-respectueuse avec laquelle je suis,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur

GRIGNAN.

A Lambesc, le 28e décembre 1698.

* 1480. — DU CHEVALIER DE GRIGNAN A ***.

Ce 26 septembre.

J'ai été si malade depuis trois semaines ou un mois, que je n'ai pu, Monsieur, répondre plus tôt à deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous remercie très-humblement de vous souvenir de moi de temps en temps. Je suis si incommodé ordinairement à Paris, que j'ai pris la résolution d'aller essayer d'un hiver à Marseille, dont on me promet des merveilles. Je pars avec M. et Mme de Grignan lundi prochain ou mardi, pour aller en Provence. Nous passons par la Bourgogne, mais un peu trop loin de Dijon pour espérer d'avoir l'honneur de vous voir; mais en

Provence ou à Paris, je vous réponds, Monsieur, que personne ne vous honore plus que moi et n'est plus votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le chevalier DE GRIGNAN.

Nous sommes ici dans l'affliction de la perte de M. de Pompone. On écrit de Fontainebleau qu'il étoit aujourd'hui à l'extrémité. Pour moi je ne m'en consolerai point : il avoit mille bontés pour moi.

1481. — DE MADAME DE LA TROCHE A MADAME DE GRIGNAN.

Ce 25e novembre.

Vous avez été bien malade, Madame la Comtesse ; j'en suis très-fâchée. Je hais fort que vous vous accoutumiez à l'être en Provence, et si loin de moi, que vous feriez mourir d'inquiétude. Votre chère enfant l'est plus que jamais de sa grossesse ; elle a une pituite et des vomissements qui la désolent, et je ne crois pas qu'elle en soit soulagée que son enfant ne remue. Ce n'est rien que ces sortes de maux en comparaison de ceux qui courent : la petite vérole s'est renouvelée et tout est plein de rougeole et de dyssenterie. Mme de Torcy s'est fort bien tirée de sa petite vérole : en moins de quinze jours toutes ses croûtes étoient tombées. Mme de Turgis, qui en tomba malade à Pontchartrain, en est morte deux jours après être arrivée à Paris ; elle étoit fille de Mme de Canteleu, cousine germaine de Madame la chancelière, qui l'aimoit fort. Mais une petite vérole bien mal placée, Madame, c'est celle de Mme la duchesse de Lorraine, qui venoit ici avec de grands transports de joie et à qui la fièvre prit vendredi en arrivant. Madame s'est enfermée avec elle, avec ses femmes de chambre seulement,

et Monsieur et M. le duc de Lorraine ne la voient point. Ce dernier s'en va aujourd'hui faire sa foi et hommage pour son duché de Bar. Il y a eu bien des intrigues sur le cérémonial; les princes de sa maison ne s'y trouveront point, parce qu'ils ne s'y couvriroient pas; à cause d'une autre distinction que Monsieur a voulue, il n'y aura que les princes du sang, et M. de Vendôme a été refusé d'être du nombre. M. le duc de Lorraine vit le Roi, dès samedi, qui le reçut à merveilles; il lui dit que leurs États étoient si voisins, qu'ils étoient nécessairement obligés de bien vivre ensemble. On le trouve assez aimable (Monsieur votre fils n'est pas de ce goût); il a de l'air de la princesse d'Épinoi, mais il a encore le visage plus long et la lèvre de dessous fort grosse.

J'arrive de Versailles, où j'ai été huit jours, Madame: je voudrois vous pouvoir bien représenter tout ce que j'ai vu de bassesses, d'empressements et de jalousies; j'en méprise le genre humain. Imaginez-vous, Madame, que tout le monde court en foule chez Mme de Chamillart, mais toutes les plus fières, et que Madame la chancelière en meurt de jalousie, et l'autre jusques à présent ne s'en hausse ni ne s'en baisse. Mme la comtesse de Rouci dîna jeudi chez M. le chancelier; on voulut la faire jouer pour divertir sa belle-sœur, qui garde neuf jours le lit. Pour excuse elle dit qu'elle avoit à faire, qu'elle étoit pressée et qu'elle s'en vouloit aller; on la suivit, elle vint chez Mme de Chamillart : on en a été fort en colère. Mme de Roquelaure a mis la main sur elle pour la mener, pour la gouverner, pour la conseiller : elle a trouvé qu'elle étoit sa parente fort proche; on s'en moque sans miséricorde, et Madame la chancelière plus que personne, qui prie tout le monde de lui démêler et de lui prouver cette parenté. On me dit hier au soir en bon lieu que Mme de Roquelaure en étoit honteuse, et qu'il y avoit trois jours qu'elle n'avoit été

chez Mme de Chamillart. La petite Mme de Dreux est grosse et l'on est fort content d'eux. M. de Chamillart me dit qu'il vous manderoit que nous avions bu à votre santé; quand vous lui écrirez, Madame, je vous supplie de lui marquer que vous prenez quelque intérêt en ce qui me touche. Mme de Mortemart a la rougeole, dont elle est assez malade. Beaumont-Cognée est à l'extrémité d'une opération qu'on lui a faite à la cuisse; le Roi lui a envoyé deux cents louis pour se faire gouverner, et l'abbé Dangeau l'a fait confesser. J'ai trouvé Mme la duchesse du Lude fort gaie et fort libre en sa taille; elle jure qu'elle est fort bien raccommodée avec sa petite maîtresse, et qu'elle la prie tous les jours d'oublier ce qui s'est passé, et que Mme de Maintenon lui dit qu'elle en est fort aise par rapport à Mme la duchesse de Bourgogne. Une des belles choses que j'aie vues en mon voyage, c'est ce qu'une visite que Mme de Maintenon fit à Mme de Soubise vendredi depuis onze heures jusques à midi et demi a donné d'émotion à toutes les dames de la cour. Je dînai avec sept ou huit qui vouloient en deviner la cause; mais ce que je trouvai de plus plaisant, c'est que les meilleures amies de Mme de Soubise l'en boudèrent tout le jour.

Mme la maréchale de Rochefort a donné un souper, qui est encore fort secret, mais qui ne laissera pas de faire du bruit, à Madame de Chartres, où étoient Mmes de Sforce, de Blanzac et de Saint-Pierre. On y but tant et tant, qu'il fallut coucher la princesse dans le lit de la maréchale. Sa fille et Mme de Saint-Pierre tombèrent sous la table, d'où elles ne se relevèrent que pour vomir et faire d'autres saletés. La dernière pissa dans son mouchoir, et le vouloit faire sentir à tout le monde. Pour Mme de Sforce, elle eut assez de raison pour envoyer querir son carrosse et pour s'aller cacher chez elle. Madame de Chartres est plus entêtée de Mme de Blanzac

que jamais; on dit que c'est à cause du chevalier de Roye, et que Monsieur, qui le trouve aussi fort à son gré, ne peut souffrir que Madame sa belle-fille soit de son goût. Je vous parle un peu librement, Madame, mais c'est à condition que vous brûlerez ma lettre et que vous ne me commettrez point.

Nos *Divines* m'ont priée plusieurs fois de vous faire des compliments de leur part; ma fille vous en fait, Madame, de très-respectueux, et je suis très-particulièrement votre très-humble et très-obéissante servante,

GODE. V. DE LA TROCHE.

Vous voulez bien, Madame, que j'assure ici M. le comte et M. le chevalier de Grignan de mes respects.

Le prince d'Isenghien a la petite vérole, et un des petits d'Antin.

Monsieur votre frère s'en revient riche des états. Les coiffures à *la babiche* ne siéent pas bien à Madame sa femme; elle disoit l'autre jour à Mme Bouchu : « Mais quoique cette coiffe soit fort jeune, je m'y puis coiffer : Mme la duchesse d'Humières, qui est de mon âge, s'y coiffe. » L'autre lui répondit naturellement : « Mais elle est belle. »

1482. — DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce 2e février.

J'avoue que j'ai tort, Madame, de la jeunesse dont je suis, de n'avoir point suivi la bonne compagnie qui est allée à Rome, et d'autant plus que si le repentir m'eût pris en chemin, il m'eût été fort aisé, sous votre bon plaisir, à la veille même de l'embarquement, de rester dans la plus belle ville du monde et dans une cour préférable pour moi, par bien des raisons, à celle que j'au-

rois été chercher. Mais, Madame, j'ai depuis quelque temps de grands charmes en celle-ci, et vous en conviendrez, quand je vous apprendrai que j'ai profité du mauvais ménage qui s'est mis entre M. de Barbesieux, M. de Villequier et le marquis de Créquy. Ces deux Messieurs ont abandonné enfin les logements qu'ils tenoient à Versailles dans la maison de M. de Barbesieux; et généreusement le fils de Mme de Louvois s'est cru obligé d'en donner un à son *beau-père*, que j'ai accepté avec une joie infinie. J'ai donc à Versailles à l'heure qu'il est la chambre qu'occupoit M. de Villequier, que j'ai meublée de mes propres meubles pour en être encore plus le maître, et dont j'ai la clef dans ma poche. Elle est du plain-pied de la première salle de M. de Barbesieux, et par conséquent dans une situation charmante, n'ayant que huit ou dix marches à monter pour me trouver dans la galerie des princes et dans la voie pour parvenir, quelque temps qu'il fasse, sans chaise et même souvent sans flambeaux, aux appartements de tous mes amis. Que dites-vous de cette petite prospérité, et ne me trouvez-vous pas un grand homme tout à fait? Après cela ne conviendrez-vous pas que j'ai raison de ne point porter ailleurs mes vieux os? *Chi ben sta non si muove*. Je ne fais donc plus d'autre vie que d'aller et de venir de Paris à Versailles, où je me retrouve au milieu d'une infinité de gens de conséquence de mes amis, qui m'accueillent très-favorablement, et que j'aurois perdus par ne savoir plus où loger en ce pays-là, depuis la perte que j'avois faite de l'hôtel de Chaulnes. Voyez quelle sympathie avec Mme de Saint-Géran, qu'un coup de vent nous ait presque en même temps jetés dans un même port. Elle y est logée le plus agréablement du monde et fort commodément, de mon même côté; et au voyage près de Marly, qui ne lui a point encore été proposé, elle est rentrée dans tous les agréments qu'elle

pouvoit desirer ; mais comme à quelque chose malheur est bon, elle les ménagera mieux que par le passé.

Il n'est pas que vous ne sachiez, Madame, tous les déchaînements où l'on est pour les plaisirs. Le roi veut que Mme la duchesse de Bourgogne fasse sa volonté depuis le matin jusqu'au soir, et c'est assez pour qu'elle s'en donne à cœur joie. Ce ne sont donc plus que voyages de Marly, de Meudon, qu'allées et venues à Paris pour les opéras, que bals et mascarades, et que seigneurs qui, pour ainsi dire, mettent couteaux sur table pour s'attirer les bonnes grâces de la jeune princesse. Les dames qui entrent dans les plaisirs ont besoin de leur côté d'être bien en leurs affaires : la dépense est quadruplée; on n'emploie pas moins pour les mascarades que des étoffes de cent et cent cinquante francs l'aune, et quand par malheur quelqu'une est obligée de faire paroître deux fois un même habit, on dit qu'on voit bien qu'elle n'est venue à Paris que pour s'habiller à la friperie. Vous saurez le détail de la fête de Madame la chancelière : ainsi, Madame, je ne vous en dirai pas davantage sur ce sujet.

Je n'ai pas manqué de faire part de votre lettre à Mme de Louvois ; elle a été ravie d'y trouver des marques de l'honneur de votre souvenir, et si touchée de la description que vous y faites de l'heureux climat dans lequel vous vivez, que peu s'en faut qu'il ne vous aille trouver. Elle jure bien du moins que si sa santé est aussi mauvaise l'hiver prochain qu'elle l'est celui-ci, elle profitera de vos avis et qu'elle l'ira passer avec vous à Marseille. Elle est toujours la femme du monde la plus malheureuse au milieu de tous ses trésors, et moi le petit homme du monde toujours le plus heureux au milieu de la plus parfaite indigence.

Je crois que j'ai noyé ma goutte dans la rivière de Seine pour m'y être baigné sans précaution quelconque

tout l'été passé, et j'en suis en vérité, à l'heure qu'il est, à lui donner cent coups après sa mort, par tous les traits de vin de Champagne et d'autres pays que j'avale tous les jours. Que dit M. le chevalier de Grignan d'une telle conduite? Je bus très-joliment avant-hier en Nevers, et il faudra que je revienne exprès de Versailles dimanche prochain pour reprendre avec ce duc du poil de la bête. Mais entre ci et là je boirai avec M. et Mme de Simiane, auxquels nous sommes résolus de présenter un très-petit dîner mercredi prochain, pour leur apprendre à vivre et leur faire honte du grand et somptueux qu'ils nous ont donné.

Je vous remercie, Madame, de l'approbation que vous avez donnée à mon dernier conte; voici un emportement de Monsieur de Noyon que j'ai mis en œuvre :

Un jour de fête, un prélat d'importance,
Mais un prélat de sa haute naissance
Fort entêté, pour faire honneur au saint
Disoit la messe, et tel qu'on le dépeint,
Vouloit du peuple et respect et silence.
Lors dans l'église entendant quelque bruit
Qui lui parut profaner sa noblesse,
Fort brusquement il se retourne et dit :
« Feriez-vous pis, peuple vil et maudit,
Quand un laquais diroit ici la messe ? »

J'ai fait, Madame, de votre part, toutes les amitiés dont il vous a plu de me charger, à Mmes de Sanzei, de Coulanges et de Bagnols, dont elles vous sont très-obligées. Mme d'Enneval, avant que de partir pour Rouen, nous a fort priés de croire que l'esprit ne lui avoit point tourné et que ce n'étoit pas sans bonnes raisons qu'elle s'étoit remariée. Vous vous êtes bien trompée, Madame, quand elle vous a paru aimer sa liberté, car elle m'a dit à moi que c'étoit une des raisons de son mariage, par n'en savoir que faire, et qu'elle n'en avoit

jamais connu le mérite : ainsi ne lui doit-on savoir aucun gré du sacrifice qu'elle en a fait à l'homme du monde qui la tiendra le plus de court.

Je ne suis point surpris de tous les plaisirs que vous fait M. de Montmort; je connois son palais de Marseille, ses meubles et son savoir-faire; il ne vous mènera point sa femme et vous vous en consolerez aisément. Mais adieu, Madame : mille respects pour vous et pour tout ce qui s'appelle Grignan.

1483. — DE MADAME DE COULANGES ET DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le 19e avril.

DE MADAME DE COULANGES.

Il y a si longtemps, Madame, que je ne fais rien de ce que je desire, que je n'ai pu trouver le moment de vous remercier de la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ma mère a depuis quinze jours la fièvre continue avec des redoublements; et moins elle est en état de penser, plus je suis attachée auprès d'elle : c'est un terrible spectacle; ce qui se passe en moi dans cette cruelle occasion, ne se peut concevoir; mais en voilà trop sur un si triste sujet; il vaut mieux vous faire de très-sincères compliments sur le voyage que M. le marquis de Grignan va faire en Lorraine : toutes les distinctions sont agréables à son âge, et vous ne sauriez croire, Madame, combien celle-là a été recherchée. Je me présentai hier à la porte de *Son Excellence;* Elle étoit à Versailles; je vis Madame votre belle-fille chez Mme de Simiane, qui est en vérité bien incommodée de sa grossesse. Je rendis mes devoirs à votre appartement; il est très-beau, la vue m'en paroît charmante; je le re-

gardai avec un air d'intérêt qui me le fit bien examiner pour la première fois; vous serez bien logée, Madame; mais vous nous ferez trop languir après votre retour; c'est là votre unique défaut; nous aurions besoin que vous en eussiez d'autres pour nous consoler. On commence aujourd'hui à tirer la loterie de Madame de Bourgogne; j'ai eu trente pistoles à la grande, qui s'est faite à l'hôpital : se peut-il un plus grand malheur dans une pareille occasion? cependant j'ai eu l'âme assez intéressée pour préférer ce vilain petit billet noir à un billet blanc; ma sœur a trouvé ce sentiment très-indigne d'elle. M. de Bagnols est ici, je ne désespère point qu'il n'aille à Grignan rendre à M. de Grignan tout ce qu'il lui doit; car pour Paris, ce n'auroit été que la conduite des autres. Mme la duchesse du Lude a eu un mal assez considérable au pied; elle a quelquefois un rhumatisme; mais elle ne sent point ses maux dans la chaleur du combat : je pense toujours de la même façon sur ce qui la regarde; et Dieu merci pour elle, sa façon de penser n'est point changée aussi. La pauvre petite Mme d'Aunay, fille de Mme de Morangis, est morte à vingt-un ans.

Les Villerois sont très-affligés avec raison; on assure que M. de Rochebonne et M. de Saint-Germain ont des raisons d'espérer; je souhaite de tout mon cœur, pour la chose en elle-même, et par l'intérêt sensible que vous y avez tous, que leurs espérances soient fondées. J'ai appris à l'abbé Têtu que vous l'honoriez de votre souvenir; mais je vous avouerai que quoiqu'il ait reçu cette marque de votre bonté avec beaucoup de reconnoissance, il a voulu voir si je ne le trompois point, car il lui faut des démonstrations; et après avoir été convaincu de la vérité de ce que je lui disois, il a tiré des conséquences qu'il falloit qu'il fût charmé, et il a conclu qu'il l'étoit.

DE COULANGES.

Je ne vous dis pas grand'chose, Madame ; mais je n'en pense pas moins sur tout ce qui vous regarde. L'ambassade de M. le marquis de Grignan est un commencement qui le conduira quelque jour à Rome, c'est-à-dire à d'autres emplois plus importants. Je passe ma vie entre Versailles et Paris ; mais Choisy va bientôt faire diversion. La comtesse d'Ayen a la petite vérole à Versailles. Je suis toujours avec beaucoup de respect et un très-parfait attachement à vous, Madame, et à tout ce qui porte le nom de Grignan.

---

* 1484. — DU MARQUIS DE GRIGNAN AU MARQUIS DE TORCY.

MONSEIGNEUR,

Je prends la liberté de vous adresser une lettre pour le Roi, par laquelle je rends un compte exact à Sa Majesté de toutes les cérémonies qui se sont passées à mon audience : elles sont toutes conformes à ce qui est dans mes instructions, avec cette différence que le régiment des gardes étant à Nancy, il ne pouvoit y avoir aucunes troupes sous les armes dans la cour. Le reste des cérémonies s'est observé de cette manière :

Deux chambellans vinrent me prendre avec le maître des cérémonies dans ma chambre. Je trouvai au pied du degré le premier gentilhomme de la chambre et deux autres chambellans ; au haut du degré, à la porte de la salle, le capitaine des gardes ; dans la salle, ce qu'il y avoit de gardes ici sous les armes et quelques chevau-légers ; à la porte de la première chambre, le grand chambellan ; dans l'autre chambre devoit être M. le

maréchal de Carlinfort, mais il étoit malade; enfin dans la troisième je trouvai M. le duc de Lorraine, qui vint me recevoir à la porte, et me mena ensuite vers la cheminée. Je lui fis mon compliment dans les mêmes termes qui étoient dans mon instruction; il me parut très-pénétré des bontés du Roi, et me dit d'assurer Sa Majesté de sa reconnoissance parfaite.

Je fus conduit de là avec les mêmes cérémonies chez Mme la duchesse de Lorraine, à qui je fis aussi mon compliment dans tous les termes qui m'avoient été prescrits dans mon instruction; elle me parut pleine de respect et de reconnoissance des bontés et des marques d'amitié qu'elle recevoit du Roi, et m'ordonna de bien rendre compte de tous ses sentiments à Sa Majesté.

De là je fus chez M. le prince Charles, évêque d'Osnabruck, qui me reçut avec les mêmes cérémonies et les mêmes officiers que M. le duc de Lorraine. Vous savez, Monseigneur, que ce n'est point comme son frère qu'il avoit les mêmes officiers, mais comme souverain. Je lui fis un petit compliment, auquel il répondit avec tous les sentiments de reconnoisance des marques qu'il recevoit des bontés du Roi et de l'honneur de son amitié. Ensuite on me ramena chez moi. Je prendrai mes audiences de congé, et je me rendrai incessamment à Versailles, où j'aurai l'honneur de vous rendre un compte exact de tout.

Je suis avec tout le respect possible,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

GRIGNAN.

A Lunéville, le 4 mai 1700.

---

* 1485. — DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A TRÉVALY.

A Paris, ce 15e mai 1700.

Vous voulez bien, Monsieur, que je vous fasse souvenir que vous avez bien voulu vous engager à décider une difficulté que les officiers de M. de Rohan à Bliu me font sur la mouvance d'un certain fief de ma terre du Buron. Je ne sais pas sur quoi ils se fondent, car ce fief est spécialement énoncé dans tous les aveux que mes pères, ma mère et moi avons rendus à la seigneurie de Blin, et il y en a beaucoup qui sont hors d'impunissement. Monsieur le lieutenant de Vitré vous enverra, Monsieur, des extraits authentiques de ces aveux. Si vous avez besoin des originaux, ayez la bonté de les lui demander; il sera dans huit jours à Vitré.

On m'offre de l'argent à Paris et à Rennes au denier vingt, pour rembourser mes rentes au denier dix-huit dans la province. Je ne veux pas, Monsieur, rien faire sur ce que je vous dois, sans savoir auparavant votre volonté. Si vous voulez me convertir du denier dix-huit au denier vingt, je serai ravi de demeurer votre débiteur; sinon, agréez, s'il vous plaît, que je vous rembourse. On place tous les jours, à Paris, de l'argent au denier vingt-deux, et j'en ai vu ce matin passer un contrat de 40 000# de principal. Je suis toujours du meilleur de mon cœur, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

SÉVIGNÉ.

Ayez la bonté de m'honorer promptement d'un mot de réponse.

Suscription : A Monsieur, Monsieur de Trévaly, à Nantes.

1486. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le 30e juillet.

Tout ce que vous me faites la grâce de me dire est vrai, Madame; cependant on ne sauroit s'imaginer ce que la nature, soutenue du spectacle, m'a fait souffrir; l'impression qui m'en est restée est si vive, que je n'en puis revenir, malgré tout ce que la raison peut fournir de consolation; j'espère en la diversion que je n'ai point encore éprouvée, car je n'ai vu personne dans cette triste conjoncture. Je ne vous fais point d'excuses de n'avoir pas fait réponse à votre lettre : vous jugez aisément, Madame, de ce qui m'en a empêchée, et combien j'avois renoncé à mes plaisirs, puisque je m'étois retranché celui de vous entretenir.

M. de Coulanges est à Versailles; on vient de me dire qu'il vit hier Mme de Maintenon chez Mme de Saint-Géran, et qu'il en avoit reçu des amitiés infinies; il a mandé cette heureuse rencontre à Mme de Louvois : c'est une chose raisonnable que les *secondes femmes* soient mieux traitées que les premières, et je suis assez juste pour ne point me plaindre de la préférence que M. de Coulanges donne à Mme de Louvois. Que dites-vous de la mort de la duchesse d'U*? Pour moi, je voudrois qu'on fît un exemple de tels assassinats; on dit cependant que la presse est grande à qui épousera ce joli héros : ô grand pouvoir du tabouret! Le Roi est à Marly pour dix jours. Je donnai à dîner à Mme de Simiane en plein réfectoire le jour de la Madeleine : nous avions la comtesse de Gramont à notre dîner, et ensuite il fut question d'un sermon tout neuf du P. Massillon. La seule visite que je me suis permise, a été celle de la maréchale d'Humières; en vérité, il n'y a qu'à habiter le

faubourg Saint-Jacques pour être une personne au-dessus des autres : on ne peut assez admirer la parfaite patience de cette maréchale, sa résignation à la mort, sa piété, son courage; enfin rien n'est tel que le faubourg Saint-Jacques; Mme de Guitaut l'habite aussi; je vous assure que ce quartier fournit une très-bonne compagnie. Je voudrois bien, pour nous venger de la joie que vous avez eue de nous quitter, que votre séjour à Grignan vous ennuyât autant qu'à nous; si cela étoit, Madame, il nous seroit permis d'espérer bientôt votre retour. Une des grandes nouvelles du monde, c'est que Madame de Bourgogne changera de confesseur aussi souvent qu'elle voudra, pourvu qu'il soit jésuite.

1487. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le 18e novembre.

Vous n'avez pas eu de peine, Madame, à imaginer la raison, je ne dis pas de mon oubli, mais de mon silence, puisque vous m'avez fait la grâce de la remarquer. Votre vie est plus remplie que la mienne : ainsi c'est à moi qu'il convient d'être discrète. Je suis plus solitaire que jamais, et ne le suis pas encore assez à mon gré : il n'a pas été au pouvoir des grands et prodigieux événements qui sont arrivés, de m'obliger à quitter ma chambre; les années m'ont tellement mise à la raison, que si j'en avois encore beaucoup à passer, je crois que je me retirerois dans quelque petit désert; mais l'avenir est court pour moi. Vous jugez bien qu'avec de telles dispositions je ne suis pas assez informée des nouvelles du monde pour avoir la confiance d'espérer vous divertir; et je ne dois pas avoir celle de croire que de ne vous apprendre que des miennes, cela vous suffise. Ce n'est pas que je

n'aie véritablement souffert d'ignorer ce qui se passoit dans les lieux que vous habitez, et que je n'en aie été instruite, autant que je l'ai pu, par Mme de Simiane. Il faut avouer cependant que les nouvelles considérables n'ont pas manqué depuis quelque temps ; mais

.... Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi.

Vous allez avoir bien des affaires, Madame, pour recevoir les princes ; je suis assurée que vous n'en serez point du tout embarrassée. Mme de Simiane trouva hier au soir ici Mme la duchesse du Lude, qui est venue passer deux ou trois jours à Paris, et lui demanda de quelle manière il convenoit que vous fussiez habillée pour recevoir cette belle et grande compagnie : elle lui répondit que ce n'étoit pas une question ; qu'il falloit un grand habit, une coiffure noire, en un mot, comme vous seriez au souper du Roi. Je ne vous parle point de plusieurs mariages dont il est question, et dont je suis sûre que vous ne vous souciez guère. Mme de Simiane s'embarqua hier au soir pour aller souper chez ma nièce de Tillières, où est le rendez-vous du beau monde tous les jours; vous voyez bien, Madame, qu'on a du monde quand on en veut avoir. M. de Coulanges veut répondre lui-même aux aimables reproches que vous lui faites ; il est cause que l'on a fait des chansons sur tous les grands directeurs ; il a eu la goutte comme un grand homme ; je le plains si jamais il est obligé de se croire vieux.

1488. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le 17ᵈ juin.

Je vous rends mille grâces, Madame, de l'attention

que vous avez eue à la subite et violente maladie dont par les soins de Chambon j'ai été délivrée en vingt-quatre heures : je suis ravie de vous devoir ce médecin, car j'aime fort à être obligée aux personnes pour qui j'ai un sincère attachement; j'espère vivre et mourir de sa façon. Vous aurez été fâchée et surprise de la mort de Monsieur, j'en suis assurée. La dernière fois que j'eus l'honneur de le voir, il me demanda tant de vos nouvelles, que je lui fis très-bien ma cour par être en état de lui répondre sur ce qui vous regardoit. En vérité, la mort est un événement trop ordinaire pour pouvoir compter sur cette vie; pour moi, j'avoue que je ris quand je vois traiter solidement quelque chose d'aussi court et d'aussi fragile : c'est ma raison qui a cette conduite; car si c'étoit le sentiment, eh mon Dieu! on ne feroit rien de tout ce que l'on fait, et on feroit tout ce que l'on ne fait point. On vous aura sans doute mandé, Madame, que le Roi conserve à M. le duc d'Orléans tous les honneurs et priviléges de Monsieur : des gardes, tous les grands officiers et même un chancelier. Le Roi est très-véritablement affligé. Toutes les femmes ont paru en mante devant Sa Majesté, et les cours souveraines vont lundi la haranguer. Les personnes dont la mort devroit faire le plus d'impression sont celles qui paroissent le moins regrettées, par la raison que l'on se tourne tout d'un coup à ce qui remplit leurs places. J'avoue, Madame, que mon goût ne diminue point pour le repos, et qu'à l'heure qu'il est, je n'y préférerois que ce qui se doit préférer à tout; mais je n'aime point le repos que vous avez, il est trop loin de moi : ce n'est pas que le séjour de Grignan ne me plût infiniment, si j'y pouvois aller. Au reste, Madame, à propos de beau château, je vais avoir celui d'Ormesson, et je suis assez modérée pour n'en point desirer d'autre, ne voyant rien au-dessus que le séjour de Grignan. Nous avons eu ici la duchesse

du Lude, cinq ou six jours avant la funeste mort de Monsieur. J'ai vu l'abbé de Polignac depuis son retour, dont il se croit redevable au P. de la Chaise; il est plus aimable que jamais, je dis l'abbé de Polignac. M. de Coulanges est ravi de la fin de cette disgrâce; mais comme il court toujours les champs, je crois qu'il ne l'a point encore vu. M. le cardinal de Bouillon est tranquille dans son abbaye : chose étonnante et difficile à croire! mais, Madame, vous n'en serez point surprise quand vous saurez qu'il est dans une extrême dévotion. Le Roi lui a fait la grâce de lui accorder une mainlevée pour la jouissance de tous ses revenus; cela fait espérer bien des adoucissements dans ses malheurs. Il faut que je vous remercie beaucoup de vous être souvenue de mon amie la marquise, dont je ne sais seulement pas le nom, mais qui m'a été recommandée par une de mes véritables amies. On me l'amena hier; elle dit qu'elle connoissoit fort toute ma famille à Lyon; je ne me souviens point de l'y avoir vue; tout ce que je sais, c'est que c'est une femme de bonne maison, et que je vous suis très-obligée, Madame, et à M. de Grignan, de la bonté que vous avez eue l'un et l'autre d'avoir égard à la très-humble prière que je vous ai faite. Mme de Sully est assez malade; elle est dans toutes les règles des mauvais médecins : *du lait, saignare, purgare*, etc.; il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison sur cela, quoiqu'elle l'entende si bien sur toute chose. Continuez-moi l'honneur de vos bonnes grâces, Madame, et croyez, s'il vous plaît, qu'on ne peut vous honorer plus que je fais. Ma sœur brille à Bruxelles; elle a tous les soirs Mme la comtesse de Soissons à souper chez elle : il me prend quelquefois envie d'aller à Bruxelles, représenter Mme de Béthune en Pologne. Vous ne sauriez comprendre à quel point je desire votre retour, Madame : plus je suis indifférente pour tout ce

qui vient, plus je m'attache à ce qu'il y a quelque temps que je connois. M. de Coulanges s'en va en Bourgogne avec Mme de Louvois; et moi à Choisy toute seule, prendre patience de ne pouvoir être à Ormesson que l'année qui vient; mais le moyen de faire encore des projets avec les exemples qu'on a chaque jour sous ses yeux ?

---

* 1489. — DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A BUROT.

A Paris, ce 25e juillet 1701.

Ce n'est plus à moi, Monsieur, qu'il faut vous adresser pour les procès qui peuvent avoir été au présidial entre quelques vassaux de la terre du Buron et moi. J'ai vendu la terre à M. de Chancartier, et il est porté dans le contrat qu'il doit suivre ou abandonner à son choix toutes les instances formées pour les droits, et toutes celles qui pourront encore se former, sans que j'en sois aucunement tenu ni garant. Ainsi prenez, s'il vous plaît, vos mesures auprès de lui. Je suis votre très-affectionné serviteur,

SÉVIGNÉ.

Suscription : Bretagne. A Monsieur, Monsieur Burot, procureur au présidial de Nantes. A Nantes.

1490. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le 12e septembre.

Je suis peu dans le monde, Madame, et si peu instruite de ce qui s'y passe, que je n'oserois vous agacer; mais quand vous m'honorez de votre souvenir, j'y réponds avec un empressement qui vous doit faire con-

noître la sensible joie que j'en ai, et juger en même temps que mon silence doit s'appeler de la discrétion toute pure. Il est vrai, Madame, que vous êtes bien exposée aux grandeurs de ce monde; vous réussissez si bien, qu'il seroit malheureux que vos talents ne parussent point; vous ne payez pas seulement d'invention : on n'a parlé ici que de la magnificence avec laquelle vous avez reçu les princes. Ce n'étoit qu'en attendant la reine d'Espagne : Mme de Bracciane sera ravie de vous présenter à sa jeune reine. Je la trouve, comme vous, bien digne de l'emploi qu'elle a; mais la façon de penser de quelqu'un qui n'est plus jeune, ne laisse rien imaginer d'agréable. J'ai déjà tant vécu, qu'il me paroît peu possible d'envisager un long avenir : ainsi ce peu qui me reste, j'aimerois à le passer dans le repos. Je n'ai jamais eu de goût pour les personnages qui n'étoient point les jeunes dans les comédies; cela m'est demeuré pour le théâtre du monde : ma paresse naturelle, une foible santé sans doute, me donnent de telles pensées, qui s'accommodent si bien avec ma médiocre fortune, que je n'en puis assez remercier Dieu. J'ai trop aimé le monde; mais il me semble que je n'ai pas perdu le temps que j'ai passé à m'en détromper; car il est certain que je préfère la vieillesse aux belles années, par la grande tranquillité dont elle me laisse jouir. Mais je veux répondre à vos questions, Madame. Le voyage que Mme de Louvois devoit faire en Bourgogne est rompu; elle est à Choisy pour toute l'automne; M. de Coulanges y est avec elle, et je compte y aller dans sept ou huit jours : comme je n'ai point encore de maison de campagne, je prends patience à Paris. Si je vis jusqu'à l'année qui vient, j'aurai Ormesson, qui n'est plus reconnoissable que par le bois : la maison est aussi blanche qu'elle étoit noire; les fenêtres sont coupées jusques en bas; enfin il y aura pour se coucher, pour se promener, et grâce à

Dieu je n'en desire pas davantage. Pardonnez-moi : je desire passionnément de vous y recevoir; les cabarets plaisent quelquefois, quand on est accoutumé aux délices des grands palais. Oui, Madame, M. de Coulanges ira voir M. le cardinal de Bouillon, lequel, à ce que j'apprends, est bien plus heureux qu'il n'a jamais été. Je suis tout à fait sensible au malheur qui vient d'arriver à Mme de Chatelus : son fils, bien fait, bien riche, qu'elle alloit marier à une héritière de Bourgogne, a été tué à cette dernière occasion. Je crois que M. le maréchal de Villeroi justifiera tout à fait la conduite de M. le maréchal de Catinat; il est si honnête homme qu'il ne dira que des vérités. Votre amie, Mme de Lesdiguières, a été bien heureuse; vous ne m'aviez jamais confié que ce qu'elle a pour vous, Madame, est une passion très-vive. Mme de Louvois et moi passâmes avec elle il y a quelques jours une partie de l'après-dînée; elle nous montra un assortiment pour prendre du café d'une magnificence et d'une perfection comme il n'y en a point; on proposa d'en faire usage : elle nous assura que personne ne s'en serviroit avant votre retour; elle l'attend avec une impatience que je comprends mieux que personne; en un mot, Madame, vous lui avez inspiré des sentiments qui lui seroient inconnus sans vous. Son palais est plus beau et plus tranquille que jamais; je m'y trouve à merveilles; il me paroît qu'on ne se peut ennuyer dans un lieu où vous êtes si chérie. L'abbé Têtu a été ravi de l'honneur de votre souvenir, aussi bien que Mme de Frontenac et Mlle d'Outrelaise; ce premier est plus jeune que jamais; il seroit tout prêt à conduire le roi d'Espagne; chaque année lui en ôte deux, de façon qu'il est assurément trop jeune. Il y a longtemps que je n'ai vu Madame votre belle-sœur; elle a des vapeurs, et quand cela est ainsi, elle est seule sur son lit. Je lui ferai vos reproches. Je crois que M. de

Sévigné reviendra bientôt de Bretagne. A propos de la Bretagne, personne ne doute que M. de Beaumanoir n'épouse Mlle de Noailles. Mme de Simiane accouchera bientôt; je voudrois bien pouvoir lui être bonne à quelque chose; mais je suis très-peu habile sur les accouchements; et comme vous savez que je ne joue point, vous voyez bien qu'il m'arrive encore de lui être inutile quand elle se porte bien. J'aurai cependant l'honneur de la voir, et de vous mander de ses nouvelles, quand elle ne sera point en état de vous écrire. Mme de Sanzei est à Autry. La cour est à Marly jusqu'à samedi; elle partira le mardi pour Fontainebleau; elle séjournera deux jours à Sceaux, Meudon, Chaville, Sceaux, l'Étang: admirez, Madame, comme tout cela a changé en peu de temps; il n'y a que Mme de Bracciane et l'abbé Têtu qui ne changent point. Je vous demande pardon de la longueur de ma lettre : je me laisse aller au plaisir de vous entretenir; je crains qu'il ne m'en coûte d'être longtemps sans recevoir de vos nouvelles. Seroit-il possible, Madame, que je vous pusse recevoir à Ormesson? Vous ne me parlez jamais de votre retour, et cela m'afflige; Mme de Lesdiguières assure qu'il est décidé pour le printemps; je la verrai aujourd'hui et ce ne sera pas sans qu'il soit bien parlé de vous; j'aime fort à lui plaire; mais il n'est pas aisé de démêler qui est la complaisante de nous deux, quand il est question de vous, Madame.

1491. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le 4e avril.

Je suis bien récompensée du soin que j'ai pris pour le chocolat de M. de Grignan, Madame, puisque cela m'a attiré une marque de l'honneur de votre souvenir. Il me

semble que je vous aurois importunée, si je vous avois écrit dans toutes les occasions où il a été question de vous dans ce pays-ci. Vous avez fait les honneurs de la France avec une telle magnificence et une telle profusion, que l'on en parle encore tous les jours. Vous allez avoir le roi d'Espagne; j'avoue que tous ces honneurs ne me laissent point oublier mes intérêts, et je crains toujours que cela ne retarde votre retour, que je ne puis m'empêcher de desirer très-vivement. Je ne doute point que vous n'ayez été fort sensible à la perte de notre pauvre duchesse de Sully : elle vous aimoit véritablement, et c'étoit une très-aimable femme. Ah! Madame, je la vis la veille de sa mort; elle se croyoit bien malade, mais elle étoit bien éloignée de penser que le terme fût aussi court; sa docilité pour les médecins l'a tuée. Cependant s'il est vrai que nos jours soient comptés, pourquoi ne nous pas désaccoutumer de nos ridicules raisonnements? Quant à moi, qui me trouve seule de toutes les personnes avec qui j'ai passé ma vie, je demeure dans ma solitude, sans vouloir faire aucune nouvelle connoissance; cela n'en vaut en vérité pas la peine. Ma vie est très-éloignée de celle du monde; je ne m'y trouve plus du tout propre; les nouveautés qu'il me présente ne sont plus à mon usage, et mon antiquité n'est plus au sien : ainsi, grâce à Dieu, nous nous passons à merveilles l'un de l'autre. Vous jugez bien, Madame, que cela me rend peu digne du commerce que je pourrois avoir avec Mme de Simiane; son âge et le mien sont trop disproportionnés. Je sais cependant qu'elle va habiter notre quartier, et je la plains beaucoup. Je suis assurée que quand elle auroit tort à votre égard, vous chercheriez toujours à la justifier : ainsi j'espère que vous l'aimerez toujours, par la raison qu'elle vous est fort attachée et que vous l'aimez naturellement; elle est aussi très-aimable, cela est constant.

Mais, Madame, savez-vous bien que votre amie Mme de Lesdiguières n'est point du tout en bonne santé? elle a une jambe qu'elle ne sent point et qui est enflée; elle n'imagine point d'autre remède que la saignée, qui est le seul, je crois, qui peut rendre son mal dangereux : il faudroit fournir des esprits, et elle se veut épuiser, ce qui n'est assurément pas raisonnable; je vous en avertis, comme la seule personne qui peut lui faire entendre raison. La maréchale de Villeroi a commencé à être affligée du jour que le maréchal partit pour l'Italie; l'événement n'a que trop justifié sa douleur; il étoit plus heureux étant le marquis de Villeroi. Mais, Madame, vous nous avez envoyé un prisonnier, qui l'est, je crois, présentement de Mlle de Bellefonds; il soupa avec elle le jour de son arrivée à Vincennes; il fut charmé avec raison de sa beauté; il a gagné le donjon depuis avec l'idée de cette jolie fille, qui est toute des plus aimables; enfin elle n'a des Mancini que la beauté. J'ai si peu de commerce avec M. de Richelieu, que je ne l'ai point vu depuis son mariage; si on le voyoit toutes les fois qu'il se marie, on passeroit sa vie avec lui; il est trop jeune pour moi. Je ne sais pas si Mme de Richelieu lui trouvera ce défaut; on ne peut trop louer sa modération, elle n'a pas encore pris son tabouret. L'hôtel de Richelieu est à vendre. Pour l'abbé Têtu, je le crois très-fâché de ne pouvoir suivre l'exemple de M. de Richelieu: sa jeunesse augmente tous les ans, et vous voyez bien, Madame, qu'avec un tel privilége il est assurément trop jeune pour se marier; il m'a priée de vous dire des choses très-passionnées de sa part. La princesse de la Cisterne, à qui j'ai appris que vous vous étiez souvenue d'elle, m'a fait promettre, Madame, que je vous dirois combien elle est véritablement affligée de ne vous avoir point trouvée en ce pays-ci; elle y a réussi à merveilles, la cour lui en a fait. Elle a tourné l'esprit de sa mère à

tout ce qu'elle a desiré; sa petite fille est morte, et c'est un bien pour faire réussir ses projets; elle a un fils aîné, qui est un fort grand seigneur dans son pays, et un petit, beau comme le jour, qu'elle prétend établir en France sous le nom de marquis de la Trousse, avec ses deux belles terres de la Trousse et de Lisy; elle ne trouve nul obstacle du côté de sa mère, qui lui a, je crois, assuré tout son bien; c'est une très-habile femme que Mme de la Cisterne; je la regrette, elle nous quitte après un voyage de huit jours qu'elle va faire à la Trousse. Elle vous plairoit, Madame : elle a un esprit bon et naturel : je pense qu'elle pourra bien se venir établir en France dans quelques années; mais je ne prends plus aucune part dans les projets éloignés. Nous sommes ici dans l'agitation du jubilé. Cette dévotion n'est point dans les principes du quiétisme, car il se faut donner bien du mouvement. Le Roi viendra trois jours de suite à Notre-Dame, à commencer jeudi, et s'en retournera à Meudon; Monseigneur y est venu ces jours-ci; enfin, Madame, tout le monde est dans la ferveur, jusqu'à M. de Coulanges, qui avant que d'aller courir les rues, m'a fort priée de vous assurer de ses respects. Je ne puis vous dire, Madame, à quel point je sais vous honorer et vous aimer; mais les absences sont trop longues, je ne les trouve point proportionnées à la brièveté de la vie; et vous jugez bien, Madame, par la tristesse de cette réflexion, de tout l'ennui que me cause votre éloignement.

1492. — DE MADAME DE GRIGNAN A MADAME DE COULANGES.

A Marseille, le 5e février.

N'avez-vous pas été bien fâchée, Madame, du malheur de ce pauvre chevalier de Sanzei? Vous êtes si bonne

pour cette famille, que vous avez assurément partagé la douleur de Mme de Sanzei et celle de ses enfants : j'ai prié M. de Coulanges de vous faire mes compliments sur cette funeste aventure. J'espérois voir ici le comte de Sanzei ; il a mandé qu'il ne pouvoit se résoudre à venir à Marseille, où il verroit le tombeau de son frère : cette délicatesse est juste, et me fait pardonner qu'il manque à la parole qu'il m'avoit donnée de passer un mois avec nous. Il est dans les montagnes, qui ne lui donnent aucune idée de tempête ni de naufrage ; il a seulement à se garantir des précipices dont il est environné.

Le courrier que vous avez chargé d'une de vos lettres pour moi, n'est arrivé que depuis deux jours, et je n'ai donc pu vous dire plus tôt que j'ai été aussi peu à portée d'accepter le portrait du roi d'Espagne que le portrait du roi de France ; les grâces que Sa Majesté catholique a faites à M. de Grignan sont d'une autre nature et d'un plus grand prix, parce qu'elles sont moins communes. Il a permis que M. de Grignan eût l'honneur de le loger et de le défrayer dans son séjour à Marseille : ce sont des honneurs singuliers, qui se mettent parmi les titres des maisons ; et voilà les sortes de grâces qui viennent jusqu'à nous. Rien n'est pareil à M. de Marsin, et à l'admiration qu'il a laissée en ce pays. On ne sauroit faire une figure plus agréable auprès du roi catholique que celle qu'il y faisoit. Sa vivacité et son bon esprit le rendoient maître de tout auprès de Sa Majesté ; et sa politesse et son attention à faire plaisir, le rendoient maître encore de tous les cœurs. La magnanimité de refuser la grandesse ne nous paroît pas aussi récompensée qu'elle mérite : je croyois que nous le verrions du nombre des maréchaux. Comment gouvernez-vous le maréchal de Villars ? Vous n'auriez pas mal marié Madame votre nièce, si vous en aviez été la maîtresse : le commande-

ment des armées vaut bien la solidité des châteaux du comte de Tillières; on pouvoit même en faire l'horoscope sans témérité : il a toujours pris la route et le vol de tous ceux qui arrivent. Je ne plaindrai guère Mme de Villars, si elle est mécontente de sa destinée et d'aller à Strasbourg : la voilà bien malade d'être la reine de tant de guerriers; elle représentera Armide, et les enchantera tous. On nous a mandé que Mme de Villars, la mère, avoit eu une nouvelle attaque; c'est celle-là qui me fait pitié; mais non, car elle se prépare à ce moment si certain et si oublié. M. de Coulanges croit donc aimer Ormesson; il en fait ses délices, comme le chevalier de Grignan fait de Mazargues, où il est avec des ouvriers, qui à juste prix lui font un joli jardin, chose inconnue en ce pays-ci. Si vous vouliez, Madame, une chambre dans cette *bastide*, vous vous délasseriez de la vue de vos bois, et vous verriez différents amphithéâtres richement meublés de dix mille maisons de campagne rangées comme avec la main; vous verriez la mer d'un côté dans toute son étendue, et de l'autre resserrée dans des bornes qui forment un canal fort magnifique : c'est assurément une jolie solitude. Je ne sais si Monsieur le chevalier se résoudra de la quitter pour Paris, et vous comprenez bien, Madame, qu'il nous attache, et que ce ne sera pas sans peine que nous le laisserons dans sa solitude, quoiqu'il l'aime, et qu'il en fasse un très-bon usage; il s'est fait bâtir dans un couvent de carmes, qui est à Mazargues, un logement pour lui, avec une tribune, où il est souvent. Il n'y a rien à craindre dans ce lieu que de vivre trop longtemps; on n'y voit que des personnes qui meurent à cent dix ans; on ne connoît point les maladies : le bon air, les bonnes eaux font régner non-seulement la santé, mais la beauté. Dans ce canton, vous ne voyez que de jolis visages, que des hommes bien faits; et les vieux comme les jeunes ont

les plus belles dents du monde. S'il y a un peuple qui arrive à l'idée du peuple heureux, représenté dans *Télémaque*, c'est celui de Mazargues; ils sont laborieux à l'excès; le terroir est cultivé et travaillé comme un jardin; aussi tout le peuple est riche autant qu'il convient, c'est-à-dire qu'il abonde dans le nécessaire, sans que personne sorte de son état; tous les hommes sont habillés en matelots, et les femmes en paysannes; la gaieté suit nécessairement la santé et l'abondance, de sorte que les jours de repos, après avoir prié Dieu dans l'innocence de leurs cœurs, ils dansent si parfaitement, qu'aucun bal ne sauroit faire tant de plaisir à voir. Ne croyez pas, Madame, que j'aie dessein d'insulter à vos bergers et bergères d'Ormesson par une description du siècle d'or : je ne veux que donner de l'émulation à M. de Coulanges, et l'engager à me représenter par quelque jolie chanson son hameau et ceux qui l'habitent. Je vous rends grâces du plaisir que vous voulez bien me donner de croire que vous me souhaitez autant que Mme de Lesdiguières; je vous assure que je profiterai jusques à l'indiscrétion du plaisir d'être avec vous, quand je serai à Paris : je ne sais pas précisément le temps. Chambon est charmé de vos bontés, et très-reconnoissant : vous lui avez obtenu un peu de liberté; il m'a écrit une lettre pleine de sentiments que l'on trouve apparemment dans les cachots de la Bastille, et que Dieu y met pour la consolation des malheureux. Il n'aura rien perdu à sa prison, s'il y a gagné la piété et la soumission où il me paroît. Je suis toute à vous, Madame, et vous honore infiniment.

1493. — DE MADAME DE GRIGNAN
A LA MARQUISE D'UXELLES.

Marseille, le 12 février.

Je me plains hautement de MM. de Grignan, Madame. Ces honnêtes gens, ces gens si incapables d'une mauvaise action, ont fait celle de me trahir : ils ont l'honneur de vous écrire, et ne vous disent rien de moi, qui n'ai eu qu'un cri pour vous faire recevoir mes compliments par ces deux messieurs. J'étois, Madame, dans la bonne foi, et persuadée qu'une de mes lettres, dans ces occasions, n'ajoute rien à ce qu'ils vous diroient de moi, connoissant comme ils font, Madame, mes sentiments et combien je vous honore : je comptois donc qu'ils vous l'avoient dit, et je vois dans votre lettre tout le contraire. Joignez-vous à moi, je vous supplie, pour les accabler de reproches; chargez-les du soin de se justifier auprès de vous, et recevez ma justification, avec les assurances de ma vivacité sur tout ce qui vous touche : et je sais que rien ne doit toucher davantage qu'un honneur si singulier et si bien mérité que la dignité de maréchal de France. C'est une restitution que la Fortune vous fait en la personne de Monsieur votre fils, dont vous deviez jouir plus intimement encore; mais enfin on ne compte guère ric à ric avec la Fortune, et quand elle veut bien réparer ses torts, on les oublie. Je suis en vérité ravie du soin qu'elle a pris de se raccommoder avec vous. Je ne suis ni déesse, ni légère comme elle; j'espère cependant, Madame, que vous me pardonnerez mes fautes, et que si vous refusez d'en charger MM. de Grignan, vous ferez grâce aux sentiments tendres et respectueux avec lesquels je vous honore et vous suis attachée depuis que je suis au monde.

La comtesse DE GRIGNAN.

1494. — DE MADAME DE COULANGES ET DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le 10e mai.

DE MADAME DE COULANGES.

J'espérois n'avoir aujourd'hui qu'à vous rendre mille très-humbles grâces d'une très-aimable lettre que je reçus hier de vous, Madame, et je me trouve obligée de vous faire un triste compliment sur la mort du petit marquis de Simiane; la jeunesse et la fertilité du père et de la mère doivent donner de grandes espérances de voir bientôt cette perte réparée; mais enfin il étoit tout venu, et je prends un véritable intérêt à tout ce qui vous regarde. Je suis ravie, Madame, que vous approuviez les dernières connoissances que j'ai faites, car je n'ose encore traiter d'amis des personnes avec qui j'ai eu aussi peu de commerce; j'ai bien de quoi m'annoncer auprès d'eux par leur conter comme vous parlez de leur mérite : c'est par là que je suis bien sûre de leur plaire; ils m'ont déjà confié ce qu'ils pensoient de vous et de tout ce qui s'appelle Grignan. M. de Marsin est malade; il attend le retour de sa santé pour aller où son devoir l'appelle. Le maréchal est dans sa campagne, plus philosophe qu'on ne peut vous le dire; il a raison de se plaindre que je le fais trop attendre : nous n'avons plus de temps à perdre tous deux; mais aussi nous sommes trop avancés pour que le temps nous puisse faire tort ni à l'un ni à l'autre. Ma sœur doit partir pour Bruxelles le lendemain des fêtes; et voilà ce qui m'a empêchée jusqu'à présent de m'aller établir à Ormesson, où je compte passer une partie de l'été; mais je serai bien honteuse, si j'y reçois jamais M. de Grignan, de ne lui présenter qu'un grand bois, lui qui est accoutumé, comme vous dites, Madame, aux délices de Capoue : il

n'importe, je desire très-vivement d'avoir cette honte; car si je ne lui présente point les objets charmants dont il jouit à Mazargues, et les belles eaux que je crois qui surpassent en beauté celles de Versailles, je lui présenterai une antique personne très-touchée des charmes de la solitude, et qui sans avoir aucune aigreur contre le monde, en est fort dégoûtée. J'espère que par ses conversations, il me tiendra moins de rigueur, et qu'il me pardonnera mes bois très-dénués de vue. Pour vous, Madame, j'ose dire que vous serez surprise de l'arrangement de cette vieille maison, si vous pouvez faire un assez grand effort de mémoire pour vous en souvenir.. Que dites-vous du parfait bonheur de M. le maréchal de Villars? Il est bien heureux de n'être point désabusé du monde, car assurément le monde est tourné bien agréablement pour lui; et le moyen alors de penser qu'il n'y ait pas de plaisirs dans cette vie? On dit qu'il a des inquiétudes qui le troublent, et que je crois cependant très-peu fondées. Si ma nièce avoit bien voulu me croire, le maréchal seroit heureux, et elle grande dame: son insensibilité va jusqu'à n'être pas touchée de la conduite qu'elle a eue; j'avoue que je ne reconnois point mon sang à cette indolence. M. de Coulanges arriva hier de Versailles avec un portrait qu'il tenoit de la libéralité de M. le duc de Bourgogne; il est aussi content que le peut être le maréchal de Villars. Tout Paris dit qu'il va être duc (je ne dis pas M. de Coulanges). Je conterai à Sanzei que vous savez de ses nouvelles; il est si discret qu'il ne nous a point parlé de ses bonnes fortunes; il est aide de camp de M. le duc de Bourgogne, et il me paroît encore plus attaché à son maître qu'à sa maîtresse. Je ne vous puis rien dire de Chambon, j'en suis désolée; moins il est coupable, plus sa prison sera longue; il n'oseroit dire ce qui pourroit le justifier; cela vous paroîtra un peu énigme, mais je n'ose en dire davantage

de peur d'être à la Bastille. Je vis il y a deux jours Mme la duchesse de Lesdiguières; la manière dont je desire votre retour me fait un mérite auprès d'elle; mais je ne suis point contente que vous me parliez de ce retour avec si peu de certitude. Nous attendons la Saint-Jean avec autant de crainte que d'impatience; car si vous ne donnez point congé à M. de Rezé, nous ne tenons rien; ainsi cet événement-là ne nous est assurément pas indifférent. Si vous saviez ce que c'est que la calèche de velours jaune que Mme de Lesdiguières vient de faire paroître, vous ne pourriez pas résister au plaisir de vous promener dedans; on ne parle d'autre chose: elle est singulière, magnifique, mais très-éloignée d'être ridicule, comme on l'avoit dit : on me l'avoit faite semée de *Mores*, et cela est faux; les roues sont bleues, et paroissent de lapis; cela fait un effet charmant avec ce jaune. Il y a trois mois que je n'ai vu Madame votre belle-sœur; elle n'a plus aucun commerce avec les profanes; j'ai été des dernières avec qui elle a rompu, mais elle ne veut plus de moi, il ne faut point s'en faire accroire. La maison qu'elle va habiter est laide; mais son jardin, qui est triste par la hauteur des murailles, ne laisse pas d'être grand. Vraiment, Madame, une maison de campagne n'est pas une retraite digne d'une dévote; on ne trouve point le P. Gaffarel à la campagne, et il est vis-à-vis de la porte où habitera M. de Sévigné. Je suis en peine de ce dernier; sans sa docilité, ce seroit un homme perdu; mais aussi sans sa docilité n'iroit-il point habiter le faubourg Saint-Jacques. Pardonnez, Madame, la longueur de cette lettre en faveur de la joie que j'ai de vous entretenir, et croyez, s'il vous plaît, qu'on ne peut être plus sensible que je le suis aux bontés dont vous m'honorez. Ne laissez plus aller M. le chevalier de Grignan dans sa solitude, et entretenez Monsieur le Comte dans l'envie qu'il a de venir faire sa cour. Je ne crois

personne plus propre que lui à convertir les huguenots; il a bien de la douceur, bien de la raison, et n'est point du tout hérétique : voilà de grands talents pour Orange, mais il en a aussi pour le monde, qui le font bien desirer ici. Ne savez-vous pas, Madame, que M. le maréchal de Villeroi a été voir Mme la comtesse de Soissons à Bruxelles? il lui a mené son fils; et Mme la comtesse de Soissons avoue qu'il y a longtemps qu'elle n'a eu une aussi grande joie. J'ai lu le *Traité de l'amitié*, qui m'a paru rempli d'esprit; mais je ne l'aime point; je donne ce goût pour mien, et point du tout pour bon. Je hais les règles dans l'amitié, et je ne laisserai jamais mourir mon ami; j'aime cent fois mieux manquer à mon serment.

DE COULANGES.

. . . .

Je suis ravi que Mme de Coulanges oublie une nouvelle aussi considérable que celle de Mme la duchesse de Bourgogne, qui à la suite de quelques maux de reins qu'elle a négligés, et par le peu d'attention aussi des bonnes têtes qui sont auprès d'elle, s'est blessée, mais blessée d'un véritable enfant, si bien que le voyage qui se devoit faire hier à Marly, en a été rompu, et remis à neuf jours bien entiers, que la princesse passera dans son lit. Comme je suis parti de Versailles avant cette cruelle aventure, je n'ai point été témoin de tout le déplaisir de M. le duc de Bourgogne; je crois que son père et son grand-père n'en sont pas moins touchés que lui. Pour moi, quand ce ne seroit pas un malheur pour toute la France, j'en serois affligé à cause de ce jeune ménage que je dois aimer par toutes les marques de bonté et de distinction que j'en reçois. Mme de Saint-Géran a eu une légère plaie à la jambe, dont elle est guérie; mais comme à quelque chose malheur est bon, ç'a été pour elle un sujet de triomphe d'être visitée,

pendant qu'elle étoit sur le grabat, et par Mme la duchesse de Bourgogne, et par Mme de Maintenon ; vous saurez que je l'ai gardée, et qu'ainsi je me suis trouvé assez familièrement avec toute cette bonne compagnie. Ceci, Madame, vous soit dit en passant; car j'apprends dans ce moment qu'il vous faut faire des compliments de condoléance sur la perte de Monsieur votre petit-fils. Cette nouvelle me fait rengaîner bien des choses que j'aurois à vous dire, et même quelques chansons, que je me flatte qui ne vous déplairoient pas; mais elles vous viendront quand je ne les croirai plus de contrebande; car apparemment M. et Mme de Simiane ne vous laisseront pas longtemps sans consolation. Après vous avoir assurée ici de la continuation de mes respects et de mon très-sincère attachement, ne puis-je pas me tourner du côté de M. le Comte et de M. le chevalier de Grignan, pour les assurer aussi des mêmes sentiments? Mme de Coulanges a oublié encore de vous parler de sa santé, qui n'est pas trop bonne depuis quelques jours, et qui m'inquiète, quoiqu'il y ait plus de vapeurs dans son fait que d'autre chose; mais le pauvre Chambon nous manque : il nous est d'un grand secours dans les moindres alarmes, par l'extrême confiance que nous avons en son savoir-faire et en son amitié, dont il nous donna de bonnes preuves l'année dernière, précisément dans ce temps-ci; je supporte, en vérité, fort impatiemment sa longue prison; car qu'est-ce que ma santé sans celle de Mme de Coulanges?

1495. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le 17e juin.

J'ai eu la même conduite pour vous, Madame, que j'ai

eue pour moi; c'est celle aussi qu'ont observée toutes les personnes qui par discrétion n'ont pas cru devoir écrire à Mme de Maintenon : elles ont fait passer leurs compliments par Mme la duchesse du Lude. J'ai écrit à cette dernière, et je me suis chargée de tout. Vous verrez par sa réponse que je dis vrai; et je suis même assurée que vous me croiriez, quand je ne vous l'enverrois point. Il est impossible d'être plus touchée que Mme de Maintenon l'a été de la mort de M. d'Aubigné. Pour moi, je le suis fort de celle de Gourville, avec lequel j'avois renouvelé un commerce très-vif; j'y ajouterai que son bon esprit étoit si parfaitement revenu, que jamais lumière n'a tant brillé avant que de s'éteindre. Je n'ai point été à la campagne, comme je l'avois espéré; je me suis amusée à marier le frère de Mme de Mornay avec Mlle de Ménars : cette pensée-là me vint; je la proposai à M. l'abbé Duguet, qui voulut bien entrer dans cette affaire; elle est enfin conclue, et les noces se sont passées avec toute la magnificence possible. Nous espérons de la bonté du Roi l'agrément pour la charge de président à mortier : Mlle de Ménars a tant de parents considérables, qu'il y a lieu de croire que cette espérance n'est pas chimérique. On présenta hier la nouvelle mariée au Roi, et à toute la cour; Mme de Maintenon lui fit des prodiges. Ma complaisance n'a point été jusqu'à aller à Versailles, quoiqu'on l'eût desiré. J'ai renoncé au monde, et je n'ai pas l'humilité d'aller dans un pays où je n'ai que faire, et où je n'ai rien d'agréable ni de nouveau à montrer. Je cours ce soir à Ormesson, où M. le maréchal de Catinat et M. de Coulanges m'attendent; je vous manderai des nouvelles de la vie que nous allons faire ce maréchal et moi. Je suis ravie d'apprendre que vous avez enfin donné congé à M. de Rezé; j'en tire la conséquence que vous revenez cet hiver; je vous assure qu'il y a longtemps qu'aucun événement ne

m'a fait un plaisir si sensible. Je vous prie, Madame, que je sois rassurée sur votre rhumatisme, dont je suis très en peine; vous vous traitez si durement que je ne vous trouve point bien entre vos mains. Je vis avant-hier Mme de Simiane, que je trouvai consolée de la perte qu'elle a faite; elle l'a réparée, car elle est grosse; mais il en coûte quelque chose à sa jolie figure. M. de Sévigné nous a quittés pour sa Bretagne, et Madame votre belle-sœur va jeudi habiter la maison de ma grand'mère; je me suis trouvée attendrie en leur disant adieu; il me paroît qu'ils vont changer et de vie et d'amis. C'est en vérité une vraie sainte que Madame votre belle-sœur, plus aisée à admirer qu'à imiter. Je me plains, Madame, de n'avoir point appris par vous votre retour; mais j'en pardonnerois bien d'autres si vous revenez, comme je le veux espérer.

1496. — DE MADAME DE COULANGES ET DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

A Ormesson, le 7e juillet.

DE MADAME DE COULANGES.

Je ne suis point contente, Madame, de la manière dont vous me parlez de votre retour : il me paroît que la saison de Noël vous fait peur; pour moi, je suis persuadée que le printemps et l'été n'arriveront qu'alors; depuis trois semaines que j'habite ma solitude, je n'ai eu qu'un seul beau jour : les vents sont déchaînés, les pluies continuelles, tous les biens de la terre perdus; voilà les événements qui nous occupent le plus. Cependant celui de la petite victoire de M. le maréchal de Boufflers est venu jusques à nous; il étoit temps qu'il fît parler de lui, et que l'on se souvînt que le maréchal de

Villars n'est pas le seul conquérant que nous ayons. Nul bonheur sans mélange dans ce monde : la passion de ce dernier pour sa femme est au-dessus de celle qu'il a pour la gloire, et sa délicatesse lui persuade que la gloire le traite mieux. Sa mère est charmante par ses mines, et par les petits discours qu'elle commence, et qui ne sont entendus que des personnes qui la connoissent. Mais, Madame, je m'amuse à vous parler des maréchaux de France employés, et je ne vous dis rien de celui dont le loisir et la sagesse sont au-dessus de tout ce que l'on en peut dire : il me paroît avoir bien de l'esprit, une modestie charmante; il ne me parle jamais de lui, et c'est par là qu'il me fait souvenir du maréchal de Choiseul : tout cela me fait trouver bien partagée à Ormesson; c'est un parfait philosophe, et philosophe chrétien ; enfin, si j'avois eu un voisin à choisir, ne pouvant m'approcher de Grignan, j'aurois choisi celui-là ; il vous honore beaucoup, et nous parlons souvent de vous et de M. de Grignan ; il ne lui arrive point aussi d'oublier Monsieur le chevalier.

Madame votre belle-sœur est établie au faubourg Saint-Jacques, et Monsieur votre frère ira y descendre en arrivant de Bretagne. Je suis persuadée qu'il va être le compagnon du P. Massillon ; c'est son premier métier que celui d'être dévot. Les dévots sont en vérité plus heureux que les autres ; je les envie, et je voudrois bien les imiter. Une des premières visites que je ferai sera celle d'aller dans la maison de ma grand'mère ; car c'est la même qu'occupe Madame votre belle-sœur.

L'esprit de Gourville étoit plus solide et plus aimable qu'il n'avoit jamais été ; il étoit revenu d'une manière qui a fait sentir bien vivement le regret de le perdre. Ses Mémoires sont charmants : ce sont deux assez gros manuscrits de toutes les affaires de notre temps, qui sont écrits, non pas avec la dernière politesse, mais avec un

naturel admirable; vous voyez Gourville pendu en effigie et gouverner le monde; tout ce qui m'en a déplu, car je les ai entièrement lus, c'est un portrait, ou plutôt un caractère de Mme de la Fayette, très-offensant par la tourner très-finement en ridicule. Je le trouvai quatre jours avant sa mort avec la comtesse de Gramont, et je l'assurai que je passois toujours cet endroit de ses Mémoires. Les caractères de tous les ministres y sont merveilleux; l'histoire de Mme de Saint-Loup et de la croix y est narrée dans le point de la perfection. Vous m'allez demander si on ne peut point avoir un aussi aimable ouvrage : non, Madame, on ne le verra plus, et en voici la raison : Gourville y parle de sa naissance avec une sincérité parfaite, et son neveu n'est pas un assez grand homme pour soutenir une chose aussi estimable à mon gré.

Ma sœur est présentement à Bruxelles; je lui manderai que vous lui faites l'honneur de vous souvenir d'elle. Notre nouvelle mariée me vint voir hier; c'est une femme très-vertueuse, et qui donne de très-agréables alliances à son mari, et une charge de président à mortier après la mort de M. de Ménars. Je vous réponds sur toutes les questions que vous me faites, Madame, à mesure qu'il m'en souvient, et je n'y cherche point de liaison. On ne vous a pas bien informée de la santé, ou plutôt de la maladie de Mme de Maintenon; depuis cette fièvre de l'hiver passé, elle en a toujours eu des accès, précédés de grands frissons, sans marquer aucune règle; mais quand ses accès sont passés, elle se porte à merveilles : point de dégoût, point d'insomnie, très-peu de changement; voilà de bonnes marques, et qui font espérer qu'elle aura assez de force pour supporter cette bizarre fièvre. Mme la duchesse de Bourgogne s'est baignée à Marly; il faut espérer au retour de M. le duc de Bourgogne. Je suis persuadée que M. le comte de

Grignan est entièrement délivré de sa fièvre tierce; c'est une petite maladie faite pour le quinquina, et il me paroît qu'il n'y a rien à hasarder à le continuer. Ma galerie est bien honorée d'être le modèle de la belle et magnifique galerie du château de Grignan; mais la mienne est auprès de vos palais, comme ces petits trous par où l'on fait voir Versailles : telle qu'elle est, je voudrois bien vous y tenir, Madame. Quant à Monsieur le chevalier, j'espère que Saint-Gratien l'attirera dans nos bois, et je le desire beaucoup. Je ne puis souffrir que Mme de S... ait des garçons tous les ans; toujours G**, et jamais *Grignan :* on n'y peut résister.

DE COULANGES.

Je viens de prendre la liberté de lire tout ce que Mme de Coulanges vous écrit; c'est grand dommage que ce ne soit une meilleure écriture et une meilleure orthographe; son style assurément le mériteroit bien, convenez-en, Madame; mais il ne faut pas espérer qu'elle s'en corrige; tout ce qui est à souhaiter, c'est que vous puissiez lire ce qu'elle vous mande. Je ne suis pas moins affligé qu'elle d'entrevoir que c'est une chose incertaine que votre retour vers la fin de décembre; une belle gelée vous déplairoit-elle tant pour vous ramener rapidement en ce pays-ci? Ce n'est pas que je souffrirai beaucoup tout l'hiver de le passer avec vous sans vous pouvoir étaler tous les charmes de mon antique Ormesson; car je meurs d'impatience de vous y voir, Madame, et de vous faire avouer que les beautés naturelles sont de cent piques au-dessus de celles où l'art s'est le plus exercé.

J'aime plus que ma vie
Mon vieux château;
Je vois sans nulle envie

Fontainebleau,
Et tous ses bâtiments pompeux ;
Je me tiens heureux
Dès que je suis là :
Oh gai, lon là lon lire, oh gai, lon là !

Dans ce lieu la nature
Tient ses beaux jours,
Simple dans sa parure,
Dans ses atours ;
Mais parfaite dans sa beauté,
Sans rien d'emprunté,
Elle brille là :
Oh gai, lon là lon lire, oh gai, lon là !

Je crois, Madame, que c'est parler aux rochers que de vous envoyer toujours des paroles sur cet air-là ; j'avois fort prié un musicien d'importance de me le noter ; mais il n'en a rien fait ; peut-être que quelque galopin de ce pays-ci aura pu l'apprendre à quelque galopin du vôtre ; nous le tenons tous tant que nous sommes de Jeannot, qu'il n'est pas que vous n'ayez vu autrefois au Cours accorder si musicalement sa voix avec sa vielle ; c'est un menuet de Poitou très-joli, et qui plaît tout à fait. Puisque me voilà en train de vous chanter mes œuvres, j'ai bien envie de vous faire part de la réponse d'Antoine Hamilton, frère de la comtesse de Gramont, au sujet des couplets que je vous envoyai il y a déjà quelque temps, et où je fais d'Ormesson la maison de Polémon. Vous les aurez peut-être encore ; c'est pourquoi cette réponse vous plaira davantage ; c'est sur le même air : *Toujours bergère, Toujours légère, Toujours bon temps.*

Tous les lieux depuis Ormesson
Changeant de nom
Jusqu'à Meudon,
Tu nous feras voir tôt ou tard
Par cas étrange

Couler le Gange
Dans Vaugirard.

Peins-nous tout au travers des choux
Tes amants fous,
Toujours jaloux,
Aux champs sur le moindre soupçon
Que leur princesse
Peut dans Gonesse
Être en prison ;

Guerriers en casques et pavois,
Comme autrefois
Courant les bois,
Quel malheur si quelque géant
Forçant ta troupe,
Prenoit en croupe
Ta Saint-Géran !

Si donc les dames de la cour
Vont quelque jour
Voir ton séjour,
Pour garder ces objets divins,
Outre l'escorte,
Mets à ta porte
Sorciers et nains.

Mais avant de les recevoir
Dans ton manoir,
Fais dès le soir
Transférer dans un pavillon,
A quelques stades,
Tous les malades
De Polémon.

Coulanges, tout paroît charmant
Dans ton roman ;
Mais noblement
Fais Jupiter de ton taureau,
Afin qu'on sache
Qu'au moins ta vache
S'appelle Io.

Eh bien, Madame, n'êtes-vous pas contente de cette réponse, et ne mérite-t-elle pas bien que je vous l'envoie? Mais c'est assez chanter. Comment se porte M. de Grignan?

Tout ainsi comme un chien qui chasse un lièvre
Avec un peu de temps l'attrapera,
Le quinquina chasse la fièvre,
Le quinquina l'emportera.

Vous nous obligerez fort de nous mander si ce remède auroit fait ce qu'il doit dans cette occasion; car je m'intéresse fort à la santé de ce grand Comte, avec qui j'ai beaucoup d'impatience de renouveler connoissance. J'espère que Monsieur le chevalier voudra bien encore me regarder de bon œil en ce pays-ci, où vous êtes tous trois attendus, et sincèrement désirés : je me flatte que vous ne me trouverez pas aussi décrépit que je le devrois être vu mon grand âge; mais que ne peuvent point une bonne humeur, une parfaite santé, et nul souci?

---

* 1497. — DE MADAME DE GRIGNAN A ***.

Grignan, 2 août 1703.

J'ai été ravie de revoir Monsieur le sacristain, Monsieur. Je voudrois lui pouvoir donner autant de goût pour ce pays-ci que j'en ai pour lui ; je vous assure que je suis charmée de toutes les qualités estimables et solides que je vois en lui. Sa régularité, sa modestie, sa piété lui donnent un caractère distingué des autres ecclésiastiques. Il respecte son état, et se rend par là très-respectable. Il n'a vu à Grenoble que des exemples qui le confirment dans ses bonnes dispositions : c'est aller à la source des bons prêtres, que d'aller dans un diocèse

gouverné par un saint prélat, tel que M. le cardinal le Camus. C'est aussi, Monsieur, aller à la source du bon exemple que d'être chez vous où la vertu habite et se montre sous différentes formes. Monsieur le sacristain nous fait espérer que votre saint ermite nous viendra voir. M. le chevalier de Grignan, qui l'a vu d'une autre profession, sera ravi de voir cette sainte métamorphose. Je vous prie de croire, Monsieur, qu'on ne peut avoir pour vous une plus sincère estime, ni être plus véritablement votre très-humble servante,

La comtesse DE GRIGNAN.

1498. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le 5e août.

Je suis ravie, Madame, que la bonne santé de M. le comte de Grignan continue : le quinquina l'a bien mieux servi que Mme de Maintenon, qui malgré tout l'usage qu'elle en a fait, a toujours la fièvre; on l'en avoit crue guérie pendant quelques jours; mais la fièvre est revenue avec assez de violence et peu de règle. Son état rend le voyage de Fontainebleau fort incertain; elle est cependant à Marly, mais elle ne s'en porte pas mieux.

L'affaire du pauvre Chambon n'avance point; j'allai hier à la Bastille, je fis tout mon possible pour le voir : jamais mon ami Junca n'y voulut consentir. Je le regarde comme un homme ruiné sans ressource, d'autant qu'on ne voit point la fin de ses malheurs; sa petite femme me fait une extrême pitié.

Je crois que vous regrettez présentement l'hiver du mois de juillet; car voici un été bien chaud; cependant il ne faut pas s'en plaindre; je crois ce temps-là bon

pour M. le chevalier de Grignan et pour les vignes. J'allai il y a deux jours à Choisy ; j'y laissai M. de Coulanges, qui doit incessamment venir voir votre maison pour y exécuter vos ordres. Mme de Lesdiguières, que je vis hier, ne parle que de la joie que lui donne votre retour, et c'est moi qu'elle choisit pour en parler : elle a en vérité raison, car je ne le desire pas moins vivement qu'elle. Nous allâmes hier, Mme de Simiane et moi, chercher le maréchal de Catinat ; il étoit déjà reparti : il a passé quelques jours à Paris, où il m'avoit cherchée aussi ; mais on ne se voit point à Paris. Je retourne incessamment dans la *maison de Polémon*, où je serai ravie de le trouver : un héros chrétien est bien plus à mon usage maintenant qu'un héros romanesque. La maison que je vais habiter m'a vue dans ces deux goûts ; car en vérité, je n'y étois soutenue dans ma jeunesse que par des idées très-romanesques : ce temps-là est bien éloigné ; les pensées solides sont assurément plus raisonnables, et c'est par là qu'elles sont assez tristes. Au reste, Madame, le bel air de la cour est d'aller à la jolie maison que le Roi a donnée à la comtesse de Gramont dans le parc de Versailles. Le comte dit que cela le jette dans une si grande dépense, qu'il est résolu de présenter au Roi des parties de tous les dîners qu'il y donne ; c'est tellement la mode, que c'est une honte de n'y avoir pas été. La comtesse va tous les jours dîner à Marly, et le soir revient dans sa jolie maison vaquer à sa famille.

Madame votre belle-sœur est fort joliment logée : j'allai chez elle en dernier lieu ; je la trouvai dans une très-parfaite santé, Mlle de Grignan et le P. Gaffarel avec elle, charmée de la vie qu'elle mène : bien des prières, bien des lectures, et une société de personnes qui sont toutes occupées de l'éternité, indifférentes pour les nouvelles du monde, peu sensibles à tout ce

qui passe. En vérité, Madame, ce n'est pas eux qui ont tort.

La comtesse de Gramont se porte très-bien : il est certain que le Roi la traite à merveilles; et c'en est assez pour que le monde se tourne fort de son côté ; mais comme vous savez, Madame, le monde est bien plaisant. Permettez-moi de vous supplier de me conserver l'honneur de vos bonnes grâces, et d'assurer M. le comte de Grignan et Monsieur le chevalier de mes très-humbles services. Je conterai à notre maréchal tout ce que vous pensez de son mérite; et c'est par là que je prétends me faire valoir auprès de lui.

1499. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

A Ormesson, le 25e septembre.

J'entends fort bien parler, Madame, de la sagesse de Chambon : ainsi j'espère que son ressentiment ne l'obligera point à quitter Paris, où il rétablira mieux le tort que sa prison a fait à ses affaires qu'en lieu du monde. Vous ne connoissez plus la cour, de croire qu'on a pu lire sa justification : on ne liroit pas un billet de deux lignes, de quelque importance qu'il pût être. Vous avez été instruite du beau procédé de M. de Chamillart à l'égard de M. Desmarets, et des raisonnements du public : ainsi, Madame, je ne vous parlerai plus de cette vieille nouvelle, mais je ne veux pas perdre un moment à vous dire l'état où est Mme de Lesdiguières, dont je vous croyois bien informée : son mal a été une dyssenterie très-violente, et son médecin un Suisse qui a tué, ou du moins avancé la mort de M. de Chaulnes par un breuvage qu'il lui donna; cependant Mme de Lesdiguières ne vouloit voir aucun autre médecin; enfin il y

a six jours que Mme la maréchale de Villeroi lui mena de son autorité Helvétius, qui ne la trouva point en état de prendre son remède; il crut avoir des indices certains qu'elle avoit un abcès; il craignit la gangrène; il lui fait prendre des lavements d'herbes vulnéraires avec de l'eau d'arquebusade; elle en est à rendre du pus : ainsi on espère qu'elle reviendra de cette maladie; mais on ne la croit pas encore hors de péril. Son mal est trop grand pour s'en prendre au café; notre maréchal l'a abandonné pour le chocolat; je lui ferai assurément voir ce que vous dites de lui : il me paroît fort touché de votre approbation, Madame, et de celle de M. le chevalier de Grignan; c'est le plus aimable homme du monde; nous ne passons pas un jour sans le voir : je le trouve seul au bout d'une de nos allées; il y est sans épée, il ne croit pas en avoir jamais porté; il voit le Roi tous les quinze jours, et puis revient dans sa solitude avec un goût qui paroît naturel. Vous avez raison, Madame, de me trouver à plaindre quand je retournerai à Paris. J'ai promis à Mme de Louvois d'aller passer quinze jours à Choisy; mais je vous avoue que j'ai bien de la peine à m'y résoudre. M. et Mme de Simiane me firent hier l'honneur de venir dîner ici avec notre fille d'honneur de la reine Marguerite, et Madame votre fille me promit qu'elle y reviendroit passer encore quelques jours. C'est en vérité une jolie femme : on ne peut avoir plus d'esprit, ni un esprit plus aimable que le sien; une charmante humeur : il n'est pas possible de se dépêtrer d'elle; mais c'est bien à moi d'aimer une personne de son âge! cependant je tomberois infailliblement dans cet inconvénient si je la voyois trop souvent. J'ai bien de l'impatience de vous voir exécuter le projet que vous avez fait de revenir à Paris. Si j'étois en commerce avec les fées, vous me verriez voler à Grignan; tant que cela ne sera point, croyez que je ne vais que terre à terre.

1500. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le 5e février.

La comtesse de Gramont, Madame, ne se porte pas bien; aussi je la crois moins soutenue que le comte par les charmes de la cour, quoiqu'elle y soit traitée avec toutes les distinctions possibles. M. de l'Hôpital est mort : c'étoit une de vos conquêtes; sa femme demeure avec quarante mille écus de rente; cela change fort son état; car on ne la faisoit vivre que des *infiniment petits*. L'abbé Têtu est dans un état très-digne de pitié : ses vapeurs augmentent au lieu de diminuer; il y a trois mois qu'il n'a dormi; il ne mange plus, et son imagination se sent des désordres de son corps : ajoutez à tous ses maux soixante-dix-huit ans, et vous jugerez que nous aurons bien de la peine à le tirer de l'état où il est. Quelle tristesse, Madame, de voir disparoître toutes les personnes avec qui on a vécu! J'apprends dans ce moment la mort de Mme de Bois-Dauphin. Je vous quitte avec regret, Madame, pour aller au secours de Mme de Louvois; ce ne sera pourtant qu'après vous avoir suppliée de ne point oublier la manière dont je vous honore, j'ose dire plus, celle dont je vous aime. Je vois quelquefois Mme de Lesdiguières; j'ai même été chez elle avec Mme de Simiane, qui ne l'avoit point vue depuis la perte de son fils : cette dernière prétend que ce n'étoit point sa faute; mais il étoit un peu tard, je l'avoue. Elle vous adore, mais elle soutient, et je suis de son avis, que ce n'est pas vous voir que de se souvenir de vous. Je crois le printemps revenu à Marseille, car il se laisse entrevoir dans ce pays-ci. J'oubliois de vous dire que l'abbé Têtu a été très-sensible à l'honneur de votre souvenir, malgré la cruauté de tous ses maux.

1501. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le 3e mars.

Je me suis acquittée des ordres que vous m'avez donnés, Madame, et j'ai mille et mille remerciements à vous faire de Mme de Louvois, qui m'a paru fort touchée de votre attention à son égard : la pauvre femme a hérité de cinquante-quatre mille livres de rente ; je ne l'en crois pas plus heureuse, et je sais bien que je me sens très-éloignée de l'envier. Nous avons eu la duchesse du Lude quatre jours ici ; cela devient ridicule d'être aussi belle qu'elle l'est ; les années coulent sur elle comme l'eau sur la toile cirée : sa joie est très-grande de l'heureuse grossesse de sa jeune princesse. Le P. Massillon réussit à la cour comme il a réussi à Paris ; mais on sème souvent dans une terre ingrate quand on sème à la cour, c'est-à-dire que les personnes qui sont fort touchées des sermons sont déjà converties, et les autres attendent la grâce, souvent sans impatience ; l'impatience seroit déjà une grande grâce. En vérité, Madame, M. le marquis de Grignan est ce qui s'appelle un homme de bien, sans qu'il lui en coûte de déplaire au monde ; au contraire, on l'en aime davantage ; pour moi, j'avoue que je l'honore au dernier point. Mme de Simiane se porte à merveilles ; elle se dispose à vous aller trouver ce printemps, puisque le duc de Savoie ajoute à tous les maux qu'il nous fait, celui de vous obliger à demeurer en Provence. Nous avons ici un voisin qui vous desire beaucoup à Paris, Madame : c'est M. le cardinal d'Estrées ; il s'adonne fort à venir ici les soirs, et j'ai été assez peu polie pour le prier de ne les pas pousser aussi loin qu'il faisoit ; mon antiquité ne me permet pas d'entretenir la compagnie au delà de neuf heures, et notre cardinal,

qui est plus jeune et plus vif que jamais, ne s'amuse point à savoir l'heure qu'il est. Je compte m'aller établir dans ma solitude vers les premiers jours de mai; j'y verrai le maréchal de Catinat, qui se trouve toujours à Saint-Gratien pour y recevoir le premier rossignol. Le maréchal de Villars nous quitte pour aller habiter le quartier de Richelieu; il est si amoureux de sa belle maréchale, qu'il est difficile qu'il soit heureux : cette passion est ordinairement suivie d'une autre qui trouble le repos lors même qu'on a tout lieu de ne se point inquiéter. Le maréchal est souvent plus aise que s'il avoit épousé ma nièce, mais il est bien moins tranquille qu'il ne l'auroit été. La belle-mère de ma nièce se meurt, et le pauvre Termes mourut hier à six heures du matin. L'abbé Têtu a des maladies bien réelles; il est à craindre maintenant qu'on ne soit obligé de lui faire une opération; ajoutez à ce mal un cruel rhumatisme, et vous jugerez, Madame, que ses vapeurs ne sont pas le plus grand de tous ses maux. Il est comme Job sur son fumier, à la patience près; je suis très-fâchée de son état. C'est pour ainsi dire demeurer seule sur la terre, que de voir disparoître tout ce que l'on a connu : ce qui est de certain, c'est que l'on n'y sera pas longtemps. Votre amie Mme de Lesdiguières fait des merveilles pour la duchesse de Lesdiguières, jadis Mme de Canaples.

Vous savez, Madame, que notre Sanzei a été fait brigadier.

---

* 1502. — DE MADAME DE GRIGNAN A MADAME DE SIMIANE.

J'ai été incommodée et me suis guérie sans remède : je suis persuadée de votre inquiétude, et que vous voulez que je dure autant que l'univers. Ne manquez pas à

m'envoyer l'opéra de *Télémaque*; je le lirai avec grand plaisir, en attendant celui que j'aurai de le voir; car je surmonterai l'ennui qui m'empêche d'aller aux autres opéras, pour voir celui-là. Je crois que Monsieur de Cambrai sera obligé d'en faire les vers, s'il faut que ce soit un bel esprit et un grand archevêque qui les fasse. Mais ce n'est point un archevêque qui a fait l'île de Calypso ni *Télémaque* : c'est le précepteur d'un grand prince, qui devoit à son disciple l'instruction nécessaire pour éviter tous les écueils de la vie humaine, dont le plus grand est celui des passions. Il vouloit lui donner de fortes impressions des désordres que cause ce qui paroît le plus agréable, et lui apprendre que le grand remède est la fuite du péril. Voilà de grandes et d'utiles instructions, sans compter toutes celles qui se trouvent dans ce livre, capable de former un honnête homme et et un grand prince. Si dans cet opéra qu'on fait on conserve cet esprit et ce caractère, il fera plus de fruit que les sermons du P. Massillon. Vous n'avez pas pris chez elle et chez ses confrères le ridicule que vous voulez donner à *Télémaque* : les Pères de l'Oratoire savent trop que l'usage est de faire lire les poëtes aux jeunes gens. Les poëtes sont pleins d'une peinture terrible des passions : il n'y en a aucune de cette nature dans *Télémaque*; tout y est délicat, pur, modeste, et le remède est toujours prêt et toujours prompt. Les poëtes anciens n'ont pas eu ces précautions, et sont pourtant admis dans les colléges par les docteurs les plus sévères : le Port-Royal a traduit Térence, Plaute, Pétrone. M. d'Andilly a traduit le 4 et le 6e livre de l'*Énéide*; personne ne l'obligeoit à mettre en langue vulgaire et dans les mains de tout le monde la peinture de la passion la plus forte et la plus funeste qui ait jamais été : il le faisoit pour aider quelque précepteur de ses amis à instruire quelque disciple de Port-Royal. Vous voyez donc que ces Mes-

sieurs ne vous avoueroient pas, s'ils savoient que vous tournez en ridicule un précepteur qui apprend les poëtes à son disciple d'une manière pure, délicate, et capable de rectifier les autres poëtes qu'il ne peut éviter de lire dans le cours de ses humanités. Je vous réponds bien sérieusement, ma fille; j'en suis honteuse; car tant que tu parleras en enfant, je ne dois pas prodiguer la raison et le raisonnement.

1503. — DE FLÉCHIER AU COMTE DE GRIGNAN.

Je craindrois, Monsieur, de renouveler votre douleur de la perte que vous avez faite de Monsieur votre fils, si je ne savois avec quel sentiment de religion vous l'avez apprise, et avec quelle tristesse pourtant vous continuez à la ressentir. J'ai compris que le coup dont le Seigneur vous frappoit étoit rude, et j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de le prier de vous soutenir par sa grâce. Quoique résidant depuis longtemps dans un évêché éloigné de vous, je n'ai pas oublié l'attachement que j'ai eu à une maison liée à la vôtre, ni l'intérêt que je dois prendre à ce qui vous touche. J'aurois voulu pouvoir vous aller témoigner moi-même, avec Monsieur l'évêque de Carcassonne, la part que je prenois à votre juste affliction. Je vous supplie, Monsieur, d'être persuadé que je n'y ai pas été moins sensible que ceux qui vous en ont écrit les premiers, et que personne n'est avec un plus sincère et plus respectueux attachement, Monsieur, votre très-humble, etc.

A Nîmes, le 15e novembre 1704.

1504. — DE FLÉCHIER A MADAME DE GRIGNAN.

Qnoiqu'il y ait déjà quelqnes mois, Madame, que vous ayez perdu Monsieur votre fils, la perte est si grande, et je sais que votre douleur est encore si vive, qu'il est toujours temps qu'on y prenne part. Vous pleurez avec raison ce fils estimable par sa personne, plus encore par son mérite; on peut dire à la fleur de son âge, sorti depuis peu des plus grands dangers de la guerre, honoré de l'approbation et des louanges du Roi, et couvert de sa propre gloire. Je me souviens quelquefois des soins que vous avez pris de son éducation, dont j'ai été le témoin, et des espérances que vous fondiez sur les vertus et les sciences que vous vouliez lui faire apprendre, et que vous étiez occupée à lui inspirer. Je sais, Madame, le profit qu'il avoit fait des principes que vous lui aviez donnés pour les mœurs et pour la conduite de la vie; et je ne doute pas que ce qui faisoit votre satisfaction ne devienne aujourd'hui le sujet de votre douleur. Il seroit inutile après cela de vouloir vous consoler; ni votre sagesse, ni votre bon esprit même ne peuvent le faire : Dieu seul qui a fait le mal peut le guérir; et c'est uniquement du fond de votre piété que vous pouvez tirer les véritables consolations. Plus la foiblesse de la nature nous paroît douce et raisonnable, plus il faut faire agir la foi et la religion pour nous soutenir. Vous éprouvez cela, Madame, mieux que je ne puis vous le dire : je me contente de vous témoigner que personne ne compatit plus sincèrement que moi à votre affliction, et ne conserve plus fidèlement, dans une résidence éloignée, les sentiments respectueux avec lesquels j'ai été et je dois être, Madame, votre très-humble, etc.

A Nîmes, le 15e novembre 1704.

* 1505. — DE MADAME DE GRIGNAN A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Marseille, ce 20 février.

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui, Madame, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1er décembre : je vous rends mille très-humbles grâces de vos sentiments sur mon malheur. Un cœur comme le vôtre, Madame, comprend aisément l'état déplorable où je suis, et ne sauroit lui refuser sa compassion. Il est vrai, Madame, que les seules réflexions chrétiennes peuvent soutenir en ces dures occasions; mais que je suis loin de trouver en moi un secours si desirable! Je ne sais penser et sentir que très-humainement, et pleurer et regretter ce que j'ai perdu. Je suis, Madame, toute à vous, et plus que personne du monde votre très-humble et très-obéissante servante,

La comtesse DE GRIGNAN.

M. de Grignan vous rend mille très-humbles grâces, Madame.

---

* 1506. — DE COULANGES A LA MARQUISE D'UXELLES.

A Tournus, samedi au soir, 1er août.

Je ne doute point que le fidèle M. Gallois ne vous ait rendu compte de la diligence que je fis, il y eut précisément hier huit jours, pour avoir l'honneur de vous voir. Ainsi, Madame, vous n'avez point de reproches à me faire sur le secret de mon voyage, que j'avois dessein de vous communiquer, si j'eusse été assez heureux pour vous trouver chez vous; mais les Dieux ne l'ayant point permis, je ne puis, ce me semble, mieux faire que

de vous offrir mes services en ce pays-ci, et que de vous dire que je suis à la joie de mon cœur auprès d'un grand cardinal, auquel je voudrois bien donner des marques plus solides de la fidélité de mes sentiments sur tout ce qui le regarde, et de ma très-tendre amitié, si j'ose parler de la sorte, que de m'embarquer courageusement, comme j'ai fait, moi huitième, dans un carrosse de diligence, par une chaleur excessive, une poudre insupportable, et des cahots qui peuvent être de votre connoissance et qui mettent dans un mouvement fort éloigné encore d'apporter quelque rafraîchissement; mais en vérité, Madame, me voici bien récompensé de toutes mes peines, et je ne pouvois mieux, ce me semble, employer la parfaite santé et le regain de jeunesse dont je fais profession, et que [je] pousserai le plus loin qu'il me sera possible. Ma destinée présentement est entre les mains de Monsieur le Cardinal, qui me veut faire voir plus d'une solitude qu'il habite en ce pays-ci selon les saisons, et qui pour mon retour à Paris me jetant du côté de la rivière de Loire, m'a fait prendre la précaution de ne point passer par Chalon sans aller un moment rendre mes respects à Catherine de Beaufremont. Je m'acquittai donc de ce devoir jeudi matin, et je trouvai, par vos soins, Madame, une chapelle magnifique; le tombeau que vous avez fait élever à feu M. le marquis d'Uxelles est d'un très-bon air, et très-bien exécuté, le dessin très-beau, les figures très-proprement taillées, et les inscriptions sur les marbres très à propos et très-bien gravées. Je pris d'autant plus de plaisir à les lire, que je connus par elles que Marie de Bailleul n'avoit fait toute cette dépense que parce qu'elle avoit été mariée dans la maison d'Uxelles, et point du tout pour être enterrée dans cette chapelle, ce qui me fut d'une très-grande consolation. Comme je n'ai pas manqué, Madame, de me bien vanter ici de l'honneur de

votre amitié, Monsieur le Cardinal a été tout le premier à m'en estimer davantage; et sur cela, combien m'a-t-il demandé de vos nouvelles, et m'a-t-il chargé de vous faire des compliments de sa part! Je l'ai trouvé en parfaite santé, et si fort au-dessus des malheurs qui lui sont arrivés, qu'il ne veut pas seulement qu'on lui en parle. Il est tranquille, il se repose sur sa bonne conscience, et il ne veut de moi que des propos qui le puissent divertir. Il a ici une couvée de Montrevel qu'il aime fort, et dont il s'accommode à merveilles. Il m'a déjà fait boire et chanter avec l'abbé, et j'aurois été présenté à ses sœurs, si elles n'étoient point malades. Il a encore l'abbé Bouchu; enfin Tournus n'est pas sans quelque sorte de compagnie. Voilà, Madame, tout ce que je vous puis dire : après avoir pris la liberté de vous informer aussi amplement de mes nouvelles, j'espère que vous me ferez l'honneur de me donner des vôtres, et de me confirmer que vous êtes très-persuadée que je sais vous honorer comme vous le méritez, et que je suis toujours plus que personne du monde, avec beaucoup de respect, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

COULANGES.

---

* 1507. — DE COULANGES A LA MARQUISE D'UXELLES.

A Paray, ce 26 août.

J'ai reçu, Madame, sur les bords de la dormante Saône, la première lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, dont mon amour-propre n'a pas été peu satisfait; car quel plaisir de faire voir adroitement en province qu'on est connu de certaines personnes de mérite et de considération, et que par elles-mêmes on en a quelquefois des nouvelles! Jugez donc combien je me

suis paré de votre lettre, Madame, dans une province principalement où vous avez brillé si longtemps : j'en ai fait part, comme de raison, à notre grand cardinal tout des premiers, qui m'a paru très-touché de votre souvenir et qui répond aussi agréablement que vous le pouvez desirer à tous vos compliments, et à tous les bons et tendres sentiments dont vous les assaisonnez, fondés sur une aussi ancienne connoissance. Votre lettre ensuite, comme vous pouvez bien le croire encore, n'a point été lettre close pour toute cette couvée de Montrevel : elle a été très-aise de s'y voir solennisée avec autant d'amitié et de bonne souvenance de la bonne chère que vous dites avoir faite autrefois à Lugny, aussi bien que du baptême du chevalier, dont vous avez la bonté de vous tenir toujours pour marraine. Enfin j'ai fait très-honorable commémoration de vous partout, Madame, et j'ai la satisfaction même de l'avoir faite le verre à la main : car outre que votre santé m'est très-précieuse, vous ne sauriez croire encore combien on est aise d'y boire la vôtre avec les meilleurs vins et les plus sains de Bourgogne. Mais n'est-il pas temps, pour vous obéir (comme vous me paroissez du goût de feu votre pauvre amie, Mme de Sévigné, qui vouloit des détails et qui les baptisoit du nom de style d'amitié), que je vous dise qu'après avoir passé quinze jours entiers à Tournus à bien discourir, à faire bonne et grande chère, et à me promener dans les prairies sur le bord de la rivière quand le temps, qui a toujours été d'une chaleur extraordinaire, nous le vouloit bien permettre, notre grand cardinal a pris la résolution de se mettre en marche pour son château de Paray, dit le Monial, qu'il habite volontiers en cette saison, et que pour cela nous nous mîmes en campagne par un mercredi matin, 19e de ce mois? Comme il ne vouloit ce jour-là qu'aller à Cormatin, et qu'il trouvoit à propos que je visse l'abbaye de la Ferté, par sa bonté ordinaire

et par une attention dont je suis confus la plupart du temps, il m'y envoya dès le matin dans un bon carrosse à six chevaux, moi quatrième, dont l'abbé de Montrevel comme de raison occupa la première place. Après avoir donc trotté par des prairies que la saison rend très-trottables, nous y arrivâmes très-commodément sur les neuf heures, et je ne fus pas peu surpris de voir de tels bâtiments, et une église ornée de tant de statues et de bas-reliefs, qui auroient même leur mérite en Italie. La situation me parut même admirable; je donnai tout le temps qui convenoit à l'admiration d'une maison aussi magnifique, et aux louanges dues au bon et vieil abbé de quatre-vingt-cinq ans, qui en 21 ans a eu le courage de mettre à bonne fin une telle entreprise. Il ne tint pas à lui qu'il ne nous donnât un très-bon déjeuner; mais nous avions un ordre exprès de porter tout notre appétit à Cormatin, où nous devions rejoindre Monsieur le Cardinal; et pour y en porter davantage, la compagnie avec qui j'étois voulut bien consentir encore à un petit détour, pour aller voir le pèlerinage de Notre-Dame-de-Grâce, dont j'étois bien aise de rendre compte à Mme de Louvois. J'eus donc dans cette marche la satisfaction de passer sur ses terres, de saluer les poteaux chargés de ses armes, et après avoir jeté l'œil à Savigny sur un assez vilain château, sur un haut, que je ne lui conseille point de faire rebâtir, de trouver dans le bas cette chapelle dont elle m'a parlé tant de fois, bâtie par les anciens Mandelots ses ancêtres; mais quelle pauvreté règne dans cette chapelle! j'en fus honteux pour l'héritière de Souvré et de Mandelot, veuve d'un des plus grands et des plus riches ministres que nous ayons eus, et si bien, que j'ai pris la liberté de lui en écrire deux mots à telle fin que de raison. Après avoir cependant révéré ce saint lieu comme s'il avoit été plus richement orné, vu de près et baisé respectueusement cette miraculeuse image de la

Vierge, et en avoir appris toute l'histoire de la vieille bouche d'un fort vieux cordelier, nous prîmes enfin le chemin de Cormatin, guidés par le château d'Uxelles. Mais quel beau château que celui de Cormatin, Madame! vous ne m'en aviez jamais parlé. Quoi? trois grands corps de logis et trois gros pavillons avec des tours en cul-de-lampe, qui m'ont paru des chefs-d'œuvre. Quelque faim que j'eusse, je me mis à parcourir tout ce beau château, pendant que notre grand cardinal, en nous attendant, s'étoit mis entre deux draps, dans un très-bon et beau lit dans votre appartement. A qui en avez-vous, Madame, de croire que Cormatin soit fort dégradé pour n'y avoir pas un lit avec des perles, et quelques tapisseries, portées à Strasbourg, dont la Renommée m'a entretenu? Je vous assure qu'il est fort bien meublé, et si M. le maréchal d'Uxelles n'a pas le goût de ses pères pour mettre la dernière main à ce château, du moins en a-t-il fait paroître un que j'estime fort, qui est d'avoir rehaussé tous ses lits, et de leur avoir donné tout le bon air du temps présent. Je fus en particulier très-content de celui où je couchai, d'un damas rouge, ce me semble, avec des compartiments de broderie, dans une belle chambre au delà de la chapelle, ornée de lambris avec des chiffres de du Blé et de Phélypeaux, et, je crois, le portrait de Jacques, votre beau-père, sur la cheminée. Jamais encore je ne couchai dans un meilleur lit, dans des draps mieux conditionnés; et la tapisserie de cette chambre, qui est de bûcherons, me parut des meilleures. On peut encore arriver présentement dans cette chambre par une grande salle nouvellement lambrissée d'un très-bon air, qui fait foi des soins de Monsieur le maréchal, aussi bien que le jardin fruitier et les espaliers qu'il a fait planter, et la dépense qu'on fait au revêtement des fossés pour les rétablir. Je ne doute point qu'ils ne soient très-agréables quand ils

sont remplis et que la Grosne a la liberté d'y prendre son cours. J'ai vu avec un extrême plaisir et attention le tableau d'Henri IV qui est dans le bout de la galerie, et j'y ai bien reconnu de nos vieux amis; mais je tremble encore que M. le maréchal d'Uxelles ait eu quelque envie de le faire porter à Strasbourg : hélas ! sans la vieillesse, l'affaire en auroit été faite; cependant ces sortes de tableaux sont faits pour le principal manoir, et point du tout pour voyager dans les pays étrangers; et si celui-là eût été transféré, il ne seroit jamais arrivé qu'en mille pièces.

Mlle Bouton, dont j'ai grand sujet de me louer, et qui est votre très-humble servante, me conta bien des choses, et me fit voir votre portrait dans sa chambre ; mais quelle mauvaise détrempe ! il ne m'inspira point du tout en le voyant de m'écrier :

Privé de mon vrai bien, ce faux bien me soulage;

car je ne vous y reconnus point du tout. Elle me fit voir encore une chambre en haut, remplie de bien mauvais portraits, où je n'en trouvai qu'un du cardinal de Lorraine qui pourroit convenir, par sa grandeur, à beaucoup de ceux que vous avez à Paris ; mais ce n'est qu'une copie. Comme vous pouvez croire, Madame, la faim à la fin chassa le loup du bois, et je ne fus pas fâché de trouver un bon dîner-souper, sur les cinq heures, dans une grande salle, où Antoine du Blé, car je soupçonne que c'est lui, nous regarda toujours assez fièrement de dessus son cheval. Pourquoi n'avez-vous point fait écrire son nom ? C'est que dans le temps que vous habitiez ce château, vous n'étiez pas si touchée de l'ancienne portraiture que vous l'êtes présentement : *altri tempi, altre cure*. Après avoir bien contenté mon appétit, je recommençai de plus belle à visiter Cormatin, et je ne négligeai pas les dehors : nous en partimes assez matin

le lendemain. L'abbé de Montrevel nous quitta, pour s'en retourner à Tournus, et nous, par de belles prairies, dont toutes les barrières nous furent ouvertes, nous arrivâmes de très-bonne heure dans le trou de Cluny. Monsieur le cardinal commença par y entendre la messe, par mettre ensuite solennellement la première pierre à l'édifice d'un hôpital (comme il avoit fait à Tournus quelques jours auparavant), où il ne manquera pas d'étaler des marques de sa piété et de sa libéralité; et puis je le suivis dans la grande et triste église de l'abbaye, mais qui ne laisse pas d'avoir son mérite, par son étendue, par ses voûtes et par quantité de tombeaux antiques qui s'y trouvent dispersés. Mais bientôt, quel magnifique mausolée y verra-t-on, par les soins de notre grand cardinal, qui y a mis en œuvre tous les meilleurs ouvriers d'Italie en marbres et en bronze, pour le rendre un des plus beaux de l'Europe! Tout mon déplaisir est qu'il ne sera point dans un lieu plus à la main pour être vu et admiré; mais il a de si bonnes et de si pertinentes raisons pour signaler là la mémoire de ses ancêtres et de leurs descendants, qu'il n'y a pas moyen de ne les pas approuver. Nous passâmes tout le reste du jour assez ennuyeusement dans Cluny.

Le lendemain, par des chemins diaboliques, dans une bonne litière, avec notre charmant cardinal, je fis cinq mortelles lieues pour gagner Charolles, ville capitale du Charollois, où nous passâmes saintement la soirée avec de bons pères du tiers ordre de Saint-François, qui dans leur couvent hors de la ville ont fait joliment construire et approprier un appartement pour notre adorable cardinal, toutes les fois qu'il est obligé d'y passer pour se rendre ici. Ils m'en donnèrent aussi un très-propre, et ce fut là qu'après avoir passé une très-bonne nuit, nous restâmes très-dévotement une grande partie du samedi, qui étoit le jour de la Vierge; car

nous n'en partîmes que sur le soir, pour venir coucher dans ce château, qui n'en est qu'à deux lieues, et où nous sommes depuis douze jours. C'est le lieu du monde le plus agréable, et embelli par les soins de notre cardinal, qui y a fait des dedans et des dehors qui mériteroient bien un pays plus fréquenté; car je n'ai jamais vu un désert qui ait plus d'agréments. Ce n'est plus la Saône ni la Grosne qui arrosent nos terres, mais une petite rivière de Bourbance, qui jolie et fort raisonnable dans de certains temps, comme dans cette saison-ci, devient dans d'autres fort déraisonnable par ses débordements. Cette petite rivière embellit une des plus jolies vues qu'on puisse voir. Nous avons de très-aimables jardins, une terrasse toute pleine de mérite, et des jets d'eau, de trente-cinq pieds de haut, dont on feroit cas dans une maison royale. Les dehors nous fournissent des promenades charmantes, et entre autres dans une belle et grande forêt fort à la main, où les chênes, qui donnent de la tête dans les nues, ne sont pas moins beaux et verts qu'au premier jour de l'univers. Mais ce lieu si charmant est à huit grandes lieues de la poste, et voilà son seul défaut, et ce qui m'a empêché, Madame, de vous remercier plus tôt de votre première lettre et de votre seconde, qui étant encore adressée à Tournus, m'est venue comme par miracle. Je n'en ai pas fait un moindre usage que de la première; elle n'a pas été moins approuvée de notre grand cardinal, et l'abbé de Montrevel, qui nous est revenu depuis deux jours, a été ravi de voir que vous continuiez à y faire mention honorable de toute sa couvée. Il doit venir cet hiver à Paris, et déjà je l'ai prié, sous votre bon plaisir, de souper un soir chez vous avec notre bon petit bon abbé des Roches. Est-ce que vous m'en dédirez, Madame? Je suis donc présentement à Paray, en tout plaisir et en toute bonne

CHANSON,

Sur l'air : *Sommes-nous pas trop heureux? Belle Iris, que vous en semble?* etc.

Je connois de plus en plus,
En faisant très-grande chère,
Qu'un estomac qui digère
Vaut plus de cent mille écus.
Le mien soutient cette thèse,
Rempli de friands morceaux,
Et digérant à son aise
Truffes, melons et cerneaux.

Cependant, Madame, je vois approcher le temps de mon départ, et ce n'est pas sans déplaisir assurément, quoique Mme de Coulanges me tienne fort au cœur; mais enfin, comme mon pays n'est pas de ce monde; je fais état, sous le bon plaisir de notre grand cardinal, de partir dans les premiers jours du mois prochain, si, sous le bon plaisir aussi du ciel, il lui plaît de nous envoyer de la pluie, pour mettre la rivière de Loire en état de me porter jusques à Orléans. Ainsi, Madame, voilà désormais notre commerce de lettres fini; mais je m'en consolerai dans l'espérance d'avoir l'honneur de vous voir bientôt, et de vous protester sur nouveaux frais, sans compliment aucun, que personne au monde ne vous honore plus que je fais, et n'est plus sincèrement que je le suis, avec beaucoup de respect et d'attachement, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

COULANGES.

Comme vous aimez à me lire, dites-vous, Madame, je ne vous ferai point d'excuses d'une aussi longue lettre. Je vous remercie de l'épitaphe de feu M. le marquis de Nangis, qu'il n'est pas impossible que je ne voie en place, et de la situation présente où est l'hôtel de Gra-

mont, dont vous avez la bonté de me faire un récit très-fidèle. Je crains que le port de cette lettre n'effraye M. Gallois; le papier de Rome contribuera beaucoup encore à le rendre considérable.

Je vais demain dîner à Marcigny-les-Nonains. Je suis invité par l'abbesse, nièce du P. de la Chaise. Avec le secours d'un bon cuisinier qu'elle a demandé et qu'on fera partir dès ce soir, l'on m'assure qu'elle me fera très-bonne chère.

---

* 1508. — DE COULANGES A LA MARQUISE D'UXELLES.

A Paray, ce 26 septembre.

Il ne sera pas dit, Madame, que je ne vous remercie pas par une quatrième lettre des trois bonnes que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et que je quitte ce pays sans prendre congé de vous. Le temps de mon départ seroit déjà venu, s'il avoit plu à la rivière de Loire de me fournir assez d'eau pour m'y embarquer; mais jusqu'ici elle s'est moquée de moi; et pour me moquer d'elle à mon tour, notre cardinal m'a mené au port de Digoin, où je comptois de m'embarquer, et me l'a fait traverser d'un bord à l'autre dans son carrosse; mais ce qui me surprit encore davantage fut de voir toutes les bêtes à quatre pieds toutes les plus basses la passer sans nager, et les hommes et les femmes avec de l'eau seulement jusqu'à la cheville du pied. Ainsi présentement j'en suis à prendre d'autres mesures; en attendant que je les aie trouvées, je ne suis pas bien à plaindre, au moins en aussi bonne maison que celle où je suis, et en la bonne compagnie de notre grand cardinal, qui ne cesse point de me caresser et de me marquer combien il est aise de me tenir dans son désert, à vous dire vrai, le plus agréable du monde; car je n'ai

jamais vu un si joli pays, ni aux environs des promenades plus à la main. Il accommode fort son château, et c'est un grand secours à qui ne veut point se livrer aux visites de ses voisins de province, que d'avoir des ouvriers en plus d'un atelier chez soi, pour faire quelque diversion aux occupations ordinaires. Notre cardinal soutient avec vérité bien noblement sa retraite, et sa bonne santé rend un bon témoignage de sa résignation à la Providence et de la fermeté de son esprit. Voici cependant, à qui le voudroit, une habitation qui ne seroit pas tout à fait dans la Thébaïde, car nous sommes à cinq lieues tout au plus de bien des gens qui ont des noms.

Le noble château de Paray
De noblesse est tout entouré,
De noblesse plus ou moins riche,:
Des Chamron, d'Amanzé, Foudras,
Des Ragni, Montperrous, Laguiche,
De toutes sortes de Damas.

Car il s'en faut de beaucoup, Madame, que Mme la duchesse de Nevers soit persuadée qu'ils soient tous de Gênes comme le sien; cependant les cafards même, j'apprends, par la chronique du pays, qu'ils entrent dans tous les chapitres où l'on n'entre point sans preuve de noblesse : cela soit dit à leur honneur. Mais tous ces bons noms-là ne font pas toujours la bonne compagnie, il en faut demeurer d'accord. Je me suis tellement pressé de mander de tous côtés qu'on ne m'écrivît plus, que je ne sais plus qui vit ou qui ne vit pas. J'ai pourtant écrit, pour n'arriver pas à Paris dans une si excessive ignorance, qu'on m'adressât à Briare, au maître de la poste, les lettres qu'on voudra bien y hasarder, avec ordre à lui de me les garder pour me les rendre à mon passage par là, quand je les lui enverrai querir. Je crois présentement Mme de Coulanges dans la province d'Ormesson, où je lui souhaite tranquillité et repos

avec son sage voisin le maréchal de Catinat, et je fais pour vous les mêmes souhaits dans la bonne ville de Paris. Conservez-vous bien, je vous supplie, Madame, et faites-moi l'honneur de me croire toujours, avec beaucoup de respect et un très-sincère attachement, mille fois plus que je ne vous le puis dire, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

COULANGES.

Notre grand cardinal m'ordonne toujours de vous dire, Madame, mille bonnes choses de sa part. A vue de pays, je prévois bien que je ne partirai point encore d'ici de cette semaine; Dieu veuille que ce soit pour le commencement de la suivante!

---

* 1509. — DE FLÉCHIER A LOUIS-JOSEPH DE GRIGNAN, ÉVÊQUE DE CARCASSONNE.

Le choix, Monseigneur, que le Roi vient de faire de M. l'abbé de Rochebonne pour l'évêché de Noyon, nous a tous réjouis ici, tant par l'honneur qu'il fait au clergé, que par la satisfaction que vous en avez. Il joint le mérite à la qualité, et il a tout ce qu'il faut pour remplir dignement un siége si noble et si éclatant. L'Église est accoutumée à être gouvernée par des personnes de votre sang; et il est sorti tant de grands prélats de votre famille, que celui-ci, avec ses talents personnels et ses exemples domestiques, ne peut qu'honorer sa dignité, et s'acquitter comme il faut de son ministère. Je vous souhaite une vie douce et heureuse, et suis avec tout l'attachement et tout le respect possible, Monseigneur, votre très-humble, etc.

A Montpellier, le 7[e] janvier 1708.

* 1510. — DE FLÉCHIER AU COMTE DE GRIGNAN.

Je vous dois, Monsieur, et je vous fais avec plaisir mon compliment sur le choix que le Roi a fait de M. l'abbé de Rochebonne pour l'évêché de Noyon. L'acquisition que l'Église fait d'un digne sujet, et la satisfaction que vous avez de le voir placé dans un des plus honorables siéges de France, m'obligent à vous en témoigner ma joie. Il est sorti de votre famille tant d'illustres prélats qui ont sagement gouverné de grands diocèses, et fait honneur à leur dignité, que nous espérons que celui-ci ne sera pas moins édifiant, ni moins utile à l'Église que les autres. Je souhaite que tout le cours de cette année continue à vous être heureux, et que je puisse souvent vous témoigner l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde, et le sincère et respectueux attachement avec lequel je suis, Monsieur, votre très-humble, etc.

A Montpellier, le 14e janvier 1708.

---

* 1511. — DE COULANGES A LA MARQUISE D'UXELLES.

A Choisy, mercredi 2 octobre.

C'est bien à faire à Mme Galand, quoique votre bonne voisine, à vous écrire quand je suis à ses côtés! C'est un honneur qui m'appartient, Madame, et que je disputerai toujours, même aux plus haut huppés, tout bas huppé que je sois. Vous voulez des nouvelles de Mlle de Barbesieux : est-ce que vous la voulez marier avec M. le maréchal d'Uxelles? Eh bien, il vous en faut dire, Madame : la fièvre qui l'avoit prise avant-hier à trois heures après minuit, la quitta hier d'assez bonne heure,

et lui a permis de passer une tranquille nuit, en sorte que le quinquina lui a été ordonné ce matin. Vous voyez bien que nous voilà par là hors de tout malencontre et dans l'espérance de la voir incontinent dans le chemin de la convalescence. Mme de Louvois m'ordonne de vous faire beaucoup de compliments de sa part, et de vous bien remercier de tout l'intérêt que vous prenez en ce qui se passe à Choisy. Grand nombre de ses domestiques est encore sur le grabat, mais dans un canton si reculé, que le château royal que nous habitons paroît à l'abri de toute maligne influence. Pour moi, j'y suis depuis samedi, et j'y suis venu avec cette bonne cuirasse de jeunesse et de santé qui jusques ici m'a rendu comme invulnérable. Comme le pain est fort cher, je serai ici tout le plus longtemps que je pourrai, car la dame de ce château n'y regarde pas de si près ; et par son ordre je viens d'écrire à Mme de Coulanges, non-seulement de venir vivre sous son empire, mais d'y amener encore l'anachorète Sévigné. Voici en vérité une bonne maison, Madame, et votre bonne voisine est pardonnable de la préférer à la sienne, quelque avantageux que lui soit votre voisinage, dont elle connoît tout le mérite. Rien ne lui fait tant d'honneur dans cette cour que d'être informée par vous de tout ce qui se passe et de tout ce qui se dit dans le monde. Pour son intérêt et pour le nôtre, continuez, Madame, à nous faire part de toutes vos lumières, car souvent, quelques bonnes habitudes que nous ayons à Versailles et à Marly, il nous échappe bien de petits riens qui ne laissent pas de faire plaisir Traitez-nous donc à peu près comme vous traitez M. de la Garde depuis tant d'années, et soyez persuadée que vous ne sèmerez point en terre ingrate. Je vous promets pour récompense d'augmenter votre pot-pourri de beaucoup d'herbes odoriférantes. Tous les jours il en naît quelqu'une dans mon potager ; mais le 23 août dernier

il en parut une, contre l'ordinaire, d'une très-mauvaise odeur pour toute autre personne moins ambitieuse que je ne le suis. Cependant sans me troubler, Apollon m'ayant inspiré l'air *Ah ! petite brunette,* je pris ma lyre et je chantai :

Septante et six printemps
Veulent qu'on les regrette ;
Pourtant par eux je prétends
Être un jour dans la *Gazette* :
Seroit-elle muette,
Si j'allois à cent ans?

Adieu, Madame : soyez bien persuadée que je vous honore toujours d'un culte très-particulier, et que je suis plus que personne du monde votre très-humble et très-obéissant serviteur,

COULANGES.

Que ne vous dit point votre bonne voisine ! volontiers elle voudroit vous écrire dans cette lettre pour vous marquer sa reconnoissance, mais je veux que cette lettre soit de moi tout seul.

Suscription : A Madame, Madame la marquise d'Huxelles, rue Sainte Anne. A Paris.

---

* 1512. — DU COMTE DE GRIGNAN A LE REBOURS.

Le 17 août, à Marseille, 1710.

Je connois il y a longtemps, Monsieur, la bonté de votre cœur qui ne se dément jamais pour vos amis, en aucune occasion. Comme je ne puis douter que vous n'ayez beaucoup contribué par vos soins obligeants à ce que M. Desmarets a fait pour moi, vous ne devez pas douter aussi que je n'y sois très-sensible, et très-persuadé

en même temps que vous auriez mieux fait s'il avoit été en votre pouvoir. M. de Simiane profitera de ce secours, et ce n'est pas une chose indifférente pour moi qu'un aussi agréable établissement que celui qui le regarde présentement : vous comprenez assez, Monsieur, combien je devois sentir vivement le triste état où je le voyois comme abandonné par le malheur de son étoile, et vous jugerez par là combien ma reconnoissance y doit être proportionnée. Quant à moi, Monsieur, je resterai toujours dans la même tristesse de situation, c'est-à-dire au milieu d'une grande province où il faut représenter, environné d'officiers de troupes de terre et de mer qu'on ne peut laisser sans subsistance : je me flatte que vous ne désapprouverez pas que j'entre dans ce petit détail avec vous, et que vous voudrez bien m'accorder votre attention et la continuation de vos bontés.

Vous aurez su, Monsieur, l'heureux événement du port de Cette en Languedoc par l'extrême diligence de M. le duc de Noailles et les soins de M. de Roquelaure. Ce dernier avoit demandé au Roi les bataillons des galères et de marine, ne comptant pas que la flotte ennemie dût venir se présenter sur nos parages de Marseille : ces troupes étoient ma seule ressource depuis que M. de Barvick avoit appelé auprès de lui toutes celles de terre que j'avois en Provence ; j'ai pris la liberté de les garder jusques à ce que les ennemis aient disparu de dessus nos côtes, et que j'aie été informé qu'ils sont à Envay sur la côte de Gênes pour y embarquer de nouvelles troupes qui leur viennent de Naples. J'ai depuis fait marcher en Languedoc par les ordres de la cour un bataillon des vaisseaux ; celui des galères qui m'est demandé avec instance par M. de Roquelaure ne sauroit se mettre en marche faute de dix mille francs pour leur acheter des souliers et des chausses, laquelle somme il n'a pas été au pouvoir à M. Arnoul, intendant de ga-

lères, de rassembler dans toute notre province, dont la caisse est à sec. Voilà, Monsieur, où nous en sommes, attendant qu'il plaise aux ennemis de faire à leur retour d'Envay quelque tentative sur nos côtes. Bien des raisons doivent faire espérer que ce ne peut être leur projet, mais bien plutôt sur Monaco, s'ils en ont un, mais auquel je n'ai pas plus de foi présentement que j'en ai eu dès le commencement de la campagne, regardant toujours les bruits que Monsieur de Savoie en faisoit répandre comme un amusement et un dessein de déposter, s'il avoit pu, M. de Barvick de l'admirable situation où il s'est mis sur toutes nos frontières de Dauphiné et de Provence. De ce côté-là ce général me mande qu'il ne craint plus rien sur les montagnes où il est placé, et nous attendons quels seront les mouvements de la flotte, qui dans les apparences doit se tourner vers Barcelone.

J'ai cru, Monsieur, que vous ne seriez pas fâché d'apprendre l'état où nous nous trouvons. Il me reste à vous demander la continuation de l'honneur de votre amitié : personne ne l'estime et ne la souhaite plus que je fais, et ne peut être avec plus de passion et d'attachement que moi votre très-humble et très-obéissant serviteur,

GRIGNAN.

Oserois-je vous conjurer, Monsieur, de faire souvenir M. et Mme de Chamillart de la reconnoissance et du respect infini que je conserve pour eux?

---

* 1513. — DE COULANGES A GAIGNIÈRES.

Ce mardi matin [17 mars].

Je vous suis très-obligé, Monsieur, de l'honneur de votre souvenir ; c'est une marque de la continuation de

votre amitié, à laquelle je suis très-sensible; mais je suis très-affligé de l'état où vous êtes, et je ne manquerai pas jeudi prochain d'en aller moi-même savoir des nouvelles. Je souhaite fort que vous m'en donniez de meilleures que celles que vous m'apprenez par votre billet.

Votre cabinet mérite bien l'immortalité, et pour y parvenir, vous ne pouviez mieux faire que de le joindre à celui de Sa Majesté; mais je souhaite fort que tant que vous vivrez, elle vous donne largement des marques bien effectives de la reconnoissance qu'Elle en doit avoir : le présent le mérite bien. Je vous remercie par avance, Monsieur, de la grâce que vous me voulez bien faire de me dire comment tout cela s'est passé : vous ne pouvez en faire confidence à personne qui prenne plus d'intérêt que je le fais en tout ce qui vous regarde, qui vous honore et vous estime plus que je le fais aussi, ni qui soit plus sincèrement et plus tendrement que je le suis votre très-humble et très-obéissant serviteur,

COULANGES.

Je crois que vous savez bien que nous avons perdu dimanche dernier M. le maréchal de Choiseul. Comme il n'avoit que huit mois plus que moi, c'est une pierre dans mon jardin. Nous en sommes très-affligés, Mme de Coulanges et moi : c'étoit un ami de plus de cinquante ans, avec qui nous avons toujours eu une liaison très-particulière, dont on ne pouvoit assez admirer la valeur et le désintéressement par n'avoir rien qui ne fût au service de ses amis. C'est une grande perte pour tous les Choiseuls qui sont sur la terre, qu'il secouroit dans tous leurs besoins.

Suscription : A Monsieur, Monsieur de Gaygnières.

LETTRES DE DATE INCERTAINE

ET FRAGMENTS.

---

1. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE LA FAYETTE.

A Paris, le mardi 24e.

Vous savez, ma belle, qu'on ne se baigne pas tous les jours ; de sorte que pendant les trois jours que je n'ai pu me mettre dans la rivière, j'ai été à Livry, d'où je revins hier, avec dessein d'y retourner quand j'aurai achevé mes bains, et que notre abbé aura fait quelques petites affaires qu'il a encore ici. La veille de mon départ pour Livry, j'allai voir Mademoiselle, qui me fit les plus grandes caresses du monde ; je lui fis vos compliments, et elle les reçut fort bien ; du moins ne me parut-il pas qu'elle eût rien sur le cœur. J'étois allée avec Mlle de Rambouillet, Mme de Valançay et Mme de Lavardin. Présentement elle s'en va à la cour, et cet hiver elle sera si aise, qu'elle fera bonne chère à tout le monde.

Je ne sais point de nouvelles pour vous mander aujourd'hui, car il y a trois jours que je n'ai vu la Gazette. Vous saurez pourtant que Mme des N*** est morte, et que Trévigni, son amant, en a pensé mourir de douleur; pour moi, j'aurois voulu qu'il en fût mort pour l'honneur des dames.

Je suis toujours couperosée, ma pauvre petite, et je fais toujours des remèdes; mais comme je suis entre les mains de Bourdelot, qui me purge avec des melons et de la glace, et que tout le monde me vient dire que cela

me tuera, cette pensée me met dans une telle incertitude, qu'encore que je me trouve bien de ce qu'il m'ordonne, je ne le fais pourtant qu'en tremblant. Adieu, ma très-chère : vous savez bien qu'on ne peut vous aimer plus tendrement que je fais.

---

* 2. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

.... Enfin l'absence est affreuse, je ne m'y accoutume point; au contraire, j'en suis toujours plus affligée : notre destinée est étrange. Je ne comprends point ce grand mystère que vous faites de la providence de Dieu : je ne trouve rien au monde de si aisé à comprendre dès qu'on veut bien le regarder comme le créateur de toutes choses et le maître absolu de toutes ses créatures et de son univers. Il fait agir nos volontés selon les fins qu'il a réglées : par exemple, sans aller plus loin, il veut que je vous aime d'une inclination et d'une tendresse extraordinaire; il lui plaît de mêler dans votre établissement, que nous avons voulu, des absences cruelles pour nous mortifier, pour nous faire souffrir : nous en faisons l'usage qu'il lui plaît. Nous nous retrouverons, ma bonne, par cette même volonté. Je la vois, je la regarde toujours au travers de mille amertumes : il me semble que toutes les causes secondes sont autant de mains qui exécutent les volontés de Dieu. Nous ne laissons pas d'agir librement, nous voulons faire ce que nous faisons : il est le maître de nos volontés, il nous les tourne comme il lui plaît; quand elles sont bonnes, elles viennent de la grâce; quand elles sont mauvaises, ce sont des abandonnements, que nous méritons toujours, puisque Dieu n'est point obligé de nous tirer de notre misère qu'autant qu'il lui plaît, gratuitement, par bonté : ainsi nous ne devons jamais nous plaindre.

Il faut regarder tous les maux qui sont dans le monde, toutes les hérésies, tous les aveuglements, tous les meurtres, comme des volontés souveraines dont il sait tirer tous les biens qu'il lui plaît, et qui pour nous être inconnues n'en sont pas moins dans l'ordre de sa providence.

Je suis au désespoir d'avoir donné liberté à ma plume de parler sur ce sujet : vous me désapprouverez, et je hais toujours de vous déplaire. Je parlerois longtemps sur ce chapitre, mais je me sais fort bien taire aussi.

---

* 3. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Je gardois cette feuille pour mon fils, mais il est en compagnie ; et comme vous êtes pointilleuse et difficile, je craindrois que vous ne voulussiez encore interpréter mon apostille : de sorte, ma bonne, que je veux vous dire encore que vous avez sans contestation cette place dans mon cœur comme vous le pensez ; mais il n'est pas juste que je sois si bien chez vous : vous êtes trop aimable et trop bonne, vous me gâtez. Vos lettres me font un plaisir sensible, mais je prends sur moi de vous conjurer de les retrancher, quand vous êtes accablée d'affaires.

Je n'ai point de réponse de M. de Berbisy : avez-vous frappé à cette porte? M. Gauthier ne vous est-il pas d'un bon secours? Parlez-moi de vous, ma chère Comtesse, d'Enfossy, de vos affaires. Est-il vrai que l'Archevêque va à Paris? Rochon me le mande avec mille protestations de vous servir avec son zèle ordinaire. Adieu, mon enfant : je rends mille grâces à vos aimables Grignans, à M. de la Garde ; vous ne les oubliez jamais, ne m'oubliez pas aussi près d'eux. J'embrasse

Pauline : elle n'est point laideron; mon fils ne souffre pas ce mot; il vous embrasse et son épouse aussi.

Suscription : Pour ma chère Comtesse.

---

* 4. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce 20e décembre.

Je fis hier, ma bonne, une des choses que vous voulez que je fasse, je pris médecine. Je vis fort peu de monde; M. du Coudray en fut, nous causâmes assez bien; j'aime toujours son esprit, et ses manières qui font les grossières et que je trouve très-polies. Aujourd'hui j'ai demandé permission au lendemain de ma médecine d'aller voir M. de Pompone : elle me l'a permis; il y a longtemps que je ne l'avois vu; nous avons bien parlé de vous, et de la manière dont vous avez charmé M. du Coudray, sans qu'il lui coûte un soupir de votre absence; il étoit présent. J'ai vu ensuite Mme de Vins; Monsieur le chevalier y présentoit Mlle de la Charce, autrement la *guerrière Pallas;* elle nous a conté ses dernières campagnes avec beaucoup d'esprit.

---

5. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Paris, ce 22e décembre.

Croiriez-vous bien, Monsieur, que Monsieur l'archevêque d'Arles, tel que vous le connoissez par tant de choses qui le rendent si distingué, et si digne d'être honoré et révéré de tous ceux qui le connoissent, m'ordonne de vous écrire pour vous recommander ses inté-

rêts dans une affaire dont vous êtes le juge? En vérité, Monsieur, je ne sais comme je dois me prendre à vous faire cette sollicitation, sachant très-bien que rien ne se peut ajouter aux sentiments de respect et de considération que vous avez pour lui, et que vous êtes disposé, autant qu'on le peut être, à lui rendre une bonne et favorable justice; je ne vois donc pas que j'aie autre chose à faire ici qu'à vous remercier par avance de la joie que vous aurez de le servir, et....

---

6. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

.... le gouverneur. Pour l'affaire de Monsieur d'Arles, elle a été jugée désagréablement. Le promoteur est obligé de venir rendre compte de son ordonnance. C'est Monsieur de Paris qui fait cet arrêt; Monsieur d'Arles l'a cru de ses amis, mais il a oublié qu'il l'est beaucoup plus de M. Roze. Je ne puis rendre compte à Monsieur l'Archevêque d'une chose qui a si mal réussi. Il y a grande différence en vérité de notre bon pape à notre archevêque. On dit des merveilles de ce saint-père, et cela retombe en louanges sur notre cardinal.

Pour Monsieur de Paris, ce sont d'autres merveilles : il a emporté contre les commissaires qui avoient la conscience plus délicate que lui, que le Roi peut mettre des abbesses à plusieurs couvents de filles, surtout aux Cordelières, et cela commence à s'exécuter avec un bruit et un scandale épouvantable. Ces quatre commissaires qui se signalèrent contre lui furent MM. Pussort, Boucherat, Pommereuil et Fieubet. Ils prirent le parti de l'Église, et l'Archevêque celui de Beelzebut; ils étoient quatre contre trois. Sa Majesté rendit la partie égale pour les voix, et fort inégale par la puissance. Vous

voyez le côté où il pencha, de sorte qu'il jugea et gagna sa propre cause. On a pris six filles à Chelles pour être abbesses deçà et delà. La d'Oradour n'en est pas, dont elle est tout à fait mortifiée, car elle a entièrement l'esprit et la vocation de la petite cour orageuse des abbayes.

---

* 7 — DE COSTAR A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Madame,

J'espère que vous n'aurez point désagréable le petit présent que je vous fais de mon dernier Livre. Mme la marquise de Lavardin m'en a comme répondu, et j'ai appris de vous que cette excellente marquise n'étoit guère moins un habile homme qu'une honnête femme, et qu'elle avoit une certaine tête de chancelier pleine d'un sens très-exquis, et d'un jugement solide qui n'étoit pas sujet à se tromper. Pour moi, Madame, je pense qu'il n'y aura point de vanité de me figurer que vous recevrez de ce livre une sorte de plaisir, que ne sauroient vous donner les ouvrages de ce siècle les plus achevés : c'est qu'en le lisant soigneusement, vous aurez la joie de voir que dans un si grand nombre de lettres, qui n'ont point été désapprouvées, il n'y en a pas une qui soit du prix des moindres qui vous échappent tous les jours sans méditation et sans effort, et qui coûtent bien plus à votre main qu'à votre esprit. Encore que ce contentement soit celui de tous que je devrois moins vous souhaiter, je ne laisse pas de vous le desirer de tout mon cœur, tant votre gloire m'est chère aux dépens même de la mienne, et tant je prends de part à votre belle réputation. Tout ce que j'appréhende, Madame, c'est que votre modestie, qui est excessive, ne vienne troubler ce divertissement innocent, et ne vous fasse en cette occasion le même tort qu'elle vous a fait en plusieurs autres. En

effet, dans le peu de temps que j'ai eu le bonheur de vous entrevoir, je me suis aperçu qu'encore que toutes les honnêtes personnes qui savent débiter agréablement les vérités obligeantes vous eussent répété cent fois que vous étiez toute remplie de charmes et d'agréments, que rien n'étoit plus inimitable que votre air galant, et rien de plus beau que le feu qui brille dans vos yeux, et dans toutes vos paroles, néanmoins vous n'étiez persuadée que très-foiblement de toutes ces choses. Je vous en plains, Madame : si vous étiez plus crédule, vous en seriez plus heureuse, et la bonne opinion de vous-même feroit votre bonne fortune. Toutefois pour m'en consoler, je veux m'imaginer que vous en seriez moins bonne, moins civile et moins humaine, et que vous ne recevriez peut-être pas de si bonne manière les protestations que je vous fais de vouloir être toute ma vie,

Madame,

Votre très-humble, etc.

---

* 8. — DE MADAME DE GRIGNAN A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Ce 9 octobre.

L'on ne sauroit apprendre sans frémir la perte que vous avez faite, Madame; elle est accompagnée de si cruelles circonstances, qu'il n'est pas besoin d'être à vous autant que j'y suis pour en sentir toute l'amertume. Je voudrois que mes sentiments pussent affoiblir les vôtres ; mais c'est un bien que l'on ne sauroit faire, quoique l'on partage bien sincèrement la douleur des personnes que l'on honore. C'est en vous-même, Madame, que vous trouverez vos secours et votre force, par l'acquisition que vous avez faite depuis longtemps de beaucoup de soumission et de vertu. Je vous honore et vous

admire plus que personne, et je suis, Madame, avec beaucoup de vérité, votre très-humble et très-obéissante servante,

La comtesse DE GRIGNAN.

---

* 9. — DE MADAME DE GRIGNAN A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Monsieur de Grignan va vous rendre ses devoirs : je vous aurois rendu les miens, Madame, s'il ne me laissoit pour garder à vue M. le chevalier de Grignan, qui est si malade, que l'on ne comprend point qu'il soit en chemin en cet état : c'est une merveille que nous ne demeurions pas à chaque hôtellerie. Il ne nous en a coûté que deux jours de séjour [à] Auxerre; mais il m'en coûte aujourd'hui, Madame, d'être privée de l'honneur de vous voir, et c'est une grande augmentation au chagrin qui m'accompagne dans tout ce voyage. J'aurois été ravie de vous renouveler l'idée d'une personne qui vous honore parfaitement, de jouir un moment de votre aimable conversation, de voir votre jolie famille et votre beau château. Plaignez-moi, je vous supplie, Madame, de perdre tant de biens, et sachez-moi quelque gré de le sentir vivement. Je suis, Madame, plus parfaitement que je ne puis vous le dire, votre très-humble et très-obéissante servante,

La comtesse DE GRIGNAN.

Suscription : A Madame, Madame la comtesse de Guitaut. A Espoisse.

---

* 10. — DE MADAME DE GRIGNAN A LA COMTESSE DE SÉVIGNÉ.

A Grignan, le 22.

Je suis très-touchée, Madame, de l'état où vous me représentez M. le comte de Sévigné; je crains fort que les premières nouvelles ne m'apprennent que nous l'avons perdu, et je vous assure, Madame, que je sentirai vivement cette perte : je l'honore, je l'aime, je compte sur son amitié : toutes ces liaisons, Madame, sans compter celle de la parenté, me rendent bien sensible à votre malheur et me le font partager bien sincèrement. Je voudrois être en lieu de pouvoir vous garantir de celui de perdre la députation que vous avez eue de M. le comte de Toulouse; mais de Provence on ne peut guère bien solliciter. Je ne doute pas que vous n'ayez écrit à mon frère : il est à portée de vous rendre service; je lui ai mandé que je le priois de redoubler son zèle pour vos intérêts, puisque je ne puis faire agir le mien; je connois trop ses sentiments pour croire qu'il omette rien de tout ce qui pourra faire réussir ce que vous souhaitez. Si je puis dans les suites vous être utile, ou M. de Grignan, faites-nous la grâce de compter sur nous et de nous employer avec confiance. Je plains Mademoiselle votre fille : je sais qu'elle est très-aimable, et qu'elle profite fort de tous les soins que vous prenez de son éducation; il faut espérer que Dieu prendra soin de son établissement et vous donnera cette consolation dans les malheurs qui vous menacent et que je crains avec vous. Je suis, Madame, votre très-humble et très-obéissante servante,

La comtesse DE GRIGNAN.

11. — DE MADAME DE GRIGNAN A VARANGEVILLE.

A Grignan, ce 7 juin.

On me vient chercher au bout de la terre, Monsieur, pour être présentée à vous; c'est me faire bien de l'honneur; c'est aussi en faire à votre constance de croire qu'une longue absence ne diminue point les bontés dont vous m'avez honorée. Je n'ai osé, Monsieur, en juger autrement que M. Pernot; et pour le confirmer dans une opinion si avantageuse, j'ai pris la plume sans hésiter pour vous demander ce qu'assurément, Monsieur, vous lui accorderez bien sans aucune recommandation. La justice qu'il souhaite et que des personnes que je considère beaucoup m'ont priée de solliciter pour lui, est un bien que l'on trouve chez vous, malgré le crédit des parties adverses qui tenteroient de l'empêcher; ainsi je crois M. Pernot très-bien protégé par son bon droit, et il me semble, Monsieur, que je le dois remercier de l'occasion qu'il me donne de vous faire souvenir de moi, et de vous assurer qu'au bout du monde j'honore et respecte votre vertu autant qu'elle le mérite. Je suis très-parfaitement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante,

La comtesse DE GRIGNAN.

Permettez-moi, Monsieur, de faire mes compliments à Mme de Varangeville, et de vous faire ceux de M. le chevalier de Grignan, qui vous assure de ses respects. M. de Grignan est en Provence pour quelque temps.

* 12. — DE MADAME DE GRIGNAN A ***.

A Mazargues, ce 28 mai,
au coin du feu.

Vous nous aviez laissé espérer, Monsieur, que vous nous ménageriez quelques-uns de vos moments, et que Marseille partageroit avec Aix les temps qu'il vous est libre de donner à l'une ou à l'autre de ces deux belles villes : l'attente où nous étions commence à nous paroître bien longue, et nous avons lieu de craindre que l'hiver de la Pentecôte ne détruise et vos projets et nos espérances.

Cependant, Monsieur, puisque vous voulez que les affaires vous poursuivent à Aix, il faut bien vous aller importuner comme les autres, et au lieu d'égayer un peu ma sollicitation à Mazargue, me voici une triste cliente à la porte de votre cabinet, vous demandant bien au delà de justice. Je ne m'en tiens pas, Monsieur, avec vous à ce que vous ne refusez à personne ; il me faut des grâces qui s'accordent rarement. Ce qui donne la confiance de vous les demander, c'est que vous nous paroissez un intendant d'une espèce toute particulière, et chez qui la pitié, la charité, ont autant d'accès que la justice : nous avons un grand besoin de cette pitié, de cette charité, pour tirer d'affaire ce pauvre Bouvery. Je voudrois bien que ma fille pût passer du cabinet de M. de Chamillart dans le vôtre; elle a disposé le ministre tout aussi favorablement qu'il est possible, et nous ne serions pas trop mal fondés à croire qu'elle auroit le même crédit dépourvue de ce secours : nous devrons tout à votre bon cœur, Monsieur, et vous en serez plus digne de notre admiration et de notre reconnoissance. Je suis votre très-humble et très-obéissante servante,

La comtesse DE GRIGNAN.

* 13. — DE LA COMTESSE DE GRIGNAN A ***.

Vous apprendrez par la belle voyageuse les détails de notre course à la grotte, et vous saurez que le mauvais temps n'a point empêché notre caravane de s'acheminer au milieu des rigueurs de la saison; des chemins affreux, de la boue jusques aux genoux, un guide plus qu'octogénaire nous laissant à moitié chemin.... en fureur, et mille autres incommodités n'ont pu nous décourager. Dussiez-vous en avoir du dépit, je ne vous tairai pas l'ennui que nous a causé votre absence : jamais vous n'avez été plus desiré que cela; c'est une petite satisfaction qu'il faut bien donner à votre vanité pour vous dédommager d'un contre-temps aussi fâcheux. Le P. Bouhours me prie de vous faire tenir cette épître pour avoir votre sentiment. Je ne crois pas que vous en soyez plus content que moi : c'est beaucoup, car vous savez que je ne suis pas trop difficile sur ces sortes de pièces-là. Ne m'oubliez pas auprès de notre bonne religieuse. Adieu, Monsieur, et surtout point de rancune.

La comtesse DE GRIGNAN.

---

* 14. — DE BARBIN A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ.

Mademoiselle,

L'estime particulière que je sais que Mlle des Jardins fait de vous, m'oblige à vous présenter ce Recueil de quelques-unes de ses lettres, et à vous demander en leur faveur une protection, que le beau sexe est obligé en quelque sorte d'accorder à tous ses ouvrages. Ceux-ci sont d'un caractère à dépendre du jugement d'une ruelle galante plutôt que de celui de l'Académie; et comme je les imprime en son absence, et sans son ordre, je me

trouve chargé de leur succès. Ayez la bonté de le rendre favorable, Mademoiselle, s'il vous plaît. Vous êtes toute propre à ranger la cour du parti que vous soutiendrez, et le suffrage de Madame votre mère est une autorité pour tout ce qu'il y a d'esprits délicats dans notre siècle, dont aucun ne s'est dispensé jusques ici. Comme c'est cette considération qui m'a inspiré la liberté que je prends, c'est par elle que je prétends l'excuser, et obtenir la permission de me dire,

Mademoiselle,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BARBIN.

---

* 15. — DU COMTE DE GRIGNAN A D'AIGLUN.

Le 22e août, à Grignan.

J'ai reçu votre lettre du 15e de ce mois, mon cher Monsieur, dans laquelle je vois la continuation de vos soins obligeants pour ce qui regarde mes intérêts : vous voulez bien que je vous conjure de ne relâcher point, et de faire entendre, s'il vous plaît, à votre consul de Lesmées, que vous ayant donné parole d'entrer dans mes sentiments, il ne doit pas vous y manquer; que jamais affaire ne m'a tant regardé que celle de M. de Maillanes, et quoique du côté de la cour j'aie tout ce que je voudrai, je serois pourtant bien aise de faire les choses de l'agrément de la province, et de faire voir à Sa Majesté que quand il me plaît, j'ai les consuls à ma dévotion. Vous voyez bien, mon cher Monsieur, étant de mes amis comme vous êtes, que c'est un coup d'État pour moi; enfin si le consul de Lesmées veut avoir des amis, il en aura un en moi, qui ne lui manquera jamais, et un ami sûr, au lieu que les autres le sacrifieront mille fois au

moindre petit intérêt qui leur en reviendroit. Vous pouvez assurer tous les autres de la même chose. Ne trouvez donc pas mauvais, mon cher Monsieur, que j'aie recours à vous, comme à un homme en qui j'ai la dernière confiance et dont l'amitié m'est chère : quand j'ai une bonne fois conçu bonne opinion des gens, je m'abandonne à leur amitié. Pressez donc vos amis, tirez-en parole pour l'affaire de M. de Maillanes, et faites-moi la grâce de me le mander. J'ai envoyé le maréchal des logis de mes gardes dans toutes les communautés pour leur demander leur parole. Faites parler de ma part à celu de Digne, je vous en conjure, et surtout pardonnez-moi toutes les fatigues que je vous donne, et me conservez l'amitié que vous m'avez promise : je l'estime autant qu'elle mérite de l'être, et suis assurément plus à vous qu'à homme du monde.

GRIGNAN.

Écrivez-moi, je vous prie, sans cérémonie, comme je vous écris.

Suscription : Monsieur d'Aiglun, conseiller du Roi en son parlement de Provence.

---

* 16. — DU COMTE DE GRIGNAN A LA MARQUISE D'UXELLES.

Je laisse à tout ce qui compose le château de Grignan le soin de répondre en corps de famille à votre aimable poésie, Madame la marquise. Pour moi, qui ai des raisons secrètes de parler de mon chef, je répondrai en mon petit particulier, et me sers des premières forces d'une pauvre tête qui a été un peu ébranlée, et que l'ouvrage que j'entreprends n'est guère propre à raccommoder, pour chanter :

Quand vos aimables vers nous élèvent un *buste*,
Vous échauffez ma veine au milieu des *glaçons*,
Et vous en cueillerez les premières *moissons* :
Excusez si ma voix n'est pas assez *robuste*.

Vous auriez pu briller dans le siècle d'*Auguste* :
Chez vous du savoir-vivre on donne des *leçons*,
Marquise; et ce n'est point vous conter des *chansons*
Que trouver votre esprit des esprits le plus *juste*.

Votre amitié suffit pour donner de l'*orgueil*;
Mériter près de vous un favorable *accueil*,
C'est aux plus grands chagrins opposer une *digue*.

Pour plaire il vous fallut peu jouer de *ressorts*;
Si de faveurs pour moi l'on vous eût vu *prodigue*,
L'on me verroit encor dans mes premiers *transports*.

---

* 17. — DE L'ABBÉ DE GRIGNAN A ***.

Monseigneur,

Je ne sais que depuis très-peu de temps les bontés que vous avez eues pour moi dans votre voyage de Rome, et les sollicitations pressantes que vous avez faites plusieurs fois au pape pour m'obtenir des bulles gratis ; j'ai même ignoré jusques à cette heure que la lettre que je me donnai l'honneur d'écrire sur ce sujet à Votre Éminence lui eût été rendue : je pense qu'elle n'a pas assez méchante opinion de moi pour croire que si j'eusse été averti plus tôt de ces obligations, j'eusse été si lent à vous donner des marques de ma respectueuse reconnoissance. Ce n'est pas qu'avec vous, Monseigneur, cet empressement n'est pas une chose absolument nécessaire : vous en avez encore un plus grand à oublier les biens que vous faites et à dispenser les gens de vous être obligés. Cependant, Monseigneur, je vous le suis autant

qu'on le peut être, et j'en ai tous les sentiments que je dois avoir; et quoique je me doive la justice de croire que Mme de Grignan a eu beaucoup de part à ce que vous avez fait en ma faveur, je ne veux pourtant pas la charger d'aucune reconnoissance; et je prétends la garder tout entière pour moi, trop heureux si je pouvois vous en donner des marques telles que je souhaiterois. Soyez cependant bien persuadé, Monseigneur, qu'on ne peut être avec un plus profond et plus véritable respect que je suis,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'abbé DE GRIGNAN.

---

* 18. — DE MADAME DE COULANGES A LAMOIGNON.

A Brevannes, vendredi au soir.

Quel endroit du monde habitez-vous, Monsieur? moi qui m'accommode si bien d'ignorer tout ce qui s'y passe, je sens bien qu'il faut que je sois instruite sur ce qui vous regarde. Ayez donc la bonté de me faire savoir si vous êtes de retour de tous vos grands voyages, si vous vous portez bien de vos eaux. Vous me parlez d'une manière si vive sur la douleur que vous avez eue de quitter Monsieur votre frère, que j'en ai été attendrie. Bien des gens disent qu'ils aiment bien, mais cela n'est què trop vrai en vous, et vous l'avez bien éprouvé. Avouez que voilà le besoin que vous aviez des eaux; mais les eaux passent et font bien; tout passe aussi. Cette réflexion soutient dans la solitude, où j'ai pourtant bien envie d'avoir l'honneur de vous voir; mais vous avez trop d'affaires pour que je puisse espérer une de vos visites; ainsi, Monsieur, j'irai à Paris uniquement pour vous,

et me tiendrai très-bien récompensée de mon voyage si vous me donnez quelques moments.

Suscription : A Monsieur, Monsieur de Lamoignon.

---

* 19. — DE MADAME DE GRIGNAN.

A SON MARI.

Si ce major s'en retourne, je le chargerai d'une petite lettre de douceur; j'y joindrai les nouvelles que je pourrai attraper : elles sont rares, et les plus considérables sont légères, quand on en retranche les médisances qui égayent la conversation.

* A MADAME DE SIMIANE, SA FILLE.

Je ne sais d'attrait nouveau à Marseille, que la présence de M. de Ventadour, qui a choisi ce domicile pour cet hiver; cette compagnie me gâte fort le soleil de Provence; M. de Ventadour me paroît une violente éclipse.

Je m'afflige de l'anéantissement des grandes maisons : c'est une parure de moins au monde.

Sa jeunesse surannée me fait aimer votre jeunesse prématurée.

J'ai fort regretté notre sœur du Janet; mais pourquoi? C'est une sainte et elle étoit martyre.

Quoique nous n'ayons pas grand'chose à nous dire, cela ne vous dispense pas de m'instruire de ce qui vous

regarde, puisque votre silence ne me dispense pas de sentir pour vous bien de l'amitié.

Les circonstances de la mort subite de Monsieur sont dignes de grandes réflexions; mais d'ordinaire les réflexions n'agissent que sur les personnes qui en ont le moins de besoin et qui sont déjà bien disposées.

Je fais peu d'attention à l'espèce; il n'y en a que de deux façons : ce qui ne se fait pas une fois se répare l'autre.

Vous avez trouvé le secret de me rendre attentive en me parlant de votre cœur et de votre amitié. J'ai pesé vos expressions; j'y aurois cru de l'exagération, si je ne vous croyois assez exacte sur la vérité pour ne pas dire une parole qui ne serve à l'exprimer. Je suis très-touchée de vos sentiments, et de pouvoir faire votre joie ou votre peine par la manière dont je vivrai avec vous; je n'en saurois changer quand votre cœur fera son devoir : c'est lui qui est ma règle et qui détermine mes démonstrations. Vous êtes devenue si raisonnable, si dégagée des sentiments qui font les conduites bizarres et capricieuses, que je puis vous répondre de moi, parce que je me réponds de vous. J'ai fort envie que nous éprouvions l'une et l'autre l'égalité et la douceur d'un commerce aimable et tendre. J'ai fort envie de vous avoir auprès de moi, mais je me pique d'amour pur et désintéressé; vous savez que je connois la richesse des privations; le bonheur de s'y accoutumer est le plus réel de la vie.

Le roi d'Espagne a rempli toutes les lettres comme il remplissoit tous les esprits et toutes les conversations. Ne seriez-vous point curieuse de voir en ce pays Messieurs les princes? C'est une belle occasion de leur en

faire les honneurs. Mais il ne faut point tenter le jeune Télémaque de s'arrêter dans le cours de ses voyages, ni lui présenter quelqu'un de plus aimable qu'Eucharis et qu'il auroit peut-être plus de peine à quitter : cette raison vous retiendra.

Je suis peu surprise de vos prospérités chez M. et Mme de Chamillart : ce n'est pas à leur bonté et à leur égalité que vous devez leur constance, c'est à vous et à leur bon goût. Je ne vous parle point de mon retour, parce que ce discours est inutile à vous qui savez mes sentiments, et au monde qui ne s'en soucie point.

Le simple récit de l'accident du chevalier de Grignan suffit pour vous faire faire toutes les réflexions au grand mépris de la prévoyance et de la prudence humaine : il vient ici pour éviter les douleurs, et il y trouve des accidents qui lui font souffrir des douleurs insupportables.

On ne peut mander une maladie d'une manière plus propre à rassurer que vous me mandez celle de mon frère ; cela s'appelle une maladie digne d'envie : c'est la peur d'avoir la migraine qui le retient dans sa chambre, qui rassemble le monde chez lui, qui vous amuse tous. En vérité je le plaindrai quand il jugera à propos de se guérir.

J'ai su votre voyage de Champlâtreux ; je me suis représenté vos plaisirs ; ils auroient été plus parfaits, si le malheur au jeu ne les avoit troublés. Je suis dans l'épreuve de cette sorte de tribulation : la *comète* déconcerte ma tranquillité, comme les *as rouges* démontent M. de Grignan. Mme de Richebonne fait avec moi la récolte de ce qui manque à la médiocrité de ses revenus,

et je suis sa dupe, sans pouvoir me corriger de mal jouer ni de jouer.

Il faut faire un effort pour tirer M. de Simiane d'une charge de subalterne, bonne pour y passer, et humiliante quand on séjourne trop longtemps.

J'ai eu ici Mme de Simiane ; elle est cent fois plus jeune que vous, mais toujours utile à sa famille par son attention habile. Elle est inquiète de ces mouvements de troupes qui présagent la guerre. Je ne sais si elle sera aussi effective qu'elle est apparente ; mais il y a bien assez de l'apparence pour effrayer.

On m'a dit que le P. le Rat avoit succédé au P. Malinco ; cela fera des *rates*, ou des *ératées*, ou bien des *ratières ;* la terminaison n'empêche pas que la conduite ne soit solide.

On n'obtiendra jamais ma compassion par quelque chose d'aussi desirable à mes yeux que la fécondité.

Adieu, ma fille : le soleil dore nos montagnes ; les troupeaux bondissent dans nos champs ; la joie et la vigilance animent tous les acteurs.

La jeunesse a ses peines comme les autres âges, et plus rudes à proportion de ses plaisirs ; c'est une compensation que la justice divine observe pour la consolation et humiliation de tous les mortels, afin qu'ils soient tous égaux et n'aient rien à se reprocher.

Je trouve mon fils d'un esprit si ferme, si raisonnable et si augmenté en mérite, que je suis ravie d'avoir le loisir de le connoître à fond ; car à Paris ce ne sont que des moments, on ne sait ce qu'on voit.

L'esprit de Mme de Fortia est vif, et la charité n'a point encore diminué l'agrément de sa conversation.

Le mot d'*adieu* est bon à retrancher à deux cœurs sensibles et à deux santés délicates; je me suis donc dérobé, et à vous ce cruel moment.

L'abbé de Bussy m'a fait confidence qu'il n'a point vu de dévote qu'on ait tant d'envie de revoir que vous : difficilement trouverez-vous meilleure compagnie et plus au goût que je vous ai vu d'un badinage aisé et gai. Je vous devois l'un à l'autre.

---

* 20. — DU CHEVALIER DE GRIGNAN.

A MADAME DE GRIGNAN, SA BELLE-SŒUR.

Tous vos parents vous embrassent. Moi qui suis parent, je vous embrasse aussi, ma chère sœur. Nous sommes ici dans la lecture des ouvrages de ma sœur qui ont pour titre : *Abrégé des vertus de notre sœur une telle.* Elle y rapporte qu'une béate avoit tant de faim après une maladie, qu'elle mangeoit du bois; enfin le diable la tenta, elle mangea du pain bis; le confesseur sachant que c'étoit par une faim qui suivoit une maladie, au lieu de lui ordonner une pénitence, lui dit d'en manger tous les matins autant.

---

* 21. — EXTRAIT DE LETTRES DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE LUÇON (BUSSY RABUTIN).

A MADAME DE GRIGNAN.

Je voudrois être avec vous dans ce bois de Saint-An-

diol, à vous dire au pied d'un ormeau, ce qui ne s'y est jamais dit, qu'on ne peut être avec plus de respect, etc.

Je le crois, Madame : la règle est d'un grand prix pour le bon goût; mais la règle naturelle, quand on l'a, n'a pas besoin de l'art, et ne peut être que dangereuse avec lui : elle rend trop scrupuleux, elle éteint le feu de l'imagination, on est toujours le compas à la main, rien n'échappe et on ne laisse plus rien échapper. Que deviendront tous ces endroits vifs des Italiens devant votre critique ?

Je crois que c'est un des plus grands charmes de l'amour de passer pour ce qu'on vaut auprès de ce qu'on aime. La vanité cherche son compte dans cette passion presque autant que la volupté. L'amitié, qui est plus raisonnable et par conséquent plus clairvoyante, manque de ce charme.

La fantaisie de faire mon devoir m'a pris comme une autre.

Pour être cru de vous, Madame, vous me faites toujours retrancher de la vérité.

Je m'aperçois toujours, Madame, que votre vue porte mille fois plus loin que la miène : vous voyez distinctement des objets que je ne me doute pas qui soient au monde, et peut-être cela vous fait-il négliger ceux qui sont grossiers et palpables, et qui, pour parler vulgairement, crèvent les yeux.

J'en suis avec la fortune à vouloir seulement me prouver que j'ai fait toutes mes diligences envers elle ; et comme ceux qui bâtissent, je m'occupe moins de voir ma maison faite, que de la faire.

Le siècle s'est tourné à ne recevoir de sainteté que dans une vie privée et tout à fait simple, c'est-à-dire dans des gens si obscurs, qu'on ne les ait point vus.

Madame votre fille aime aussi peu de gens que si elle étoit dans le plus grand monde ; mais elle les aime autant qu'une religieuse sait aimer.

Le ministre d'aujourd'hui ne gagne pas moins qu'un autre à la mort du prince d'Orange : quelle épine hors du pied de tout le monde ! car je trouve que les ennemis gagnent autant que nous à la mort d'un perturbateur du repos public. J'admire sa vie; mais je suis bien aise qu'elle soit finie, non-seulement comme François, mais comme homme.

Il est plus ordinaire et plus facile à l'homme d'avoir de fausses vertus, que de produire des actions contre nature : ainsi permettez-nous de douter de la sincérité des regrets de Monsieur de Cambrai.

Il n'est pas en moi, Madame, de refuser une occasion de vous écrire : je crois toujours avoir mille choses à vous dire ; et à bien démêler ce sentiment-là, je sens qu'il me vient du plaisir que j'aurois de vous parler sur la plupart des choses qui se présentent à mon esprit. Je prends même souvent la liberté de vous parler, ou de parler de vous tout seul ; à la vérité, cela n'a pas l'air d'un homme trop sage ; mais, en lisant surtout, je pense : « Voilà qui lui plairoit; voilà ce qu'elle croit; voilà ce qu'elle ne croit pas, » et ainsi du reste. Pardonnez-moi, Madame, de vous placer ainsi par toutes mes pensées, mais je tâche à ne vous y placer pas indignement, et je vous assure que je suis bien éloigné des sentiments que le Roi soupçonnoit dans Mme de Longueville. Il y a aveu

et aveu, comme fagots et fagots; il ne faut pas ôter aux pénitents la douceur d'avouer et d'exagérer leurs fautes, et à Dieu la gloire qu'il en tire : je n'oserois plus, sans friser l'impiété, venir à l'application.

LETTRES

DE

MADAME DE SIMIANE

NOTICE

SUR

MADAME DE SIMIANE.

Les cinquante-six lettres au marquis de Seytres-Caumont, publiées aujourd'hui pour la première fois sur les autographes obligeamment communiqués par Mme la comtesse de Laborde-Caumont, ne changent rien à l'opinion que l'on s'était faite depuis longtemps de la petite-fille de Mme de Sévigné, mais elles ajoutent à ce que nous savions d'elle d'intéressantes informations. Plus d'un détail important de son existence est éclairé par les documents nouveaux : ses relations nous sont mieux connues ; nous entrons plus avant dans l'intimité de ses dernières années, où la fille et la veuve de deux anciens lieutenants généraux de Provence retrouvait autour d'elle, dans sa modeste retraite, les hommages qui s'étaient autrefois adressés aux honneurs et au pouvoir.

Il nous reste peu de souvenirs de la jeunesse de Mme de Simiane. Les billets qu'elle écrivait alors ne nous ont pas été conservés. Sous les agréments austères de la femme en cheveux blancs, la seule dont nous connaissions le langage, il nous est difficile de juger de *cet esprit qui dérobait tout*, et surtout de cet attrait irrésistible qui eût *brûlé le monde*, selon les expressions de son aïeule et de sa mère. Nous apprécions mieux le côté sensé, le tour d'esprit sobre et solide, l'élégance sans étude et pleine de mesure de la grande dame, qui se retrouve jusque dans ses négligences. Évidem-

ment d'ailleurs, ce qui nous est parvenu d'elle ne nous donne qu'une bien faible idée de sa conversation, si brillante au témoignage de ses contemporains, et du charme qu'elle répandait autour d'elle. Les lettres qui nous restent (le plus grand nombre a péri, et peut-être les plus précieuses) ne forment pas un ensemble complet, comme celles de Mme de Sévigné, avec lesquelles nous nous gardons bien d'établir aucune comparaison, et elles sont loin de présenter le même intérêt. Les événements dont se nourrit l'histoire, les bruits de la cour, de la capitale, des hautes régions du pouvoir, ne trouvent plus qu'un bien faible écho dans l'asile que s'est choisi cette digne et noble femme, retirée et un peu désabusée du monde. C'est dans une société fort distinguée par les qualités de l'esprit, mais moins retentissante, peu nombreuse, et sur laquelle, à plus d'un siècle de distance, les renseignements intimes et détaillés nous manquent, que s'est écoulée, depuis 1720 jusqu'à sa mort, arrivée le 3 juillet 1737, la vie de Mme de Simiane. Sur ce théâtre restreint, elle inspira de profondes, de durables amitiés, dignes d'elle. Partout où elle paraissait, elle exerçait une grande influence. Son train était médiocre : elle prend soin de nous le dire elle-même en plus d'un endroit; elle avait eu à soutenir plusieurs procès, à la suite desquels elle vendit ses terres patrimoniales; mais l'éclat de sa naissance, l'agrément et la sûreté de son commerce, le respect dû à son caractère, firent naturellement de son salon un centre pour la noblesse d'épée, à laquelle elle appartenait par le sang et les manières; pour les graves parlementaires d'Aix, dont elle partageait les idées sur beaucoup de points; pour les académiciens de Marseille, dont elle encourageait les travaux, car il était, ce semble, impossible que les lettres ne tinssent pas une grande place dans le cœur de la petite-fille de Mme de Sévigné. Il paraît même que cette influence, bien peu menaçante, comme l'on pense, tout en étant fort réelle, causa de l'ombrage un moment au tout-puissant intendant de la province, qui aurait voulu, dit-on, la comprendre dans les nombreux ordres d'exil qu'il obtint de la cour vers la fin de 1731.

Fidèle à des traditions de famille qui remontaient au grand

siècle, elle appartenait à l'école de Port-Royal, et partageait à l'endroit des jésuites quelques opinions ou préjugés d'un certain nombre des hommes distingués de son temps. Il est assez probable, quoique les termes toujours mesurés et prudents dont elle se sert nous l'indiquent à peine, qu'elle apporta une certaine chaleur dans les polémiques religieuses soulevées en Provence, comme ailleurs, par la bulle *Unigenitus*, les appelants, et la résistance des gens de robe aux ordres de la cour. L'irritation des deux partis fut encore augmentée par les scandaleux débats du procès la Cadière, dans lequel la plupart des amis que Mme de Simiane avait au parlement opinèrent pour la condamnation du P. Girard.

Rien, du reste, chez Mme de Simiane ne sentait le sectaire. Le penchant au jansénisme n'occupait qu'un coin de cet esprit droit et modéré, qui ne voulut jamais être en révolte contre l'Église; elle témoigne souvent son dégoût et son horreur pour les extravagances auxquelles donnèrent lieu les prétendus miracles du diacre Paris. D'un autre côté, sa piété profonde ne connaissait pas l'intolérance. Dans sa lettre sur Voltaire, adressée à d'Héricourt, elle exprime sa pensée, en termes très-dignes, très-résolus, mais adoucis aussitôt par le témoignage de la plus touchante amitié, à un homme qui ne partageait pas toute l'étendue de sa foi; elle trouve toujours moyen, quand la circonstance l'exige, de donner une leçon discrète à ceux qu'elle aime le plus. Fort éloignée de toute affectation, de tout pédantisme religieux, elle n'aborde ces matières délicates que lorsqu'elle y est en quelque sorte conviée. Avec quel tact exquis elle laisse alors tomber de sa plume l'insinuation affectueuse, le conseil indirect qui peuvent pénétrer dans les âmes, dont elle pense à bon droit que l'aigreur et la violence ne rencontreront jamais le chemin!

On sait que ses scrupules religieux ne furent pas étrangers aux altérations que subit la correspondance de Mme de Sévigné dans l'édition publiée par le chevalier de Perrin. Les égards dus à quelques personnes, dont les parents se trouvaient mentionnés dans les lettres d'une manière peu flatteuse, commandèrent aussi un petit nombre de retran-

chements. Mais la mesure fut dépassée. Un document inédit, que nous fournissent les papiers du marquis de Caumont, prouve que c'est surtout aux exigences de Mme de Simiane que nous devons imputer, pour les changements qui affectent, non pas la forme, mais le fond, ce malencontreux remaniement que la critique moderne condamne avec raison.

On s'est bien gardé d'appliquer à Mme de Simiane la peine du talion. Scrupuleusement fidèles à leur système de reproduction intégrale, les nouveaux éditeurs se sont interdit de toucher à des longueurs, qui, si elles ne présentent bien souvent par elles-mêmes aucun intérêt littéraire, ont du moins çà et là le mérite d'offrir à la curiosité moderne quelques nouveaux détails de la vie d'une femme fort distinguée, qui, à la suite de son aïeule et grâce à elle, a gardé jusqu'ici, et gardera toujours, cette modeste célébrité, qu'elle justifie par les qualités de l'esprit et du cœur.

Anatole de Gallier.

LETTRES

DE

MADAME DE SIMIANE.

---

1. — DE MADAME LA MARQUISE DE SIMIANE A MONSIEUR DE BUSSY.

Ce n'est point ici une lettre, mon cher cousin, ne la lisez pas sur ce pied-là : à Dieu ne plaise que je m'avise de mêler une des miennes parmi celles que je vous envoie ! Regardez plutôt ceci, si vous voulez, comme une préface ; et comme elles sont rarement bonnes, j'espère que vous aurez quelque indulgence pour celle-ci.

Il n'est pourtant point question d'

> Un auteur à genoux, dans une humble préface,
> Au lecteur qu'il *ennuie qui doit* demander grâce :

je ne m'attends qu'à des remerciements. Vous savez, mon cher cousin, ou si c'est à un lecteur indifférent à qui je parle, il saura que c'est ici une mère qui écrit à sa fille tout ce qu'elle pense, comme elle l'a pensé, sans avoir jamais pu croire que ses lettres tombassent en d'autres mains que les siennes. Son style négligé et sans liaisons est cependant si agréable et si naturel, que je ne puis croire qu'il ne plaise infiniment aux gens d'esprit et du monde qui en feront la lecture.

Un agrément qui seroit à desirer à ces lettres, c'est la clef de mille choses qui se sont dites ou passées entre

elles ou devant elles, qui empêcheroit que rien n'en échappât : je ne l'ai point trouvée ; cependant un lecteur intelligent et attentif remédie à tout cela et y trouve du sens de reste pour s'en contenter.

Comme ces lettres n'étoient écrites que pour ces deux aimables personnes, elles ne déguisoient par aucun chiffre ni par aucun nom emprunté ce qu'elles vouloient s'apprendre ; et comme elles ne trouvoient dans toutes les actions du Roi que de la grandeur et de la justice, elles en parloient sans crainte que leurs lettres fussent interceptées.

Quoique le style de ces lettres soit d'un tour aisé, naturel et simple en apparence, il ne laisse pas d'être assez figuré pour exiger du lecteur bien de l'attention pour le suivre et pour l'entendre.

Ces lettres sont d'ailleurs remplies de préceptes et de raisonnements si justes et sensés, avec tant d'art et d'agrément, que leur lecture ne peut être que très-utile aux jeunes personnes et à tout le monde.

Tout ce qu'il ne m'est pas permis de vous envoyer, mon cher cousin, et qui doit rester sous le secret parce qu'il est trop mêlé d'affaires de famille, est pour le moins aussi beau que ce que je vous envoie, et j'y ai bien du regret. Cependant voici cent trente-sept lettres que je vous ai triées, et dont j'espère que la lecture vous donnera bien du plaisir ; en ce cas, je plaindrai si peu les veilles que j'y ai employées, que je continuerai à vous en chercher d'autres. Mais si j'étois assez heureuse pour y pouvoir joindre les réponses de ma mère, n'en seriez-vous pas bien content, mon cher cousin, et croyez-vous après cela qu'il y eût rien à desirer?

---

* 2. — DE MADAME DE SIMIANE A D'ARDÈNE.

C'est donc ainsi, Monsieur, que vous chantiez tant le retour de Pauline ; c'étoit pour vous aller faire ermite à la veille de son arrivée : voilà qui est bien désobligeant, ou bien flatteur. Mais quoi qu'il en soit, j'aimerois beaucoup mieux vous revoir. Venez donc, Monsieur, s'il vous plaît.

3. — DE MADAME DE SIMIANE A MADAME D'ARDÈNE.

[A la Garde, vers 1714.]

Je suis bien indigne, Madame, de la jolie lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et fort honteuse de ne pouvoir répondre que par une prose bien plate et très-mauvaise aux plus jolis vers du monde. Je croyois que les Muses, ces doctes pucelles, ne commerçoient point avec les gens mariés, et que c'étoit pour cela qu'elles m'avoient abandonnée à la Garde, quand elles y avoient vu arriver mon mari ; mais puisqu'elles se familiarisent avec vous, je ne saurois plus douter qu'elles ne m'en veuillent personnellement, et que je ne sois absolument brouillée avec elles. J'ai fait ce qui m'a été possible pour les fléchir dans cette occasion ; il n'y a pas eu moyen d'en venir à bout. Ainsi, Madame, contentez-vous, s'il vous plaît, de mon admiration, de ma reconnoissance et de mes regrets de vous avoir quittée : ils n'en sont pas moins sincères pour être exprimés plus grossièrement. Il ne tiendroit qu'à moi de vous dire que j'ai pleuré jusqu'à perdre la vue ; mais comme je ne veux pas vous surfaire, je vous dirai tout naturellement que depuis que je suis en ce pays-ci, mes maux d'yeux m'ont repris, et me rendent la vie fort triste. C'est une

grande consolation pour moi, dans le malheur de n'être plus à Marseille, de penser que j'y suis un peu regrettée, et surtout par vous, Madame. Le reversis est un petit ingrat que j'aime toujours malgré ses rigueurs; mais j'ai tant d'autres choses à regretter, qu'il ne doit pas se flatter d'être au premier rang. Oserois-je vous prier de dire à M. le chevalier de Lévi que rien n'est plus réel que mes sentiments pour lui, et que ce ne sont plus des songes? Si vous saviez, Madame, la force de ce discours, vous ne vous en chargeriez pas : n'approfondissez rien, s'il vous plaît, c'est l'affaire de ma folie, et ma folie, vous le savez bien, c'est M. le chevalier de Lévi. Je vous recommande mon père : je l'ai laissé entre vos mains à tous, vous devez m'en répondre, et surtout me le renvoyer vite. Mille compliments, je vous prie, à Madame votre mère et à Monsieur votre époux, que j'ai un peu soupçonné d'avoir part à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Nous connoissons ses talents avant que de l'avoir vu : c'est à vous à les mettre tous en œuvre. S'il lui prend encore quelque envie de laisser échapper ceux de son esprit jusqu'à la Garde, il me fera beaucoup d'honneur et de plaisir. Conservez-moi quelque part dans votre amitié, Madame, puisque personne ne vous aime et ne vous honore plus que je fais, et ne sauroit être plus sincèrement votre très-humble et très-obéissante servante.

---

4. — DE MADAME DE SIMIANE A D'ARDÈNE.

Il n'est que trop vrai, Monsieur,

Que les neuf doctes pucelles
Me refusent leur secours;
Et le moyen que sans elles
Je réponde à vos discours?

« Renoncez au badinage,
M'ont-elles dit brusquement ;
Songez à votre ménage,
Veillez-y soigneusement. »

Avec de pareils discours ces méchantes me renvoient à une prose fade et languissante, qui répond bien mal à la gentillesse et à l'esprit de vos vers. Monsieur, je vous en demande pardon, je vous assure qu'on ne peut rien voir de plus joli que les productions de votre muse ; et quoique nous soyons dans un pays fort ingrat, on ne laisse pas par-ci, par-là, de trouver des approbateurs à peu près dignes de vous. Pour moi, je suis suspecte, et quand vous me louez et que vous me dites les choses du monde les plus galantes, le moyen que je ne vous admire pas ? Cependant il me semble que je me suis dépouillée de tout amour-propre, et que j'ai lu vos lettres avec un assez grand sang-froid pour oser vous dire que je n'ai rien vu de plus joli. Mais jugez-en vous-même, Monsieur : vous devez être le meilleur connoisseur de vos ouvrages.

Madame d'Ardène me permettra de la remercier ici de toutes les marques d'amitié qu'elle veut bien me donner, et de l'impatience que j'ai de l'assurer moi-même qu'on ne peut l'aimer et l'honorer plus que je fais. Je suis, Monsieur, avec toute l'estime et la considération possible, votre très-humble et très-obéissante servante.

---

5. — DE MADEMOISELLE DE SIMIANE A D'ARDÈNE.

Recevez, s'il vous plaît, Monsieur, deux pots de fort bonne pommade à la fleur d'orange, de six que mon frère vient de m'envoyer de Nice avec quantité d'autres petites babioles ; mais ce qu'il y a de plus galant en tout cela, c'est une lettre en vers qu'il m'écrit : vous

voyez donc que la simple amitié nous fait très-souvent faire tout ce que pourroit inspirer le plus tendre amour. Si la pommade vous convient, nous prendrons soin dorénavant qu'elle ne vous manque pas. Adieu, Monsieur.

---

* 6. — DE MADAME DE SIMIANE A D'ARDÈNE.

Je suis très-sensible, Monsieur, à la part que vous voulez bien prendre à mon affliction sur la perte que j'ai faite ; et je reçois avec toute la reconnoissance possible les marques de l'honneur de votre souvenir en cette occasion. Cette triste nouvelle me fut donnée dans le temps que je reçus votre dernière lettre, et que j'allois y répondre ; mais mon esprit ne me fournissant plus que des pensées fort noires et très-tristes, elles ne convenoient plus à vos aimables et gracieux propos, dont je suis toujours enchantée. Il faut, Monsieur, que je vous fasse part aussi des productions de ce pays-ci, où vous pourriez nous croire des sots. Le 29e juin, jour de S. Paul et jour de ma fête, elle fut célébrée par plusieurs poëtes : en voici un échantillon que je me proposai d'abord de vous envoyer, mais j'en fus empêchée par ce qui m'est arrivé depuis ; je vous prie d'en faire part à Mme d'Ardène, et de me croire, Monsieur, avec une véritable considération, votre, etc.

---

7. — DE MADAME DE SIMIANE A MADAME D'ARDÈNE.

La générosité, Madame, avec laquelle vous me rendez mon père tient un peu du quiétisme ; prenez garde à vous, dans un temps où chacun est soupçonné de quelque secte : je serois au désespoir qu'il vous arrivât quelque désastre à mon occasion. Je vous rends cepen-

dant mille grâces de m'avoir enfin renvoyé ce cher père, après lequel je soupirois depuis longtemps. Il ne tiendra pas à moi que nous ne vous rejoignions bien vite. J'en ai une impatience dont vous ne devez pas douter, et qui est fort naturelle. Il me semble que je ne reverrai jamais ce beau soleil de Marseille; et quand on parle du soleil, tout est compris : les amis, les amies, les jeux, les plaisirs. Si je pouvois m'exprimer en vers, le sujet en vaudroit bien la peine; mais quoique j'habite les montagnes les plus élevées, il y a encore loin de chez moi au Parnasse, et je n'y puis atteindre. Je ne vois rien de plus joli ni de plus gracieux que vos lettres, Madame, et celles de M. d'Ardène; elles ont été ma consolation dans ma solitude, qui est devenue toute des plus grandes depuis le départ de M. de Simiane : je ne saurois assez vous remercier l'un et l'autre de vos aimables attentions. Cette réponse vous sera, s'il vous plaît, commune. C'est demain le grand jour de l'arrivée de mon père; je vais au-devant de lui à Boulène. Toutes ces contrées vous sont inconnues, Madame; mais si M. d'Ardène avoit eu la bonté de ne vous communiquer que le talent de la versification, j'aurois employé et le vert et le sec pour vous attirer dans nos retraites. Tâchez d'être libre l'année prochaine, afin que nous puissions jouir de vous à notre tour : ce seroit pour moi un plaisir infini. Oh! les belles parties de piquet et de reversis que nous ferions! l'eau m'en vient à la bouche. Est-il possible que pas un de ces galériens n'ait été tenté de venir avec mon père? Cela est effroyable : ne diroit-on pas qu'ils ont toutes les affaires du monde? Je ne leur pardonne pas. Adieu, Madame, adieu, Monsieur, adieu aimable couple que j'estime et que j'honore de tout mon cœur : ne m'oubliez point, et croyez-moi bien sincèrement votre, etc.

---

* 8. — DE MADAME DE SIMIANE A D'ARDÈNE.

Nous aurions, Monsieur, grand besoin de vous ici aujourd'hui : c'est la fête de mon père, vers sont en campagne, et il est question d'un sonnet en bouts-rimés que chacun a tâché de remplir. Je vous envoyerai d'autres ouvrages une autre fois, mais pour aujourd'hui je vous envoie seulement les bouts-rimés, afin que vous ayez la bonté de les remplir pour l'honneur de notre fête, quoi qu'il en doive coûter à notre petite vanité. Je suis très-sincèrement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.

---

9. — DE MADAME DE SIMIANE A D'ARDÈNE.

J'ai été si occupée de toutes nos affaires, Monsieur, que je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ni vous remercier de l'ouvrage que vous m'avez envoyé, qui est assurément tout ce qu'il y a de plus beau et de plus touchant. Il m'en a coûté bien des larmes pour le lire ; mais au travers de l'affliction qu'il renouvelle, on trouve de la consolation en une chose qui fait autant d'honneur à la mémoire de celui qu'on pleure. Je vous en rends mille grâces, Monsieur, et je suis fort sensible au plaisir de n'être point oubliée de vous ; je vous prie de croire qu'on ne peut être avec plus d'estime et de considération que je le suis, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.

---

10. — DE MADAME DE SIMIANE A CHAMPCARTIER.

A Paris, le 17 mai 1718.

J'ai appris, Monsieur, par Mme la marquise de Sévigné, que vous souhaitiez de moi la ratification d'un acte par lequel M. de Simiane avoit transigé avec vous sur des contestations qui étoient entre vous et M. le marquis de Sévigné, mon oncle, au sujet de certaines rentes foncières : vous savez mieux que moi ce que c'est, et ce n'est pas pour traiter le fond de cette affaire que je vous écris aujourd'hui, mais seulement pour vous tirer d'inquiétude au sujet de la ratification qui vous est nécessaire et que je vous promets, voulant bien que cette lettre vous en serve d'assurance. Mais il faut que vous ayez la bonté de vous donner un peu de patience, par la raison qu'étant commune en biens avec M. de Simiane, je ne puis faire ni signer aucuns actes, de quelque espèce qu'ils soient, que je n'aie pris une qualité en acceptant ou renonçant à la communauté, laquelle renonciation ou acceptation je ne puis faire encore qu'après la clôture de l'inventaire; mais cela ne sera pas long, car il est déjà bien avancé. Aussitôt que tout cela sera fini, je ratifierai votre acte, et vous le ferai savoir. Je suis, Monsieur, très-parfaitement votre très-humble et très-obéissante servante,

GRIGNAN DE SIMIANE.

Suscription : Bretagne. Nantes. A Monsieur, Monsieur de Chancartier, seigneur du Buron, à Nantes, etc.

* 11. — DE MADAME DE SIMIANE A CHAMPCARTIER.

A Paris, le 27 février 1719.

Je viens de recevoir, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 20 de ce mois. Il n'a pas tenu à moi que vous n'ayez eu satisfaction sur l'acte de ratification que vous souhaitez de moi : j'ai envoyé plusieurs fois chez M. du Tartre, notaire, pour qu'il le dressât; mais mes soins ont été inutiles jusques à aujourd'hui; j'y vais encore envoyer dans ce moment, et si je n'avance rien, je m'adresserai à un autre notaire, ne demandant pas mieux que d'entrer dans tous les expédients qui pourront vous convenir. Soyez-en persuadé, je vous en prie, et qu'on ne peut être plus véritablement que je le suis, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante,

GRIGNAN DE SIMIANE.

Suscription : A Monsieur, Monsieur de Chancartier, à Nantes.

---

* 12. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE VILLENEUFVE.

Je vous prie d'être persuadé, Monsieur, que personne ne prend plus de part que moi à la joie que vous avez de la nomination de Monsieur votre frère : recevez-en, s'il vous plaît, mes très-humbles et très-sincères compliments. Dieu n'a pas voulu que cette joie fût sans quelque amertume, et la mort de Mme d'Oppède y aura fait une tiste diversion; c'est un événement qui intéresse tout le monde, parce qu'elle étoit estimée et honorée généralement; l'affliction de toute sa famille est complète : recevez aussi mes compliments sur cette perte, et sur le m

riage de M. de Bausset. Je crois qu'il y a plus de discrétion de faire passer mes très-humbles compliments à Mmes de Villeneuve par vous, Monsieur, que de les accabler de lettres : ayez la bonté de vous en charger, et de me croire avec respect votre très-humble et très-obéissante servante,

GRIGNAN DE SIMIANE.

Ce 27 octobre.

Suscription : Marseille. A Monsieur, Monsieur de Villeneuve, lieutenant général au siége, à Marseille.

---

* 13. — DE MADAME DE SIMIANE A LA MARQUISE DE ROUSSET.

22 avril.

Pour moi, je n'ai pas douté que Vauréas ne fût devenu le séjour du monde le plus délicieux, le lieu de plus d'affaires et de mouvement, puisque je n'entendois plus parler de vous, ma chère cousine. Je m'étois imaginé qu'il me reviendroit de ce voyage que vous ne feriez autre chose que m'écrire, et que vous n'auriez même rien de mieux à faire ; et cependant voici le premier signe de vie que vous me donnez. Je n'entends point, s'il vous plaît, que vous mettiez le silence dans le système de votre repos : entrez, tant qu'il vous plaira, en léthargie pour tout le reste du monde, mais je conserve mes droits, et veux tous les fruits de votre oisiveté, auxquels je veux bien avoir la bonté de répondre, moi qui suis ici dans le brillant d'une belle ville. Il me semble, ma chère Marquise, que vous me parlez (entre nous) assez froidement du voyage de Vauréas. On va à Paris ; on me le demanderoit, si on croyoit que je fusse capable de m'émouvoir. J'entends ce langage, et dans la vérité je ne puis pas quitter cette pauvre femme, grosse, veuve, et

mes affaires qui sont dans leur plus grand mouvement. Il est pourtant triste de vous savoir si près et de ne pas vous aller ennuyer comme les autres. Je ne fais rien d'agréable depuis longtemps; je ne sais combien cela durera. Je suis ravie, ma chère cousine, que vous soyez contente de tous mes enfants. Cette petite ou grosse veuve écrit en effet en perfection; j'ai perdu en elle une très-aimable compagnie. Je vous remercie de tous les biens que vous dites de moi; vous pourriez abréger en disant que vous m'aimez : voilà mon éloge. Je suis dans l'affliction de la mort de cette pauvre d'Épinay; je crois que M. de Simiane en aura été bien surpris et fâché : c'étoit la meilleure créature du monde. S. A. R. n'a cru personne plus digne de cette place que la grande Mme de Clermont : cela est à merveilles. Mme d'Armentières a eu la place de dame. Voilà les nouvelles de notre Palais-Royal. Donnez-moi des vôtres, ma chère cousine, beaucoup plus intéressantes pour moi. Embrassez, je vous prie, ce beau-frère, et mille très-humbles compliments à M. de Rousset. Notre fille vous dit des millions de choses tendres. Écrivez-moi, au nom de Dieu, tout ce que vous faites et dites, et aimez-moi autant que je vous aime ; mais non, car ce seroit trop. Le baron vous assure de son respect.

---

* 14. — DE MADAME DE SIMIANE A LA MARQUISE DE ROUSSET.

Il me semble, ma chère cousine, que vous aimez beaucoup mieux mon portrait que moi : je vous trouve des mouvements de tendresse pour cette chose inanimée, dont l'original feroit ses délices; enfin j'en suis jalouse et je ne crois pas que vous l'ayez; d'ailleurs voudriez-vous l'ôter à M. de Vibraye? quelle cruauté! Vous avez donc été à ce pauvre Grignan, ma chère Marquise, vous

avez parcouru tout ce château : je comprends de reste les mouvements de votre bon cœur au souvenir de tout ce que vous y avez vu et qui n'y est plus. Pour moi, qui ai avec raison une dose de regrets de plus, je vous avoue que je n'aurai jamais la force d'y mettre les pieds. Mazargues ne me fait pas tant d'effet : j'y ai moins été, j'y ai moins vu les maîtres, et d'ailleurs il y a plus de dissipation. Nous venons d'en avoir de terribles : le séjour du Grand Prieur à Marseille nous a épuisés de toutes les façons. La pauvre Castellane n'en pouvoit plus : elle a coupé dans le vif, non sans regrets ; mais elle étoit attendue chez ses parents ; elle s'y reposera et y attendra son mari. Pour moi, je commence à respirer : j'ai mis des barbons à la place de tous ces enfants ; du jeu à celle des bals ; du bœuf et du mouton à celle des cailles et des mets délicats : cet échange soulagera l'esprit et la bourse. Le Grand Prieur part enfin : il vint hier prendre son audience de congé, et j'irai demain prendre la mienne. Pendant que je me reposerai, vous allez donc vous fatiguer, et chacun aura sa corvée : une noce, un Simiane, une intendante, Montélimar, un avenir bien brillant. Quelle espèce de fantaisie est donc celle de cette Madame de venir voir le bas Dauphiné ? Mon beau-frère est enchanté du mariage qu'il prétend avoir fait, et surtout de revenir à Vauréas. Il m'a écrit des merveilles de ce qu'il appelle son ouvrage. Je voudrois savoir s'il a fait quelque présent considérable : mandez-le-moi, ma chère cousine, je vous en prie, aussi bien que la relation de vos fêtes et de vos plaisirs, et si vous vous serez bien tirée d'affaire ; je n'en doute pas, mais quelquefois le succès dépend de la situation des esprits, des idées que l'on se fait, et enfin de tant de choses, qu'avec une grande volonté et des talents on ne parvient pas à divertir son monde. Voilà le triomphe de Mazargues, c'est qu'en se mettant à la fenêtre et en rassemblant le peuple avec un

tambourin, on est presque sûr de son fait : je ne crois pas que les atomes de Montélimar soient si chargés de gaieté. Vous souvient-il de la petite fleur? mon Dieu! nous ne laissions pas de rire. Je m'imagine que tout de suite vous irez à Grenoble, et quoique cela m'éloigne de vous, je suis bien aise que vous quittiez Vauréas, et ces évêques, et ces petits-maîtres. Ne m'oubliez point, ma chère cousine : je n'y entendrois aucune raillerie. J'oublie....

---

* 15. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

L'honneur de votre amitié, Monsieur, et celle de Mme de Caumont peuvent remplir une partie des vœux que vous avez la bonté de faire pour moi l'un et l'autre : ainsi ne vous en prenez qu'à vous, si de tous les bonheurs que vous me souhaitez celui-là m'échappe, et soyez persuadés, s'il vous plaît, que je le tiens pour un des plus considérables. Si vous vouliez bien penser de même à mon égard, vous m'épargneriez bien des soucis et la peine de faire valoir mes prières au ciel : je fournirois à tout de mon cru, et j'ai de quoi vous faire une belle destinée, si vous la faisiez dépendre de mon attachement, de mon estime et de tous mes sentiments pour vous, Monsieur, et pour cette aimable compagne. Tels qu'ils sont, je vous les présente, et pour cette nouvelle année et pour toutes celles de ma vie : veuille le ciel prolonger les vôtres à l'infini, sans maladie, sans chagrins, sans voleurs, et sans aucun des inconvénients attachés à l'humanité! Au reste, Monsieur, vous croyez peut-être que je suis bien contente de vous? Point du tout : vous m'avez plantée là, vous n'avez pas daigné vous informer si j'avois passé la Durance, si j'étois arrivée saine et sauve à Aix; vous avez attendu le compliment

de la nouvelle année pour me donner un signe de vie; et tandis que je cheminois toute remplie, tout occupée de vous et de Mme de Caumont, que je chantois vos louanges aux échos d'alentour, et que je les fais retentir ici, vous m'oubliez tout doucement à Avignon; cela n'est pas juste, mais voici bien pis : la jalousie s'est mêlée de mes affaires. J'entends débiter des nouvelles; on dit les tenir de vous et qu'il y a de vos lettres dans cette ville : ne croyez point que je souffre patiemment que vous écriviez à d'autres qu'à moi; je pense avoir acquis tout d'un coup un droit de préférence sur tous vos autres amis, que je soutiendrai vigoureusement; et quand il en faudra dire de bonnes raisons, je ne serai pas embarrassée, sans qu'il y ait même de vanité dans mon fait.

Vous avez donc perdu, Monsieur, votre Majesté étrangère? on dit qu'un courrier l'a fait partir en toute diligence : ce départ ne fait pas un grand vide dans Avignon. Toutes les nouvelles sont magnifiques : la paix, l'abondance, la modification du contrôle; enfin, si on nous tient tout ce qu'on nous promet, vous n'aurez plus d'avantage sur nous. Vous en avez un, pour le moment, qui excite bien mon envie : vous possédez Monsieur d'Albi, c'est-à-dire le plus respectable et le plus aimable prélat de France. Permettez-moi, Monsieur, de l'assurer de mon respect et de le faire souvenir de notre ancienne connoissance. S'il ne falloit pas passer cette maudite Durance, je ne résisterois jamais au désir de vous aller voir tous. Nous attendons ce soir les Châteaurenard. N'aurons-nous point l'honneur de vous posséder quelques jours de cet hiver? en vérité vous nous devez cette petite marque d'amitié. Je voudrois bien que Mme la marquise de Caumont voulût m'accorder la sienne. Si elle connoissoit ma façon de penser sur les femmes en général, cela donneroit une grande valeur et un grand poids à tout ce que je pense d'elle : j'ai une grande inclination à l'aimer et

à la respecter de tout mon cœur, si elle le veut bien. Je vous prie de vous charger de cette négociation, de me donner quelquefois de vos nouvelles, et d'être persuadé, Monsieur, que personne dans le monde n'est autant que moi votre très-humble et très-obéissante servante,

GRIGNAN DE SIMIANE.

Permettez-moi de souhaiter au cher voisin un parfait rétablissement de sa santé et toutes les bénédictions du ciel, dont il m'a paru commencer à faire beaucoup de cas; je l'embrasse de tout mon cœur, avec votre permission, et voudrois bien aussi....

---

* 16. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

31 mars.

On vous envoie toutes sortes de choses, Monsieur le Marquis, et vous ne dites pas un mot : cela n'est pas loyal. L'adresse de M. du Bois auroit-elle été fautive? J'en serois vraiment bien fâchée, car j'ai fait cheminer par cette voie maints écrits curieux. Dites-moi, je vous prie, si vous les avez reçus, et vingt-cinq bons francs que Châteaurenard a dû vous faire toucher.

Il n'y a rien de nouveau en ce pays-ci que Pâques, qui ont réjoui tout le monde, même les plaideurs qui vont recommencer leur besogne. Que dites-vous des douze évêques? Que dites-vous de l'ambassade à la Porte? Tantôt à Villeneuve, tantôt à personne.

Mille respects, tendresses, etc., à Mme de Caumont. J'ai résolu de n'écrire qu'une page; pour rien dans le monde je ne tournerois le feuillet.

---

* 17. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE VILLENEUFVE.

C'étoit donc à Viviers que vous alliez, mon grand magistrat; il falloit écarter toute idée d'ambassade, il falloit s'en moquer et en badiner: diantre! comme vous nous enjôlez! c'est une répétition de politique très-excellente pour le métier que vous allez faire. Or de tous les compliments que vous recevrez, voudriez-vous bien favoriser le mien d'un caractère de vérité, de sincérité et de joie, qu'il mérite assurément? Je ne veux pas le rendre long et ennuyeux : je compte que nous aurons bientôt l'honneur de vous revoir, et que ce sera en vous embrassant bien tendrement que je vous féliciterai de tout mon cœur, et que je vous donnerai mes commissions pour le Grand Seigneur. En attendant recevez les compliments très-humbles de toute ma famille, et me croyez avec l'attachement le plus tendre, mon très-cher magistrat, votre très-humble et très-obéissante servante,

GRIGNAN DE SIMIANE.

2e avril.

Je vous prie de dire quelque chose pour moi à M. d'Audiffret, par exemple que je l'aime et l'honore toujours de tout mon cœur, et que je le félicite de votre ambassade.

Suscription : Paris. A Monsieur, Monsieur de Villeneuve, chez Mr d'Audiffret, capitaine aux gardes, près St-Sulpice, à Paris.

* 18. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

6 juin.

Ce n'est pas un grand événement qu'une fille qui vient dans le monde; mais c'en est un considérable pour moi que l'heureux accouchement et la bonne santé de Mme de Caumont. Ainsi trouvez bon, Monsieur, que je vous fasse bien des compliments, et bien des reproches de me laisser ignorer les plus petites comme les plus grandes choses qui arrivent chez vous. Permettez-moi de faire cent mille très-humbles compliments à l'accouchée. Vous m'oubliez, Monsieur; vous ne vous en apercevez pas, et moi j'en suis dans l'angoisse. Aimez-moi donc, s'il vous plaît : que pouvez-vous faire de plus équitable?

---

* 19. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

A Aix, le 26 septembre 1729.

L'affaire pour laquelle vous vouliez bien avoir la bonté, Monsieur, de nous accorder votre secours, n'est pas encore mûre. M. de Castellane me mande que les gros colliers de Mornas lui ont dit que le sujet de la contestation étoit une si grande bagatelle, qu'il ne falloit plus en parler. Comme c'étoit eux qui avoient levé la chasse, il nous a paru que, sur leur parole, il falloit demeurer en repos. Cependant, c'est ici une espèce de secret que je vous prie de garder, aussi bien que votre bonne volonté, quand le cas y écherra.

Ne me laissez pas ignorer, je vous prie, Monsieur, l'accouchement de Mme la Marquise de Caumont : personne ne s'y intéresse plus que moi, et ne l'honore davantage; je vous supplie de vouloir bien l'en assurer.

Pour que votre amitié pour moi ne soit pas tout à fait oisive, puisque Mornas ne veut pas l'occuper, ne pourriez-vous point la faire travailler à me procurer un cachet d'argent fait à Avignon? Le grand Pomarède mort, n'y a-t-il plus d'ouvrier dans votre ville? S'il y en a, ayez la bonté, Monsieur, de vouloir faire cette petite commission pour moi. J'ai perdu l'unique cachet que j'avois. Je ne sais seulement pas mes armes : vous les savez sûrement mieux que moi, aussi bien que celles de mon mari, et vous savez aussi qu'il faut une cordelière aux veuves. C'est un ornement qui n'est pas si brillant que le collier de l'ordre et le manteau ducal, mais qui a bien son petit mérite.

Toutes les fêtes du Dauphin commencent à m'ennuyer prodigieusement; il semble qu'on soit devenu fol N'espérez pas en moi pour relever les vôtres.

Adieu, mon cher Marquis : aimez-moi toujours, parce que je vous aime beaucoup : n'est-ce pas une bonne raison?

---

* 20. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

A Aix, le 10 octobre 1729.

Je vous félicite de tout mon cœur, mon cher Marquis, de l'heureux accouchement de Mme de Caumont, et de sa bonne santé. Comme je fais les honneurs de mon sexe, je ne fais point entrer dans ma joie la naissance d'une fille : ce n'est pas l'usage de les bien recevoir. Je souhaite à votre chère accouchée une heureuse suite de couches, et vous prie, mon cher Marquis, que mon nom soit le premier prononcé au chevet de son lit, et mon compliment le premier reçu.

C'est une chose bien triste que Pomarède n'ait fait aucun élève : j'ai pris le parti d'écrire à Paris pour mon

cachet. J'ai tant d'envie de vous être obligée, que je vous remercie de ce que vous auriez fait, si vous aviez eu un ouvrier.

J'avois eu l'honneur de vous mander que mes affaires de Mornas étant assoupies, MM. de Castellane n'auroient point l'honneur de vous voir et ne passeroient point à Avignon. Tout cela a changé de face, et ils me marquent qu'ils y coucheront demain mardi onzième, exprès pour avoir l'honneur de vous voir et de vous parler. Comme il m'est important que mon gendre reçoive ma lettre dès demain au soir, je prends la liberté de vous l'adresser, mon cher Marquis, et de vous prier de le faire chercher dans tous les cabarets et auberges d'Avignon où les honnêtes gens étrangers peuvent aller, et lui faire remettre ma lettre. C'est pour une affaire d'une très-grande conséquence. Mille pardons, mon cher Marquis.

J'ai saisi l'occasion de faire sentir au distributeur des grâces ecclésiastiques la singularité, pour ne pas dire pis, d'en recevoir d'une très-petite dame, qui n'a que de très-petits bénéfices à donner; peut-être que cette nouveauté remuera la machine : je le souhaite.

Vos fêtes, mon cher Marquis, sont sans doute plus belles qu'elles ne sont aisées à comprendre, surtout celle des juifs. Tout ce qui part d'eux tient un peu des ténèbres. Château-Renard a tous ses ornements; n'y irez-vous point?

Personne dans le monde ne vous est si tendrement attaché que moi.

---

* 21. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

A Aix, ce 17 octobre 1729.

Vos bontés pour tous les Anfossy me font prendre la liberté de vous faire part, mon cher Marquis, de tout

ce qui se passe au sujet de l'abbé de Monessargues : vous serez surpris, comme je l'ai été, de la lettre de son oncle, et si je l'avois prévu, j'aurois supprimé la politesse qui me l'a attirée ; je crois qu'il n'y a point d'exemple d'un caprice si constant et si bizarre. Il y a quatre jours que je reçus une autre lettre de lui, par laquelle, à propos de rien, il me prévient sur la pensée que je pourrois avoir (pensée effroyable selon lui) que son frère l'abbé pourroit rapporter quelque grâce de la cour : enfin on ne sait plus que dire à tout cela. Je lui écris aujourd'hui de fureur et de rage, et je lui mande que comme mon compliment n'étoit qu'une formalité, j'ai par provision revêtu son neveu du bénéfice, et que ma nomination est entre ses mains ; et pour faire tout cadrer, je l'antidate de quelques jours et j'ai l'honneur de vous l'envoyer, mon cher Marquis, pour que vous ayez la bonté d'envoyer chercher l'abbé de Monessargues, de lui montrer la lettre de son oncle, celle-ci, et ma nomination, et de lui donner vos conseils dans cette occasion. Pour moi, mon avis seroit qu'il ne fît semblant de rien, à moins que son oncle ne lui écrive, et que quelque chose qui arrive, il garde le bénéfice, d'autant mieux qu'il paroît clair qu'on ne veut pas l'en dédommager. J'ai cru, mon cher Marquis, que vous voudriez bien que tout cela passât par vous : ce jeune homme pourroit être embarrassé, et votre bon esprit le tirera d'affaire.

Dieu soit loué des heureuses couches de Mme la marquise de Caumont ! je l'assure ici de mon tendre respect, avec votre permission. L'irrégularité de la poste, qui a retardé la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire et celle de mon gendre, me fait un tort considérable et me coûte bien de l'argent. Il étoit extrêmement nécessaire que MM. de Castellane eussent l'honneur de vous voir : j'aurai celui de vous écrire dans quelques jours au

sujet de cette affaire, et je vous supplie très-humblement, mon cher Marquis, de m'accorder votre protection et vos services dans son temps.

Il faut encore retrancher, s'il vous plaît, les excuses des retranchements ; il faut s'aimer, se le dire quelquefois : pour moi, je ne romprai pas le marché et vous serai toujours très-tendrement acquise, mon cher Marquis.

---

* 22. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Voilà, mon cher Marquis, la permission en forme que vous souhaitez. J'ai cru ne devoir pas la limiter pour une année, afin de vous épargner et à d'autres la peine de la faire renouveler. Je serai très-obligée à M. Berthet des services qu'il veut bien m'offrir de me rendre, et c'est à vous, mon cher Marquis, à qui j'en aurai l'obligation et de l'entretenir dans cette bonne intention.

Je suis bien fâchée de la peine que vous donne ma cassette ; si elle n'est pas chez M. de la Mothe, ne faites pas, s'il vous plaît, de plus grandes perquisitions. J'écris aujourd'hui pour en savoir des nouvelles.

Voilà donc le pape fait, mais non pas tous les raisonnements, qui sont infinis sur cet événement. Mes tendres respects à Mme de Caumont. Châteaurenard partit hier pour son château. Le marquis d'Oppède est dans la joie de son cœur : Corsini est son intime. Soyez le mien, mon cher Marquis, et je renonce à tous les potentats.

Ce 19 juillet.

---

* 23. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Voici ma mort, voici ce qui me tue : c'est que je n'ai jamais su et ne saurai jamais souhaiter la bonne année, c'est-à-dire l'énoncer élégamment dans un joli compliment; car des souhaits, j'en fais de reste, et s'ils avoient crédit au ciel, vous vous en apercevriez assurément, mon cher Marquis, et Madame la Marquise aussi, par des prospérités sans nombre et jamais interrompues. Du reste, je vous aimerai, honorerai, respecterai en 1731 comme en 1730 : la succession des temps ne sauroit apporter aucun changement dans un cœur qui est tout à vous.

Voilà tout ce que j'en sais, et rien du tout de l'affaire de Toulon : tout est dans les ténèbres et dans un silence profond. On prétend que c'est là une sorte de langage plus clair que la parole, et peu favorable aux révérends pères; mais ils en savent plus que nous; ils n'ont pas besoin de tuteurs ni de conseils. Vous saurez ce qui viendra à notre connoissance. On ne sauroit cependant porter aucun jugement dans cette affaire qui ne soit extrêmement téméraire; le plus court est de n'y penser qu'à mesure que les événements s'éclaircissent.

Vous avez très-bien jugé, mon cher Marquis, que je n'appellerois M. Lainé à mon secours qu'après Noël; tout sera en état de le recevoir alors. Au reste, je prétends caver au plus fort avec lui; je m'en tiendrai à notre marché. Ce n'est pas là la difficulté, mais je voulois savoir si vous aviez vu M. d'Aulan; vous ne voulez pas me le dire : il n'y a pas grand mal. Je vous prie seulement d'assurer M. Lainé qu'il sera bien couché, bien nourri, six francs par jour et deux louis pour son voyage, aller et revenir, voitures comprises. N'est-ce pas là notre marché, mon cher Marquis? S'il faut plus, dites-le-moi

sans façon. Je suis charmée du jugement de Montbrison. Notre homme a été bien servi, il le sera encore; s'il n'est pas sage à l'avenir, il faut que ses amis le pendent eux-mêmes. Il est bien reconnoissant de toutes vos bontés, et son aîné aussi, qui vous adore. Adieu, mon cher Marquis : je suis à vous plus qu'à moi-même.

15 décembre.

Le malheureux Lamarque m'écrit qu'on lui a ôté son emploi, c'est-à-dire son pain. S'il se présente devant vous, mon cher Marquis, je vous supplie d'avoir la charité de lui dire que j'écris, par ce courrier, à M. de la Porte en sa faveur, mais qu'il feroit bien d'écrire à M. Anfossy, et de lui demander sa protection auprès du fermier général. Faites cette bonne œuvre, mon cher Marquis, de parler à cet infortuné.

---

* 24. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Si M. Lainé n'a rien de plus pressé à faire, je vous supplie, mon cher Marquis, de le prier de partir le lendemain ou surlendemain du jour de l'an, pour venir à mon secours. Ayez la bonté de me faire savoir sa réponse et son départ. Je suis si accablée de ces malheureuses lettres de bonne année, que je ne puis pas perdre mon temps avec quelqu'un à qui je n'ai plus cela à dire. Bonjour, Monsieur le Marquis; bonjour Madame la Marquise : je suis ma foi à vous depuis la tête jusqu'aux pieds.

A Aix, ce 27 décembre.

* 25. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

19 février.

Si j'avois quelque légère repentance de toutes les peines que je vous donne, mon cher Marquis, sans difficulté je vous en ferois de très-humbles excuses ; mais avec la disposition où je suis d'incorrigibilité (oh! quel mot!), je me garderai bien de chercher un pardon. Ce sont là nos grandes maximes. Voici qui suppléera peut-être. Je me suis surprise, en lisant votre lettre, dans un sentiment qui m'a étonnée moi-même, et qui est bien énergique. Tout au travers de M. Lainé, de corniches, de cheminées, de lambris et de ce qui occupe le plus mon cœur à présent, je n'ai eu d'attention qu'à la fin de cette lettre, où vous m'annoncez des affaires désagréables qui vous regardent. Mon Dieu! mon cher Marquis, et pourquoi en avez-vous de cette espèce? Que sont devenus tous les vœux que j'ai faits pour vous il n'y a pas deux mois? Cela m'inquiète pour leur validité, mais encore plus pour votre repos, que je voudrois qui ne fût jamais troublé. J'espère que tout sera calmé, quand vous recevrez ceci. Je m'en vais cependant, avec votre permission, mon cher Marquis, dire un mot à M. Lainé.

Tout ce que vous m'envoyez, mon cher Monsieur, est de plus beau en plus beau. La beauté de vos idées, la fertilité de votre génie sont dignes et fort l'objet de toute notre admiration. Si M. le Marquis de Caumont n'étoit pas là, je vous dirois que c'est grand dommage que de si rares talents ne soient pas dans un plus grand jour. Mais je ne me sens pas assez forte pour vous louer dignement ; il vaut mieux vous consulter.

Dites-moi quelque chose pour les cheminées et les corniches de la chambre à coucher, du petit cabinet et

des pièces au nord, et le tout tout au plus simple, avec des ornements seulement dans les coins, et si vous le jugez à propos dans les milieux; et pour ces cheminées, je les veux tout aussi simples; mais je souhaiterois que tout fût dans votre main.

J'oubliois de vous dire que je ne balance pas à suivre votre conseil, et à prendre le dessin cintré des portes d'encoignures. Vous avez oublié de nous dire ce qui doit être en bois ou en plâtre. Je suis, mon cher Monsieur, remplie d'estime et de reconnoissance pour vous.

Voilà, mon cher Marquis, mon discours d'aujourd'hui à M. Lainé. Les ouvriers me font enrager, et à chaque pas ils sont arrêtés. J'ai envie de porter ma maison à Avignon pour la finir : je ne crois pas que j'en vienne jamais à bout ici. Mille bonsoirs.

---

* 26. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

A Aix, le 12 mars 1731.

L'affaire des capucins fut jugée avant-hier. L'arrêt porte au plus amplement informé, c'est-à-dire que l'information sera continuée à la diligence de Monsieur le procureur général; les décrets que la sentence du lieutenant avoit prononcés tenant (sur lesquels les capucins seront entendus de nouveau), on a ajouté d'autres décrets d'ajournement contre d'autres particuliers, et d'assigné contre quelques autres capucins. Cependant les Rolands restent toujours dessous le décret, mais personne parmi les juges ne les croit coupables, et ce n'est que parce qu'on ne pouvoit pas les mettre hors de cours et de procès avant la continuation de l'information.

La rétractation de la Cadière, dont je vous avois parlé,

étoit devenue depuis fort incertaine ou réduite à fort peu de chose. Mardi dernier elle fut confrontée avec le jésuite, et l'on publia tout de suite qu'elle s'étoit plus amplement rétractée, et qu'elle lui avoit demandé pardon. Aujourd'hui on publie que cela n'est plus. Ainsi nous ne saurons rien de certain jusqu'à la fin de la procédure, si tant est que cette affaire puisse sortir des ténèbres dont elle est enveloppée.

Aubrespin a fini le salon au midi. Il attend avec impatience les ordres de M. Lainé, et moi encore davantage. Je suis bien fâchée de son incommodité. Je le prie de considérer que les ouvriers n'ont plus d'ouvrage ; que le temps court bien vite. Vous me faites espérer que je recevrai demain de quoi reprendre la besogne : Dieu le veuille !

Mille bonjours, mon cher Marquis. Les voix ont été fort partagées au sujet des Rolands ; la contumace a failli les perdre.

---

* 27. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

A Aix, ce 14 mars 1731.

Le carme et le dominicain sont ici. On présenta hier matin au parlement une requête au nom de la Cadière, par laquelle elle demande d'être de nouveau entendue, et de nouveau confrontée avec le jésuite, et tout cela pour faire encore mieux comprendre que sa dernière rétractation n'avoit pas été libre, tant à cause du breuvage qu'on lui avoit administré, qu'à cause de l'épouvante prétendue dont on l'avoit frappée. Cette requête fut décrétée par les gens du Roi d'un *vu la procédure, il y sera pourvu*, et la cour a suivi les conclusions. La fille, le jésuite, et les commissaires sont actuellement

à Olioules, où s'achève la confrontation avec quelques religieuses du monastère où la Cadière avoit été. La scène sera désormais à Aix, et l'on s'y attend demain les commissaires.

Vous savez que le procureur général du parlement de Paris a été reçu appelant comme d'abus de l'instruction pastorale de l'Archevêque, et que Monsieur de Laon fait feu et flamme contre le dernier arrêt du parlement, au sujet de celui qu'il avoit lâché précédemment.

Monsieur d'Évreux a fait un écrit de cent et tant de pages au sujet du concile d'Embrun. On ne sait pas si c'est pour ou contre; mais on le devine.

Mes pauvres petites corniches, mes profils, mes tuyaux de cheminée, voulez vous fourrer dans cette grande et belle compagnie! Eh bien! dites donc à Monsieur le Marquis que partie de votre troupe arriva hier au soir à Aix, à bon port, au grand contentement du seigneur Aubrespin, et que l'autre partie sera la très-bien venue.

La lettre de M. Lainé à M. Fossati lui sera remise aujourd'hui, par une personne qui ne le quittera pas qu'il n'ait fait réponse.

Il y a bien ici une belle histoire d'une dame protégée par tous les cardinaux du monde; elle a un procès à la Tournelle. Bonjour, cher Marquis.

---

* 28. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

16 mars.

On est à Olioules : les commissaires y ont mené la Cadière et le jésuite, pour les confronter avec les religieuses claristes d'un monastère où cette fille a demeuré

quelques mois, et dans lequel le Père lui a rendu quelques visites dans sa chambre. Lorsque la troupe est partie de Toulon, les actions du jésuite avoient baissé : le discrédit augmente depuis la confrontation avec les nonnes; mais tout ceci ne sont encore que des bruits, et cette affaire a varié si souvent pour et contre, qu'il seroit téméraire de former et d'asseoir un jugement sur des *on dit*.

Voici une lettre de pièces rapportées, plusieurs auteurs y ont travaillé. Procurez-moi, je vous prie, mon cher Marquis, une prompte réponse de M. Lainé.

Quant à l'histoire de la dame Mataillan, elle est mot à mot dans son procès, qui fut jugé avant-hier; elle m'a paru digne de vous et de Mme de Caumont : je ne songe qu'à vous amuser; c'est une de nos bonnes plumes qui l'a écrite, cette histoire : n'est-elle pas curieuse? Adieu, mon cher Marquis. Imaginez-vous que M. d'Oppède, M. de Bandol et d'autres, ont reçu des lettres des cardinaux Banchieri, Massei et d'autres du sacré collége, en faveur de cette femme; et imaginez-vous encore que ce n'est qu'un abrégé de sa vie.

---

29. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

A Aix, le 20 mars 1731.

Vous cherchez et vous attendez des prétextes pour me donner de vos nouvelles, Monsieur : je ne sais pas si c'est là une politesse dans le pays que vous habitez; mais je vous déclare que chez moi c'est une offense, et qui si vous avez la cœur pour vous, j'ai pour moi la simplicité et la sincérité de l'amitié. Vous me deviez plus tôt une relation de votre voyage, et entrepris et commencé sous les auspices les plus glacés et les plus effrayants. Vous voilà donc arrivé en bonne santé : il

falloit me le dire, et me tirer de la véritable inquiétude où j'ai été pour vous, et dont pourtant M. de Bandol eut la bonté de me tirer; car, ne vous en déplaise, vous lui avez donné toutes les préférences. Mais, Monsieur, d'où datez-vous votre lettre et quel souvenir réveillez-vous en moi? Si vous n'étiez pas bien sûr d'être toujours bien reçu, il est certain que vous auriez trouvé un excellent moyen d'y parvenir. Je n'ai pu résister au desir de remercier moi-même Monsieur le Comte de son précieux souvenir : la joie est babillarde; la mienne a été excessive en apprenant que ce prince, pour lequel j'ai tant de respect et d'attachement, ne m'avoit point oubliée; faites-moi l'amitié de lui donner cette lettre, et vous lui donnerez le prix qu'elle n'a point.

Il court un bruit que vous ne reviendrez pas sitôt, Monsieur : et que deviendra Belombre? Je n'ai point encore été à Marseille; l'ennui y augmente au point de me préparer des voies aisées à ce que j'ai dans l'esprit; le temps ne nous nuit pas : vous m'entendez. J'ai fait mes derniers efforts pour accommoder l'affaire de Mme d'Ardène : ils ont été inutiles; elle est à Paris; cela est toujours gagné en attendant le reste. J'espère que vous voudrez bien nommer mon nom chez vous, Monsieur, et à Mme d'O. Rien n'égale le sincère attachement avec lequel je vous suis, Monsieur, au delà de toute expression, votre, etc.

---

* 30. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

A Aix, le 2 avril 1731.

J'ai une amie intime que ses malheurs et ses affaires font partir du fond de la Gascogne pour aller à Paris. Elle veut me voir absolument et je le veux aussi. Je ne

puis pas aller plus loin qu'Avignon : je le lui écris aujourd'hui; je suis persuadée qu'elle acceptera le rendez-vous. Aussi, mon cher Marquis, je vous demande en grâce de me garder d'abord un secret inviolable, et ensuite de me faire préparer la maison de nos chers Anfossy; je suis persuadée qu'ils le voudront bien. J'ai besoin de deux chambres : une pour cette dame, une pour moi, et il ne faut qu'un lit tendu dans la chambre où j'ai accoutumé de coucher, pour elle, parce que je porte le mien, qu'on mettra dans une autre chambre, pourvu qu'elle soit tapissée. Cette femme ne veut point absolument être vue de personne : c'est une affaire de vingt-quatre heures pour elle; et quand elle sera partie, je verrai mes amis. Ainsi gardez-moi religieusement ce secret-là, je vous en prie. Si je fais ce voyage, ce sera sur la fin de cette semaine. Si Mme de Monessargues est à Avignon, je crois qu'elle voudra bien me recevoir. Réponse, s'il vous plaît, sur cet article par le premier courrier.

---

* 31. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

A Aix, le 11 avril.

Elle a dit oui, et elle sera demain au soir jeudi à Avignon, et moi aussi. J'arriverai vraisemblablement avant elle, mais voici, mon cher Marquis, quelques petites précautions à prendre : 1° pour moi, Lamarque ou quelque petit garçon seulement à la porte de la ville par où je dois entrer, pour me mener droit chez Anfossy.

Voilà pour cette dame un petit morceau de sa lettre, qu'il faut, s'il vous plaît, que vous ayez la bonté de faire exécuter exactement, car la pauvre femme coucheroit dehors. Je suis perdue si Lamarque est malade, car il faut qu'il fasse toutes ces opérations, et de plus celle du

petit mémoire ci-joint. Voulez-vous, mon cher Marquis, que je mette tout cela sous vos soins, que je le tire de mon esprit, et que je ne pense plus qu'au plaisir de vous voir? Je vous réitère que, scrupuleusement et à la lettre, nous serons à Avignon comme n'y étant point jusqu'au départ de mon amie, que je compte qui sera samedi : elle vient sur la parole que je lui en ai donnée. Ainsi, je vous en conjure de nous couvrir de votre manteau, et de faciliter notre retraite complète. Dès que mon amie sera partie, je vous verrai. J'ai bien de petites choses à faire à Avignon. Je mène avec moi le chevalier de Castellane, sans qui je ne marche point : s'il n'y a pas de quoi le gîter chez Anfossy, il y a des auberges. J'ai ma femme de chambre, un valet de chambre et un laquais : des matelas par terre pour les hommes, cela suffit.

Il est bien arrivé quelque chose hier au Palais, mais je ne sais si je saurai vous le dire. Voyons.

La sœur Cadière avoit demandé par une requête d'être entendue de nouveau sur les prétendues rétractations, et sur certain breuvage qu'on lui avoit donné, après lequel elle ne sait plus ce qu'elle avoit fait ni dit. On avoit décreté cette requête, et statué que *vu la procédure, il y seroit pourvu.* Les moines carme, jacobin, et les autres frères Cadière, avoient présenté une autre requête en cassation des décrets et de la procédure, et il y avoit même un appel comme d'abus. A toutes les requêtes on avoit répondu comme à la première de la fille. Ils demandèrent donc tous hier à être jugés sur les différentes requêtes, attendu que la procédure étant ici, elle devoit être regardée comme vue. Grand mouvement à la grand'chambre, grandes agitations; douze contre dix ont été pour les Cadières : ils l'ont emporté. Ainsi on va juger les décrets avant la continuation d'information, et on ne va plus sitôt à Toulon. Les Girards prétendent qu'on a très-mal fait de rendre cette procédure pu-

blique, et qu'il falloit laisser finir toutes les confrontations, parce qu'il sera, disent-ils, bien difficile de découvrir la vérité, quand on sera instruit et prévenu pour les réponses. Les Cadières disent qu'il faut suivre les règles et non pas les inconvénients des règles. M'avez-vous entendue? Je n'en sais rien : je vous en dirai davantage.

Je suis bien folle de tout dire aujourd'hui : il falloit garder de quoi me faire bien recevoir. Je vous porterai le livre des *Six jours*, qui raccommodera tout.

Je suis au comble de ma joie, Madame la Marquise, de vous faire ma très-humble révérence, de vous embrasser et de vous dire tout ce que je vous suis. Mais vous n'êtes rien moins que femme : gardez mon secret, s'il vous plaît. Bonjour, mon cher Marquis. Vous avez bien raison de n'aimer pas le frivole. Pour moi, je sui enchantée d'un vieux recueil que j'ai trouvé, où sont toutes les vieilles poésies du monde et les plus belles.

---

32. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

A Aix, le 30 avril 1731.

Est-il possible, Monsieur, que vous vous soyez souvenu de la misérable petite breloque que j'avois pris la liberté de vous demander? J'en suis ravie, non pour elle, dont je ne me soucie en vérité point du tout, mais parce que cette attention de votre part me marque la continuation de l'honneur de votre amitié, qui me flatte et m'est extrêmement précieuse. Je vous remercie donc, et vous prie de ne plus penser à cette boîte. Nous sommes gens qui donnons dans la mode et qui ne voulons point de vieilleries : c'est bien assez d'être soi-même une antique, sans en orner ses poches.

Vous m'avez envoyé, Monsieur, une lettre charmante de notre prince. Je ne devrois pas en souhaiter souvent de pareilles : elles réveillent tous mes regrets ; j'ai besoin d'oublier et d'être oubliée (le dernier est un ouvrage aisé) : cependant je ne puis m'empêcher de vous supplier de faire ma cour à ce grand prince, quand vous en aurez l'occasion.

Vous ne me dites rien de Mme d'O ; je compte pourtant que vous avez la bonté de parler quelquefois de moi avec elle, et de lui rendre de bons témoignages de mes sentiments.

Je n'ai jamais eu trop bonne opinion de l'affaire de Mme d'Ardène, malgré sa grande confiance : il faut voir ce que cela deviendra.

Vous me surprenez, Monsieur, en m'annonçant un certain oncle : je croyois les projets de ce côté-là bien éloignés, et d'un autre côté le frère n'a pas besoin de secours, ni de conseil de famille. Je vous rendrai compte de tout cela dans peu : voici le temps de Belombre qui s'approche, dont je suis ravie.

J'arrive d'Avignon, où j'ai été faire une petite course. Je suis dans les horreurs de ma maison de ville : les ouvriers me font enrager. Revenez, Monsieur : ce sera à la grande satisfaction de vos amis, et surtout de moi, qui vous honore et qui suis avec un très-sincère attachement, etc.

---

* 33. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

30 avril.

Vous êtes devenu, mon cher Marquis, insensiblement l'homme du monde à qui j'ai le plus d'affaire, celui qui m'est le plus nécessaire, dont je ne saurois me passer un moment. Voilà ce qui vous attendoit vers le tiers de

votre course, et voilà où vous a conduit votre mauvaise destinée, ou pour mieux parler votre bon cœur. Remplissons donc cette destinée, et parlons corniche et ornements.

Non, mon cher Marquis, vous ne m'avez pas bien entendue assurément; je le vois par le dessin que M. Lainé a fait de ma chambre, où il laisse un très-grand espace depuis la cheminée jusqu'au coin vis-à-vis du pied du lit (*nota* que ce lit n'est point tourné comme tous les autres lits du monde : les pieds ne sont point vis-à-vis des fenêtres, ils sont vis-à-vis de la porte de la garde-robe, parce que toute ma vie mon lit a été ainsi placé, et que je ne pourrois pas le souffrir autrement).

Cet espace ne doit pas dans mon dessin demeurer aussi nu; mais je propose une grande porte parallèle à celle du cabinet, c'est-à-dire pourtant qui ne s'ouvrira pas tout entière; et moyennant des dessus de portes ou des portières, vous verrez, le compas à la main, que les entre-deux de toutes ces portes et cheminées ne sont plus grand'chose, et que moyennant un petit tableau, une pendule d'un côté, de l'autre une console avec un autre petit tableau, rien ne sera nu. Cette porte de garde-robe que vous dites, mon cher Marquis, ne devoir s'ouvrir que rarement, est de toute ma maison celle qui s'ouvre le plus; c'est le passage de tous ceux qui ont affaire à moi depuis sept heures du matin jusqu'à midi : ouvriers, fermiers, manants, gens d'affaires, créanciers, etc., puis le domestique, le lit de ma femme de chambre, mes crasseux de laquais, incessamment tout cela passe par là, et mon beau salon est fermé jusqu'à l'heure du beau monde. Ajoutez à cela que le châssis que vous proposez me laisseroit toujours un froid horrible : ils ne ferment jamais bien et ne portent la tapisserie que jusqu'au lambris, au lieu qu'une bonne portière traîne et garantit de tout. Renoncer à mon passage

du Rubicon? ô mon Dieu! mon Marquis, quelles paroles prononcez-vous là? C'est mon plus beau : je n'ai fait ma maison que pour mes tapisseries. Enfin je ne puis pas céder (pour cette fois seulement et sans conséquence) : il faut que je vous ramène à mon idée; vous verrez que vous vous y accoutumerez, et que quand vous la verrez exécutée, vous en serez charmé. Mais pour parvenir à ce charme, il faut que le dessin de cette partie de ma chambre me vienne de vous, dans le goût que je propose et que je desire. Mes pauvres yeux n'en veulent pas dire davantage : permettez le secours d'une autre main.

Je reçus hier au soir votre lettre, mon cher Marquis, et le dessin de M. Lainé. Cette corniche me paroît bien belle; mais ce n'est pas ce qui m'est le plus nécessaire dans ce moment. L'ouvrier d'Avignon pourroit travailler à ma chambre et à mon petit cabinet, qui sont les endroits les plus délicats pour être secs au temps qu'il faut pour l'habiter. Mais tout viendra, je l'espère.

Les grands connoisseurs ont trouvé quelque chose à dire à la figure d'Apollon pour la justesse des proportions et de l'attitude; mais ceci est pour vous seul, s'il vous plaît. Si vous vouliez absolument la Foire du Brugle, je vous en ferois le sacrifice; mais je l'ai prise pour moi dès son arrivée à Aix; c'est le seul tableau dont j'aie eu envie : vous n'avez qu'à me dire sur cela vos intentions.

Je vous envoie, mon cher Marquis, une lettre de M. de la Porte qui vous fera voir que notre affaire a manqué. L'autre requiert une prompte décision, et l'on m'a priée de la demander, parce qu'il y a beaucoup de concurrents. Ayez la charité de le dire à Lamarque. S'il n'y prend garde, tout lui échappera. J'ai demandé encore quelques jours, mais je ne réponds pas de plus loin.

Mon voyage de Marseille a été l'affaire de deux fois vingt-quatre heures : j'ai été féliciter Mme de Gessans,

mon amie, du mariage de sa fille, et par occasion j'ai vu mon cher Belombre.

Il n'y a rien de nouveau que la mort du pauvre commandeur de Janson. L'ancien, c'est mon attachement pour vous, mon cher Marquis, et pour Mme de Caumont.

Ce 30 avril.

Imaginez que je traite ce matin une noce; j'en suis sur les dents d'avance.

Ne me renvoyez point la lettre de M. de la Porte, s'il vous plaît; elle m'est bien inutile.

---

* 34. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

[Mercredi, 9 mai.]

Je suis, mon cher Marquis, dans une colère effroyable. Je demande justice à M. Lainé. Imaginez-vous que ce fripon d'Isnard, qui a fait l'hypocrite pendant huit jours, est ivre depuis deux fois vingt-quatre heures, et qu'il ne met plus le pied à son ouvrage. Il a demandé de l'argent; je lui en ai donné avec grand regret : voilà l'usage qu'il en fait. C'est donc un cercle inévitable et infaillible : on ne peut pas travailler sans argent; dès qu'on en a, on ne travaille plus. Comment sortir de là? Je n'en vois qu'un moyen, c'est que si M. Lainé a quelque bon ouvrier pour achever mes corniches, qu'il ait la bonté de me l'envoyer et de faire le marché. Mandez-moi votre pensée sur tout ceci; je suis au grand désespoir, car je ne sais au vrai où me gîter à Saint-Michel.

Le pauvre Lamarque est encore plus mal que moi, car on peut vivre sans corniche, mais non sans pain. J'attends M. Pellas; je verrai ce qu'il a dans l'âme. Je

vous écris ceci à dix heures du matin : j'achèverai après dîner, pour pouvoir vous dire quelque chose de nos Cadières.

J'appris hier au soir que M. de Bérenger, neveu de mon mari, a eu le régiment de Vivarais, vacant par la mort de ce pauvre petit la Vallière ; le chevalier de Trets, la majorité de Nantes ; c'est un petit morceau à simple tonsure qui ne paye pas ses services, mais qui le déguignonne : on voit plus de gens abandonnés totalement de la fortune que de ceux qu'elle laisse en chemin.

Depuis l'arrivée des commissaires, il a été présenté deux requêtes de la part de la Cadière : la première pour faire avérer en présence du P. Girard, si bon lui semble, une lettre écrite par une religieuse de Toulon à une clairiste d'Olioules, par laquelle on prétend prouver la subornation des témoins. Sur cette requête, on a ordonné que la lettre seroit présentée à la clairiste pour la reconnoître, en présence, si bon lui semble, du P. Girard, et pour cela le lieutenant de Toulon a été commis pour se porter sur les lieux.

La seconde requête étoit aux fins d'avoir un extrait de son exposition et des interrogatoires du P. Girard, et cela fondé sur l'article de l'ordonnance 18, au titre des interrogatoires. La Cadière a été déboutée de ses fins, n'étant plus regardée comme partie civile, depuis qu'elle a abandonné l'action au P. Girard, et se trouvant d'ailleurs accusée par lui, et décrétée d'un plus fort décret que lui.

Monsieur le procureur général ayant mis à l'audience hier mardi, jour qui n'est pas d'audience, l'étiquette pour plaider par les Cadières sur la cassation de la procédure et appel des décrets, les avocats des Cadières demandèrent le rejet de la requête, n'y ayant point d'assignation précédente. La cour, attendu que tout appelant doit être prê , t qu'il y a deux mois de cet appel, or-

donna que l'on plaideroit demain jeudi; autrement, les Cadières et adhérents déclarés non recevables.

Le P. Girard arriva hier ici : il y avoit tant de monde autour de sa chaise qu'elle ne put aborder la porte du collége.

Il me semble que voilà de très-belles nouvelles; je les apprends en les dictant, je n'en savois pas le premier mot; je vous remercie de ce que vous me mettez au fait : le desir de vous plaire est bon à mille choses.

J'apprends un dessous de cartes au sujet d'Isnard. Il est débauché par des sculpteurs de Toulon vraisemblablement; il a dit qu'il ne vouloit travailler chez moi que quand il lui plairoit. A toute force il me faut un ouvrier d'Avignon. On dit qu'il y a un nommé Marcoy qui travaille bien. Enfin, mon cher Marquis, ce qu'il vous plaira, pourvu qu'il en vienne un bon. Vous en voyez les conséquences : actuellement il n'y a personne à ma corniche, et cela de propos délibéré. Adieu.

---

* 35. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

11 mai vendredi.

Il faut convenir qu'il y a un grand ordre dans nos affaires. Le matin on vaque à ses ouvriers; on arrange l'ouvrage du jour; on gronde, on applandit; on rend compte de ce qui s'est passé la veille, puis on dîne; pendant ce temps-là, les magistrats font leur grande besogne; on en est instruit vers le midi, et on rend son compte sur cet article avant que de fermer sa lettre : oh! je vous assure que voilà qui est admirable.

Les façons et procédés du fameux Isnard le sont bien davantage. Écoutez, mon cher Marquis, car ceci est tout à fait digne d'attention. Il y a cinq jours entiers que ledit

Isnard n'est sorti du cabaret : il y mange, il y boit, il couche sur le champ de bataille ; enfin je crois qu'il y expireroit, si on n'y mettoit ordre. Cependant (il faut tout dire) il fait de petites apparitions dans les rues voisines, et chez la femme du nommé Lange, dont je vous ai parlé. C'est là que mon valet de chambre a pénétré quelquefois ; mais la conversation avec l'ouvrier n'a pas été bien suivie, comme vous pouvez penser. Il a dit, par exemple, qu'il se moquoit de tout cela, qu'il travailleroit quand la fantaisie lui prendroit. Tant a été procédé, que la mienne tout d'un coup a été de lui faire cuver son vin dans un lieu moins joyeux que le cabaret : j'ai demandé le secours de nos pères de la patrie, et le matin à sept heures tout étoit préparé pour cette expédition. Ce projet a pénétré tout le vin d'Isnard : il en a été surpris et effrayé ; il est venu chez moi avec une déclaration par écrit, signée et contre-signée, par laquelle il se soumet à toute sorte de punitions si on le retrouve au cabaret, et s'il manque d'un instant d'être à son labeur les jours ouvriers. Ce surprenant écrit a suspendu toute voie de fait, a radouci nos esprits, et nous en attendons l'effet, car il a demandé jusqu'à dix heures. Mais comme il y a apparence que ce temps est destiné à faire ses adieux au cabaret, il y en a beaucoup qu'ils dureront jusqu'à demain. Voilà où j'en suis pour Isnard. Ceux qui travaillent avec lui gémissent, et font leur petite besogne, qui ne peut pas avancer. Ainsi, tout bien considéré, je vous réitère ma supplication, mon cher Marquis, pour m'envoyer un ouvrier d'Avignon : il m'est absolument nécessaire. Vous voyez bien que je ne puis me fier ni aux paroles ni aux écrits d'Isnard. Les dessins de ma chambre me sont bien nécessaires : Aubrespin travaille à tâtons ; cependant c'est le plus pressé, et j'implore M. Lainé pour les avoir le plus tôt qu'il pourra.

Il ne faut pas compter sur le commandeur de Castel-

lane pour Lamarque : il demande une place pour un homme à lui.

Vous aurez, par le premier courrier, l'éclaircissement des pistoles d'Espagne. La Boulie vous remercie de tout son cœur de l'avance que vous avez faite à son frère ; mais moi j'en suis honteuse, et il me semble que je fais un vilain personnage dans cette affaire, et que je suis un peu escroque. J'ai écrit à mes gens d'affaires de vous envoyer cette somme par un exprès.

Nous savions le bon mot d'Aymon, il y a bien longtemps ; il est fort joli.

On dit comme chose certaine que le roi Jacques sera bientôt à Avignon ; vous le savez sans doute. A tantôt le reste.

Le carme et le jacobin donnèrent hier une requête, chacun pour avoir un extrait de l'exposition de la Cadière, de ses interrogatoires, et de celle du P. Girard, dont ils furent déboutés, ainsi que la Cadière l'avait été le jour précédent.

La Cadière de sa part donna une requête en révocation du décret qui la déboutoit de sa demande en extrait de son exposition et des interrogatoires du P. Girard ; elle fut pareillement déboutée. Comme on s'est aperçu subtilement, dans le voyage qu'on a fait à Avignon, que quelque bonne âme envoyoit toutes ces requêtes à Monsieur le Marquis, on ne veut pas l'en surcharger.

Aujourd'hui la cour a ordonné que les parties viendroient, jeudi prochain, plaider en conformité de son arrêt du huit, qui les avoit renvoyées à hier, ce qui n'avoit pas eu son exécution, parce que intermédiairement, y ayant eu un appel comme d'abus de la procédure de l'official, les gens du Roi avoient enrôlé la cause au mois de juin, et que la cour n'a pas cru que les gens du Roi fussent en droit de le faire qu'au préalable l'affaire n'eût été portée devant elle, et qu'elle n'eût ordonné que les

parties se retireroient au parquet pour prendre réglement. Tout ceci cause de grandes agitations au Palais.

---

* 36. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Deux mots, mon cher Marquis : je suis fort pressée et fort troublée de l'inconvénient arrivé à mes portes. M. Lainé, avec très-grande raison, a ordonné qu'elles s'ouvriroient dans l'entablement; cette façon est ravissante, mais Monsieur le serrurier, à qui on ne l'a point confiée, et qui en est encore aux antiques manières, a fait des espagnolettes comme aux fenêtres, lesquelles ne se sont pas ajustées avec les portes; il n'y a nul remède, il faut refaire les targettes : reste à savoir si M. Lainé approuve qu'on les fasse à l'ancienne mode, ou s'il en a quelque autre pour les portes battant les entablements; vous trouverez cette difficulté mieux expliquée dans le petit mémoire fait par M. le président de Ricard : il m'est d'une nécessité absolue d'avoir une réponse par le courrier de dimanche, parce que l'ouvrier en bois, qui est étranger, perd ici son temps et mon argent. Si M. Lainé dit quelque chose de différent des targettes ordinaires, il faut qu'il ait la bonté de le bien expliquer, même de les dessiner, si sa convalescence le lui permet, ce que j'espère pour un aussi petit ouvrage; je suis charmée de sa meilleure santé assurément. Isnard est au cabaret depuis trois jours; son accès lui a repris. Dieu me donne de la patience ! Cependant je ne pars pas lundi, à cause de toutes ces portes; je veux les voir en train; je suis de très-mauvaise humeur. Je vous accable, mon cher Marquis, et je sens que si quelqu'un m'importunoit au point que je vous importune, je ferois emplette d'une lettre de cachet, dont il y a beaucoup de répandues dans le monde,

et j'enverrois cette personne au Mississipi : au moins vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais c'est un avis que je vous donne. Adieu.

1er juin.

---

* 37. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

[Aix,] 8 juin.

Votre tête est bien remise, j'en suis ravie, mon cher Marquis ; conservez bien une chose si bonne de son naturel. J'ai donc jeté une pomme de discorde dans le ménage ? j'en suis toute fière : ce n'étoit pas un ouvrage aisé ; il faut que j'aie de grands talents que je ne me connoissois pas ; je m'étois souvent employée à raccommoder des maris et des femmes ; je n'y avois jamais réussi : c'est que je ne savois pas que mon talent étoit de les brouiller ; cela est si marqué, que c'est avec presque rien, comme vous voyez, que je réussis. Si la brouillerie va jusques à la séparation, je vous prie l'un ou l'autre de venir à Belombre. En attendant, je vous rends mille grâces des échantillons : il y en a un qui est mon fait et qui marche aujourd'hui avec toutes les diableries et les sorcelleries à l'adresse de M. du Bois, ainsi que vous l'avez ordonné.

La convalescence de M. Lainé me coupe la gorge : tout va languir chez moi ; c'est-à-dire les cheminées en grand. Je laisse tout cela, et je pars lundi. Si M. Lainé peut envoyer quelque chose, ayez la bonté de l'adresser à M. Colin, directeur de la poste, sans autre adresse ; car le contrôleur est un homme difficile, et je pensai bien n'avoir pas mes échantillons. Il ne faut pas prononcer mon nom ; et pour vos lettres, mon cher Marquis, adressez-les-moi ici, s'il vous plaît, jusqu'à ce que je vous

aie daté de Belombre : il me semble que mes lettres seront toutes gentilles avec cette date.

J'ai tant d'esprit, que je ne vous dis pas qu'il me faut vingt cannes de cette étoffe, et que comme je n'en suis pas pressée, je vous prie de ne me l'envoyer que par une commodité qui ne coûte rien : vous me manderez ce qu'il faut d'argent, et vous l'aurez sur-le-champ. Peut-être même que vos marchands pourroient, ayant du temps, avoir quelque dessin plus joli, mais toujours dans cette espèce : que cela ne jette point de trouble dans votre âme, car je suis fort contente de celle de l'échantillon. Adieu, Monsieur le Marquis ; adieu, Madame la Marquise : si quelqu'un vous aime et honore et regrette plus que moi, je lui donne un merle blanc.

---

* 38. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Je ne sais si vous pourrez avoir de la vraie bonne bière d'Angleterre ; telle qu'elle sera, vous en recevrez, en attendant que la provision arrive au seul homme qui en débite à Marseille ; si vous voulez me donner la commission de vous en retenir dès qu'elle arrivera, à l'avenir vous n'en manquerez pas. Je crois que votre politesse et votre amitié vous font de temps en temps imaginer de petites occasions de vous rendre les plus légers petits services du monde : il en faudroit bien d'autres pour soulager ma reconnoissance. Je n'en dirai pas davantage aujourd'hui.

Ce 10 juillet.

On vient de me dire que MM. Solicoffre ont d'excellente bière : je vais tout employer pour en avoir.

Le chevalier de Castellane vous fait ses humbles compliments.

---

* 39. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

[Belombre.]

Je n'aurai ni paix ni repos que je ne sache la boîte de chocolat entre vos mains, mon cher Marquis : M. de Tournon, capitaine de galères, s'en est chargé et m'a promis saintement de la porter à Avignon; mais votre adresse n'est point sur cette caisse; elle ira sans doute chez M. le chevalier de Donis; au nom de Dieu, donnez-m'en des nouvelles. Tous les plaisirs ont leurs revers : je suis ici comme une petite reine; ma maison d'Aix m'agite; les dessins y arrivent; on ne les rend que tard, les ouvriers ne travaillent point, on m'annonce tous les guignons du monde : je ne sais quel remède y apporter; je ne saurois m'attacher ni me détacher de cette maison. Le dépit voudroit éteindre ma flamme; mais *item* je suis dans la rue à Saint-Michel; et notre pauvre commerce rompu, tout dégingandé au moins, ne comptez-vous ce malheur pour rien? Je vous avois promis de jolies lettres de Belombre : vraiment j'en suis bien loin aujourd'hui; et l'affaire des Cadières renvoyée à Aix qui me retient mon pauvre la Boulie : enfin je suis de très-mauvaise humeur; ce qui me console, c'est que tous les magistrats le sont encore plus que moi. Monsieur de Beauvais chasse la sienne tant qu'il peut : c'est très-bien fait. On dit que M. de Saint-Aignan est nommé gouverneur du Dauphin. Ce sont des nouvelles de Marseille; n'allez pas les croire.

Mon jardinier veut absolument que je vous prie de m'obtenir la permission des.... du comtat pour mon parterre.... [d'honneur] si je sais ce que je vous demande !

si vous le savez, dites-le-moi; c'est pour mon parterre, dont je vous parlerai une autre fois plus amplement. Voilà M. de Ronais qui arrive: mon cher Marquis, bonjour.

---

40. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

A Belombre, le 18 juillet 1731.

Si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis que je suis à Belombre, Monsieur, ce n'est pas assurément que je n'aie bien pensé à vous : tout m'y rappelle vos bontés et votre aimable société; mais ce sont des souvenirs bien amers quand on en est privé. J'aurois pu vous parler des ouvrages du frère Côme, que la sécheresse a presque anéantis : voilà d'abord un sujet triste. Nous sommes brûlés par la plus violente canicule : autre affliction. Et je n'avois rien à vous dire de tout ce que vous auriez cherché dans ma lettre : voilà le sujet de mon silence. Bien des circonstances m'en ont imposé un qu'il n'est pas à propos ni prudent de rompre. J'ai souffert de cette contrainte; mon zèle a pensé s'échapper, mais la réflexion qu'il pourroit nuire l'a arrêté : voilà tout ce que je puis vous dire. Il n'y a rien de galant à tout ce qui m'est revenu; beaucoup de sagesse et de soumission, c'est ce qui me déterminera et c'est tout ce qui paroît. Vous serez mieux instruit quand ce chaos sera débrouillé, car il faudra bien que quelque chose transpire; mais pour le moment présent il n'y a rien du tout à dire ni à faire.

Vous retardez bien votre retour, Monsieur; vous avez pris goût à marcher l'hiver : il falloit nous revenir dans le beau mois de septembre.

Je suis bien touchée du souvenir de Mme d'O et de Mme d'Armentières; ayez la bonté de leur bien parler

de toute ma reconnoissance et de mon attachement pour elles. Je ne sais si je n'aimerois pas mieux ignorer les marques si touchantes de leur amitié, que de les savoir pour m'en attendrir au point que je le fais. Il s'élève des regrets dans mon cœur que les réflexions ont bien de la peine à calmer : je suis beaucoup moins sensible aux promesses de me faire faire des miracles.

Vous m'avez envoyé, Monsieur, le plus joli livre que l'on puisse lire, et dans le goût le plus neuf. Je comprends que les auteurs rigoureux y trouvent des défauts ; mais les femmes, accoutumées aux négligences de l'écriture, n'en sont point choquées, et sont charmées des traits d'esprit dont cette histoire petille partout. Mme d'Orves, qui est ici et qui l'a lue avec grand plaisir, me prie de vous faire cent mille compliments de sa part. J'ai envoyé ce livre à M. Olivier ; mais, avec votre permission, je l'ai prié de me le renvoyer bien vite, car je le garde pour moi, et vous supplie instamment, dès que la suite paroîtra, de me l'envoyer par la même voie. J'attends cette galanterie de votre part, et vous rends un million de grâces de vous être souvenu de moi dans cette occasion.

Je crois que vous ne manquez pas de gens à Marseille qui vous disent toutes les nouvelles du pays : ainsi je ne tomberai point dans la répétition, que pour vous dire mille et mille fois que personne ne vous honore, Monsieur, et n'est avec un plus sincère attachement, etc.

---

* 41. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Le seul homme qui pouvoitme remplacer et faire passer jusqu'à vous une petite gazette, est à la campagne ; il n'y faut plus penser. Je suis dans le même cas que vous,

mon cher Marquis. Mais, mon Dieu, pourquoi ne vous adressez-vous pas à Mme de Châteaurenard? Elle se feroit un plaisir de vous tenir instruit. Je ne vois plus que cela pour vous, et du second bond vous aurez tout ce qui me viendra ici.

Vous devez avoir la bière à présent.

Il n'est pas possible de faire venir notre peintre et ses toiles; mais quelle fantaisie de les venir achever à Aix! La tapisserie est dans le même cas. Il faut attendre quelques jours, et que le peintre travaille chez lui, je vous en prie.

Me voilà dans la rue moyennant les bontés de M. Isnard, et celles de M. Lainé de m'avoir donné un ouvrier qu'il connoissoit bien, et de me refuser constamment le secours d'un aide, qui auroit fini en quinze jours. On a été obligé de renvoyer celui qui étoit venu et qui ne sait pas travailler. Enfin je suis très-embarrassée de ma personne. Si M. Lainé s'étoit un peu affectionné pour moi, il auroit mis ordre à tout et auroit fait quitter des ouvrages qui ne sont pas si pressés pour le mien. Je n'en parle plus, et je m'abandonne à la Providence. Le courrier va partir : à une autre fois, mon cher Marquis. Bonjour.

29 août.

C'est aujourd'hui que l'on conclut au fond de l'affaire. Le commissaire est prêt; ainsi tout ira vite. Les prisonniers ne voient personne et sont très-resserrés.

Mlle de Trets épouse M. du Bourguet.

---

* 42. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

À Bélombre, ce 11 septembre.

Je fus exprès à Marseille samedi dernier, mon cher Marquis, pour parler à M. Dupleix de votre tabac; il me fit beaucoup valoir la grâce qu'il m'alloit faire, et me l'a accordée, voici comment : c'est que vous ne payerez rien de ce qui regarde la ferme et le transport; mais pour les dix-huit sous par livre, cela est inévitable, car ils les payent eux-mêmes; il me demanda combien il y en avoit de livres : j'avois réponse à tout, hors à cette question; comme il me vit embarrassée, il me dit qu'il se chargeoit d'envoyer aux infirmeries, de faire peser le tabac, et qu'en un mot il faisoit son affaire de toutes celles-ci. Ledit sieur Dupleix partit sur-le-champ pour Toulon; il me dit bien qu'il laisseroit des ordres, mais j'ai fait quelques perquisitions, mais je n'ai rien trouvé. Il n'y a pas grand mal à tout cela, parce que la quarantaine nous donne le temps de prendre patience et d'attendre le retour de M. Dupleix, qui arrivera peut-être aujourd'hui. Je vais demain à la ville, et je verrai un peu où nous en sommes : cependant vous pouvez compter votre affaire faite.

Verdun partit un dimanche pour Aix; je l'attendois hier au soir, il ne vint point; j'espère que ce sera pour ce soir, et j'attends avec grande impatience nos ouvriers nouveaux : je meurs de peur qu'il n'y ait eu quelque diablerie de la Durance qui les ait empêchés de passer, et que ce ne soit là le sujet du retardement de Verdun.

Il y a un factum du carme, deux de la Cadière, et un du P. Girard; tout cela ne fait que paroître : les avez-vous? les voulez-vous, et à quelle adresse? Vous savez les avocats exilés, de nouvelles remontrances du

parlement qui vont éclore, les miracles contestés de M. Pâris, le mariage du duc de Lauraguais, fils du duc de Villars, avec Mlle d'O, héritière de M. de Lassé, qui aura sept ou huit millions : voilà tout ce qu'on me mande de Paris.

Dans cet endroit de ma lettre arrive un galant homme nommé M. Marha, receveur du tabac, chargé par M. Dupleix de venir recevoir mes ordres (ce sont ses termes); je les lui ai donnés de grand cœur; il verra demain tous les gens qui lui sont nécessaires pour finir votre affaire: tout cela serait trop long à vous déduire; il vous suffira, s'il vous plaît, de savoir que votre tabac arrivera, tout musqué, tout parfumé, entre vos mains avant qu'il soit plus; c'est une affaire que vous pouvez compter finie. Je payerai ce qui sera indispensable, à moins que vous n'ayez donné d'autres ordres à quelque autre personne.

Un peu après Monsieur le receveur, arrive Verdun (qui par parenthèse a pensé être noyé dimanche dernier dans le faubourg d'Aix, où il a fait un orage dont il n'y a point d'exemple depuis la bataille que Marius gagna contre les Cimbres et les Teutons); Verdun donc m'apprend : 1° les conclusions de Messieurs les gens du Roi, qui mettent le P. Girard hors de cour et de procès; la Cadière à la question et pendue; et réservent le jugement des autres moines après la question : M. le baron de Trets n'a pas été de cet avis.

Plus, les ouvriers sont arrivés en bonne santé, Isnard chassé et les vôtres en besogne, et s'y prennent de façon à me rendre bientôt ma maison : je vous devrai ce bonheur, mon cher Marquis; et le plus grand qui me puisse arriver, c'est que vous m'aimiez toujours et Madame la Marquise aussi.

---

* 43. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

[Octobre.]

Il est venu une lettre de Monsieur le chancelier au chef de notre aréopage, par laquelle lettre il demande les motifs de notre arrêt (qui apparemment les a surpris), et cependant surseoir à toute autre procédure qui peut suivre et dépendre de cette affaire, comme par exemple l'exécution de l'arrêt en ce qu'il ordonne, l'information contre ceux qui ont donné la procédure, et la justification des commissaires, et les mouvements des chambres assemblées; en un mot, il ne sera plus question de rien jusques aux ordres de Sa Majesté. On ne sait si dans cette inaction doit être comprise la procédure particulière que fait le baron de Trets, pour informer contre les calomniateurs qui l'ont accusé d'avoir ordonné la procédure des commissaires sur le fond de l'affaire; comme le baron est déjà justifié pleinemeut, peut-être que ce sursis ne lui fera pas tant de peine : je n'en sais rien, car il est à Trets, où il marie sa fille. La Boulie y est aussi. Tout cela revient aujourd'hui ou demain. Je vous manderai la suite, et en quelle forme partiront les motifs que l'on demande. Enfin vous ne chômerez pas de ce qui se peut écrire. Mais les secrets mouvements des cœurs, le moyen d'en parler? Quand même on seroit dans la bouteille, il faudroit venir vous-même deviner ce que chacun a dans l'âme. J'ai des amis dans tous les camps, j'ai assez bonne réputation, on se confie à moi : vous voyez la raison que j'ai de plus pour me taire. Je vous conjure de ne jamais me citer sur les choses les plus indifférentes touchant cette maudite affaire.

Mes lettres de Paris d'hier disent la mort de M. le duc Mazarin ; le mariage de M. le maréchal du Bourg avec

Mme d'Andelot, son ancienne amie ; celui du chevalier de Peseus, avec son ancienne amie aussi Mme Hulot, veuve d'un homme qui a été longtemps employé dans les fermes à Marseille ; le retour du duc de Brancas, après dix ans de retraite à l'abbaye du Bec. Les uns disent que c'est pour se retirer à l'Institution, dans l'appartement vacant par la mort de M. Mazarin; d'autres disent qu'il vient plaider contre son fils, et faire asseoir quelque belle dame curieuse du tabouret; on nomme même Mme de Rupelmonde. Pour moi, j'espère que Dieu n'abandonnera pas un homme qui a fait une si longue pénitence. On prétend qu'il y a eu quelque altercation entre M. et Mme de Monaco, en ce que le premier vouloit être nommé avec sa femme dans les actes de souveraineté; que la princesse n'a pas voulu; qu'ils se sont séparés; que l'un est retourné à Paris, et que l'autre demeure à Monaco : cela est comme certain. Vous aurez incessamment Mme Guion.

Que je vous suis obligée, mon cher Marquis, de la relation de Soissons! Je crois que vous me la donnez : elle est charmante, et m'a bien divertie, aussi bien que ceux à qui je l'ai lue. Quand nous aurons des curiosités, il faut qu'elles entrent dans notre commerce.

Je remercie très-humblement Madame la Marquise de sa réponse sur l'étoffe ; je suis très-contente de cet éclaircissement : si j'en fais usage, j'aurai recours à vous et à Mme de Caumont, que j'assure de mon tendre attachement.

Je suis bien aise que vous ne m'ayez pas grondée plus que vous ne l'avez fait sur les petits volets : je vous craignois horriblement. On m'assure que rien ne sort des mains d'Eiragues. Il y a ici tout plein d'histoires pareilles à celle de ma pauvre tapisserie; je suis pour elle sur les épines. J'espère que mon panier arrivera plus vite. C'est un présent d'une dame de mes amies de

Paris; cela s'appelle un panier à la janséniste. Il passe en terre papale....

* 44. — DE MADAME DE SIMIANE A LA MARQUISE DE ROUSSET.

Je me suis plainte amèrement et tendrement à Monsieur le commandeur de votre parfait oubli, ma chère cousine : vous me dites des raisons de votre silence que je ne puis pas recevoir en conscience. C'est parce que la plus singulière et la plus ridicule affaire du monde nous agitoit ici, qu'il falloit ou m'en parler ou faire diversion à des occupations très-désagréables et très-pernicieuses à l'âme. Enfin cette maudite affaire est finie, Dieu merci, et votre silence aussi. Nous avons gardé le commandeur quatre ou cinq jours à Aix; je ne l'ai pu arracher qu'une fois aux empressements de tous les Valbelle. Nous parlâmes beaucoup de vous, et il m'apprit l'événement arrivé dans notre famille : j'en ai été stupéfaite, et je ne sais ce qui m'a le plus surpris de l'union ou de la séparation. Tout est surprenant dans cette affaire : si à de certains âges les esprits sont encore sujets aux caprices, aux légèretés et aux changements, que peut-on espérer de la condition humaine? Il faut la déplorer. Cependant, ma chère cousine, j'espère que cette catastrophe ne nous nuit point; c'est ce qui fait que je m'en console. Ce qu'il y a de triste, c'est de ne point voir le chevalier de Saint-André; vous devriez me l'envoyer : je jouirois et profiterois bien du plaisir de le voir et de la liberté que j'en aurois. Vous me parlez de Bérenger comme étant à Grenoble : je les croyois, mari et femme, à Paris. Et que deviendra notre pauvre baptême? C'est un vrai lanternier que mon cher neveu; il me dira apparemment ce qu'il faut que je fasse à présent. Vous me demandez des nouvelles de ma santé, de mes occupations et de la situa-

tion de mon cœur pour vous, ma chère cousine : les voici. Ma santé est très-infirme; je vomis toujours; j'ai pris les eaux de Balaruc; on veut que je prenne l'acier. J'ai été quatre mois à ma petite guinguette de Marseille, qui est charmante. Je suis revenue précisément pour voir juger nos moines, et le feu partout. Je finis ma maison de la ville, qui sera un bijou; et pour mon cœur, ma chère cousine, il est toujours rempli de la plus véritable tendresse pour vous. Voilà au net de mes nouvelles. Je vous remercie encore de la bonté que vous aviez de me représenter aux fonts baptismaux : quoique cela n'ait pas eu lieu, je ne vous en suis pas moins obligée. Ne vous reverrai-je jamais, ma chère cousine? Je ne saurois penser à cette privation sans une douleur extrême. Il faut faire des sacrifices : celui-ci est trop douloureux. Aimez-moi toujours, je vous en prie, ma très-chère cousine.

Pourriez-vous me faire avoir une honnête provision de très-belles pommes de rainette pour mon hiver? Je vous en serois bien obligée, ma chère cousine.

Ce 4 novembre.

---

* 45. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Madame la marquise de Caumont se porte bien : voilà d'abord ce qui m'intéresse; il ne faut pas dire à un mari tendre et attentif d'avoir soin qu'elle se conserve beaucoup ; il faudroit, je crois, au contraire, l'arrêter sur cet article, et le prier de se bien tranquilliser et de ne pas perdre le boire et le manger quand une goutte de lait dérangera le pouls de l'accouchée que j'embrasse de tout mon cœur, avec son lait, sa sueur et tout ce qui s'ensuit. Il fait ici des orages de canicule, des tonnerres épouvantables, et un temps admirable quand tout ce

tintamarre est passé; mais tout cela ne fait pas partir Monsieur l'ambassadeur, et don Carlos et lui vont se rencontrer comme les nuées du nord et de l'est, et feront sans doute autant de bruit. Nos consuls sont occupés à faire raccommoder les chemins sur toute la route de l'Infant. Il est vrai que les avocats n'ont pas paru à l'entrée du parlement, mais il est vrai aussi que l'arrêt d'absolution est sous la presse, que l'on vouloit qu'ils rentrassent sous la bonne foi et les paroles royales, et qu'ils ont mieux aimé attendre qu'elles fussent moulées et scellées : dans peu cette affaire sera hors de notre souci. Nous en avons ici d'assez sérieuses : Monsieur le chancelier a demandé aux deux partis les motifs de l'arrêt Girard, dont il paroît qu'il n'est pas content; les lettres sont à M. le Bret, et à M. de Maliverni, qui répondront chacun de leur côté, et par provision l'abbé Gastau a eu une lettre de cachet, qui le mène droit à Viviers pour la seconde fois.

J'attendrai le sieur Marchand; je trouve sa proposition un peu forte; mais enfin nous verrons; peut-être que ma grande protection vaudra dix pour cent; resteroit à quarante. Il y a une difficulté, c'est que l'on n'aime pas les glaces en ce pays-ci : tous les tremeaux sont ornés de taffetas vert. Ma maison avance beaucoup; ce seroit grand dommage que Brunel me laissât en si beau chemin; j'écris à sa femme, et je vous conjure, mon cher Marquis, de vouloir bien appuyer ma lettre de tout ce que vous saurez de plus pathétique; c'est une affaire de quinze jours encore tout au plus, et il faudroit retarder d'autant les marchés qu'on veut qu'il aille faire à Avignon : au nom de Dieu, mon cher Marquis, obtenez ce court délai de Mme Brunel, dont les vives sollicitations m'inquiètent et dérangent notre travail. La noce Galéan a paru ici; je ne l'ai pas vue, mais on dit que la mariée est charmante; elle a passé par le creuset

des plus sévères critiques, ainsi son affaire est sûre. Je ne savois pas pourquoi je me portois si bien, et vraiment c'est que vous buvez comme des trous à ma santé; j'espère qu'elle viendra au point de vous le rendre, et en attendant je vous aime, mon cher Marquis, avec toute l'inclination, la reconnoissance et la sincérité dont je suis capable; je vous prie de croire que c'est beaucoup : ce mot de sincérité, en une femme, m'a effrayée moi-même en le prononçant.

23 novembre.

---

46. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 11 décembre 1731.

J'ai grand regret, Monsieur, à tous les pas précipités et inutiles que vous avez faits, et qui nous ont dérobé les moments que vous nous aviez destinés. Votre courte apparition n'a fait qu'augmenter le desir que nous avions déjà d'avoir l'honneur de vous voir; il a fallu contraindre nos empressements, ravaler toutes nos questions, réprimer notre curiosité sur cent mille choses, et vous en laisser ignorer aussi un grand nombre. J'aurois bien sérieusement souhaité de pouvoir vous entretenir un peu avant votre arrivée à Marseille, parce que je sens que personne n'est plus véritablement votre amie que moi. Ce prince a tout dérangé, et en vérité ce n'étoit pas trop la peine de s'en faire une si grande fête. Il méprise tout, il ne se soucie de rien, les honneurs le fatiguent, et il ne lui vient pas dans l'esprit, encore moins dans le cœur, de savoir le moindre gré aux gens qui se tourmentent le plus pour lui. Si cette fierté étoit soutenue d'un cortége et d'une représentation respectable, ce seroit une consolation; mais si vous voyiez ce train et ces figures, vous ne leur donneriez pas le moindre asile;

et si vous leur donniez quelque chose, ce seroit l'aumône. Notre ville d'Aix, et surtout le Cours, étoient cependant le plus beau spectacle que l'on puisse imaginer. Je sais bien que Marseille en auroit encore eu de plus magnifiques à présenter; mais il n'en auroit pas été ému davantage : ainsi je vous conseille de prendre patience, et de nous venir voir. Je suis chargée, Monsieur, de vous faire cent mille compliments de la part de M. le comte de Coetlogon, syndic des états de Bretagne, et de vous supplier de sa part de vouloir bien vous charger du soin de faire embarquer par un bâtiment sûr et connu de vous, des provisions d'huile, d'olives, et autres raretés de Provence, qu'il m'a demandées, et que je vous adresserai à Marseille, selon qu'il m'en a priée. Il vous demande surtout de bien recommander cet envoi et de prendre toutes les précautions que vous saurez mieux que nous pour que tout arrive à bon port à Nantes, à l'adresse de M. de Laurencin, négociant à Nantes, pour faire tenir à M. le comte de Coetlogon, procureur et syndic des états de Bretagne. Il me mande qu'étant votre ami, il est persuadé que vous vous ferez un plaisir de lui rendre ce petit service et de vous charger de cette commission. J'attends votre réponse, Monsieur, pour lui faire la mienne, et l'on travaille à préparer la voiture, qui arrivera chez vous bien conditionnée.

J'ai bien des remerciements à vous faire de toutes les amitiés de M. Garanacques, et du zèle de tous les ouvriers du parc, qui ont suivi en tout cela vos ordres; j'espère que vos bontés ne seront pas imparfaites; vous entendez, Monsieur, et en vérité j'ai grand besoin de quelque douceur, dans les dépenses immenses que j'ai faites. J'ai compté beaucoup sur vous, et je suis bien assurée de ne m'être pas trompée.

Soyez bien persuadé, s'il vous plaît, de ma sincère reconnoissance, et que ce n'est pas un discours ordi-

naire, mais les véritables sentiments d'un cœur qui vous aime et vous honore parfaitement.

J'ai l'honneur d'être, au delà de toute expression, Monsieur, etc.

---

* 47. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Le sieur Brunel part enfin, mon cher Marquis. J'ai suivi vos ordres et ceux de M. Lainé, et je l'ai payé sur le pied de votre mémoire : il est un peu cher; mais enfin voilà qui est fini, il n'y faut plus penser. Je vous ai mille obligations de ce pauvre Brunel : c'est en vérité un sage et excellent ouvrier, et je serois fâchée qu'il ne fût pas content de moi; mais je crois qu'il le doit être, moyennant de huit à neuf cents francs qu'il emporte de mon trésor. Il me reste encore une demi-douzaine d'ouvriers; il faut espérer qu'ils défileront petit à petit.

Je croyois avoir trouvé la pie au nid que l'étoffe de la Boulie; l'échantillon jaune que vous m'envoyez, mon cher Marquis, ne convient pas : il faut un peu laisser mûrir cette affaire, son moment n'est pas arrivé, je le vois bien au peu d'ouverture d'esprit que nous avons ici sur cela.

Or adieu, mon cher Marquis : je vous félicite de ce que vous garderez longtemps la belle Château, à ce que l'on nous fait craindre. Je suis charmée de la bonne santé de Mme de Caumont, que je salue très-humblement.

A Aix, ce 20 décembre.

---

* 48. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Le sieur Marchand ne m'a pas donné le temps de mettre en usage vos bons avis, mon cher Marquis; tous les petits mémoires que j'avois serrés bien précieusement me sont devenus inutiles : il a passé la première fois comme un éclair, pour aller à Marseille ; je l'attendois au retour : il est arrivé à huit heures du soir, en m'annonçant qu'il repartoit le lendemain au point du jour Tout ce qui s'est pu faire, s'est fait; c'est-à-dire que Verdun l'a mené dans ma maison à la chandelle, et là il a pris, à ce qu'il dit, les mesures de tous les tremeaux et cheminées ; encore si à cette grande hâte cela s'est fait bien régulièrement, c'est ce que j'ignore : tant y a, qu'il prétend avoir emporté tout ce qu'il lui faut pour pouvoir m'instruire d'Avignon d'une façon claire et sûre, aidé, dit-il, de M. Lainé et du sieur Brunel, le tout en votre présence. Je vous supplie donc, mon cher Marquis, de vouloir présider à cette fameuse assemblée, où vous ne manquerez pas de mettre en œuvre tout ce que vous m'aviez suggéré. Quand j'aurai le mémoire bien juste du sieur Marchand, alors je verrai ici où cette dépense peut aller, et je prendrai mon parti. Il a vu ou su que j'ai ici des glaces de miroir et de carrosse dont j'ai dessein de faire quelque chose : il l'a approuvé. Il est question de les mettre en état de servir : c'est sur quoi il n'eut pas le temps de raisonner, ni de délibérer, et c'est de quoi il m'instruira sans doute aussi, si vous voulez bien l'en faire souvenir.

Vous savez peut-être que don Carlos est arrêté à Antibes : les places dont il va prendre possession ne sont pas encore évacuées. Les courriers dans toutes les cours sont en campagne. Ils ont l'air de demeurer tout l'hiver

où ils sont à les attendre; et voilà une triste aventure pour M. le Bret, pour le Grand Prieur, pour nos consuls, pour le pauvre M. des Granges, et enfin pour tout ce qui l'a escorté, et qui enrage apparemment; il ne faut pas en omettre les galères, qui l'attendent depuis longtemps. On ne me parle de Paris que d'un théatin qui prêche à Versailles, et qui passe tous les Bourdaloues, Massillons, etc.

Je vous souhaite et à Mme de Caumont de bonnes et saintes fêtes, mon cher Marquis, et je vais tâcher de les passer moi-même le moins mal qu'il me sera possible.

Ce 24 décembre.

---

49. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

A Aix, le 24 décembre 1731.

Je ne pourrois en quatre pages d'écriture répondre aux quatre lignes que je reçois de vous, Monsieur : je n'ai jamais rien vu de si joli, de si galant; comment faites-vous pour rendre si agréable un compliment si commun, si trivial, si répété? Dites-le-moi, je vous en prie, car je suis désespérée de ces lettres de bonne année; il me prend envie de souhaiter toutes sortes de guignons à ceux à qui j'écris, afin de varier un peu la phrase. Je n'ai pas la force de commencer par vous; ainsi, Monsieur, apprenez que je vous souhaite de bonnes années sans nombre, tous les bonheurs que vous méritez, et que je suis avec un attachement très-parfait, etc.

On ne parle que de votre passion pour frère Côme, et de la sienne pour vous; je vous en félicite, Monsieur.

* 50. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

A Aix, le 4 janvier 1732.

Il n'y a rien de si touchant, mon cher marquis, que les représentations de la gigantesque Mlle Vernet; mais il n'y a rien de si dur qu'une créature qui a déjà dépensé cinquante mille francs à une maison dont la valeur intrinsèque est bien de vingt. Ayez donc la bonté de permettre que désormais les inutilités en soient bannies : c'en sont de véritables que des tableaux dans une antichambre de laquais. Il les a commencés malgré moi, en disant toujours qu'on les lui avoit commandés. Je lui ai représenté cent fois notre convention, et que je voulois m'y tenir. Si au bout de tout cela vous le vouliez absolument, je vous sacrifierois des choses plus considérables ; mais si vous le voulez bien, je suivrai à la lettre ma convention, et laisserai le peintre remplir sa destinée et son proverbe. Vous savez, mon cher Marquis, qu'il est venu ici contre ma volonté : ainsi il ne peut pas donner cette raison pour prétexte.

A l'égard du sieur Marchand, je ne trouve rien d'agréable ni d'utile dans toutes ces propositions : le cinquante pour cent, le terme du mois de mai, la difficulté de se servir de mes glaces, tout cela me dégoûte, et je trouve ici des partis plus doux et plus attrayants parmi nos marchands. J'ai cru que le vôtre avoit toute son affaire prête, et un magasin à Avignon. Dès qu'il ne fait pas mieux que les nôtres, et même pas si bien, ce n'est pas la peine de se dépayser. Je suis bien aise à l'heure qu'il est de n'avoir pas été l'objet de son voyage. Mille bonjours, mon cher Marquis, et à Madame.

* 51. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

La douce habitude de vous écrire et de recevoir de vos lettres me rend votre silence amer, mon cher Marquis. Je sais bien qu'il n'est pas juste de perdre votre temps, mais il faut me sevrer tout doucement. Or pour entretenir commerce, parlons un peu de M. Brunel. Je reçois dans le moment une lettre de M. Lainé qui m'effraye. Vous saurez que Brunel a emporté un panneau tout préparé à faire un trophée, qui est la seule pièce qui manque à mon salon, au midi. Il avoit le dessin de M. Lainé avec les autres; il étoit pressé de revoir ses foyers; il me promit de travailler le morceau chez lui, et que je l'aurois sans faute le quinze de ce mois; et le quatorze, qui est aujourd'hui, M. Lainé me mande qu'il travaille au dessin de ce trophée, qui sera, dit-il, très-riche. Cette parole me fait trembler, car je vous dirai tout naturellement que s'il y a un défaut dans ma maison, c'est que tous ses ouvrages sont trop chargés. S'ils vont faire encore un trophée travaillé hors de mesure, cela sera ridicule, ne se rapportera point aux pilastres, qui sont bien. Au nom de Dieu, envoyez chercher Brunel, et dites-lui que je suis très-fâchée contre lui; qu'il n'avoit que faire d'employer davantage M. Lainé (il avoit son dessin), et qu'absolument je ne veux point de cette richesse. Qu'il fasse comme il avoit commencé, et s'il retarde cet envoi, je lui déclare que je m'en vais faire finir ici ce trophée par Routier, et ne prendrai point le sien tout de même, s'il est trop riche. J'ai été obligée de refaire un bas-relief sous le portrait de mon père, où il a mis un casque si saillant qu'il en est défectueux.

Je vous conjure, mon cher Marquis, de ralentir le

génie de M. Lainé, et l'exécution de M. Brunel, et de faire finir ce morceau avec moins de fracas; car encore une fois, ceci devient ridicule, et réellement ce seroit double dépense pour moi; car sûrement je ne souffrirai pas cette richesse de sculpture dans un morceau qui doit assortir tout le reste. Et il est bien triste quand on attend un ouvrage après avoir déjà tant attendu, d'entendre dire que l'on travaille au dessin. Je suis véritablement en colère. Je voudrois que cette lettre fût déjà en vos mains, Brunel dans votre cabinet, et votre courroux déjà éclaté.

M. Vernet est content, et moi beaucoup de lui. Les dessus de porte sont admirables; j'en ai pris douze : il est consolé des autres.

Savez-vous quelque nouvelle? Pour moi, je n'en sais point. Tout est assez tranquille. Mme la marquise de Caumont se porte bien? Je l'aime et la respecte de tout mon cœur, et suis à vous, mon cher Marquis, Dieu sait combien.

14 janvier.

Je glisse ce billet pour M. Lainé, s'il vous plaît.

---

* 52. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

6 février.

Si vous pensez que je ne m'ennuie pas de votre silence, vous vous trompez, mon cher Marquis, et si vous ne vous en aperceviez pas, je serois très-piquée. Il est vrai que ma fâcherie ne va pas jusqu'aux regrets que mes ouvrages aient traîné plus longtemps. Je suis [si] excédée de l'ennui que cette maison me donne, que je ne puis pas croire qu'elle m'en dédommage jamais par le

plaisir de l'habiter. Je voudrois un peu consulter MM. de Costebelle ; apprendre d'eux comment il faut faire pour ne pas s'impatienter, et si on est bien aise quand tout est fini. J'aurai de plus qu'eux la jouissance, dont il m'a paru qu'ils ne faisoient pas grand cas. Mais quand l'aurai-je? Je n'en sais rien. J'en suis aux doreurs, aux peintres et aux tapissiers, et j'attends le trophée du sieur Brunel avec impatience. Ma console partira demain ou après-demain. Quand je vous demanderai l'homme aux sonnettes, ce sera une grande belle marque, mon cher Marquis : ce n'est encore qu'un château en Espagne.

Pour m'amuser, en attendant, je vends la terre de Grignan. Le marché est conclu, mais le contrat n'est pas fait, et jusqu'à ce moment, je ne tiens rien de fait.

Nous n'avons point vu cette histoire de Charles XII : vous me donnez grande envie de la lire par tout ce qui en rebuteroit les savants. Pour vous dire humblement la vérité, je n'ai jamais aimé l'histoire toute sèche ; mais quand elle est ornée de jolis traits, de faits un peu fabuleux, dans le goût par exemple de Quinte-Curce, oh! alors je la lis avec grand plaisir. Je n'ai jamais pu avaler l'histoire de France, Mézeray, Varillas : voilà ma confession. Les livres de morale ou les romans, c'est mon goût. J'ai abandonné les derniers, comme vous croyez bien, et on fait des choses admirables dans les premiers. Vous n'en êtes pas là, mais si vous y venez jamais, nous en parlerons dans nos lettres. Vous n'aurez qu'à m'avertir.

J'ai été charmée de la chanson; cette peinture est admirable et vraie. J'ai le triste avantage de pouvoir juger de la vieille et de la nouvelle cour et de les comparer. Celle-ci a la politesse de ne pas exciter de grands regrets d'avoir vu l'autre. On dit que c'est un ennui parfait.

J'ai reçu des lettres d'Italie qui ne sont pas chargées d'admiration ni d'applaudissements de don Carlos. C'est un fier enfant, et cela fait deux défauts haïssables. Il n'a pas fait cas de sa famille maternelle; on lui a laissé la place vide. Avez-vous lu les deux centuries de Nostradamus? Elles sont claires comme le jour.

Vos plaisirs sont plus tranquilles que les nôtres, mon cher Marquis. Vous dormez au moins, et ici on ne sait ce que c'est que le sommeil. La belle Château porte ses grâces autour du lansquenet; je n'ai pas vu si elle les rapportoit dans leur entier à sept heures du matin. Mais le dévot la Rouyère qui joue, qui balle, qui veille, qu'en dites-vous? Je l'attends pour le féliciter de sa douce façon d'aller en paradis. Tout d'un coup je laisse tout cela et je vais vous charger d'une....

---

* 53. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

À Aix, ce 15 février 1732.

Vous pouvez, mon cher Marquis, et je vous serai très-obligée, faire partir votre juif. Il ne lui arrivera aucune malencontre, pourvu qu'il ne soit ici que vingt-quatre heures, qui est plus de temps qu'il ne m'en faut, et qu'il ne vende ni n'achète rien ici.

J'ai reçu le panneau travaillé par Bruñel. J'en ai été très-malcontente : il est trop chargé d'ouvrage, et M. Lainé, avec sa permission, s'est un peu trop diverti à ce morceau-là. Mais il n'y a point de remède ; il faut le garder.

Mme de Barbentane a bien voulu se charger de faire payer à Mme la marquise de Caumont les vingt livres de poudre qu'elle a eu la bonté d'acheter pour moi. Il me reste à lui faire cent mille remerciements, dont je

vous prie, mon cher Marquis, de m'acquitter envers elle.

Vous savez le mariage de Mlle d'Uzès avec le fils de M. le duc de la Vallière; elle sera Mme la duchesse de Vaujours. Nous venons de perdre le pauvre marquis de Vins, que je regrette tout à fait.

Adieu, mon cher Marquis. Je suis excédée de lettres : j'ai ri avec les joyeux; j'ai pleuré avec les affligés, et sur le tout déploré la condition humaine qui fait prendre tant de sortes de figures en un instant.

---

* 54. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

A Aix, le 20 février 1732.

Qu'est-ce que c'est donc, mon cher Marquis, que le juif qui arriva ici, et qui dit venir de votre part, tandis que vous me mandez que je n'aurai point celui que vous m'aviez annoncé? Tant y a que je tiens un juif (c'est tout ce que je veux) et que je vous en remercie, parce que je veux toujours tout devoir à vos soins et à votre amitié. J'attendrai patiemment la poudre.

Pour le trophée, mon cher Marquis, ce n'est pas une pièce supportable : elle ornera mon garde-meuble. Nous l'avons mise en place entre les deux pilastres; elle y est absolument hors d'œuvre et ridicule. Il faut là un panneau d'une simplicité infinie; on le fait ici.

Je ne savois pas le degré de gloire de mon cousin de Luçon; il a bien de l'esprit, mais après s'être tant moqué des harangues de l'Académie, je ne sais s'il réussira à en faire une bonne. A l'égard de don Carlos, il faut, sur la foi de Nostradamus, croire que tout ce qu'il fait est bien, et le mène à tout ce qu'il y a de plus grand. Cette assurance de la part de notre prophète me

tient l'âme en paix sur le sort de ce prince. J'ai reçu une lettre de M. de Saint-Aignan, de Portofin : il périra plutôt que de manquer un iota du cérémonial ; il est ainsi fait.

Avez-vous vu, mon cher Marquis, les titres des comédies ? Ils sont très-plaisants. Si vous ne les avez pas, je vous les enverrai. Nous avons ici de vos belles dames ; Mme d'Agoult n'y sera pas longtemps.

Avec des yeux malades et un cœur rempli de vous et de Mme de Caumont, je vous embrasse, mon cher Marquis, bien tendrement. Mme la maréchale de Noailles assiste à la noce de Mme de Vaujours et voit sous ses yeux cinquante-deux enfants, fils, filles, gendres, belles-filles, petits-enfants ou arrière-petits-enfants : cela est à la lettre.

---

* 55. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Voici encore un petit brin de consultation pour ma maison, mon cher Marquis, parce qu'il est écrit que les ouvriers n'en sortiront point : c'est Pénélope, c'est tout ce que vous avez jamais vu de plus éternel. Vous saurez donc (et ceci vous ne l'entendrez pas, mais M. Lainé l'entendra) que j'avois distribué mes appartements de façon que je logeois une petite enfant que j'ai au rez-de-chaussée dans une petite chambre au midi, à la gauche du salon, le dessous précisément du cabinet en galerie de mon appartement ; pour cela, j'avois formé par une cloison une petite garde-robe pour l'enfant ; M. Lainé a vu tout cela : aujourd'hui je cherche partout un salon à manger, et d'abord je veux manger en bas ; le salon au midi étoit le premier pris, mais nous y trouvons de grandes incommodités : la proximité du vestibule et de la grande porte de la maison, par où viendront tous les vents du plus furieux nord du quartier ; j'ai donc ima-

giné et résolu de me faire une petite salle à manger de cette prétendue chambre d'enfant; vous direz peut-être que ce lieu est trop petit : je réponds que non, parce que je ne fais pas grand fracas à présent, que je n'ai jamais plus de six personnes; et le matin nous sommes deux ou trois au plus; j'y ai présenté mes tables les plus grandes, les chaises autour, j'ai de place plus qu'il ne m'en faut; mais voici la question : cet endroit est long plus qu'il ne faut (j'ai fait abattre la cloison), je voudrois faire là un buffet, former une espèce d'alcôve, mettre au fond une grande table de marbre, et dans les côtés deux fontaines avec des coquilles de marbre qui seroient cachées en partie par ce qui formeroit l'alcôve. Voilà mon dessein; mais ce mot d'alcôve me présente une idée maussade. Je demande à M. Lainé, mais dans la plus parfaite simplicité, un dessin pour former le salon à manger d'une façon agréable, de lui donner une juste et agréable proportion, dont nous sommes les maîtres; et pour cela je vous envoie toutes les mesures de ce lieu-là, pour lequel encore je vous prierai de me dire si je trouverai à Avignon un joli cuir doré. Voilà l'histoire du jour, mon cher Marquis; je me suis affectionnée à ce salon, j'ai envie qu'il soit joli et surtout bientôt fait. Aubrespin a la main à la truelle; mais je l'ai arrêtée jusqu'à votre réponse et au dessin de M. Lainé, que j'attends mardi, s'il vous plaît : pour l'amour de Dieu, ne me faites pas languir pour cette bagatelle; et quand je dis vous, mon cher Marquis, vous m'entendez, et ce faisant, je suis, etc.

Rien de Paris hier; mais où avez-vous pris toute cette distribution de la terre de Savigny? il n'y en a pas un mot.

28 février.

Le pauvre la Boulie vous est allé retrouver; son

frère est en peine de lui; dites-lui, s'il vous plaît, de donner de ses nouvelles; je l'embrasse.

---

56. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 16 mars 1732.

J'ai reçu, Monsieur, tous les dessins que vous avez eu la bonté de m'envoyer; nous allons les exécuter : vous êtes le maître de la salle à manger de Belombre; faites-y tout ce qu'il vous plaira, mais dans le plus simple. Il me prend des inquiétudes terribles que tant de délicatesse dans les ornements n'en requière dans les mets qui seront servis dans toutes les salles à manger. J'ai peur qu'il ne m'arrive quelque confusion, dont vous serez le premier spectateur, s'il plaît à Dieu.

M. de Bandol est arrivé en bonne santé à Paris, non sans encombre : sa chaise s'est cassée à Nevers, il a été obligé d'y en acheter une. Mon Dieu! qu'un petit gentilhomme à lièvre est heureux dans sa gentilhommière! Rien ne le trouble, il n'espère rien, il ne craint rien, ses jours coulent dans l'innocence; il est sans passion et sans ennui; il n'a besoin que de ses guêtres, elles font tout son équipage; quand elles se rompent, une aiguillée de fil en fait l'affaire. Je le place dans les montagnes du Forez et du Vivarais, afin que les nouvelles ne parviennent à lui qu'au bout de deux ou trois ans. Il me semble que je le vois d'ici, tant mon imagination se remplit vivement de cette idée. Qu'il y a loin de lui à Monsieur le Grand Prieur! Je vous prie de lui faire valoir que malgré mon goût et ma subite inclination pour ce paisible forestier, je l'aime encore davantage en ce moment : c'est tout ce que je puis dire de plus fort. Adieu, Monsieur : honorez toujours de votre amitié la personne du monde qui vous est le plus sincèrement dévouée.

57. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 30 mars 1732.

Cela est tout simple, vu le temps présent. On arrive à Paris, chaise rompue, brancards brisés : on n'est pas plutôt arrivé qu'on a ordre de ne point paroître à la cour et de rester à Paris, et le lendemain lettre de cachet pour revenir à Aix. Grande exactitude à obéir, et pour cela chaise neuve, qui coûte bien de l'argent, mais qui est magnifique. On revient à tire-d'aile; on conte son aventure à tout le monde; on apprend en arrivant que Monsieur le premier président part le lendemain pour Paris; on y va dès le matin : visite à l'ordinaire; on parle des chemins, de la pluie et du beau temps, et le jour d'après on siége et on préside à la grand'chambre, où l'on est actuellement, et voilà tout; il n'y a ni plus ni moins à cette aventure. On a rapporté pour cinq cents écus de jolis bijoux, sans compter la chaise de poste, et on se porte à merveilles.

Si les ouvriers s'endorment ainsi, jamais nous ne pourrons habiter Belombre. Au nom de Dieu, Monsieur, ayez la bonté de vous mettre un peu en colère et de me recommander à M. Garanacques, tant pour cela que pour mes pieds de table et pour le marbrier, qui ne m'apporte point ces benoîtes tables. J'ai un sort pour que rien ne finisse chez moi.

Je suis ravie des bonnes nouvelles des galères et de la gratification de mon pauvre Ligondès. J'ai eu des nouvelles de la Varenne : on s'y porte bien et on y pleure amèrement.

Je vous suis tendrement acquise, Monsieur.

* 58. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Vous êtes bien peu curieux, Monsieur le Marquis. Nos présidents vont, viennent, changent de place, et vous ne faites nulle question. Qu'êtes-vous donc devenu, mon pauvre cher Marquis? Eh bien! moi je vais vous questionner avec votre permission.

Nous sommes ici dans de grandes perplexités pour savoir où nous mettrons les tringles des rideaux de fenêtres de mon beau midi. Les dessus de fenêtres sont fort ornés, comme vous savez; la tringle au-dessus du chambranle coupe l'ornement; mais, à la mettre au-dessous de la corniche, outre que ce n'est pas l'usage, c'est que dès que les lumières arriveraient, on ne verroit plus les jolis ornements. Que ferons-nous donc, et comment a fait M. de Costebelle? Au nom de Dieu, dites-le-moi vite!

Combien coûtera un cuir doré pour ma salle à manger? Vous en avez les proportions; elle a environ vingt-deux pans de haut. Ayez la bonté de me le dire aussi.

C'est tout ce que peut vous dire aujourd'hui une femme qui sort de table, qui crève, et qui vous aime de tout son cœur.

31 mars.

---

* 59. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Si les ornements des dessus de mes fenêtres étoient comme le petit dessin que je reçus hier au soir de M. Lainé, nous n'aurions pas eu la moindre difficulté, mon cher Marquis. Elle vient, cette difficulté, de ce que l'ornement du milieu tombe à plomb, et touche le cham-

branle, et il est par conséquent plus bas que ceux des côtés, moyennant quoi la tringle le coupe un peu et ne fait rien aux autres. Il y a des gens qui voudroient relever ce milieu. Je ne suis pas de cet avis, parce que je n'imagine pas que M. Lainé, en faisant ce dessin, a suivi une idée que l'on ne peut changer sans qu'il devienne ridicule. Ainsi, tout bien considéré, nous mettrons la tringle où il l'a marquée, et qui est le plus raisonnable : arrivera ce qui pourra de ce petit bout d'ornement; n'est-ce pas là votre avis?

Je suis fâchée de votre courroux contre les cuirs dorés. Que vous ont-ils fait? Cependant je respecte votre antipathie, et je n'y pense plus. Mais pour l'honneur de mon goût, je veux que vous sachiez, mon cher Marquis, que celui que je voulois n'étoit point destiné dans mon premier étage. Je croyois que le rez-de-chaussée, extrêmement négligé, pouvoit s'accommoder d'un cuir doré, et je le destinois dans ce petit salon à manger, négligé comme tout le reste. Mais ne vous fâchez pas, Monsieur le Marquis. Mon Dieu, que vous êtes pétulant! quel emportement! Calmez-vous, venez dîner dans ce salon, et vous ne verrez que des meubles qui vous seront agréables.

Les galères reviennent et ne ramènent point le cardinal de Polignac, dont je suis moult contristée. Tous nos malades se portent bien. Ces pauvres galères sont toutes éparpillées. Celle qui est parvenue jusqu'à Civita-Vecchia reprendra les autres en passant, chacune dans le lieu où elles sont demeurées. Le Grand Prieur est à Toulon, et il est bruit qu'il ira passer la semaine sainte dévotement au Luc. Les Vintimilles et les Jansons, Vellerons et autres guerroient pour la succession Vins, et ne sont pas doux dans leurs allures. Savez-vous que le duc d'Uzès a gagné son procès contre l'évêque?

Les spéculatifs de l'armement d'Espagne prétendent

que la reine leurre le pape et les princes chrétiens d'un zèle pour combattre les Maures et les infidèles, et que dans le fond elle veut beaucoup d'argent, et rien de plus. Voilà ce qui se dit à la place des Prêcheurs. La connoissez-vous? Je vous souhaite et à Mme de Caumont de bonnes et saintes fêtes, et je vous honore, aime, respecte de toute mon âme, Monsieur et Madame.

3 avril.

---

60. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 9 avril 1732.

Vous approuvez bien, Monsieur, que l'on aime ses domestiques, vous voulez bien qu'on leur rende tous les services que l'on peut, vous convenez bien que vous êtes en place pour acquitter vos amis de ce devoir, enfin vous permettez bien que je m'adresse à vous avec toute sorte de confiance pour vous demander une grâce : la voici, Monsieur, dans ce petit mémoire; elle intéresse un de mes gens, elle fait sa fortune, elle fera le motif de ma très-vive et très-sincère reconnoissance.

Comment vous portez-vous, Monsieur? Savez-vous toutes nos lettres de cachet et nos exils laïques et ecclésiastiques? J'en reviens à mon gentilhomme du Vivarais, et vous souhaite de bonnes et heureuses fêtes à la façon du pays.

---

* 61. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

A Aix, ce 16 avril 1732.

Monsieur le Grand Prieur a passé ce matin pour s'en retourner à Paris; je l'ai vu un moment. Les grandes révolutions de la cour ont hâté son retour, qui ne devoit

pas être sitôt. Il est très-vrai que Monsieur le duc d'Orléans a écrit au Cardinal pour le prier de faire trouver bon au Roi qu'il se retirât de ses conseils, et qu'il lui remît son gouvernement et ses logements à la cour. Il y a eu bien des allées et des venues sur cette affaire-là. Le Roi a refusé tendrement toutes ses demandes et veut qu'il reste au conseil. On prétend que le prince s'est rendu. Tout cela est encore un peu dans les ténèbres, et s'éclaircira au retour du prince, qui est dans sa retraite de Sainte-Geneviève. Je n'ai pas ouï dire que sa lettre fût publique : personne ne dit l'avoir vue à Paris ni dans ce pays-ci.

M. Fargès, fameux homme d'affaires et encore plus fameux Mississipien, vient de perdre son procès contre le Roi, au sujet de ses comptes. Il prétendoit qu'il lui étoit dû quatre millions, et on a trouvé qu'il en devoit cinq. Ses créanciers sont totalement ruinés : il devoit ces quatre millions.

On prétend que l'affaire du P. Girard est décidée, mais on ne sait encore rien de positif sur tout cela.

Puisque vous ne voulez point que j'aie du cuir doré, Monsieur le Marquis, ayez donc la bonté de me chercher autre chose. Je vous envoie un échantillon infâme, mais qui a fait l'admiration de Paris il y a vingt-cinq ans. J'en avois une tapisserie que tout le monde venoit voir par curiosité. Cela ne coûtoit qu'un écu la canne; cela étoit fait à Avignon; cela est admirable, et cela le seroit encore dans cette salle à manger, parce que j'ai dessein d'y mettre quantité de tableaux et de portraits. Pourroit-on en avoir, mon cher Marquis, et cette étoffe seroit-elle toujours à bon marché? Je vous déclare que je ne veux rien de cher pour ce lieu-là, et cette étoffe me paroîtroit tout ce qui conviendroit, attendu qu'à peine en verra-t-on sous les tableaux que je veux y mettre. Vous êtes obligé de m'en trouver sous peine du

cuir doré. J'espère que Mme de Caumont voudra bien nous aider, et sans intérêt je l'assure de mon tendre respect.

Je vous aime au delà de toute expression, mon cher Marquis : cela est grossièrement dit, mais très-vrai.

---

* 62. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

N'êtes-vous pas bien fâché, mon cher Marquis, de la route qu'a prise cette Éminence de Polignac? Peut-on faire un si vilain tour à ses amis? Pour moi, j'en suis désespérée et dans une colère contre lui que je ne lui cacherai pas assurément. Nous voilà renvoyés au conclave; encore ne sait-on. Ce goût pour les Alpes lui fera toujours dédaigner la mer.

Nos galères sont arrivées dans un état pitoyable : c'est une armée de morts et de mourants; ils viennent peut-être nous donner la peste.

Les voyageurs se plaignent de votre vice-légat. On dit qu'il a fait travailler et découvrir les chemins, et qu'ayant trouvé la besogne trop forte, il a fait jeter de la terre qui couvre tous les creux, moyennant quoi on ne peut plus marcher. Faites usage de cet avis : il est important pour le commerce et pour ceux qui ont envie de vous aller voir.

Le Roi est à Compiègne, et rien n'est arrivé pour l'affaire girardique : on n'y comprend plus rien. Du reste, il n'y a nulle nouvelle. On parle toujours du grand armement d'Espagne. Le cardinal Coccia est à Rome; vous savez cela mieux que moi : la roue de Fortune qui l'avoit précipité, n'a pas été longtemps à faire son tour et à le ramener. Ne parle-t-on plus de ce pauvre roi de Sardaigne? Je suis en peine de lui, mais beaucoup plus

de la santé de notre ami Anfossy, qui n'est, dit-on, pas bonne. Dites-moi ce que vous en savez, mon cher Marquis.

Bruais abuse bien de la permission qu'ont les ouvriers de faire enrager ceux pour qui ils travaillent. Combien veut-il garder mes consoles? C'est l'éternité que ma maison; mais c'est un bijou que tous les étrangers admirent. M. Lainé seroit bien content s'il entendoit les louanges qu'on lui donne. Je jouis du plaisir de la voir admirer, en attendant celui de l'habiter et de vous y recevoir; car vous y viendrez, ou vous direz pourquoi, et Mme de Caumont aussi. Il faut bien qu'elle voie la Provence; il est honteux pour nous qu'elle n'en ait nulle curiosité; ma maison en est devenue une, et une raison de plus. Adieu, Monsieur et Madame : si vous trouvez dans ce vaste univers quelqu'un qui vous aime, honore, respecte plus que moi, je vous donne un merle blanc.

Le pauvre Verdun a pensé mourir d'une pleurésie (je ne sais pas dire l'autre mot qui appartient aux poumons) ; il se porte bien, Dieu merci, à présent : c'est un événement pour ceux qui ont de l'amitié pour moi.

2 mai.

---

* 63. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

4 mai.

Voici enfin le moment des sonnettes, mon cher Marquis ; vous voulez être averti d'avance : eh bien! vous voilà averti. Ainsi ayez la bonté de faire partir l'homme quand il pourra, et le plus tôt sera le mieux. J'ai prié Châteauvieux de voir Brunel pour ma console; plus, il est chargé de mille choses de ma part pour vous et Mme de Caumont, entre autres de deux *poutons* sur

chacune de vos joues. Peut-être vous en passeriez-vous bien, mais ils sont partis : heureusement pour vous, c'est une lettre de change; les faveurs de cinquante-sept ans ne doivent pas aller autrement.

Il y a des lettres d'hier auxquelles l'on assure qu'il faut donner créance, qui disent qu'il arrive un arrêt du conseil pour biffer les registres au sujet des commissaires. On n'a pas touché à l'arrêt du parlement. On dit que l'exécution de celui du conseil ne viendra qu'avec M. le Bret. Cette nouvelle n'est pas encore bien tirée au clair. Vous saurez tout.

L'évêque de Rennes, Breteuil, est mort subitement; Mme de Surville morte, Mme d'Alincourt à l'extrémité, Mme de Courtenvaux fort mal. Ma gazette est un peu lugubre aujourd'hui; ce n'est pas ma faute. Il y a une déclaration au sujet du militaire, terre et marine, qui n'est pas agréable : on annonce qu'on ne donnera plus ni pensions, ni récompenses aux vieux officiers. J'ai demandé encore quelques explications. Vous savez peut-être tout cela mieux que nous.

On me dit de si grandes merveilles de Belombre, du choix que le printemps en a fait pour y répandre cette année toutes ses faveurs, que pour lui en marquer ma joie et ma reconnoissance, je vais mercredi y faire un voyage de deux jours. Je vous en rendrai compte. J'emprunterai pour cela la plume de quelque académicien de Marseille, et moyennant les fleurs qu'il emploiera dans sa description, vous ne saurez pas s'il y en a à Belombre.

---

* 64. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

A mon tour je vous prie, mon cher Marquis, de me donner des avis sur la marche de l'Éminence Polignac.

On prétend qu'il va à Auch, et en tournant et retournant sa marche de toutes les façons, il ne peut, dit-on, passer qu'à Avignon. Au nom de Dieu, que je le sache ! J'y volerai, et me flatterai que cette circonstance redoublera votre attention.

J'ai vu Belombre. Je vous en avois promis la description, mais il n'y en a point qui ne lui fît tort. Tout ce qui décore le petit jardin est cette année dans le plus haut point de perfection. Rivière, bois, fleurs, palissades, fontaines, prairies, lilas, noble épine, chèvrefeuille, orangers, les voilà en gros et en détail. Il n'y a rien, en vérité, de si surprenant que ce rien-là. Venez-y, mon cher Marquis, et que ce ne soit pas là une de ces choses qu'on aime mieux croire que d'y aller voir.

Dites, je vous prie, à Châteauvieux que j'ai reçu les éventails et donné le sien à la Boulie. Je le remercie et enverrai l'argent.

14 mai.

---

65. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

On me dit hier au soir que vous aviez une place de conseiller d'honneur dans le parlement. : je vous en fais mon compliment, Monsieur ; c'est à vous à y mettre une juste valeur, et à la proportionner à son objet. Il me semble que cette place vous étoit due de droit, et que cet événement est des plus simples ; mais je veux bien que vous sachiez que depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes choses, tout ce qui vous regarde me touche et m'intéresse infiniment. Les grandes nouvelles de Paris ôtent la parole : c'est à cela que j'attribue votre long silence. C'est aujourd'hui, ce matin, que l'on juge ces malheureux, Lescale et Barlet : vous savez ce que c'est. Vous aurez dimanche la case Bandol. J'ai fait ce que j'ai pu pour que Mme de Bandol voulût voir Belom-

bre ; c'est l'affaire d'une heure : il me paroît qu'elle en auroit envie, mais que le temps lui manquera. C'est votre affaire, Monsieur : vous êtes intéressé à l'honneur de Belombre.

Vous avez un bon cœur, Monsieur, vous avez des entrailles, vous savez ce que c'est qu'un vieux et ancien domestique d'un père et d'une mère tendrement aimés : voilà un pauvre vieillard affligé que je vous présente, Monsieur; il n'étoit pas domestique, mais excellent sculpteur, qui a travaillé toute sa vie aux châteaux de Grignan et de la Garde : c'est un ouvrier qui a été admirable, et de pair avec les plus fameux; il travaille encore à quatre-vingts ans qu'il possède; au surplus bon et honnête homme. Ce misérable père a un fils qui le soulageroit dans sa vieillesse : il s'est avisé de donner un soufflet à son sergent, le voilà aux galères pour la vie. Il est venu à moi tout en larmes : je lui ai dit toute l'impossibilité de ravoir ce fils; il le sait, il m'a montré cette lettre que je vous envoie de l'abbé de Suze, aumônier du roi. Je vous conjure, Monsieur, de vouloir accueillir charitablement et cordialement ce pauvre homme, cela le consolera : dites-lui que vous lui accordez votre protection; et puis dans la suite nous verrons s'il y auroit quelque moyen de le servir réellement. Il sera content de cela, et vous me ferez un sensible plaisir. Quand je vois un vieux bonhomme que j'ai vu toute ma vie chez mon père, que je le vois fondre en larmes à la vue de son portrait, je vous avoue que s'il me demandoit mon bien, je crois que je lui donnerois, et je vous annonce que je vous fatiguerai beaucoup au sujet de ce fils galérien : prenez courage et armez-vous de patience.

Ce ne sera plus que le 7 que j'aurai l'honneur de vous voir, Monsieur; je vous en dirai les raisons : elles sont trop longues pour une lettre qui l'est déjà beaucoup, mais que je ne finirai pas sans vous dire que M. le

chevalier de Castellane, d'accord avec M. Verdun, mon traître de valet de chambre, après m'avoir empêchée d'entrer dans ma nouvelle maison pendant huit jours, sous prétexte de la couleur que l'on mettoit au plancher, m'y menèrent il y a deux jours, et que je trouvai la maison meublée depuis la cave jusqu'au grenier, sans qu'il y manque un clou, toutes les fenêtres et cheminées du rez-de-chaussée posées, enfin, affaire de fées ; voyez si cela se peut souffrir : c'est un enchantement de toutes les façons, et Belombre m'est un peu obligé cette année.

Adieu, Monsieur : j'ai un extrême désir d'avoir l'honneur de vous embrasser.

Ayez la bonté de rendre la lettre de l'abbé de Suze à Mesangeau : c'est le nom de ce bonhomme.

Ce 25 juin.

---

66. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 28 juillet 1732.

Monsieur l'intendant revient donc de son rocher ; s'il est aussi brûlant que les nôtres, je le plains beaucoup. Sait-il bien, cet aimable intendant, qu'il y a longtemps que nous ne l'avons vu, et qu'il ne faut pas mettre les gens en goût, et puis les planter là? On a cent choses à lui dire, encore plus à entendre. Sait-il bien encore qu'il est attendu vendredi à Belombre, et que les draps sont déjà dans son lit? ce sont mes nouvelles, j'ai cru devoir les lui communiquer.

---

67. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 22 août 1732.

Les timides nymphes de l'Euvone ne répondent pas à des chants si doux et si séduisants. Si on les agace trop, j'ai peur qu'elles ne se gâtent. C'est le temps des complots : il s'en forme un tout le long de la côte pour leur faire perdre cette belle simplicité qui est tout leur ornement. Déjà les voilà tristes à mourir d'avoir vu échouer une partie sur la mer dont elles s'étoient flattées : venez demain pour les consoler, amenez M. de Rochegude ; on le desire, et on veut bien qu'il le sache. Mais ne sont-ils pas deux ? Faites sur cela ce que vous jugerez à propos ; mais surtout faites des vers, Monsieur, car en vérité vous les faites bien jolis : vous le savez bien, et vous n'avez que faire de ma fade louange.

---

68. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 10 septembre 1732.

Mille et mille grâces soient rendues à qui m'a envoyé un vent si aimable, si favorable, si délectable, si guérissable, et toutes choses en *able*. Il est sept heures, et l'estomac n'a rien dit ; nous avons eu grand monde, tout est reparti. Les chevaliers, ignorant l'intention qu'on avoit sur eux, se sont fatigués à la chasse, et feroient mauvaise figure le soir auprès des dames : ils font leurs très-humbles excuses. J'aurois de la gaieté aujourd'hui, si je ne regrettois la soirée d'hier, dont je profitai si mal : ainsi va le monde.

Je suis pénétrée de vos bontés et de vos attentions, Monsieur. Être enchanté auprès d'Armide et se souve-

nir de ses amis, c'est une très-belle action. Bonsoir, belle Armide.

---

69. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 26 octobre 1732.

Est-ce de Maroc que vous m'avez envoyé une si belle peau, Monsieur? Hélas! je n'en doute pas : je ne vous vois plus, je n'ai plus l'espérance de jour à autre de vous voir arriver, tantôt à dîner, tantôt à souper. Le *chancelier* Olivier ne vous annonce plus, ni vous, ni vos volontés. Enfin c'est un changement auquel je ne m'accoutume pas, et dont toutes les gentillesses de mon petit palais ne me consolent point. Je me suis jetée dans une retraite totale ; les orages, les éclairs, les tonnerres sont ma seule compagnie, et ont si bien rompu tout commerce avec le reste du monde, que voilà trois ou quatre courriers qui ne passent point : ainsi pas la moindre petite nouvelle. M. d'Orves nous a quittés, le chevalier de Ligondès est à Saint-Marc, et celui de Castellane chez ses parents. Je suis avec *Pouponne* et mes pensées tant bonnes que mauvaises. Vous êtes l'objet des premières : ne m'oubliez pas, je vous prie, Monsieur.

A votre retour à Marseille, M. de Villemont aura soin de vous payer la peau. J'attends la console, sans quoi la pendule sera longtemps sur la cheminée. Oserois-je vous prier de me mander de quelle largeur il faut que soit la bordure dorée de la tapisserie de cuir vert du salon à manger? faut-il toute la bordure, ou bien un galon seulement? Prononcez, je vous prie, et ne doutez jamais de tout ce que je vous suis. Vous direz bien quelque petite chose de moi aux dames de Vence, s'il vous plaît, Monsieur.

70. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 21 novembre 1732.

Je suis au désespoir, Sineti n'est point ici; je lui envoie dans l'instant un porteur exprès à Apt; il sera ici demain au soir sans faute : conservez-lui votre bonne volonté et votre précieuse amitié. Vous êtes un ami du premier ordre; je suis dans l'enchantement de la bonté de votre cœur; vous ne sauriez rien faire qui me fasse plus de plaisir assurément que de placer ce pauvre garçon. Je vous conjure de l'attendre; je voudrois le tenir, mais enfin il sera sûrement vendredi à Marseille avec tout le secret et les précautions nécessaires. Carcassonne est bien indigne de l'honneur de votre protection. Voudriez-vous, pour que je profite de son peu de sens et de vos bontés, m'accorder une place d'écrivain du Roi pour un ami de Verdun, nommé Bardon, honnête garçon, écrivant comme les anges? Le pauvre Verdun se met à vos genoux, pour vous demander cette grâce.

Mille remerciements de la charpente. Je suis au milieu de cent mille voix qui m'étourdissent, je ne sais ce que je dis; mais je sais que je vous aime de tout mon cœur : je n'ai pas le temps de vous dire cela plus poliment.

---

71. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 22 novembre 1732.

Si les choses inanimées ne vous apprennent rien de moi, Monsieur, il ne faut pas que vous espériez d'avoir jamais de mes nouvelles, avec le divorce que j'ai été faire avec tous les mortels. Mais voyez de quoi je me suis allée aviser! si j'avois prévu l'embarras où cela me mettoit par rapport à vous, je serois demeurée parmi les

hommes, et à portée qu'il n'en parût aucun devant vous qui ne vous parlât de moi. Je ne vois plus de remède à ce mal que de venir vous-même : vous me l'avez promis, et j'entends encore le françois. Venez donc en propre personne, Monsieur; venez triompher de toutes mes résolutions, et les voir céder au foible que j'ai pour vous, et dont ce babillard de Ligondès vous a parlé, si je ne me trompe, dans une de ses lettres. J'ai cependant une grande quantité de choses à vous dire; je ne sais par où commencer. Je crois qu'il faut capter d'abord la bienveillance de mon lecteur, en lui disant que j'ai vu la beauté Beaurecueil. J'ai dîné avec elle chez Mme de Bandol; je l'ai contemplée tout à mon aise : cela est beau certainement; cela est pâle, cela est maigre, cela est changé; mais j'ai démêlé tout cela : je la vois telle qu'elle est naturellement, et telle que vous l'avez vue. Je l'ai admirée, hélas! en femme qui n'a plus de raison de lui trouver des défauts. J'en suis enchantée. Le premier article vous a-t-il mis de belle humeur? J'espère que vous n'êtes pas fâché des nouvelles du premier sénat; les réponses ont été bien gracieuses; le retour des exilés ne vous déplaît pas. Je vous en fais mon compliment, Monsieur; mais je ne vous félicite pas plus du retour que du départ : la belle action de celui-ci appartient au voyageur. Il y a encore de la curiosité à avoir pour le 1er décembre : à chaque jour suffit sa curiosité comme son mal; ainsi laissons cela et marions Mlle Ranchet. Vos bontés pour elle en font pour moi un événement intéressant, et je suis bien satisfaite d'ailleurs de la bonne acquisition que nous faisons à Aix. La maison de Mme de Bandol devient brillante; elle se trouve bien de ce nouveau genre de vie, et ses amis, c'est-à-dire la très-bonne compagnie, s'y rassemblent avec grand plaisir. Le président va et vient de son appartement, selon que le jeu lui plaît. Rien n'est plus décent, plus convenable ni mieux arrangé.

Ligondès, pénétré de votre amitié et de vos vues pour lui, vouloit partir ce matin. Je l'arrête encore quelques jours, sur la phrase de votre lettre qui lui donne congé jusqu'à la revue : j'ai de sérieuses raisons pour le garder ce peu de temps. Le marquis d'Antin doit passer à Aix ; je serai bien aise de le voir, et il me faut mon grand maître de cérémonies : vous le voulez bien, j'en suis sûre. Je ne sais plus ce qu'est devenu mon gendre Castellane ; son frère est revenu de ses montagnes ; la ville se remplit : voilà à peu près toutes mes nouvelles. Ma pendule attend sa console, et sa console, à ce que je comprends, attend son ouvrier ; et moi je vous attends avec une impatience proportionnée à tous mes sentiments pour vous, Monsieur : vous les connoissez, mais non encore tels qu'ils sont.

---

72. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 30 novembre 1732.

Je n'ai point vu le pauvre Sineti, Monsieur ; il ne me trouva point chez moi, et quand j'envoyai chez lui en rentrant, il étoit malade et prêt à se coucher. Je suis véritablement en peine de lui : son père n'est point trop mal ; mais je crois qu'une petite absence et un peu de repos lui étoient absolument nécessaires. Son département et ses fonctions me semblent pénibles ; l'air contagieux d'un hôpital n'est pas sain ; vous avez de la bonté pour lui, vous voulez le conserver, vous en avez trouvé le seul moyen, je vous en remercie.

Que vous dirois-je de notre cher Ligondès, sinon que nous l'aimons tendrement, que nous le regrettons au delà de toute expression, et que je n'ai d'autre consolation en le perdant que de penser que vous le connoîtrez

bien, que vous l'aimerez à proportion, et que vous trouverez en lui tout ce que vous cherchez dans un ami sincère, sage et fidèle? L'âge ne fait rien à l'affaire : ses bonnes qualités ont soixante ans; il vous consolera de vos peines et de l'ingratitude des faux amis. Les attachements sont la source de toutes les miennes : c'est une expérience que je fais depuis que je suis au monde, et il y a longtemps. J'ai passé par toutes sortes de peines, d'indigences, de tribulations : tout m'a secouée: mais rien ne m'a abattue, que ce qui a attaqué mon cœur du côté de l'amitié. Ménagez donc ma sensibilité, Monsieur; et puisque je vous aime, aimez-moi un peu avec tous mes défauts, mon sauvage, ma retraite, mon divorce avec le monde; que tout cela ne vous rebute point; gardez-moi pour les moments où le goût de la solitude et des réflexions vous prendra : ne serai-je pas bien flattée de vous voir venir à moi quand vous voudrez être à vous? J'avois dans ma jeunesse une amie du premier ordre pour la sagesse, le bon conseil, le bon esprit, la vertu, et je ne la voyois presque jamais, parce que j'étois toujours comme les gens ivres; mais dès que mon ivresse passoit un peu, ou qu'il m'arrivoit quelque encombre, je courois à elle; elle en badinoit, et me savoit très-bon gré de mes retours, dont elle connoissoit tout le prix. Ayez la bonté de ne pas croire que je veuille faire de comparaison : à Dieu ne plaise! je n'ai de tout cela que la solitude. Avez-vous fini toutes vos adjudications? On dit des merveilles de la noce Ranchet : je la verrai assurément quelque matin; elle sera heureuse comme une reine avec un mari le plus honnête homme qu'il y ait.

J'oublie avec vous, Monsieur, que j'ai fort mal aux yeux. Adieu donc, Monsieur, jusqu'au retour de ma vue. Mais qu'est devenu votre voyage d'Aix? Venez nous voir. Ligondès vous aura dit tout ce que je pense, et lui

aussi, du jeu de votre commandant. J'approuve infiniment votre façon de penser sur tout cela.

---

73. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 5 décembre 1732.

Je n'ai vu de tout ce que vous m'envoyez que la console, qui est charmante ; je vous en remercie de tout mon cœur, Monsieur. Je ne doute pas que vous ne l'ayez faite vous-même : toute la délicatesse de votre esprit aura passé dans vos doigts, et cela fait un ouvrage parfait. Je n'ai donc point vu la noce de Mlle Ranchet ; mon premier mouvement m'y portoit, la réflexion m'a arrêtée, et n'ayant fait aucune visite dans la ville, celle-là auroit paru singulière. La petite femme sera heureuse comme la Reine, avec un très-honnête homme et dans une belle ville.

Je vous renvoie la lettre de notre ami Mairan, Monsieur; elle est écrite à merveilles. J'y aperçois des sentiments pour vous que je comprends mieux que personne, et je l'en aime davantage. Quand il vous viendra quelque lettre de la petite Angloise, faites-m'en part, je vous en prie, mais surtout de ce qui se sera passé le 2 de ce mois. Comptez sur ma discrétion, comme je compte ne pouvoir savoir rien de bien sûr que ce que vous recevrez.

J'ai bien envie d'avoir l'honneur de vous voir : il me semble qu'il faudroit se rassembler pour écouter les nouvelles de ce moment présent.

---

74. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 29 décembre 1732.

J'ai si peur que vous ne me souhaitiez la bonne année le premier, que je me dépêche de faire mon compliment; le voici : Bon jour et bon an, Monsieur, et tout ce qui s'ensuit. Voilà mon affaire faite, et très-bien faite, je le soutiens; car trois mots qui viennent d'un cœur bien sincère et bien à vous valent un trésor. Divertissez-vous à présent à tourner joliment votre réponse et vos souhaits; cela ne m'embarrassera point et me fera grand plaisir. Je vous pillerai et ferai mon profit de ce que vous me direz. Vous vous retrouverez en plein Paris, en pleine cour. Et pourquoi non? vous pillez bien mon salon, mes corniches, etc. Il est vrai que le vol n'est pas égal; mais il y a de grands et de petits voleurs.

Adieu, Monsieur. Que je vous plains ces jours-ci!

---

* 75. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

A Aix, ce 2 janvier 1733.

C'est bien tout ce que je puis faire de songer à vous répondre sur l'article des tableaux, mon cher Marquis, au milieu de cinq cent mille lettres que j'ai à faire. Si j'ai jamais quelque crédit pour régler la police, l'usage de souhaiter la bonne année sera bien banni. Il faut d'un mauvais payeur tirer ce que l'on peut. Je vous prie de les commander; ils viendront quand ils pourront; la guerre et la paix seront faites dans l'Europe; tout cela ira à merveilles. Votre vin muscat est parti;

c'est à vous à me dire quand il sera arrivé, et si vous l'aurez trouvé bon. Celui qui vous le remettra est chargé du petit mémoire de tout ce que cela coûte. Vous l'avez ordonné ainsi jusqu'à la menace ; je ne veux pas perdre le titre de l'emploi de votre commissionnaire.

Vous croyez bien que dans un temps comme celui-ci, on ne dit précisément que les paroles nécessaires; le superflu viendra en son temps.

---

76. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Oh dame ! c'est que je suis la plus raisonnable et la plus juste personne qui soit sur terre : vous allez voir. Je veux bien vous oublier, mais je ne veux pas que vous m'oubliiez; je n'entendrois aucune raillerie, et je gronderai dès qu'il y aura un intervalle un peu considérable. Voilà, Monsieur, sur quoi il faut que vous comptiez, s'il vous plaît; et ne venez point tenir de mauvais propos : que c'est par discrétion que vous ne voulez pas interrompre ma retraite : mauvaises raisons, non reçues. Quant aux miennes, pour un marché qui paroît inégal, avec un peu de méditation, que vous y trouverez de choses flatteuses! Je vous y renvoie, Monsieur. Je voudrois bien vous voir ici ; je soupire après Belombre ; je veux que vous vouliez y venir souvent, passer des soirées avec nous; vous savez parler toutes sortes de langues; vous savez vous accommoder à tous les esprits; vous savez permettre que l'on tienne son imagination un peu enchaînée, et dans le solide et le sérieux n'êtes-vous pas charmant? moyennant quoi ne renoncez point à moi, et soyez persuadé que je vous suis sincèrement et tendrement attachée, Monsieur, et pour la vie.

1er février.

Permettez que je vous adresse ce billet pour M. Garanacques. MM. de Castellane et de la Boulie vous font des millions de très-humbles compliments.

---

77. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 17 février 1733.

Quand je ne vous serois venue dans l'esprit que le mercredi des cendres, c'étoit bien assez, Monsieur, pour exciter ma reconnoissance; mais vous souvenir de moi au milieu du bal et des plaisirs les plus vifs du carnaval, il y a de quoi me faire tourner la tête. Vous exécutez mieux que moi le marché que je vous ai proposé : je ne saurois parvenir à vous oublier; c'est une chose étrange que mon foible pour vous; je prends le parti de ne plus combattre ce penchant, de vous aimer de tout mon cœur, et de penser à vous bien tendrement et bien solidement; car mes pensées ne sont point frivoles : je vais au fait. Je vous enrichis, je vous établis, je vous marie, je vous fais le sort du monde le plus joli et le plus heureux; je me place à portée de voir tout cela, je vous possède à Belombre : enfin que ne fais-je point? je défie l'imagination vive et jeune de votre Angloise d'aller plus loin. Cette lettre de rencontre est en effet un portraït; on voit cette personne. Il y a dans mes châteaux en Espagne de la voir à Marseille à la suite de Madame votre mère, à qui je fais vous rendre une visite et voir la Provence. Si vous ne trouvez pas que je m'occupe assez de vous, vous n'avez qu'à dire. Ne grondez pas Mme d'Héricourt de vous avoir négligemment envoyé cette lettre; au contraire, dites-lui de vous en envoyer tant qu'elle pourra : elles sont vives et jolies. Nous savons ici toutes vos fêtes : savez-vous les nôtres? et la

résurrection de l'ordre de Méduse? J'ai reçu des descriptions de la cour et de Paris qui donneroient envie de s'en éloigner, si nous n'étions pas déjà au bout du monde. Mais y sommes-nous mieux? Non : concluons qu'il faut se faire une habitation au dedans de soi, y admettre bien peu de gens, la décorer d'ornements solides et agréables, avoir un M. Lainé qui donne de beaux dessins, les bien exécuter soi-même et s'y renfermer. M'entendez-vous, Monsieur? vous ferez fort bien; car pour moi, je ne m'entends presque plus, je sens que j'extravague. Adieu, etc.

---

78. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 17 mars 1733.

Vous avez eu la bonté, Monsieur, de faire espérer l'honneur de votre protection au sieur Ferrand, qui se présente à vous aujourd'hui. Il a une grosse famille, de jeunes, jolies et sages filles; tout cela demande un peu de bien, et il n'en a point : un petit emploi pourvoiroit à tout; je vous le demande pour lui, et je joins mes prières à celles de M. le président de Bandol. C'est la mouche du coche, mais n'importe; ma reconnoissance n'en perdra rien de sa force, non plus que les sentiments que vous me connoissez pour vous, Monsieur, et que je vous ai voués pour toute ma vie.

---

79. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HERICOURT.

28 avril,

Il m'est revenu que M. de Bandol compte que vous

souperez chez lui le jour que vous arriverez à Aix, Monsieur; et moi je compte sur cet honneur-là aussi, et j'ai invité et prévenu le président de Ricard, qui s'y attend : évitez une querelle, qui deviendroit sérieuse, entre M. de Bandol et moi, d'autant plus que les esprits sont aigris de part et d'autre par plusieurs poissons d'avril qui ne sont pas encore digérés. Sérieusement, ayez la bonté d'écrire un mot au président pour lui apprendre votre engagement avec moi, et instruisez-moi de votre marche : elle me seroit bien agréable, si elle ne m'annonçoit pas une absence longue et insupportable.

---

80. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 25 mai 1733.

Je fais tout le cas que je dois de votre aimable attention pour moi, Monsieur : rien n'est perdu avec une personne qui en connoît tout le prix. Je vous remercie donc de tout mon cœur de m'avoir appris votre arrivée à Paris. Je m'étois avisée d'être inquiète de vous, au hasard que l'on se moquât de moi d'être en peine de quelqu'un qui est jeune, qui se porte bien et qui voyage dans le mois de mai. Votre lettre a tout rassuré, et m'a fait un grand plaisir. Il n'y a que la date qui me déplaît : quand je vous vois à deux cents lieues de nous, quand je pense que Belombre sera sans vous cet été, je m'afflige et je suis toute découragée. Mais de quoi vous vais-je parler? vous avez bien d'autres idées. Nous voilà dans les grandes mers; vous avez trouvé Monsieur votre père encore foible et infirme (je le sais par le président de Ricard), Madame votre mère en bonne santé; vous leur avez nommé mon nom, j'en suis persuadée; vous avez trouvé Mme d'O toujours la même et se souvenant de

ses anciennes amies : mon Dieu ! que cela est beau et rare ! Je suis effrayée de tous ces enfants uniques qui ont péri ou qui vont périr, et des maisons sans ressource : beau sujet de réflexion pour les personnes qui ont le temps d'en faire. Que deviendront les affaires du Parlement ? j'en suis bien agitée ; j'ai le malheur de n'entrevoir pas ordinairement les objets dans un point de vue agréable : tant mieux si je me trompe. Nous n'avons rien en ce pays-ci digne de vous être mandé ; des missions, des sermons : Aix en est farci. M. de Bandol est allé faire une course légère à Brindes jusqu'à mercredi. Dites-moi des nouvelles de Mlle de Poirier (dis-je son nom ?). *Pouponne* est très-étonnée de se voir respectée ; elle vous fait ses petits compliments ; et tout ce qui m'environne vous respecte, vous honore, et me charge de vous le dire. Pour moi, Monsieur, je n'y fais pas tant de façon : je vous regrette et vous aime de tout mon cœur.

---

81. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 12 juin 1733.

C'est un tableau que tout ce que vous dites du pays où vous êtes, Monsieur ; il me semble que j'y suis : gens affairés de riens ; gens parlant beaucoup et ne disant rien ; gens affectueux qui ne sentent rien ; gens écoutants qui n'entendent rien ; gens enfin fort aimables qu'il ne faut point aimer ; gens sociables qu'il faut, s'il vous plaît, quitter bientôt pour venir commercer avec gens simples, rustres, brutaux, si vous voulez, mais francs et sincères, et qui desirent beaucoup votre retour. Ma lettre, Monsieur, est donc allée tout de suite à P....? J'aime mieux qu'elle y soit lue qu'à Versailles. Je n'ai point été surprise de la bonne ré-

ception qu'on a faite dans la rue Saint-Augustin à celle que vous avez eu la bonté d'y porter : c'étoit déjà une grande avance d'être présentée par vous; mais d'ailleurs le cœur de cet ami n'est pas équivoque : il est de la bonne et vieille roche, et des meilleurs; je ferai peut-être bientôt usage de son habileté et de son autorité. Peut-être aussi que M. Perrin finira tout : c'est un autre ami à qui j'ai des obligations sans nombre; il semble qu'il ne soit à Paris que pour mes affaires. Celles qui me tourmentent à présent sont effrayantes ; car il s'agit d'une vieille tante qui veut former opposition au payement du prix d'une terre que j'ai vendue en Bretagne de son gré, de son consentement, et je craindrois quelque confiscation de la part des acquéreurs, ce qui n'avanceroit pas les affaires de cette tante, et gâteroit fort les miennes : vous savez ce que c'est que les consignations. Tout ceci est une terreur qui sera peut-être vaine : il ne faut point en parler, s'il vous plaît, pour ne pas réveiller le chat qui dort. Je vous remercie, Monsieur, de ce que vous m'avez envoyé en dernier lieu ; je suis ravie que tout se soit passé tranquillement. Mais que sortira-t-il de ce sacré collége qui s'assemble journellement? On dit que c'est pour trouver un nom à la bulle; si elle avoit certains parrains, cela seroit bientôt fini.

Le marquis d'Antin a passé ici; il y arriva à huit heures du matin; il a dîné, soupé et couché chez moi, et repartit le lendemain pour Marseille, et tout de suite à Toulon, où il est.

J'ai été charmée de la pension de notre pauvre comtesse : je m'imagine que vous n'y avez pas nui; car vous êtes un bon ami, Monsieur, sans faire semblant de rien; *vous ai destapat* : entendez-vous ces paroles? Vous ne me dites rien de Mademoiselle votre sœur; je ne veux savoir que ce qu'il vous plaira, pourvu que vous

sachiez que je m'intéresse sincèrement à tout ce qui vous regarde.

Il n'y a rien de nouveau en ce pays-ci. Missions, processions, confessions, restitutions, réconciliations, voilà ce qui nous occupe; et voici bientôt le temps de Belombre, qui m'occuperoit bien agréablement, s'il ne m'y manquoit rien. Mais hélas!... hélas!... Adieu, Monsieur; regrettez-nous la centième partie de ce que nous vous regrettons; je suis chargée de vous en assurer de la part de toute la société. Ne me laissez oublier, je vous prie, ni de Monsieur votre père, ni de Madame votre mère, ni de Mme d'O.

---

82. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 17 juin 1733.

Monsieur le chevalier de Crenay me rendit bien fidèlement votre lettre à sept heures du matin, Monsieur : elle me fit grand plaisir. Il me faudroit un chevalier de Crenay pour vous porter ma réponse; mais comme le vôtre n'a pas voulu retourner à Paris, me voilà fort embarrassée, et obligée de tout ravaler et de tout garder pour une allée de Belombre, ou pour le coin de mon feu à Aix. Ce que je puis bien dire tout haut, c'est la joie que j'ai qu'un grand personnage m'honore toujours de son amitié, et que les nuages que je craignois, et auxquels je donnois des causes extraordinaires, ne soient qu'un effet tout naturel. Avec cette certitude, je souffrirai tous les silences et les apparences d'oubli, et l'oubli lui-même : n'est-il pas bien dû aux pauvres absents? il y a longtemps que l'on sait qu'ils ont tort. Mais revenons à notre affaire. Quand on ne peut rien dire, que dit-on, je vous le demande? Je n'ai pas assez d'esprit pour fournir à une conversation forcée : quand

mon cœur ne s'ouvre pas, mon esprit se bouche. Des nouvelles? hélas! la ville d'Aix n'en fournit point. La mission est finie, la comédie lui succède demain, nous partons tous pour nos campagnes. La pauvre petite Castellane a eu la fièvre scarlatine et a été bien malade; elle est hors d'affaire. M. de Bonneval a la fièvre double-tierce, et Mlle de Suffren épouse M. de Nibles : c'est comme si le P. Girard épousoit Mlle Cadière; voilà pourquoi c'est une nouvelle. Et voici une commission; car vous croyez peut-être, Monsieur, que vous serez tranquillement à Paris sans être chargé de rien pour moi : ne vous en flattez pas. Vous saurez donc que dans un certain cabinet de ma maison d'Aix, cabinet où l'on va de ma chambre, cabinet soi-disant mon oratoire, il y a une petite tablette en encoignure, à plate-terre, qui me sert de bibliothèque; elle a trois pans et demi de hauteur : je voudrois une jolie serrure et une jolie clef angloise ou façon d'Angleterre; je vous supplie de m'en apporter une avec toutes ses appartenances. Cette encoignure est cintrée et fort jolie, vous vous en souviendrez peut-être. Je suis fort pressée de cette serrure, et je ne la veux que de votre main : voyez ce que tout cela veut dire. Que je vais vous regretter à Belombre, Monsieur! cela ne se peut décrire.

---

83. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 28 juin 1733.

Je vous réitère tous mes compliments, Monsieur, sur le mariage de Mademoiselle votre sœur. Mais mon Dieu! dans quelle situation vous trouvera-t-il ce compliment? L'état où est Monsieur votre père ne laisse presque pas d'espérance pour lui; ainsi je m'afflige avec vous plus encore que je ne me réjouis : la douleur se fait

plus sentir que la joie; celle de votre noce aura été bien troublée : peut-être aussi que mon imagination va trop loin, et avance des malheurs qui seront éloignés, s'il plaît à Dieu. Je le souhaite bien sérieusement, Monsieur, car je partage vos peines avec beaucoup de tendresse. Je vous supplie de vouloir nommer mon nom à Madame votre mère, et à Madame votre sœur, dans tous les cas fâcheux et agréables.

Vous m'avez attiré une lettre, Monsieur, qui m'embarrasse infiniment. Quand j'admirois celles de Mlle de Poirier, je ne croyois pas avoir un jour à y répondre, et cette commission me paroissoit bien entre vos mains. J'ai un style tout dégingandé qui lui paroîtra tout à fait ridicule. Je vais tâcher de le réduire au sens commun : en tout cas, vous corrigerez, s'il vous plaît, et vous la donnerez vous-même, ce qui lui servira d'excellent passe-port.

Rien n'est si solitaire que Belombre : il semble que tous mes amis se sont accordés cette année pour avoir affaire ailleurs. Le chevalier de Castellane et moi allons être tête à tête. Ligondès va à Bandol, M. de la Boulie reçoit Mme de Montauban; Dantelmy est à Aix : celui-là reviendra. *Je ne veux pas me dire qu'on s'ennuie à Belombre; je veux au contraire me persuader que l'on est au désespoir de n'y pas être.* Adieu, Monsieur : vraiment j'ai bien d'autres affaires que de babiller avec vous; je vais faire ma lettre, et suis votre servante très-humble.

---

84. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 1er juillet 1733.

Qu'est-ce donc que vous avez, Monsieur? vous êtes dans votre lit, vous avez mal à la jambe : êtes-vous

tombé? vous êtes-vous cogné? Je suis fort occupée de tout cela, et vous comprendrez aisément que c'est l'article qui me touche principalement, puisque je le fais passer avant celui de mes félicitations.

Voilà donc enfin Mademoiselle votre sœur Mme de la Fare. Je crois que je dois vous remercier de m'avoir laissé ignorer toutes les altercations qui ont précedé : elles m'auroient inquiétée, impatientée; il faut les regarder comme non avenues, et ne penser qu'au plaisir et à la douceur que vous aurez d'avoir cette chère sœur sous vos yeux, et mariée dans une famille où tout ce qui la compose est fait pour la rendre heureuse; mais elle leur rendra bien un avantage si précieux : j'en juge par tout ce que j'entends dire d'elle, et encore plus par le sang qui coule dans ses veines. Je ne veux rien dire de Monsieur son frère en particulier : les louanges en face sont trop grossières; il suffit qu'il soit dans mon cœur tel qu'il doit y être; mais je veux qu'il soit en bonne santé, j'en reviens toujours là : il ne faut point troubler la fête, s'il vous plaît, Monsieur, par un article si considérable.

Oserois-je vous prier de présenter tous mes compliments, félicitations, vœux, souhaits, à tout ce qui vous appartient? Faites, je vous prie, souvenir M. et Mme d'Héricourt de la façon dont je les honore. Madame votre mère ne viendra-t-elle jamais voir ses chers enfants? la Provence devient désormais son pays. Il faut y mener cette aimable Angloise; sa présence dédommagera bien de la privation de ses lettres.

Tout est parti ou part, les vaisseaux sont à mille lieues de nous. Les Bandol, les la Boulie, tout est déjà décampé; votre petite servante part lundi, et va vous attendre, Monsieur, avec une grande tristesse de ne vous point trouver, et avec une grande impatience de votre retour.

On vous a mandé les hauts faits de M. de Bonnivet; le pauvre M. de Roannès en est affligé à mourir.

---

85. — DE MADAME DE SIMIANE A DE LA PORTE.

A Belombre, ce 7 juillet 1733.

Je ne me souviens pas, Monsieur, d'avoir eu de surprise plus agréable que celle que j'eus hier au soir, en arrivant à Marseille, d'entendre dire que Monsieur votre fils y étoit; je le fis chercher partout, et j'eus le plaisir de savoir qu'il me cherchoit aussi avec empressement. La joie, les marques de souvenir et d'amitié de ce cher enfant m'attendrirent si fort, que je ne pus retenir mes larmes en l'embrassant : il tient bien tout ce que son enfance nous promettoit, et je ne puis vous exprimer, mon cher Monsieur, l'extrême satisfaction que j'ai de celle que vous donne et que vous donnera un fils si aimable. Je ne le vis qu'un instant, mais j'obtins aisément de lui de me venir voir aujourd'hui à ma guinguette. Je l'attends donc dans une heure ou deux; il se promènera dans mes bois, il soupera avec moi, et s'en retournera après souper : c'est tout ce que j'ai pu obtenir d'un fils occupé de ses devoirs, et surtout de l'impatience de revoir son cher père. Dieu sait comme nous allons parler de ce papa, et boire à sa santé. Le petit garçon, Monsieur, qui étoit un petit prodige, qui dansoit si bien, qui avoit tant d'esprit, le voilà un conseiller au parlement, et sans doute dans peu un illustre magistrat. Tous ces titres ne m'ont point empêchée et ne m'empêcheront point de bien l'embrasser, et de le bien appeler notre cher enfant. Il n'y a point d'occasion où je ne sente vivement tout mon attachement pour vous, mon cher Monsieur; mais celle-ci est bien assurément des plus touchantes; et indépendamment de vous, le

moyen de n'être pas charmée de voir que cet enfant n'a rien oublié, et conserve avec une reconnoissance, beaucoup au-dessus de ce que cela vaut, les petites attentions que j'ai eues pour lui dans son enfance? j'en suis pénétrée, et je ne finirois point cet article. Je vous prie de le bien remercier de tout cela. Je ne fermerai cette lettre que quand j'aurai passé ma soirée avec lui. Je vous quitte pour le recevoir.

C'est après l'avoir vu et entretenu que j'achève cette lettre, et que je vous assure, mon cher Monsieur, que je n'ai rien vu de si aimable, de si raisonnable que ce cher enfant. J'ai voulu savoir la suite de toute sa vie, depuis que je ne l'avois vu : il m'a tout conté. Il a une tendresse, une soumission, une reconnoissance pour vous qui marque un fond excellent; il a une confiance en vous qui le rend l'homme du monde le plus tranquille sur sa destinée. Si elle répond à ce qu'il mérite, et à mes vœux, vous n'aurez assurément l'un et l'autre rien à desirer dans le monde. N'êtes-vous pas bien content d'avoir tout sacrifié à cet aimable enfant? Dieu vous le conserve! Je lui laisse le soin de vous parler de ma guinguette et des sentiments que je conserve pour vous, mon cher Monsieur, et avec lesquels je serai toute ma vie votre très-humble et très-obéissante servante,

GRIGNAN DE SIMIANE.

---

86. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 17 juillet 1733.

Je voudrois, Monsieur, que vous vissiez Belombre sans vous : le chevalier de Castellane, qni est un épilogueur, dit que cela n'est pas possible. Pour moi, que le

miracle de saint Denis baisant sa tête n'a jamais pu étonner, je trouverois tout simple que vous fissiez la triste expérience de voir la mélancolie d'un lieu où vous n'êtes point. Tout vous y redemande, tout crie après vous; il n'y a pas une feuille de mes arbres qui ne se plaigne de votre absence; le fleuve en murmure. Mais ceci est trop commun, et j'ai vu le murmure des fleuves dans je ne sais combien de livres, à la différence que c'étoient des fictions, et que pour nous cela est très-vrai. Je voudrois bien que ce chevalier, avec sa physique, me vînt dire que dans une telle occasion les choses inanimées ne sentent rien. Comme il lui plaira; mais pour les choses animées, je réponds de leur sensibilité et de leur malaise. Mais, Monsieur, à votre absence se joignent les aventures les plus sinistres et les plus affligeantes. Vous n'ignorez pas la mort funeste de ce pauvre Gensolens, assassiné à table au milieu de son repas et de ses amis. Cette catastrophe a mis la consternation dans tout le pays. La Boulie, qui prend des eaux à Aigalades, en est désespéré. Pour moi, je n'en reviens point; je regrette mon ami, mon conseil, l'homme du monde le plus vertueux et le plus aimable. Vous comprenez bien qu'avec quelques dispositions aux réflexions, ceci les augmente infiniment, et détache bien de la vie.

Nous sommes ici les solitaires de la Thébaïde : j'ai quelque peine, de temps en temps, d'imaginer que ma jeunesse s'ennuie peut-être; mais je pense tout d'un coup que l'amitié, dans les cœurs bien faits, tient lieu des grands plaisirs, quand ce n'est pas pour toujours que l'on habite des déserts. Le mois de septembre ramènera les voisins, et alors je serai moins inquiète de mes chevaliers et de Dantelmy; c'est la seule compagnie que j'aie eue, et on m'a fait le plaisir à Marseille de me servir à ma mode. La Boulie me fait espérer de venir dans la semaine prochaine. Les grandes compagnies

iront à Bandol; Ligondès y est furieusement invité, et ne sauroit résister, la tentation est trop forte. Nous ne faisons donc rien pour le pauvre garçon, Monsieur? Sûrement ce n'est pas votre faute, mais une étoile maligne sur laquelle il a marché, comme dit fort bien je ne sais pas qui.

Le président de Ricard viendra aussi au mois de septembre passer ses huit jours, si vos ordres ne l'arrêtent. Eh bien! Monsieur, tout est-il fait? dites-moi un peu des nouvelles de votre noce. Je ne sais rien, je n'entends rien dire; je le veux bien pour beaucoup de choses, mais non pas pour ce qui vous regarde vous, oui vous, Monsieur, que j'honore, que j'estime, et que j'aime tendrement, puisqu'il faut le dire.

Tout Belombre vous salue très-humblement, et même *Pouponne*. Eh! mon Dieu! pourquoi ne vous dis-je pas que je reçus hier ma serrure, ma clef? Grand merci, Monsieur : elle ne peut être d'aucun usage; mais cela ne fait rien: peut-être trouvera-t-elle sa place quand on y pensera le moins.

---

87. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

22 juillet.

Mon fils Ligondès, tout éloquent qu'il est, ne peut pas atteindre à tout ce qu'il faudroit dire pour vous exprimer nos regrets, Monsieur. Enfin Belombre est laid : jugez de tout le reste; j'y arrivai hier au soir, munie d'une de vos lettres que je reçus à Aix. Je n'y répondrai, s'il vous plaît, que dans le derrière de mon fils. Une dame de château a mille occupations ; il faut distribuer mon lard, ma chandelle, mon huile, prendre bien garde à tout; mais avec toute ma bonne conduite, je vais être ruinée : savez-vous à quoi, Monsieur? en

glace. Je suis outrée de colère contre la ville de Marseille, d'être si grande et si petite.

Je vous ai fait tous mes compliments, Monsieur, sur le mariage de Mademoiselle votre sœur : plus j'y pense, et plus je le trouve joli. Vous me dites à cette occasion des choses si jolies et si flatteuses, que je ne saurois y répondre ; mais je sais ce que je sais, et Ligondès vous l'a dit. Il faudra donc, Monsieur, se passer de nouvelles, et se contenter de savoir les gentillesses des jeunes gens de Paris : vous apprendrez que nous avons aussi nos histoires, et que l'amiral de Bonnivet est tout à fait du bel air. Nous allons être ici très-solitaires : vous pouvez nous mettre en chanson si vous voulez : *Nous sommes so..., nous sommes so....* Il n'y a point de délicatesses que vous ne receviez de notre part : point de plaisirs, point d'esprit, point de joie, un ennui mortel tant que votre absence durera.

Mais, Monsieur, pourquoi, s'il vous plaît, cette serrure et cette clef immense ? J'ai ouï dire que quand on ne trouvoit point ce que l'on cherchoit, il ne falloit rien mettre à la place : c'est ainsi qu'on en usera pour vous à Belombre. La Boulie est chez lui assez infirme : je dînai hier avec lui en passant.

Le chevalier de Castellane vous rend mille et mille grâces au sujet de son peintre.

On se prépare avec grande satisfaction à recevoir Madame votre sœur à Bonneval.

Je vous remercie, Monsieur, de tout mon cœur et de toute mon âme de vos bontés pour ces pauvres Furand. J'ai encore cent mille choses à vous dire : ce sera pour une autre fois.

---

* 88. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Dans le temps que je crains votre oubli, vous me donnez, Monsieur, des marques essentielles de l'honneur de votre amitié en la personne du pauvre la Mare. Je tâcherai de seconder vos généreuses démarches : j'écrirai à M. de la Popelinière du mieux que je saurai, et je conserverai une extrême reconnoissance de vos bienfaits. J'ai été infiniment touchée et je le suis encore du sort de mon pauvre ami Lambert : il est dans un état à faire craindre que nous le perdrons tout à fait; je n'ai pas le courage de le souhaiter, et je sens que ce coup-là sera plus rude que les autres; mais enfin on doit s'attendre aux séparations ; on ne vient au monde que pour cela.

Nous avons ici une Éminence portugaise d'une figure très-ridicule, d'un esprit très-vif, des manières inconnues en France et qui n'ont pu faire démêler encore son caractère, non plus que son long séjour ici; il aime les jeunes et belles dames, il s'en explique clairement : les autres se cachent; moyennant quoi je l'ai aperçu un instant. Mme de Castellane a étalé ses charmes, mais Mme Riquet a tout emporté, même une tabatière garnie de rubis, que nous sommes bien aises de n'avoir eu ni à refuser ni à accepter. On dit que dans son pays ils ne connoissent que de deux espèces de femmes : l'une si prodigieusement respectées, que l'on n'ose les regarder entre deux yeux; l'autre, des demoiselles d'opéra : je ne sais ce qu'il a jugé de nos Françoises qui ne sont ni de l'une ni de l'autre. Je n'ai guère à vous parler que de ce cardinal Pereira. La ville est toute déserte; nous y avons eu des chaleurs excessives : vous nous avez envoyé une bise qui est presque froide. Je suis dans le

fort et dans la crise de mes affaires, et très-desireuse de quitter Aix.

Je compte d'aller passer quelque temps à Avignon dans le printemps prochain, et en vérité pour vous, Monsieur, et Mme de Caumont. Je n'irai point à Mazargues cette année; il y a bien de la malice à vous de me parler d'un voyage en ce pays-là : que ne le disiez-vous plus tôt? Si ma fille qui va accoucher me laisse la liberté d'aller à Château-Renard avant le froid, je vous y donne rendez-vous, Monsieur.

J'honore, je respecte et j'aime de tout mon cœur Mme la marquise de Caumont : je vous prie de lui faire accepter cet hommage de ma part, et de me croire avec un attachement infini, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.

GRIGNAN DE SIMIANE.

Que dit et que fait le voisin? Dites-lui, je vous prie, quelque chose pour moi.

30 août.

---

89. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Oserai-je me flatter, Monsieur, que vous voudrez bien faire quelque attention à la prière instante que j'ai l'honneur de vous faire en faveur d'un homme auquel je m'intéresse très-particulièrement? c'est le pauvre Boismortier, qui est connu de vous, Monsieur; et vous savez que c'est un bon sujet de toutes façons; vous avez eu même la bonté de lui accorder et de lui promettre votre protection : je vous la demande de tout mon cœur aujourd'hui pour lui. Je prends la liberté de vous envoyer un mémoire; je vous supplie de vouloir bien le lire et nous accorder ce qu'il contient; je vous en aurai

en mon particulier une très-essentielle obligation. Je suis bien mortifiée, Monsieur, d'avoir passé près d'un mois aux environs de Marseille pendant que vous êtes à Paris : je souhaite au moins que votre santé s'y rétablisse parfaitement. Je vous demande mille très-humbles compliments, Monsieur, pour M. et Mme d'Héricourt, et Monsieur votre oncle : je veux espérer qu'ils ne m'ont pas tout à fait oubliée, non plus que Mme d'O, à qui je vous demande en grâce de vouloir dire mille choses pour moi. Personne ne vous honore, et n'est plus que moi, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.

GRIGNAN DE SIMIANE.

A Marseille, ce 13 septembre.

---

90. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 18 septembre 1733.

J'ai une si grande quantité de choses à vous dire, Monsieur, que je ne sais pas comment en sortir, et j'ai pris le parti du silence, comme le seul moyen de me tirer d'affaire ; mais il n'est pas trop soulageant, et j'y renonce. Je commence par le plus pressé : c'est la santé de Monsieur votre père. Mon Dieu ! Monsieur, par quel miracle est-il revenu de l'agonie où nous l'avons vu, et à son âge ? Il faut convenir que nos machines sont quelquefois bien parfaitement construites, et capables de résister à tout. Je souhaite que vous jouissiez encore longtemps d'une vie qui vous est si chère. Votre absence et votre retour seront mon second article : il est considérable, Monsieur, pour qui vous attend avec impatience, et s'est accoutumé à vivre quelquefois avec vous. Votre départ dépendoit de Monsieur votre père ; le voilà

mieux : il me semble que rien à présent ne doit vous arrêter, ni changer le projet de venir le mois prochain, et de nous amener Madame votre sœur, qui appartient à la Provence présentement. Madame sa belle-mère a passé un mois à Marseille; elle est retournée à Aix : venez donc, Monsieur.

Me voici à la promotion ; elle est très-satisfaisante pour moi : mon fils, mon cousin, je me trouve entourée de bonnes fortunes. Je suis véritablement aise de Ligondès : que ne vous doit-il pas, Monsieur? je vous réponds bien de son cœur et de sa reconnoissance: je la partage avec lui, et vous remercie mille fois de tout mon cœur d'avoir si bien conduit cette affaire. Ce traître enfant est à Bandol, devant être à Belombre selon nos arrangements ; mais le drôle s'amuse à Bandol, et je ne lui présente rien qui en approche. Il faut prendre son parti, et s'exécuter de bonne grâce. Je ne lui ai point écrit, parce que je le compte ici à tous les moments. Belombre est aujourd'hui dans son plus fort pour la compagnie : j'y possède M. de la Boulie, M. le président de Ricard, et M. G..., qui n'a peut-être pas l'honneur d'être connu de vous. Tout cela me quittera dans quatre jours, et je retomberai dans une parfaite solitude. J'ai été accablée d'une fluxion épouvantable ; il m'en a coûté une dent que l'on a soupçonnée être la cause du mal, et cette opération a été faite par un forçat qui vient d'avoir sa liberté. Si on pouvoit placer le mot de délicieux en pareil cas, je vous dirois que véritablement c'est une chose délicieuse que de se faire arracher des dents par cet homme. Ma fluxion est passée, et me voilà comme une autre.

Je crois, Monsieur, que vous ne manquez pas de gazettes de Marseille ; ainsi je ne m'aviserai pas de vous dire des nouvelles, ni les petites tracasseries de votre Académie ; mais je vous dirai que le poëte Gros a

fait une pièce charmante pour Belombre : il faut que ce soit le chevalier qui vous la lise, sans quoi je vous l'aurois envoyée. Ce chevalier a été enchanté de l'honneur de votre souvenir ; imaginez-vous tout ce qu'il vous répond, et combien de compliments de tendresse et de respect. Mes deux magistrats vous disent aussi mille belles choses. Voilà à peu près ce qui étoit accumulé ; mais voici une affaire sérieuse que je prends la liberté de vous confier, Monsieur. Je vous supplie de vouloir vous y employer, avec toutes les circonstances que j'aurai l'honneur d'ajouter à ma prière. Vous saurez que je ne puis absolument refuser à une personne de mes amis de lui accorder mon impuissante protection. C'est véritablement dans une affaire où toute la justice et l'accablement est d'un côté, et la vexation et la mauvaise foi de l'autre. Je ne connois point M. de Maurepas, je ne puis m'adresser à lui en droiture : je m'adresse à vous, Monsieur; voyez si vous pourriez me faire ce sensible plaisir et rendre ce service essentiel à une pauvre infortunée, qui m'est extrêmement recommandée ; mais je vous supplie de ne point me nommer ; j'ai des raisons pour n'être point citée ni connue : je vous les expliquerai un jour. Il est donc question de gens qui ont manqué aux ordonnances du Roi : il est certain que ce placet doit être bien reçu, et que le ministre doit donner des ordres pour faire revenir ce fugitif. Il est certain encore que les faits sont exactement vrais. Vous ferez une très-grande œuvre de charité de remettre les choses dans le point de la justice. Ayez la bonté, Monsieur, de me mander ce que vous aurez bien voulu accepter de cette commission. Si vous voulez bien vous y prêter, faites-moi la grâce de me le mander d'une façon que je puisse montrer votre lettre, soit que l'on refuse, soit que l'on accorde. Comme il est tout simple que les Marseillois malheureux s'adressent à vous, il me paroît que rien

dans cette prière que je vous fais ne doit vous faire de la peine. J'en serois bien fâchée; mais bien redevable, si vous voulez bien vous charger de cette bonne œuvre; et le secret, s'il vous plaît, sur toutes choses, et que je ne sois point nommée en rien. Vous voyez avec quelle confiance je vous parle et les libertés que je prends. Pardonnez tout, Monsieur, et aimez toujours la personne du monde qui vous est le plus tendrement attachée.

---

* 91. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Il est vrai que j'étois très-inquiète de votre santé, mon cher Marquis : l'on m'avoit dit que vous aviez la fièvre, et je ne l'aime en nul cas, ni comme cause, ni comme effet; mes amis me font grand plaisir de ne la pas garder, et je vous remercie de l'avoir congédiée. Je ne savois pas l'incommodité de Mme de Caumont, et je n'étois alarmée que pour vous. Je suis charmée que vous soyez l'un et l'autre dans une heureuse convalescence. Les maladies dans cette saison ne finissent point. Que dites-vous de l'extrême sécheresse où nous sommes ? Il y a précisément trois mois qu'il n'y a eu une goutte de pluie à Aix; nous ne savons qu'il y en a sur la terre que par des bises effroyables, qui nous en font douter. Cependant on se porte très-bien ici; apparemment on n'a pas besoin d'y être humecté. Je comptois toutes mes affaires finies dans ce mois-ci, mais on n'en sort pas si vitement. Nos options sont demeurées tout court par les chicanes de quelques créanciers, qui ne peuvent finir qu'à la rentrée du parlement, qui sera le 1er d'octobre. Je vous assure, mon cher Marquis, que je vous offrirai les premiers fruits de ma liberté, et que la première chose que je ferai, ce sera d'aller

passer quelques jours à Avignon. Je compte que mes chers Anfossy me donneront leur maison, et que Monsieur et Madame de Caumont me nourriront. Je ne fais qu'un repas : ainsi c'est un très-grand profit pour eux.

Vous ne sauriez croire le plaisir que je me fais de ce voyage, d'autant mieux que comme j'irai de là à la Garde, j'espère que vous m'y honorerez de votre présence quelque jour.

Vous ne me dites rien du cardinal Pereira; vous n'êtes occupé que de M. de Ransay. Mme de Châteaurenard et Madame sa fille sont parties aujourd'hui pour Marseille, Toulon, etc. Mme de Raillane fait son tour de France. Elles se rendront ensuite à Château-Renard, où je compte de les aller voir, si la couche de Mme de Castellane se fait heureusement, comme je l'espère.

Avez-vous vu, mon cher Marquis, deux opéras italiens : *Didon* pour l'un, et *Cosroès, roi de Perse*, pour l'autre? Le marquis d'Oppède nous les a apportés. Ce sont deux jolies pièces pour les vers, car il n'y a pas de règle dans ces tragédies, à ce qu'il me paroît.

Nous n'avons rien de nouveau en ce pays-ci qu'un procureur général, qui est M. de Rippert, conseiller au parlement. Il y a beaucoup d'ennui et de solitude dans cette ville; il faut se suffire à soi-même, et il faut être bien fort pour cela.

Reprenez bien votre belle et bonne santé, mon cher Marquis. Aimez-moi toujours, et Madame la marquise de Caumont aussi, et croyez l'un et l'autre que rien n'est si sincère que l'attachement que j'ai pour vous. Un peu de vos nouvelles de temps à autre, je vous en prie.

Ce 20 septembre.

92. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 12 octobre 1733, le pied à l'étrier.

Je quitte Belombre, Monsieur; mais, hélas!

J'ai beau changer de lieux, mon soin est inutile

(c'est une vieille chanson), je ne vous rencontre nulle part. Les bruits de guerre ne vous émeuvent pas; je crains bien qu'un motif plus pressant ne vous retienne à Paris : la santé chancelante d'un père, dont l'âge et les infirmités tiennent dans une inquiétude continuelle, nous annonce une prolongation d'absence d'autant plus affligeante pour nous, qu'elle l'est infiniment pour vous. Je demande de vos nouvelles à tous ceux qui peuvent m'en donner, hors à vous, que je n'ose interroger, vous sachant bien occupé. J'ai cependant eu l'honneur de vous écrire pour deux petites affaires; mais sans me formaliser le moindre brin de n'avoir pas de réponse, persuadée que ce n'est ni par oubli, ni par indifférence. Aujourd'hui, par exemple, me voici à la tête de tous les Castellanes du monde, commandeurs, chevaliers et autres, pour vous apprendre la mort du pauvre Serre, peintre, et vous demander en grâce d'employer tout crédit, et le vert et le sec, pour placer notre petit peintre Bernard, dont l'habileté, l'esprit, le caractère, la sagesse vous charmeront quand il aura l'honneur d'être connu de vous. Qu'il vous doive son établissement, je vous en conjure : c'est une bonne et très-bonne acquisition que vous ferez; et sans vouloir nous faire valoir, il est heureux que sa famille, le climat et bien des petites circonstances le fixent à Marseille. Il vous devra son bonheur, Monsieur : n'en est-ce pas un que de faire du bien? Il n'y a pas un moment à perdre : cette place

va être demandée avec empressement, il faut gagner du terrain.

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux :

je quitte le plus beau temps du monde; il semble qu'il le fasse exprès, après avoir été sauvage et froid pendant huit jours; mais enfin je pars : je crois que l'envie de voir passer toute une armée à Aix me détermine. Cette ville est ordinairement si languissante, que je crois que le mouvement lui siéra bien. Ligondès arriva hier au soir du Château-Renard; c'est le séjour des plaisirs : le maître, la maîtresse et leur fille y sont avec Mmes de Bandol, de Montauban, et des hommes tout plein. Adieu, Monsieur : souvenez-vous que vous avez au bout du monde une amie tendre et fidèle, et souvenez-vous aussi, s'il vous plaît, de l'intérêt qu'elle prend au petit peintre.

---

93. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

A Aix, le 13 décembre 1733.

J'ai deux ou trois petits griefs contre vous, Monsieur; je n'ai pas la force de vous les dire, encore moins d'être fâchée; je trouve toutes vos excuses au fond de mon cœur, peut-être plus que vous ne les trouverez vous-même : il faut pourtant me soulager, et ne pas garder plus longtemps rancune. Premièrement mon petit peintre, que MM. de Castellane et moi avions mis sous votre protection avec tant d'instance, et la confiance parfaite qu'il étoit là en toute sûreté, son mémoire est perdu; et j'apprends d'ailleurs que Mme de Bonneval vous ayant écrit pour un autre, vous lui avez demandé le mémoire de cet autre. Si nous avions prévu le cas, nous aurions empêché qu'il ne vous vînt aucune sollicitation de cette part, ni de celle de vos amis, et nous au-

rions tâché de les intéresser pour nous : en voilà un. L'autre est que vous m'avez oubliée au sujet d'une place d'écrivain. Vous me faites l'honneur de me mander que je m'intéresse pour le nommé Reinaud, fils d'un notaire que je ne connois en aucune façon du monde. Le mien s'appelle Varages, et je vous ai envoyé une lettre qui contient toute ma demande, et de plus le crédit immense que l'on vous assure que j'ai sur vous, Monsieur. Voilà mes deux sujets de fâcherie, à quoi je me réponds qu'avec tous les embarras, afflictions, angoisses que vous avez eus, il n'est pas étonnant que vous ayez confondu dans votre esprit des affaires étrangères et peu intéressantes, et que très-assurément vous me conservez votre amitié au travers de ces légers oublis. Voici donc ce que j'ai fait au sujet du peintre : j'ai écrit moi-même au ministre, j'ai envoyé ma lettre à Marseille au sieur Bernard, qui est le peintre ; je lui ai dit d'y joindre un nouveau mémoire : voilà tout ce que j'y ai su, et de vous supplier encore de vous ressouvenir des prières de tous les Castellanes à ce sujet ; et je vous répète, Monsieur, que vous n'en pouvez jamais trouver de plus digne de l'emploi vacant : s'il étoit connu de vous, il n'auroit besoin de personne assurément. Votre absence est insupportable : c'est de cela que je veux me fâcher. Revenez donc, Monsieur, nous aider à supporter les tristesses de la guerre dont nous ne savons seulement pas raisonner : vous nous remettrez dans la voie, et vous nous apprendrez à penser juste. Apportez-nous donc les idées que nous devons avoir, et honorez toujours de votre amitié la personne du monde qui en fait le plus de cas, et qui vous est le plus attachée.

---

94. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 25 janvier 1734.

Voilà notre petit peintre, Monsieur; je vous présente tour à tour tout mon monde : je vous le recommande de tout mon cœur, je le mets sous votre protection, et je crois que je n'ai rien à ajouter à tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire ici sur cet article.

M. de la Fare est arrivé galamment, et a surpris mère, femme, grand'mère, et surpris bien agréablement. On dîne aujourd'hui chez le président de Ricard; j'y vois tout cela dans le lointain qui convient à mon âge et à mon humeur sauvage. Mais, Monsieur, vous savez ce que vous savez, et que mon cœur est près de vous et de tout ce qui vous appartient, avec une grande sincérité, et à toutes les épreuves dont je pourrois être capable. *Dixi.*

Je voudrois bien savoir par vous-même des nouvelles de ce pauvre Olivier, si vous l'avez vu, et comment cela s'est passé.

---

95. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 7 février 1734.

J'ai su de vos nouvelles, Monsieur, sans oser vous en demander. J'ai cru qu'il y auroit de l'indiscrétion, dans l'accablement où vous êtes dans les premiers jours de votre arrivée à Marseille, et celle de Madame votre sœur, de vous fatiguer d'une de mes lettres; vous me faites rompre le silence que je m'étois imposé, mais d'une façon cruelle. Oserai-je vous le dire, j'ai lu et relu trente fois l'article de votre lettre à M. de Ricard qui me regarde, et je ne puis comprendre par quel malheur

il a pu arriver qu'un homme à qui vous avez paru accorder une protection sûre et actuelle, dont l'écriture nous a paru bonne, dont M. de Sineti m'a annoncé l'établissement, que cet homme devienne aujourd'hui la chose difficile à placer avec cinq ou six places vacantes. Je vous avoue que je suis tombée de mon haut, et que je sens jusqu'au fond du cœur cette mortification et cette espèce d'humiliation; l'intérêt que je prends à cet homme est grand et sincère; mais, Monsieur, combien de choses affligeantes se présenteront à moi s'il est renvoyé! Je vous supplie de m'épargner la douleur de vous le dire; faites vous-même toutes mes réflexions, et croyez que mon amitié et mon attachement pour vous mettent bien de l'amertume dans cette aventure. Je n'ai pas l'honneur de vous en dire davantage. J'ai appris avec beaucoup de joie combien Madame votre sœur a réussi à Marseille; tous les talents que l'on a pour plaire ne sont pas quelquefois des raisons pour plaire partout: ainsi il faut s'applaudir à mesure que les difficultés sont plus grandes. Je vous en félicite donc l'un et l'autre, et je suis toujours, Monsieur, tout ce que vous me connoissez pour vous.

---

96. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 25 février 1734.

Je voudrois bien trouver quelque façon de vous témoigner ma reconnoissance, Monsieur, qui convînt et qui fût assortie à toute celle que j'ai dans le cœur pour le bien que vous venez de faire au pauvre petit Bernard. Vous en serez content, c'est un bon sujet, il répondra par son zèle à toutes vos bontés: voilà qui nous acquittera un peu tous. Soyez bien persuadé, s'il vous plaît, que vous n'obligez pas une ingrate, et que vos bienfaits

me pénètrent à un point qui vous acquiert mon *moi* tout entier. Si avec cela Varages est écrivain, je ne sais plus où donner de la tête. Ma grand'mère disoit en pareil cas, que quand on étoit obligé à quelqu'un à un certain point, il n'y avoit que l'ingratitude qui pût tirer d'affaire : je ne sens point encore cette façon de penser à votre égard, Monsieur.

Il faut cependant vous dire que voulant croire, puisque vous l'ordonniez, que cette affaire ne dépendoit pas tout à fait de vous, et M. de Sineti m'ayant mandé que votre liste étoit partie, j'ai recommandé mon pauvre Varages à M. de Maurepas, dans la confiance qu'il étoit sur cette liste. Vous me faites l'honneur de me dire qu'elle n'est pas partie : j'ai donc fait peut-être une étourderie : mais elle ne peut pas faire grand mal en tous cas. Peut-être aussi ai-je cru lire que cette liste étoit partie et me suis-je trompée. Quoi qu'il en soit, j'ai cette affaire fort à cœur : vous n'en doutez pas, Monsieur, et m'étant flattée du succès, je ne vois qu'avec douleur et inquiétude qu'elle ne soit pas finie. J'espère en vous et je continue à vous demander votre protection : quoi que vous puissiez dire, j'y ai grande foi.

Madame votre sœur est jolie, gentille, aimable au dernier point; elle se conduit très-bien; elle a bien des devoirs à remplir, elle s'en acquitte, c'est beaucoup; car tout cela n'est pas toujours ce qui plairoit à son âge. Soyez content, Monsieur, et jugez bien d'une petite âme dont les fonctions sont raisonnables. Elle me fait l'honneur de venir quelquefois passer les soirées avec moi, et il ne paroît pas alors qu'elle desire d'être mieux. L'esprit de couvent s'efface, le sien paroît : elle en a; et pourquoi n'en auroit-elle pas? le monde, la bonne compagnie perfectionneront tout : elle est en bonnes mains, elle est fort aimée dans sa famille, et je dirois

trop, si elle avoit quelque petite chose sujette à correction ; car on ne l'apercevroit pas, et ce seroit alors un malheur. En tout, c'est une fort jolie femme, et le temps manifestera les qualités solides dont je la crois pourvue, sans aucune flatterie ; vous savez combien je suis à elle et à vous, je le lui ai déjà bien témoigné, et je le ferai encore : il n'y a pas lieu à la confiance sitôt, et il est même du bon esprit de ne la donner qu'à propos. Soyez content encore une fois. J'entends murmurer d'un second voyage à Paris ; Monsieur, cela est-il vrai? Quoi? Belombre seroit encore abandonné cette année ? quelle inhumanité ! Si vous ne pouvez pas venir nous voir jusqu'au départ des galères, j'irai vous rendre une visite, et par occasion à mes lilas.

Adieu, Monsieur : aimez-moi toujours ; vous le devez un peu, c'est moi qui vous en réponds.

Du même jour.

Le chevalier m'accable : il est si aise, si content, si reconnoissant qu'il ne sait où il en est ; il voudroit me charger de tout cela, comme si je n'en avois pas assez pour ma part. Oh ! mon cousin ! dites vous-même toutes vos affaires.

DU CHEVALIER DE CASTELLANE.

Je suis si pénétré de reconnoissance, Monsieur, du grand service que vous venez de rendre à notre petit Bernard, que je ne trouve pas de termes pour vous exprimer tout ce que je sens dans cette occasion. Je ne l'entreprendrai donc pas, et je vous ferai grâce d'un compliment et remerciement dans les formes que j'avois d'abord imaginé de vous faire ; permettez-moi seulement de vous renouveler ici les assurances de mon attachement et de mon respect.

97. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 28 février 1734.

C'est une vraie curiosité, et premièrement une grande rareté, que de voir un homme heureux; en voilà un de votre façon, Monsieur : dites-moi, s'il vous plaît, si ce n'est pas une grande satisfaction que de disposer ainsi de l'âme d'un mortel. Je ne cesse de vous louer et de vous remercier; je vous ai baisé ce matin sur deux joues plus jolies que les vôtres, ne vous en déplaise; mais elle a su que c'étoit à vous à qui j'en voulois : c'est la seule occasion où l'on peut être bien aise qu'un autre tienne votre place. Cette aimable sœur étoit à sa toilette; Bernard lui a fait la révérence, et a pris une première idée du portrait qu'il fera d'elle, dès qu'il aura fini vos ouvrages. On m'annonce le petit peintre parti; je comptois lui donner cette lettre; il me semble qu'elle ne vaut plus rien par la poste : elle ira pourtant, et moi à vêpres. Adieu, Monsieur.

Le pauvre Ligondès est donc auprès de son père mourant.

---

* 98. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Ce 8 mars.

Oh! mon cher Marquis, que votre lettre me plaît! qu'elle est sensée! qu'elle est aimable! le moyen de n'y pas répondre? Le diable se mêle de tout ceci. J'étois en retraite, j'étois en silence, je ne voulois pas que l'on s'en aperçût; et voilà qu'il faut que je vous révèle mon secret! première tentation; et puis que je renonce à la pénitence que je m'étois imposée de ne vous point écrire tous ces temps-ci! Je succombe à tout, et il faut que,

parce que vous êtes sage, je ne le sois plus. Il a bien de l'esprit ce diable; mais il faut être plus fin que lui, mon cher Marquis : il faut tirer parti de sa malice et de nos foiblesses; fuir les plaisirs insensés du carnaval ne suffiroit pas. Une philosophie qui nous découvre le néant et la folie du monde, et qui nous rend heureux et tranquille dans notre cabinet et dans nos devoirs, est bien quelque chose, mais ce n'est pas assez. Se restreindre dans un petit nombre d'amis choisis et aimables, est tout ce qu'il y a de plus subtil et de plus dangereux : avoir Mme de Caumont à ses côtés et ses enfants beaux comme le jour vis-à-vis de soi, je vous laisse à penser si on nous saura gré là-haut de quitter tout pour eux. Voici donc, mon cher Marquis, ce qu'il faut faire : cela, bon, excellent en lui-même, il faut le rendre chrétien. N'êtes-vous pas trop heureux que tous vos objets demeurent aimables, et de n'avoir à changer que le principe de vos actions? Il y a des coquins dans ce monde qui disent que ce grand ouvrage n'est pas le nôtre; mais ils disent qu'il faut le demander, et que rien n'est refusé au desir et à la prière.

Il me semble, mon cher Marquis, que voici un petit sermon : c'est le fruit de ma retraite. Je suis dans mon couvent depuis quelques jours, et depuis le matin jusques au soir nous y avons les prières des quarante heures, dévotion touchante et faite pour les personnes qui ont été assez malheureuses pour se livrer, grand nombre d'années et bien exactement, à toutes les extravagances de carnaval. Vous voyez donc où je suis, d'où je sors; vous ne serez pas étonné de ma morale.

On attend ici M. le marquis de Villars. Ce sera un plaisir de carême, et en effet il dégraissera considérablement cette province, car les présents sont faits. Est-ce pour me plaire, ou pour vous moquer de moi, mon cher Marquis, que vous êtes désabusé de la politique? Quoi

qu'il en soit, je le reçois, et j'adopte un peu d'indifférence pour des intérêts si au-dessus et si éloignés de nous, sur lesquels ou ne peut raisonner que par conjectures, qui ne satisfont....

---

99. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 11 mars 1734.

Je parle de vous, Monsieur, aux échos d'alentour, tant j'en suis remplie; jugez donc si j'en parlerai à M. le marquis de Villars : je vous assure même que ce sera ce que j'aurai de meilleur à lui dire; il n'ignorera ni votre zèle, ni vos empressements, ni tout ce que vous avez fait pour contribuer à le faire bien recevoir à Marseille; et si tout cela ne perd pas de son prix en passant par moi, il vous en saura tout le gré qu'il doit. Il arrive aujourd'hui à deux heures à Aix; nous serons aux fenêtres de M. de la Boulie, non pour voir passer un gouverneur de province, mais pour considérer des magistrats à cheval en robe, chose qui sera curieuse. Messieurs les procureurs du pays sont revenus d'Orgon charmés de ce gouverneur, de ses bonnes façons, de ses politesses, dont l'une a été entre autres de demander par écrit la harangue de l'assesseur, pour la porter à Monsieur son père; il faut convenir que ce père fait beau jeu aux harangueurs : *Pouponne* s'en tireroit.

Vous arrivez donc de Toulon, Monsieur, vous avez dansé et soupé, vous quarantième, chez M. Mithon; vous avez un corps de fer, on ne peut pas vous tenir tête. Si nous étions assez heureux pour que vous eussiez quelque petite plaie, quelque petit ulcère, quelque charbon, quelque bagatelle de cette espèce, nous serions bien contents; et nous avons bien nos raisons pour cela, car voici le sieur Boismortier avec tous ses

bistouris, qui se présente à vous plein de zèle et de transport....

En voilà assez, voici une lettre immense; j'ai plus de regret à la lecture qu'à l'écriture; pardon, Monsieur; si j'ai réussi, il faudra que je mange les joues à Mme de Bonneval. L'abbé d'Oppède est arrivé, le savez-vous? Pour moi, il y a huit jours que je suis enfermée dans mon couvent; je ne sais que le *Miserere*, que j'ai dit pour ces quarante libertins qui s'enivroient à Toulon : il y en a un que j'aime bien ; devinez-le, Monsieur.

---

100. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 30 mars 1734.

Tout est surprenant, Monsieur, dans l'affaire du sieur Varages, hors vos bontés pour moi; je les reçois avec une extrême reconnoissance, et je vous remercie de toute l'étendue de mon cœur de la dernière marque que vous venez de m'en donner. Voilà deux grandes affaires finies ; il ne reste plus que le pauvre Boismortier; je vous le recommande de plus en plus, Monsieur. Je savois la promotion du sieur Varages par une lettre de M. de Maurepas, la plus honnête et la plus jolie qu'on puisse imaginer. Cette circonstance doit être mise dans le nombre des surprises; car ordinairement ou point de réponse, ou papier et style de ministre : ici c'est billet tout à fait doux; enfin la grâce est bien assaisonnée et complète. Je fis hier votre commission auprès du chevalier de Majastres : il est parti ce matin pour Marseille. Grand merci, Monsieur; grand merci, une fois, deux fois, mille fois. Pour l'amour de Dieu ne parlez plus de votre tracasserie : il n'en est plus question chez M. de Bandol, et si la ville en parle, c'est que rien de plus nouveau n'est encore venu effacer cette histoire. Il faut

que chacun fasse son métier; c'en est un beau que le silence : c'est le seul moyen de faire casser le nez aux tracasseries.

Il y a quelques jours que je n'ai vu Madame votre sœur, mais c'est ma faute, et non la sienne. J'ai eu bien de petites affaires ces derniers temps-ci : vous allez en avoir de plus sérieuses, Monsieur : l'arrivée des généraux, l'armement, le départ des galères. Si vous avez quelques moments à donner aux réflexions, convenez qu'un solitaire philosophe, si vous ne le voulez pas mieux, est bien heureux; qu'il s'épargne par une totale séparation des hommes la vue d'une grande quantité de sottises et d'inutilités; mais il faut non-seulement s'en séparer, mais s'en éloigner; le mauvais air pénètre les portes et les fenêtres les mieux calfeutrées. J'ai une grande envie d'être dans le bois de Belombre; nous y raisonnerons, Monsieur; et en attendant je vous suis et serai toujours tendrement attachée, n'en doutez jamais.

Pouponne, après une longue contestation, où on l'accusoit de quelque chose qu'elle assuroit n'avoir pas fait, finit la conversation d'un petit ton décisif, et dit : « Je ne l'ai pas fait; je vous en donne ma parole *finale;* » et tout cela avec les petites grâces que vous connoissez : vous l'auriez mangée ; et moi grand'maman, je n'ai pu résister à vous le dire, pour bien faire ma charge de grand'mère.

---

101. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 13 mai 1734.

Dieu soit loué, et Monsieur l'Intendant bien remercié de toutes les faveurs et marques d'amitié qu'il donne à sa très-humble servante, remplie de reconnoissance, d'amitié, d'attachement et de tous les sentiments les plus

sincères et les plus tendres pour lui ! Reposez-vous, conservez-vous, Monsieur : je meurs d'envie d'avoir l'honneur de vous voir.

J'espère que Boismortier se rendra digne de vos bontés ; il en est transporté.

---

102. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 4 juin 1734.

Jamais, au grand jamais on n'a vu un oubli et un silence si complet ; j'ai voulu voir jusqu'où cela iroit, et si quelque remords ne surviendroit point. Si j'avois trouvé une rime en *elle*, j'aurois parodié une jolie chanson et j'aurois dit :

Vole, tendre amitié, vole....
Et ramène avec toi l'infidèle.

Enfin les approches de Belombre ont dégourdi le cœur, l'esprit, les doigts : on me craint, si on ne m'aime, et sûrement j'appesantirai bien ma main sur les oublieux. Il faut pourtant avouer ma foiblesse : la nouvelle de venir habiter le château Montgrand m'a furieusement désarmée, et sans un vilain *si*, c'en étoit fait ; mais si ce *si* a lieu, je reprends toute ma colère, et je la mets en croupe pour vous suivre et accompagner à Paris, où sa fonction sera de troubler tous vos plaisirs, et de vous faire vivre de remords. J'ai été bien malade pendant cinq ou six semaines ; je vous conterai tous mes maux. Les Bandols sont à Bandol, où l'on croyoit vous voir. La Boulie est à Aigalades. Tout le monde part, et moi aussi dans huit jours ; j'attends ma fille ; elle attend la santé de son mari, qui est déplorable depuis quelque temps ; mais enfin tout s'est déterminé à un gros rhume appelé coqueluche, qui a son cours, et dont on entrevoit

la fin. Je serai charmée de voir Mmes de Vence Toulonnoises, mais il faudra s'arranger ; car vous savez que Belombre est comme Marly : nous parlerons de cette affaire à fond. Vous gardez bien longtemps Madame votre sœur; vous avez grande raison et elle aussi ; quelque aimable qu'elle soit, elle gagne auprès de vous : c'est mon sincère avis. Mais qu'elle ne me fasse pas le mauvais tour de revenir à Aix quand j'en partirai : en attendant, je lui fais ma très-humble révérence. Adieu, Monsieur : j'ai plus d'envie d'avoir l'honneur de vous voir et de vous embrasser que je ne veux vous le dire.

Et les grandes nouvelles, et les grandes morts, qu'en avez-vous dit? que de pâture pour les allées de Belombre!

---

103. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 8 juin 1734.

Mon Dieu! Monsieur, dans quelle situation devezvous être, et Mmes de Bonneval! il n'y en a jamais eu de si cruelle. Je la partage de tout mon cœur, et je vous assure que cette nouvelle m'a jetée dans une tristesse dont je ne reviens point. Quelle espèce de victoire où tout le monde périt! On est ici dans une peine mortelle; il n'y a point de famille qui ne soit intéressée à cet événement, et ceux qui savent leur sort sont presque moins à plaindre que les autres. Le courrier d'aujourd'hui nous apprendra ces funestes détails. On attend des horreurs aussi du côté de l'Allemagne; et le tout pour un roi pris, perdu, et dont on n'espère pas l'installation. Pourquoi donc tant de sang répandu ailleurs? Il n'est pas possible que je vous parle d'autre chose. Je ne verrai pas tout à fait sitôt les bords de l'Euvone; je ne pourrai guère partir que vers la fin du mois : je regagnerai ce

temps en octobre. Soyez persuadé, Monsieur, que j'ai grande envie de vous voir; soyez-le aussi de la part que je prends à vos inquiétudes; assurez-en, je vous prie, Mmes de Bonneval. Dieu veuille que nous ayons tous de bonnes nouvelles!

104. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Je vous félicite, Monsieur; je vous félicite, Mesdames : convenez que vous êtes bien heureux, au milieu d'un carnage et d'une tuerie sans exemple, de ne voir pas une égratignure à votre cher enfant, à votre cher mari, à votre cher beau-frère. J'ai bien partagé toutes vos inquiétudes, je partage bien sincèrement votre joie. La pauvre Mme d'Oppède étoit mourante, elle est enchantée. Mais quel combat, quelle espèce de victoire! aura-t-on le courage de chanter un *Te Deum?* il faut au moins que ce soit sur l'air du *De profundis*. Dès qu'on demande des nouvelles de quelqu'un : « Il est mort, » voilà la réponse. Je suis en peine du petit Jarente : donnez-m'en, je vous prie, des nouvelles! et ce pauvre Cujes! oh mon Dieu! et tant d'autres! et M. de Mithon! voilà qui est effroyable. Vous serez bien généreux de donner une larme aux malheureux, ayant par devers vous une si grande fortune. Nous n'avons pas laissé ici de donner un grand bal la même nuit de cette nouvelle, et sous les fenêtres des affligés : nous sommes tous héroïques, et nous ne nous soumettons pas aux foiblesses humaines. Adieu, Monsieur; adieu, Mesdames : jouissez tranquillement de vos prospérités et d'une bonne santé : je vous fais à tous ma très-humble révérence, et j'ai bien envie d'être à Belombre.

11 juin.

Au nom de Dieu, dites-moi la vérité de tout ce que l'on conte des galères et de tous ces combats.

Suscription : A Monsieur, Monsieur Dhericourt, intendent des galleres de france, à Marseille.

---

105. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 25 juillet 1734.

Le précurseur Verdun suivra de près cette lettre, Monsieur; il vous porte un exemplaire de celles de Mme de Sévigné, que je vous prie de recevoir comme un petit amusement que je vous présente pour les moments de loisir que vous aurez au bord du fleuve Euvone. Je n'ai cet ouvrage que depuis quatre jours, et je n'ai trouvé personne pour vous porter mon présent. Verdun va balayer, nettoyer, meubler et m'annoncer : son retour à Aix décidera de mon départ; mais à vue de pays je crois pouvoir annoncer que ce sera pour lundi 2 d'août. Je mène ma fille, et son mari suivra de près; je mène la Boulie, Dantelmy et le chevalier. Jetez un coup d'œil sur le château de Belombre, et voyez, Monsieur, si je puis recevoir Mmes de Vence et de la Varenne : il y a une impossibilité morale, j'en suis au désespoir. Mais puisque vous disposez du palais Montgrand, ce seroit bien là une bonne ressource. Enfin réglez et arrangez le voyage; je serois bien fâchée qu'il échouât; mais je n'y puis contribuer que de mes desirs et de mon petit ordinaire. Je donnerai de tout, hors des lits, que je n'ai point : pas même de place, vous le voyez. On dit que Mme de Bonneval arrive demain : est-ce au pluriel ou au singulier, et ne trouverois-je plus l'aimable sœur? cela seroit barbare! Mon Dieu! Monsieur, pensez-vous bien à la quantité de choses que nous avons à dire? J'en suis étouffée et pressée. Je compte les jours et les heures et les moments; et celui où j'aurai l'honneur de vous embrasser me sera assurément bien agréable.

106. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du mardi au soir, 4 août 1734.

Comment vous appelez-vous?
D'où venez-vous?
Quel cheval montiez-vous?
Quelle rivière avez-vous passée?
Où êtes-vous arrivé? Que portiez-vous?
Qui avez-vous rencontré?
A quelle enseigne avez-vous logé?
Qu'avez-vous mangé?
Dans quel lit avez-vous couché?

Addition.

Quelles femmes avez-vous vues à Aigalades?
Qu'y a-t-on fait?
Qu'y a-t-on dit?
A-t-on songé à Belombre?
N'y reviendrez-vous plus?

Or, cela étant dit, voici du sérieux. M. l'abbé Galibeau, mon très-cher ami, homme d'esprit et de mérite, se présente à vous, Monsieur : je vous prie de le recevoir dans la grande perfection; il s'en va à Gênes trouver la princesse de Modène; ayez la bonté de lui donner bon et sage conseil sur ce voyage. Ira-t-il s'embarquer à Antibes, ou s'embarquera-t-il à Marseille? y auroit-il quelque bon bâtiment tout prêt à partir? Enfin je mets cet abbé sous votre conduite, ayez-en bien soin; il vous donnera un écrit admirable, que je vous supplie de m'envoyer sur-le-champ par un de vos gens, bien enveloppé et cacheté, c'est-à-dire le papier; car si vous alliez cacheter le porteur, cela ne seroit pas chrétien. Je n'ai qu'un jour pour lire cet écrit, ainsi il ne faut pas perdre

un moment, s'il vous plaît. Je prendrai la liberté de vous l'adresser quand je le renverrai, et vous aurez la bonté de le faire remettre à l'abbé. Tout ceci est un peu difficile à comprendre; mais avec de l'esprit on en vient à bout. Hélas! Monsieur, ce pauvre Belombre, vous en souvenez-vous? c'étoit un bon temps que celui-là; que de choses se sont passées depuis! Le chevalier de Castellane est fort vieilli; l'abbé Poulle s'est morfondu sur les livres, il est devenu asthmatique; *Pouponne* est mariée : cette petite fille que vous avez laissée faisant des poupées, elle a épousé un seigneur napolitain qui a cinq cent mille écus de rente; il est bossu, mais d'ailleurs très-bien fait; ce beau parc de Belombre est mort de vieillesse : c'est à l'heure qu'il est une grande prairie où paissent des moutons, des vaches; il y avoit un certain endroit qu'on appeloit Belle-Isle : eh bien! c'est à présent un beau collége de jésuites : voilà les changements que produisent les années. Bonsoir, Monsieur. On soupe, je n'ai pas là un Intendant pour me tenir compagnie, et je vous écris, ne sachant que faire.

---

107. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 24 septembre 1734.

Je date mes regrets de plus loin que Marseille, Monsieur; j'ai quelque envie même de n'y pas comprendre le temps de dissipation, de tumulte, d'embarras d'esprit et de corps, et de transporter tout à Belle-Isle et à Belombre, séjours de la paix et de la tranquillité, et à qui appartiennent de droit les chagrins de la séparation. Tout ce qui s'est passé depuis n'a fait que fortifier en moi le goût de la retraite, de l'aimable et petite société, des mœurs douces et de l'amitié pure et sincère. Je suis

persuadée que vous pensez tout de même, et c'est ce qui m'attache encore plus à vous, Monsieur. N'appelez point cela mes bontés, je vous en prie : vous m'obligeriez à parler des vôtres, nous ne finirions plus, et nous tomberions dans les compliments, langage que le cœur n'entend point. Vous connoissez le mien pour vous, au moins je m'en flatte ; ainsi recevez-en toutes les marques qu'il peut vous en donner, qui sont bien bornées quant aux effets, mais bien étendues par la bonne volonté. Je suis très-fâchée, sans être étonnée, des dernières folies du pauvre Cardinio : je l'ai toujours cru hors de son bon sens. Je crois qu'il faut songer bien sérieusement à mettre son adversaire en sûreté ; tôt ou tard ce misérable périroit. Ce sera donc jeudi que nous aurons l'honneur de vous voir, Monsieur ; il y aura un petit dîner chez moi ; vous en userez comme il vous plaira, et M. le duc de Damville aussi : je n'ai pas bien compris s'il va à Bonneval ou si vous y allez tout seul. La nouvelle de la Princesse est tout établie aussi ; il y a même des lettres de Paris qui disent, comme chose certaine, qu'elle trouvera des ordres en chemin : il faudra qu'ils soient bien précis pour l'arrêter. On disoit aussi que notre courrier étoit arrivé : vous me l'auriez dit. Tout est en mouvement ici, vous n'en doutez pas, et que tous les esprits ne soient bien agités dans l'attente de ce qui sera réglé et arrangé. Nous en dirons davantage jeudi. Souvenez-vous, s'il vous plaît, de Ferrand, et continuellement de nous, mère, fille et cousin. La fille souffre toujours.

Cette lettre écrite dès ce matin, je reçois à midi la vôtre, Monsieur, par un garde qui va à Bonneval. Me voilà éclaircie sur le fait de M. de Damville. Je vous attends mercredi de pied ferme depuis la première aube du jour jusqu'à la dernière. Pouvez-vous croire, Monsieur, qu'il y ait quelque heure du jour ou de nuit où ma porte ne vous soit ouverte ?

* 108. — DE MADAME DE SIMIANE A LA MARQUISE DE ROUSSET.

A Aix, 22 octobre.

Vous n'avez pas les gants de la pensée de nous aller joindre à Avignon, ma chère cousine : c'étoit si bien mon projet que je l'avois écrit à M. de Caumont, et je m'étois annoncée pour notre passage en terre papale; mais ce que vous avez cru faciliter ce voyage le rompt entièrement. La princesse de Modène arrivant avec nos galères à Marseille, il n'y avoit pas moyen de ne la pas aller voir; je m'y suis donc rendue cinq ou six jours avant elle, et je l'en ai vue partir. L'aller, le venir, le séjour, tout cela a mis sur les dents ma vieille et délicate machine : il me faut un repos considérable, et il ne m'est plus possible de sortir de ma cellule d'Aix de tout mon hiver. Vous croyez bien que j'en suis très-fâchée; au moins, si vous êtes équitable, vous n'en devez pas douter. Passer ma vie sans vous voir, ma chère cousine, n'est pas une chose que je supporte autrement que comme une privation douloureuse et une grande pénitence. Je viens de vous quitter à Marseille : notre cher bailli m'a reçue chez lui, m'a donné sa chambre, et votre portrait continuellement sous les yeux. Vous savez comme on est chez ce bailli : la meilleure chère, tous les soins, les attentions, la propreté, la liberté; enfin c'est un charme, et je vous prie de m'aider à le bien remercier. J'ai été occuper votre place; car dans la vérité vous devriez le venir voir quelquefois, et que toutes les faveurs ne fussent pas pour le prélat.

Qu'il est aimable ce prélat d'être toujours gai, toujours jeune! Il a raison, c'est une folie de s'assujettir aux caprices des années; elles viennent vous apporter la vieillesse et les infirmités : il n'y a qu'à ne pas les recevoir.

Notre premier président n'a pas attendu leur grand nombre; il ne s'est pas défendu non plus contre la mort. Il dîna chez la princesse le mercredi, moi à ses côtés, et le jeudi on le trouva mort dans son lit, dans la même posture et la même place qu'il s'étoit couché. Voilà de beaux sermons. J'adresse cette lettre à Avignon, pour que je sois la première dont vous entendiez parler en y arrivant, et que vous sachiez là comme ailleurs que ma tendresse, mon attachement et mon respect pour vous, ma chère cousine, ne finiront qu'avec ma vie.

---

* 169. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

17 novembre.

Vous avez été saigné, mon cher Marquis : cela est bien sérieux, ce n'est guère le remède d'un rhume. Mais Mme de Caumont à vos côtés et M. Brun de l'autre, vos amis doivent être tranquilles, et cependant j'ai fort envie de vous savoir délivré de ce rhume.

C'étoit un beau moment pour vaquer à mes affaires, et pour signer quelque chose à mes fermiers! j'en suis dans la dernière confusion. Vous aurez bientôt l'écrit que vous avez eu la bonté de donner (ne seroit-ce pas le cas de dire vous *réaurez?* je suis souvent tentée de faire des mots, je ne trouve pas que nous en ayons assez) : mille grâces très-humbles, mon cher Marquis. Au reste, j'ai pâmé de rire en lisant votre lettre; vous ne croyez peut-être pas qu'il y eût rien de si plaisant; j'ai cru que c'étoit une malice de Mme de Caumont, ou une peste de l'abbé Poulle. Faites-vous expliquer ce que c'est que la peste. Imaginez-vous donc qu'il y a deux ans que je suis à la quête du vin de Chypre, qui est pour moi de l'or potable; que cet abbé Poulle a été témoin de toutes mes

agitations pour en avoir; que tous mes parents et amis alloient de porte en porte mendier une pauvre petite bouteille, et que de l'une à l'autre il y a des intervalles de six mois; que pour or ni argent je n'en puis pas avoir de ce pays-là, ayant employé tous les marchands, négociants, intendants, etc.; que j'ai quêté en passant le marquis d'Antin, qui m'en a donné un petit brin, et que c'est dans cette indigence que je m'entends donner la commission de trente-six bouteilles d'Angleterre de vin de Chypre! Je lus et relus cet article, et je crus de bonne foi que c'étoit une plaisanterie; mais la Boulie et les sophistes me dirent qu'un homme enrhumé et saigné ne badinoit pas. Me voilà donc bien embarrassée. Là-dessus, arrivent M. du Fort et Monsieur le curé de Saint-Ferréol, qui est l'homme aux ressources, et qui a pour le service de ses amis de toutes les boissons et drogues de tous les pays; et moi de lui vite conter ma chance. Il me fut répondu que, même en Chypre, il n'y avoit plus de vin de Chypre. Cela me fit souvenir qu'une fois en ma vie je n'ai point trouvé de vin de Vienne à Vienne. Mais, Madame, ne vous moquez pas de moi, s'il vous plaît, car je veux vous pousser à bout; et puisque j'ai su aller en Numidie, je saurai bien aller en Chypre, et j'y planterai des vignes, s'il n'y en a plus, et dans quarante ans d'ici je vous apporterai du vin délicieux; car vous savez qu'il faut que ce vin, pour être bon, ait quarante ans : tout de bon, mon cher Marquis, je ferai l'impossible pour vous; si je ne réussis pas, je serai bien fâchée; mais j'espère que le desir de vous plaire ne peut pas manquer d'être suivi de succès.

On nous donnoit hier M. de la Tour, intendant de Bretagne, pour premier président et intendant en Provence; aujourd'hui cette nouvelle a disparu, et moi je disparois aussi, après vous avoir embrassé bien tendrement, vous, votre rhume et votre saignée.

Faites-moi donner de vos nouvelles par ce paresseux d'abbé.

---

110. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 13 janvier 1735.

Verdun, que je gronde toujours de faire tout ce que j'ordonne, m'obéit quelquefois trop tôt. Il vous envoya hier, Monsieur, un panier contenant des citrons de Vence d'une figure singulière, sans avis et sans lettre de ma part. C'est à M. du Hamel que j'adresse cette galanterie, je suis bien aise de vous en avertir; il aime les fruits rares : en voilà, au moins par la figure. Mais ce qui seroit digne de sa curiosité, c'est cette plante qui a empoisonné tous les solitaires de Notre-Dame des Anges, et dont l'effet a été si singulier : on dit qu'on l'a envoyée à l'Académie des sciences. Nous possédons un des plus illustres membres de ce corps fameux : il devroit donc se faire apporter de ce légume, dont il y a quantité dans le jardin de ces Pères, et en faire l'anatomie.

On m'a dit que Madame votre sœur avoit des maux de reins, qu'elle gardoit son lit, et que Mme de la Tour la garderoit aujourd'hui. Pour moi, je suis dans les vapeurs, dans les souffrances, et bonne à rien. Je vous écris par un matelot qui ne me donne pas seulement le temps de finir. Adieu, Monsieur.

---

111. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

17 janvier.

Vous avez fait bien de l'honneur à nos monstres citrons, Monsieur : leur ambition ne passoit pas Marseille; nous les exposions à la curiosité de M. du Hamel,

voilà tout; et les voilà eux-mêmes à la cour : ils seront bien étonnés. Mais puisque vous aimez ces choses-là, vous n'en manquerez pas. Ma fille m'en envoya il y a un an de bien plus extraordinaires. Il y en avoit deux : j'en ai perdu un; l'autre est mutilé, mais je vous l'enverrai : c'étoit une main parfaite; le pouce est perdu; je l'aurois mis dans cette lettre, sans qu'il se seroit brisé; je le donnerai à un homme qui part aujourd'hui : vous verrez comme la nature se joue. J'ai deux petites grâces à vous demander, Monsieur : toutes deux me sont demandées, l'une par M. de Caumont, l'autre par le marquis de Rousset. Celui-ci voudroit savoir le détail de la mort du pauvre bailli, dont il ne sait pas un mot : quelle étoit sa maladie, combien elle a duré, qui l'a vu, traité, quels remèdes on lui a faits, s'il a été confessé, en un mot tout ce qui appartient à cet événement. Le pasteur ou Boismortier vous instruiront, et je vous demande bientôt cet éclaircissement. Le Caumont voudroit le rapport du chirurgien qui a traité les empoisonnés. Il est de Marseille : ainsi il peut vous être aisé de me donner de quoi satisfaire cette curiosité. Je vous en prie, et bientôt : ne m'allez pas oublier, moi qui suis tout le jour avec vous dans ma Thébaïde, dont je parcours les landes avec vous. Mme de la Tour vint passer la soirée dimanche avec moi; son médecin et son confesseur lui ont ordonné ce régime de temps en temps : *repos*, dit l'un; *ennui*, dit l'autre : moyennant quoi, vie heureuse en ce monde et en l'autre. Savez-vous que le chevalier de Trets a la lieutenance de Roi ou commandement de Landau? Mme de Bonneval est saignée et garde sa chambre; j'aurai l'honneur de la voir; elle me fit celui de venir chez moi : je trouvai en elle un changement très-considérable; elle est toute posée, toute considérée, ses discours ont totalement perdu l'air de couvent, et le ton aussi : on écoute les autres, on répond juste, on ne bat

point la campagne, on ne parle point continuellement nippes (je m'aperçois qu'en vous disant tout ce qu'on ne dit et ne fait plus, c'est vous dire ce qu'on disoit et faisoit; mais il n'y a qu'honneur quand tout est corrigé); on jette de petits propos sur le bonheur unique de bien vivre avec un mari; on veut partager son temps entre une grand'mère où l'on s'ennuie et une tante où l'on se divertira modérément; car on veut conserver et ménager beaucoup sa grossesse : enfin, Monsieur, je fus charmée; on ajoute des choses tendres et polies pour sa belle-mère. Je vous félicite de tout cela; mais je vous gronde de ne me l'avoir pas annoncé, car vous vous en étiez bien aperçu. Je crois que vous aurez bientôt cette sœur, dont vous avez l'idée comme de la femme qui ne se trouve point; quand je dis que vous l'aurez, vous entendez bien le figuré, elle *existera;* je ne crois pas que vous l'ayez avec Mme de.... Nous voulons nous aimer infiniment.

Voilà ce que ma fille vient de me mander sur les citrons. On dit, Monsieur, que vous avez été à Aix; je n'en sais rien, je ne vous ai ni vu ni parlé : vous le voyez bien par cette lettre.

---

112. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 19 janvier 1735.

Ceci est pour vous dire, Monsieur, que vous recevrez une de mes lettres bien belle, bien conditionnée, en faveur d'un Monsieur qui m'a été recommandé. Vous entendez ce jargon, et vous avez le contre-coup de tout l'ennui qu'on me donne : c'est un plaisir qui satisfait ma malice. Bonjour, Monsieur : citrons, oranges, monstres, mère, grand'mère, *Pouponne,* tout est à vous.

Grand merci de la relation; elle partira demain.

---

113. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 3 février 1735.

Il me semble, Monsieur, que vous me devez une réponse, et moi des tabatières de bergamote. Je m'acquitte pour huit; il en viendra d'autres; et pour des monstres, il en arrive sans nombre; jamais la terre n'en avoit tant produit : c'est apparemment pour vous plaire. Dès que je les aurai, je les ferai partir pour Marseille. Mais vous devriez bien en faire un petit brin ma cour à M. de Maurepas; je vous tiens quitte des autres. Je vous félicite de la bonne compagnie qui vous arrive : je vous permets bien à présent de m'oublier; mais auparavant vous me devez assurément une lettre.

J'attends à tous les instants le marquis d'Antin. S'il faisoit beau, vous devriez mener votre compagnie à Belombre; M. Pène a les clefs d'en bas.

Adieu, Monsieur : j'ai bien encore des choses à vous dire, mais vous n'avez pas le temps de les entendre.

114. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 12 février 1735.

Mon Dieu ! Monsieur, que j'ai été inquiète de Mme de Bonneval ! Sa maladie a été annoncée ici d'une façon terrible. Je suis charmée que vous en ayez été quitte pour la peur : elle est grosse apparemment; il faut bien ménager les premières grossesses; je lui fais cent mille compliments avec votre permission. Me voilà inquiète de vous à présent : vous n'êtes point fait pour être garde-malade; votre délicatesse ne doit point suivre les mouvements de votre bon cœur : conservez-vous, au nom de Dieu, car malgré toutes mes fureurs, je vous aime

tendrement : cela ne vous fait pas grand bien, dont je suis bien fâchée.

Je souhaite de tout mon cœur que vos affaires s'arrangent de façon à ne partir que quand vos parents seront arrivés. Si nous gagnons le mois de mai, je vais me planter chez vous pour quinze bons jours, pour aller tous les matins en donner un aux lilas de Belombre. Je m'en fais un grand plaisir ; mais vous m'échapperez, et alors je renonce aux lilas.

Adieu, Monsieur. Boismortier est comblé de vos bontés, et moi aussi. Je ferai usage de votre réponse pour mes deux requêtes : c'est tout ce que j'en veux.

---

* 115. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

16 février 1735.

J'ai reçu la petite caisse allongée, mon cher Marquis, et trois jours après votre lettre d'avis. Je vous remercie de tout mon cœur de votre attention pour tout ce qui me regarde. Considérez avec quelle habileté je ne me laisse pas un moment oublier de vous ! peines ou plaisirs sont toujours de ma part sur vos pas ; malheureusement beaucoup plus le premier que le second. Mais quand on reçoit des présents des rois, tout ce qui se passe au-dessous ne mérite aucune distinction. Je vous félicite, mon cher Marquis, de cette précieuse faveur.

Au reste, j'eus hier la plus belle apparition que l'on puisse jamais avoir. Je vis.... mais que ne vis-je point, et que n'entendis-je point? le plus beau, le plus charmant, le mieux fait, le plus plein d'esprit que la nature ait formé ; c'est.... mais vous le devinez bien, il n'y a pas deux hommes faits comme cela dans le monde : l'ami, le compagnon, l'émule de Bridaine. Je fus deux heures

avec lui, qui me parurent deux moments. Je ne badine point; j'en ai la tête tout à fait tournée: Il m'a bien l'air d'un missionnaire, et cependant on dit que c'est un saint. J'en suis bien aise ; ce seroit grand dommage que Dieu n'eût pas cette belle âme.

Je ne sais pas la moindre nouvelle, mon cher Marquis.

J'ai un grand procès à Paris, qui me donne plus de peine, non pas qu'il ne vaut, mais que n'en peut soutenir ma pauvre tête. Adieu, Monsieur; adieu, Madame.

Je reçois dans l'instant une lettre du sieur Avignol, mon aumônier du château de la Garde, qui me prie instamment d'accorder à mes fermiers de ne me porter mon argent que jusques à Avignon, et de vous le remettre, mon cher Marquis, attendu la terreur qui leur a pris des voleurs d'Aix. Voulez-vous bien que cela se passe ainsi? J'ai dit oui : ainsi vous n'êtes plus guère le maître de me refuser.

---

116. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du jeudi gras, 17 février 1735.

Monsieur l'Intendant veut-il bien me donner un petit moment d'audience? Sans quoi plus de monstres, plus de boîtes, plus de greffes, et ma disgrâce par-dessus le marché : or écoutez donc, s'il vous plaît. Ce Belombre me tient en cervelle cruellement, et le silence profond de M. Pène me désespère ; il n'y a que vous, Monsieur, qui puissiez redonner un peu de mouvement à son esprit, à ses doigts et à sa langue. Vous savez ou vous ne savez pas, et vous le saurez quand il vous plaira, qu'il y a de grands projets de bâtiments pour le Belombre, bâtiments si absolument nécessaires *à ma vie, à ma vie*, remarquez bien *à ma vie*, que s'ils ne se font point, il

faut renoncer à la campagne cette année. J'ai prié, crié, supplié que l'on commençât cet ouvrage, afin qu'il pût être sec et en état d'en pouvoir jouir. Un maçon malade, ceci, cela ; en un mot, je n'entends parler de rien. Pour l'amour de Dieu, envoyez querir notre cher Pène, et ayez la bonté de mettre un peu toute cette besogne en train ; mais ne l'oubliez pas, et faites-moi un quart de réponse. Je ne parle plus de chemin, c'est l'affaire de Madame la première présidente, et si elle ne s'en tire pas bien, elle aura affaire à moi. Je vous prie de lui dire de ma part que tout languit ici en son absence, jusqu'à moi qui n'en jouis point, mais qui l'aime et la respecte de tout mon cœur, et Monsieur le premier président aussi ; pour lui, je vous assure que Madame est bien heureuse de ma caducité. M. d'Antin arriva à midi avec le déluge ; il ne sortit point de l'arche, il dîna et soupa bien, joua avec les poupées de *Pouponne* ; et hier à six heures du matin, onze chevaux de poste lui portèrent le rameau d'olive qui le fit partir ; mais je le crois actuellement dans quelque bourbier. Vous avez des fêtes, vous avez des bals, vous avez des plaisirs ; et vous avez mon très-fidèle attachement, Monsieur.

Gabriel Blancard est sur votre liste pour être infirmier. On dit qu'il y a des places vacantes : s'il est digne d'en remplir une, je vous la demande, Monsieur.

---

117. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 21 février 1735.

Ne faites faute, Monsieur, cette lettre reçue, de donner une place d'écrivain du Roi à celui dont voilà le mémoire. Le nom est effacé, mais cela n'y fait rien, ne laissez pas d'accorder la demande : c'est pour le plus joli garçon du monde. Je ne l'ai jamais vu, ni connu ;

il m'est recommandé par une personne que je n'ai jamais ni vue, ni connue, et le tout m'a été donné par l'abbé de Saint-Andiol, mon cousin germain ; et à cause du cousinage, je vous prie de m'écrire en sérieux que ce que je vous demande est impossible, afin que je puisse montrer et lui lire votre lettre. Ce n'est pas tout, Monsieur : voilà le chevalier de Castellane qui vous prie de le faire archer de la marine ; il s'acquittera fort bien de cet emploi, ou si vous voulez, il en fera exercer les fonctions par un de ses amis, nommé Musel, grand, beau, bien fait, qui a servi dans la maréchaussée. M. du Mont, qui vous rendra ceci, est, comme vous savez, rempli de talents et de mérite : il veut que je vous le recommande ; mais je l'assure qu'il est tout recommandé auprès de vous, qui l'honorez de votre estime et de votre amitié : continuez-lui donc vos bontés.

Pourquoi ne voulez-vous point me répondre sur deux articles considérables : l'un qui regardoit vos affaires, et ce qu'il falloit que je répondisse ; l'autre sur la prière que je vous avois faite de voir un peu ce pauvre Castellane Adhémar, et de vous faire instruire de sa triste situation, et pourquoi elle étoit telle qu'il me l'a dépeinte? Enfin je ne puis pas tirer un mot de vous, Monsieur, sur tout cela ; je suis en colère un petit brin. Est-ce que vous ne m'aimez plus? est-ce que je ne suis plus de vos secrets la grande dépositaire? je suis toujours pourtant bien à vous.

---

118. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 23 février 1735.

Le pauvre Boismortier, surchargé de sa respectueuse reconnoissance envers vous, Monsieur, desire que je lui aide à vous la témoigner, et je le fais de tout mon cœur,

et d'autant plus volontiers que je m'intéresse réellement à la fortune de ce garçon. Il a du mérite tout plein et est très-habile. Mme de Vence en sait des nouvelles, et criera comme un aigle à vos oreilles, soit pour demander soit pour remercier. Voilà donc la mère et la fille dans les remerciements ; et celle-ci n'étant à autre fin, je vous souhaite, Monsieur, mille tendres bonjours.

---

119. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 15 mars 1735.

Monsieur de la Boulie se porte à merveilles, Monsieur, et il est fort en état de lire les nouvelles de sa mort. Il étoit il n'y a que trois jours à Aigalades ; il faut apparemment que ce soit une mort subite, si bien répandue à Marseille, qu'un de ses citoyens étant venu ici hier matin, et ayant rencontré ce prétendu mort, il fit un cri épouvantable, comme d'un revenant. Je ne comprends rien à ce funeste et faux bruit. Il est au reste très-sensible à votre sensibilité, et m'a priée de vous en bien témoigner sa reconnoissance.

Je souhaite passionnément que Majastres perde son procès contre le marquis de Lévi. Il fait bien de le solliciter, et moi bien de desirer qu'il perde. Il n'est pas en état de s'embarquer assurément, et cette commission ne paroît pas exiger une sorte d'empressement qui aille jusqu'à hasarder sa vie : c'est là mon idée. J'ai eu l'honneur de voir Mme de Bonneval ; elle est très-bien, mais elle est grosse : c'est une maladie à part qui doit avoir son cours. Voilà donc Mlle Bouquet congédiée ; il n'y a de mal à cela, selon moi, que d'avoir trop tardé à faire cette expédition. La petite sœur est, en vérité, pleine de douceur et de raison. Vos affaires traînent en longueur :

d'où viennent-elles donc, Monsieur? De traînerie en traînerie pourrions-nous gagner les lilas? Si nous y parvenons, je cours, je vole. Mais il y a un préliminaire dont je vous confie et le secret et la conduite ; c'est qu'il faut que M. de Villemont ne se fâche pas. Amenez donc d'un peu loin ce voyage et cette visite que vous exigez de moi, et que nous ayons toute sorte de permission et d'approbation : le Valentin est extrêmement délicat en fait d'amitié. Je vous abandonne cette affaire; traitez-la, je vous en prie, avec lui de façon que je n'aie nul embarras de vous aller voir et de loger chez vous. Je m'en fais un délice, à condition que vous serez bien persuadé qu'en m'ayant vous n'avez personne ; il faut de plus que je sois avertie des premiers lilas. Enfin, Monsieur, conduisez-moi, et aimez-moi toujours, et cela parce que je vous suis fidèlement attachée. Quand vous saurez quelque chose de nos vice-rois, dites-le-moi, s'il vous plaît.

Si vous pouvez faire perdre le procès de Majastres, faites-le, Monsieur. Solicoffre est jugé, mais on ne sait pas son sort.

---

120. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

27 mars.

Revoilà M. Boismortier, Monsieur : il n'étoit pas question de cors, au moins aux pieds, mais de quelque chose de plus considérable. Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir envoyé ledit sieur, et je trouve que vous avez très-bien pensé, d'apprendre son art. Je me présenterai pour la première expérience, après laquelle il faudra peut-être me couper les deux jambes; mais c'est une bagatelle.

Diantre ! comme vous allez vous goberger à ce Ban dol ! quelle chienne de vie ! n'y oubliez pas tout à fait les

pauvres solitaires d'Aix. Embrassez pour moi ce pauvre d'Orves, je vous en prie : je vous le rendrai ici; mais peut-être ne serez-vous pas touché de cette restitution; vous aimeriez mieux celle des Solicoffres : je vous la souhaite, Monsieur.

Suscription : A Monsieur, Monsieur D'hericourt, intendant des galleres, à Marseille.

---

121. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 14 avril 1735.

Ne vous fâchez point, ne me grondez point, ne me jugez point, ne me condamnez point : je n'irai pas voir les lilas, la chose est devenue impossible, la Providence en ordonne autrement. J'ai des affaires momentanées, que je ne puis abandonner d'un clin d'œil : j'ai tout plein d'infirmes autour de moi et d'infirmités en moi; il me faut la pleine canicule; je veux espérer que nous serons comme l'année passée. Donnez-moi de vos nouvelles, et de vos affaires : n'accablez pas de vos regrets quelqu'un qui en est farci. Il ne faut plus faire de projets agréables. Si vous ne me rendez pas justice, vous serez dans le comble de l'ingratitude. Je n'ose lever les yeux sur ces campagnes; voilà un temps à souhait : tout contribue à me désespérer; et de tout ce que je perds, rien ne me touche tant que la niche jaune : croyez-le bien, Monsieur.

Mme de la Tour a fait une mention de moi, très-honorable et très-aimable, dans une lettre à Mme de Bonneval; je vous prie de l'en remercier quand vous lui écrirez.

Permettez-moi de mettre ce billet pour Boismortier, et permettez-lui de faire un petit tour à Aix. Adieu, Monsieur.

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir dire tous mes chagrins à M. Pène; j'avois trop de plaisir de voir ses ouvrages.

---

122. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 28 avril 1735.

Vous m'accablez, Monsieur; vous n'avez point de charité et fort peu d'équité : pouvez-vous douter du plaisir que je m'étois fait de vous aller voir; d'être chez vous en toute liberté, de jouir de toutes vos bontés, de votre belle maison, de cette jolie niche jaune; de causer avec vous aux heures que vous auriez eues libres; d'être sûre que je suis avec un ami à qui je puis tout dire et de qui j'aime à tout écouter? Hélas! Monsieur, c'est là le seul bonheur de ma vie. Je ne vous parle plus de mes lilas, ils n'étoient que le prétexte. Et qu'est-ce que je préfère à tout cela? de vilaines affaires qui sont à Paris, qui sont dans leurs crises, pour lesquelles il faut d'un courrier à l'autre être alerte pour ne pas perdre l'instant de la conclusion. D'ailleurs le sieur Boismortier vous dira dans quel état il m'a trouvée : un accès de goutte et de rhumatisme; il n'y a point de moine plus chargé de chemises de laine que je ne le suis; je suis flanelle de la tête aux pieds, les doigts en souffrance : enfin c'est un état déplorable, mais c'est la moindre de mes raisons. Boismortier a mis mes pieds en état de marcher, c'est quelque chose. Il n'y a pas moyen de nommer ce pauvre garçon sans vous le recommander, Monsieur. Il vient de perdre sa femme, qu'il adoroit; il a sept petits enfants; rien ne peut le consoler, ni adoucir tant de peines, que l'honneur de votre protection; il en a besoin plus que jamais : il est pénétré de vos bontés, et j'y ai pour lui une entière confiance; mais je me satisfais en vous le recommandant tout de nouveau.

Les injustices que vous éprouvez sont d'une espèce si douloureuse, que je comprends toute votre sensibilité. Par exemple, je ne dirai pas sur cet article comme sur bien d'autres : je n'ai même jamais trouvé de bien sérieux que celui-là. Tout est attaqué, le cœur et la bourse : malgré cela, je persiste à croire qu'il faut attendre Mme de la Tour; mais voilà qui est bien long. La petite vérole a pris à l'aîné des enfants de Mme le Bret, en arrivant à Paris : peut être sera-ce encore un inconvénient et une allonge. Vos affaires me serrent le cœur et m'occupent totalement; mais vos amis de ce pays n'y peuvent rien. Le seul nom de M. de Maurepas a fini mes affaires à Paris : ne pourriez-vous point vous en aider? Madame votre mère est-elle inaccessible à toute sorte de raison et de gens respectables? Cela est incompréhensible. Il me prend envie de lui écrire : le voudriez-vous? Elle me faisoit l'honneur de m'aimer assez autrefois. Que sait-on? c'est comme de ces personnes en léthargie, qu'une voix étrangère réveille, quand toutes les autres ne font point d'effet. Enfin, je suis à vous, depuis la tête jusqu'aux pieds. Avez-vous vu à Toulon l'ami d'Orves? La Boulie arriva hier, se portant à merveilles; mais le Palais va encore le tourmenter. Je crois M. de Bandol arrivé.

Convenez, Monsieur, qu'il y a bien loin de Monsieur de Marseille à Monsieur de Saint-Papoul, et que ce seroit un beau miracle de les rapprocher. Dieu sait qui a raison. Les hommes se partagent, la vérité est dans le fond de son puits, et nous aurions grand besoin qu'elle parût, et qu'elle vînt nous éclairer. Appliquez, Monsieur, ce que nous en connoissons et ce que nous pouvons en avoir en nous aux sentiments tendres et fidèles que je vous ai voués. Le chevalier, *Pouponne*, Mme de Vence vous disent des choses infinies.

123. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 3 juin 1735.

Comment vous portez-vous, Monsieur?

Comment croyez-vous vous porter?

Deux questions distinctes et séparées sur lesquelles je vous supplie de satisfaire ma tendre curiosité.

J'ai vu Mlles Chandenier et Chauchefoin très-peu contentes de notre procession, et chargées de regrets des pas qu'elle leur a coûtés.

Si votre santé, Monsieur, si vos affaires, si vos plaisirs, si vos distractions même vous permettent de jeter un coup d'œil de votre cabinet sur Belombre, oserois-je vous demander votre avis, et tout de suite votre secours pour l'exécution du projet que j'ai formé pour mon nouveau salon, qui ne vous plaît pas, dont je suis *moult* attristée? Le voici. Puisqu'il ne mérite pas votre approbation, il ne mérite pas de meubles; d'ailleurs je ne veux point en faire davantage : j'ai donc imaginé un lambris, une peinture, tout ce qu'il vous plaira, dans le goût de votre petit arrière-appartement, un peu plus orné, et différent de ma salle à manger; je crois que cela vaudra mieux que tout blanc. Vous voudriez peut-être des moulures, des encadrures : vous avez raison; mais cela coûte trop : je suis dans une réforme étonnante; j'en ai assez fait. Ayez donc la bonté de parler un peu avec M. Pène de tout ceci, et si tout de suite cette besogne pouvoit être faite avant mon arrivée à Belombre, c'est-à-dire avant le commencement de juillet, cela me seroit bien agréable; si vous vous en mêlez, Monsieur, oui, sans doute : sinon je prendrai patience. Pardon mille fois, pardon.

Avez-vous lu Pope? avez-vous lu Hyacinthe? avez-vous la clef des portraits du marquis de Charost? ne trouvez-

vous pas cet ouvrage admirable d'un homme de vingt-deux ans? Nous avons tout cela ici, et un chevalier de la Tour, arrivé depuis deux jours, fort aimable, et que vous devriez venir voir. Mille bonjours.

Monsieur, permettez-moi de mettre ici ce billet pour M. Pène. Ne m'aimez-vous pas toujours un peu?

---

124. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Juin 1735.

Je vous remercie, Monsieur, d'avoir été à Belombre, tout foible, tout infirme. Je suivrai vos avis de point en point, d'autant plus que tous ces laits de chaux m'annoncent que je ne jouirai de rien cette année; mais ce ne sera pas la privation qui me sera la plus amère, et vous m'en préparez une bien plus touchante.

Mes deux ouvrages d'esprit courent la ville, il m'est impossible de les rattraper sitôt; mais Pope est ici chez nos libraires; sûrement il est à Marseille sous le nom d'*Essais de l'homme* ou *sur l'homme*. Dès que je rattraperai le marquis de Charost, je vous enverrai la clef; cherchez Pope à Marseille.

Répondez, je vous prie, aux questions suivantes :

Pourquoi avez-vous envoyé chercher, il y a environ quatre ou cinq mois, un lustre de cristal chez Perrin, où habite à présent M. de Saint-Pons? Pourquoi n'en avez-vous rien dit à Perrin? est-ce emplette? est-ce emprunt? est-ce essai? Quelles sont vos intentions sur ce lustre? ayez la bonté de me parler sur cela avec clarté; celles du maître du lustre sont certainement de vous plaire; mais il faut qu'il sache lès vôtres. Ne parlez qu'à moi de tout cela, je vous prie, pour le présent.

Adieu, Monsieur : nourrissez-vous, mangez, promenez-vous, ôtez de votre tête tout ce qui la fatigue, aimez

toujours une amie qui vous aime de tout son cœur. Vous devriez nous venir voir avant le départ de notre chevalier d'Orves, qui sera bientôt. Par exemple, je dîne lundi chez Mme de la Tour : je vous y prie.

---

125. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Voici une journée qui me perce l'âme. M. Taissier commença hier au soir la blessure. Je vis tout d'un coup Belle-Isle, Belombre, nos pauvres petites soirées, nos innocents plaisirs, notre tranquillité, nos petites crèmes, notre lait, notre vache. Et qui va succéder à tout cela de votre part? Paris, un tumulte, un fracas, des procès (ou quelque chose de pis, qui sera un dépouillement volontaire), les occupations domestiques, chamarrées de la cour, des ministres, de vos galères, du Grand Prieur : vous voilà. Et moi? un pauvre malade que je ne puis ni voir, ni ne pas voir, mon cher voisin de Belombre à deux cents lieues au bout du monde. Je vous avoue que j'ai le cœur dans un serrement et une tristesse dont je ne vois point la fin. Laissons tout cela, parlons de cejourd'hui.

Je vous le consacre tout entier, non pour exiger que vous le passiez avec moi, mais pour ne pas perdre un instant de tous ceux que vous pourrez ou voudrez me donner :

Tout le jour à le voir, et le reste à l'attendre,

dit fort bien *l'Europe galante*. Disposez donc de moi comme il vous plaira, et croyez bien que tout ce que vous avez vu, voyez et verrez, ne vous aime pas tant que moi assurément.

---

126. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 28 juillet 1735.

Que vous importe, Monsieur, et que m'importe à moi-même quel pays j'habite, dès que nous sommes à deux cents lieues l'un de l'autre? Je suis toute perdue, toute isolée, toute seule; tous mes amis ou malades, ou mourants, ou absents. Je gèle, j'étouffe alternativement, et à deux ou trois heures l'un de l'autre. On dit que je suis à Aix : je n'en sais rien; je ne puis ni y demeurer, ni en sortir. Point de goût pour Belombre, parce que Belle-Isle est désert; point de gîte en passant à Marseille, point de compagnie à mener. Enfin je ne sais où j'en suis : on m'annonce cependant que lundi, premier jour d'août, il y aura à ma porte une chaise de poste, que je m'y jetterai, et que j'irai où il lui plaira. Si c'étoit au Marais, j'en serois fort aise; mais ce sera apparemment sur les bords de l'Euvone.

Je suis affligée de voir que vos affaires soient si peu avancées. J'espérois que la présence remueroit les entrailles : si elle n'a pas produit cet effet, vous allez avoir bien de la peine et du tourment, et tout ce que vous prendrez sur vous ne vous avancera guère; ce qui me fait vous exhorter et vous supplier d'être respectueusement et décemment ferme et courageux. Ne me laissez point ignorer la suite de vos affaires; je vous en conjure, et vous le devez à l'intérêt que j'y prends.

Je ne saurois vous dire autre chose de vos parents, Monsieur, sinon qu'ils sont adorés dans ce pays-ci, jusqu'au plus petit cadichon, et qu'ils font bien tout ce qu'il faut pour l'être, chacun dans leur district. Mme de la Tour est un prodige d'attention, de politesse, de bonté : elle connoît tout le monde dès la première fois; elle sait que dire à toutes les femmes; elle joue comme la Reine

doit jouer; elle fait beaucoup de dépense; une table qui ne désemplit point : une grâce et une aisance à tout cela qui en augmente le prix. Pour moi je ne la vois point; car vous comprenez bien que les talents qui attirent le monde me bannissent de chez elle. Nous nous complimentons de loin, nous faisons des projets de petites parties fines, quand tout ce tumulte sera passé : vous voyez où cela va. Madame votre sœur est l'enfant chéri de la maison; mais cela sera bien importun; car moyennant cette affiliation nous ne pouvons pas aller faire notre récolte, semer nos grains et habiter nos campagnes; mais nous irons à Toulon, nous reviendrons à la guinguette de Madame la première présidente, et nous ne tâterons ni de Bonneval, ni de la Fare, où la belle-mère est déjà. Celle-ci a une autre espèce de rôle de faveur : ce sont les heures de la nuit ou du matin, les temps de maladies ou d'incommodités, point celles du grand monde. La cousine Montauroux se glisse aussi. En un mot, cela paroît prendre ce train-là, comme on l'avoit prévu; cela est naturel et très-bien, si le public l'agrée. Brûlez ceci, je vous en prie.

La Boulie est à la seconde résurrection : il étoit retombé, réenflé, révaporé; il est à sec à présent. On a changé de route : il prend du chocolat, des cordiaux, des spiritueux, et point de laitues : nous tâtonnons un peu, et ne connoissons point le principe et le fond du mal.

On se souvient donc encore de moi, Monsieur : j'en suis autant charmée qu'étonnée. J'espère bien que vous aurez répondu de mes sentiments pour Mmes de Villars et d'O. N'avez-vous point parlé à cette dernière de toutes vos affaires et de la déraison des entrailles qui vous ont porté? Je suis persuadée qu'elle l'improuvera bien, et c'est toujours une consolation. Adieu, Monsieur : vous m'aimez un peu, vous faites très-bien; car on ne peut assurément vous être plus fidèlement et plus tendrement

attachée que je le suis. Les cousins et *Pouponne* voudroient bien vous dire combien ils vous respectent et vous regrettent.

---

127. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 8 août 1735.

Il y a tout plein de choses dans la vie qui font plaisir et déplaisir en même temps. Tel est aujourd'hui, Monsieur, ce que vous m'annoncez pour Majastres. Il partit hier pour aller à Marseille faire la cour à nos parents : il est difficile qu'il ignore vos bontés, et ce qui se prépare ; mais il n'en fera pas d'autre usage que d'être bien reconnoissant et confiant, et ne se donnera aucun mouvement. Le secret sera d'ailleurs très-gardé. Je le perdrai, voilà ce qui m'afflige, et surtout dans un temps où réellement je suis toute fine seule. L'amitié me retient ici ; j'ai voulu voir ce que deviendroit la Boulie, et je n'ai pas voulu l'abandonner : il est à sa troisième résurrection ; mais l'expérience du passé ne laisse pas pénétrer la joie et l'espérance dans nos cœurs.

Vous connoissez les soixante et douze petits malheurs qui arrivent tous les jours à chaque homme. En voici un : c'est d'écrire une page, de tourner le papier, et de trouver une demi-feuille : avec les honnêtes gens on refait sa lettre.

Que vous me faites peur, Monsieur, avec vos trois petits vers ! Comment donc ? est-ce là l'allure que vous allez prendre pour votre retour ? Plumé, boiteux : oh ! cela est insupportable ; vous avez fait quelque.... (j'ai pensé dire sottise, et je ne sais que mettre à la place) que vous ne me dites point. Je suis dans une inquiétude extraordinaire. *Père et mère honoreras ;* sans doute ; mais *tout ton bien leur laisseras*, cela n'y est point et ne

doit point y être. Mon cher Monsieur, pout l'amour de Dieu, soutenez-vous, n'abandonnez pas tout; cherchez la paix, mais ne l'achetez pas trop cher. Vous ne me dites pas un pauvre petit mot de vos autres affaires : comment vous avez été reçu des ministres, comment vous êtes avec le Grand Prieur, s'il a été question du passé, et enfin toutes curiosités que mon infinie tendresse pour vous me donne, et qu'il faut satisfaire. Je sais, moi, que le *grandissime* a écrit ici à votre cousin sur un ton fort aimable pour vous : ne faites pas semblant que je le sache. Vous aurez cent mille relations du voyage de M. et Mme de la Tour à Toulon, à Bandol et à Marseille : je n'en sais pas tant que vous; je crois qu'à la fin j'irai à Belombre, et ce sera *Poupenne* desséchée qui me fera marcher. Il faut aller au pressé. Aix est un vrai désert, le chevalier seul me reste, tout ce qui m'entoure est décampé, et je fais une vie très-mélancolique. Tout est tranquille ici; le premier président est un homme admirable, il conduit tout ceci avec une dextérité charmante; voyons la fin, vous avez raison; mais il faut que le feu provençal agisse dans toute son activité. Que j'ai envie de vous revoir, Monsieur! elle est à un point que vous ne sauriez comprendre. J'ai besoin de mes amis, et quand je les ai, je n'en fais pas assez d'usage; ainsi est fait le monde. Les vaisseaux sont là, que deviendront-ils? de la rade au port, cela seroit bien joli. Aimez-moi, Monsieur : vous le devez; car assurément j'ai pour vous un attachement bien solide, bien fidèle et bien tendre.

---

128. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 13 août 1735.

Je vous fais mon compliment, Monsieur, sur l'heu-

reux accouchement de Mme de Bonneval ; un garçon est une circonstance de plus pour rendre la joie complète.

J'ai été me promener dans votre beau jardin ; il est magnifique. *Pouponne* étoit transportée et de votre maison, et de la salle d'armes, et de tant de choses nouvelles pour elle; quant à moi, je trouvai tout cela bien triste sans vous. Ma santé est toujours pitoyable : coliques, vapeurs ; j'attends la fin de l'été avec impatience. Je compte de n'aller à Belombre que le 1er de septembre, et si mes maux redoubloient, j'irois droit à Aix.

Vous allez avoir ou vous avez mon jardinier, Monsieur ; mais il faut que vous me fassiez, s'il vous plaît, une grâce qui me fera un vrai bien : c'est de lui donner un logement pour deux mois ; car ils seront établis à Belombre tant que je n'y serai pas, c'est-à-dire la femme et les enfants, moyennant quoi cela m'épargne cinquante francs, et je lui donne cent francs pour les coups d'œil qu'il jettera à mon jardin, avec votre permission, lui ou son fils. Ne leur refusez pas cette petite douceur, je vous en prie ; j'en parle ici à vos commissaires. Sineti est un rigoriste ; mais si vous entendiez mes raisons, vous verriez qu'il n'y a point de règle sans exception. On parle beaucoup de vous pour Toulon ; je desire tout ce qui peut vous rendre heureux, Monsieur, et que vous m'aimiez toujours.

---

129. — DE MADAME DE SIMIANE À D'HÉRICOURT.

20 août 1735.

Vous m'inquiétez beaucoup, Monsieur, avec votre fluxion sur la poitrine : vous dites cela comme si vous ne disiez rien ; donnez-moi de vos nouvelles, je vous en conjure : je n'ai pu savoir celles que vous mandez à d'Orves ; il est à Toulon, et moi toujours à Marseille,

où j'achève ce terrible mois d'août, jusqu'au 27 que d'Orves doit arriver à Belombre, mais pour peu de jours ; je lui enverrai demain votre lettre et il me mandera ce qu'elle contient. Tout le monde vous donne l'intendance de Toulon, et moi, si elle vous plaît, je vous la donne aussi. Ce qui me réjouit et me fait rire, c'est que l'on commence ici à vous regretter ; et moi je leur ris au nez, et je leur dis que c'est bien fait et qu'ils ne vous méritent pas : les hommes sont étranges. Sineti part; il va vous joindre.

Si par hasard les bruits d'intendance sont fondés et que vous n'ayez pas établi le pauvre Boismortier, tout nous échappera : pensez-y un peu, Monsieur ; une survivance assure tout : enfin il est sous votre protection. M. de la Tour a eu deux accès de fièvre, ce n'est plus rien; mais qui n'a pas été malade? qui a pu résister à cette canicule? Pour moi, je l'ai eue tout entière dans les boyaux : quatre gouttes de pluie ont un peu rafraîchi l'air, et *les entrailles de Madame*. Mme de Bonneval se porte bien; le belle Mme de Beaurecueil a la petite vérole à Sisteron. *Pouponne* est à l'engrais chez Villemont : elle est précisément comme vos jolis poulets. Les chevaliers vous saluent très-humblement; et moi, sans tant de façon, je vous aime de tout mon cœur, Monsieur. Et Mme d'O, que je suis aise qu'elle ne change point! Ayez la bonté de lui dire mille choses pour moi, Monsieur.

---

130. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du samedi 10 septembre, pour lundi 12, 1735.

Je voudrois savoir tous les jours de vos nouvelles, Monsieur; à quoi vous en êtes de vos affaires, si vous lâchez tout, si vous vous soutenez : enfin l'intérêt que

je prends à vous ne sauroit être ni plus vif ni plus sincère, et de là arrive que l'ignorance où je suis m'afflige; et cependant j'élève mes mains au ciel, comme Moïse: tirez-moi, s'il vous plaît, de cette posture gênante.

Je n'ai que des horreurs à vous apprendre de ce pays-ci. La Boulie à la dernière extrémité : j'attends à tous les instants sa mort, et son état est tel, que ce moment soulagera ses amis. L'étrange aventure de Monsieur le premier président vous affligera véritablement : on ne peut rien imaginer, en deçà de la mort, de plus cruel que de voir brûler jusqu'aux cendres une maison étrangère et d'emprunt, au hasard d'être brûlé soi-même dans une campagne, sans secours. Je ne sais encore tout cela qu'imparfaitement; mais ce que je sais, c'est que celui qui a été cause de ce malheur, quel qu'il soit, mériteroit une grande punition. Cette affaire va coûter un argent immense, et des soins et des inquiétudes. Voilà un début en Provence qui les en dégoûtera; pour moi, ici dans ma solitude, j'en suis émue, touchée, en colère, comme si cela me regardoit. J'ai écrit à Mme de la Tour, pour lui faire mon compliment; elle me contera apparemment le détail de cette aventure. J'attends ici lundi (qui est après-demain, jour que cette lettre partira) M. le président de Ricard et Ginieis; et je n'ai eu jusqu'ici que Dantelmy et le chevalier, c'est-à-dire rien, au moins pour le dernier, car il court les bastides. Il fait un temps à souhait : je me trouve très-bien de la solitude, et avec tout cela les matins et les soirs commencent à être froids et humides; ma machine s'en ressent, et quittera tout ceci à la fin du mois. Si vous étiez à Marseille, j'irois passer huit jours avec vous à la ville; si je vis, ce sera pour l'année prochaine.

Voici, Monsieur, une très-humble requête : quelque intérêt que j'y prenne, je ne voulois point absolument m'en charger, ni vous importuner. Mais on m'a assuré

que ce jeune homme (de trente ans pourtant) vous étoit connu, qu'il vous avoit été présenté, que vous l'aviez trouvé digne de votre attention et tel que vous les voulez à présent : de bonne famille, de figure avenante, belle écriture, mœurs excellentes, en un mot toutes les perfections que vous exigez; de plus quatre places vacantes. On m'a dit cent fois cette parole qui m'impatiente toujours : *Un mot de vous, Madame, un mot de vous à Monsieur l'Intendant, et tout est fait.* Je le dis donc ce mot, Monsieur, et j'y ajoute que sincèrement et véritablement, si vous pouvez me faire ce plaisir, j'y serai très-sensible. Je suis un peu honteuse de vous importuner si souvent; mais que faire? c'est le malheur de la place où vous êtes d'avoir une Madame de Simiane à vos trousses, et qui veut ce qu'elle veut. Je n'affectionne pas tout de même; vous sentez bien quand le cœur parle : il est ici, par rapport aux personnes qui se sont adressées à moi. Faites-moi donc cette grâce, je vous en conjure, et que l'article de votre réponse se puisse détacher de la lettre que j'espère que vous m'écrirez, afin que je la montre. Si elle donne de l'espérance, j'en aurai joie et reconnoissance. Adieu, Monsieur : portez-vous bien; aimez-moi toujours. Les cousins et *Pouponne* vous font la révérence très-humble; et moi, que n'aurois-je point à vous dire? vous savez ce que je vous suis, Monsieur, et combien tendrement.

La Boulie est toujours très-mal, il est aux abois, il n'attend plus que le dernier moment. Je vais dans ce moment à la ville : que n'y êtes-vous, Monsieur!

181. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

A Belombre, ce 25 septembre 1735.

Que je suis aise, Monsieur! que je suis aise! que je suis contente! vous voilà en paix, vous voilà avec la terre du Boulay. On vous a cassé bras et jambes : eh bien, ils reviendront; à qui voulez-vous que l'on donne ces membres dispersés? il faudra bien qu'ils se rejoignent au corps : ce sera l'affaire de la partie la plus noble de vos individus à l'un et à l'autre. Je vous félicite de tout mon cœur; venez, Monsieur, venez : vous ne me trouverez plus à Belombre, mais je suis sur votre passage, et saurai vous arrêter en chemin. J'aurois beaucoup de choses à vous dire, mais je pars dans l'instant pour aller dîner à Marseille, où je reconduis M. le président de Ricard, qui a passé ici quinze jours sans le savoir.

Le voilà qui vous félicite de tout son cœur, et moi je vous embrasse bien tendrement. La Boulie est toujours très-mal; je ne croyois point le revoir, mais ce spectacle affreux m'est réservé. Je vous recommande le pauvre Boismortier, Monsieur : au nom de Dieu, ne revenez pas sans répandre sur lui les faveurs d'en haut.

Je pars le 2 d'octobre pour Marseille, j'y serai trois ou quatre jours, et de là à Aix.

---

* 132. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

A Aix, le 17 octobre 1735.

L'abbé Poulle vous a tout dit, mon cher Marquis, hors ce qu'il falloit vous dire, qui est que j'étois revenue malade de Belombre, que c'étoit pour cela que je ne

vous écrivois pas. Je vous écris donc aujourd'hui pour vous dire que je ne vous écris pas : n'est-ce pas ainsi que parloient les Goths? Vous saurez que j'ai des vapeurs tierces qu'on ne veut pas honorer du nom de fièvre ; cela m'occupe la tête au point que je n'en puis rien tirer. Les reproches sur ce que vous n'êtes point venu à Belombre, et vos regrets plus polis que sincères, seroient un article trop fort à traiter aujourd'hui, et vous vous apercevriez peut-être un peu trop de la cause de mon mal, qui est une bile en mouvement : je vous abandonne donc au flegme de Mme d'Hennebie. Je vous dirai avec cela que la Boulie est toujours plus mal, que Dantelmy part demain pour le royaume d'Ancezune, et qu'il compte de trouver et de porter assez de feux pour braver les plus fiers glaçons; le chevalier va chercher ceux de ses montagnes : je reste seule ; et toujours votre bien fidèle servante et à Mme de Caumont.

C'est moi.

Recevez, je vous en supplie, Monsieur, les très-humbles et très-tendres compliments du secrétaire.

Si la paresse ou l'oubli ont fait supprimer à l'abbé Poulle l'article de ma santé, sans contredit sa modestie l'aura arrêté sur le plaisir qu'il nous a fait de nous venir voir, sur nos regrets de l'avoir gardé si peu et sur ceux de perdre un homme d'une si aimable et si douce société. Permettez au secrétaire et à moi de l'embrasser ici, mon cher Marquis.

---

133. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 17 octobre 1735.

La date de votre lettre me met du baume dans mon sang, Monsieur : vous voilà donc au Boulay, terre aimable, terre desirée, mais non *terre promise*, et pourtant cédée; jouissez-en longues années. Je vous rends mille grâces pour le pauvre Boismortier; c'est votre ouvrage, Monsieur : il faut le finir, s'il vous plaît.

Vous renvoyez bien loin votre retour; je voudrois fixer le soleil qui me brûle dans ce moment, pour vous recevoir; vous ne serez en nul lieu du monde vu et embrassé avec autant de sincérité et de tendresse, que dans ce petit cabinet, soyez-en bien persuadé. La Pauline qui court les cheminées d'autour de Paris ne ressemble guère à celle qui vous attend; et par-dessus bien des années, et les changements qu'elles apportent, il m'en survient tous les jours depuis quinze jours que je suis de retour de Belombre, par une petite chose tierce qu'on ne veut pas honorer du nom de fièvre, mais vapeurs qui me tracassent, qui me minent, et occupent ma pauvre tête au point de n'en pouvoir rien tirer. La Boulie est un cadavre tout pourri qui n'a plus que la voix; mais elle est si forte, que l'on croit qu'elle ira encore loin. Adieu, Monsieur : *Pouponne*, le chevalier, tout cela vous respecte et vous aime; et moi je finis (car je n'en puis plus), ayant encore cent mille choses à vous dire.

Je n'ai pu aller encore au pavillon rendre mes devoirs à Mme de la Tour. Elle vint l'autre jour me voir, mon beau salon, mon beau soleil; nous étions trois; aimable conversation : elle y fut deux heures; et quand elle voulut partir, je l'arrêtai, et je lui dis : « Demeurez, Madame; peut-être que de plus d'un an vous ne serez

si bien, ni en si bonne compagnie. » Que dites-vous de mon effronterie? Et cela étoit vrai. Ils sont toujours bien aimables vos chers parents. M. Perrin vous donnera peut-être quelque chose pour moi; vous voudrez bien vous en charger : ne lui laissez pas ignorer votre départ, s'il vous plaît.

---

134. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 14 novembre 1735.

Vous avez bien raison, Monsieur, de me croire extrêmement affligée de la mort du pauvre la Boulie. Si vous saviez ce que je perds, vous en connoîtriez toute l'étendue; les fonctions de son amitié ne ressembloient point à celles des autres. On peut trouver un ami tendre, solide, secret (celui-là est plus rare); mais véridique jusqu'à la brutalité, ne vous passant rien, prévoyant tout, grondant toujours, et cependant ne mettant jamais d'humeur dans ses gronderies, ni de soupçon du principe dont elles viennent : où trouve-t-on tout cela? Je crois à présent faire autant de sottises que de pas. Mais vous, Monsieur, vous perdez aussi plus que vous ne pensez : cet homme vous étoit infiniment attaché; je puisois dans sa bonne tête les petits avis que je prenois la liberté de vous donner quelquefois. Enfin nous n'aurons qu'à nous bien tenir tous. Au surplus, la dose de mon attachement pour vous, mon cher Monsieur, n'a pas besoin d'un renfort qui nous coûte tant; mais je suis bien sensible à la pensée qui vous est venue de vouloir remplir ce vide : je l'accepte de tout mon cœur; mais grondez-moi quand le cas y écherra : je ne vaux rien que battue. Dieu écarte bien de moi tous les soutiens humains : vous voilà à deux cents lieues, d'Orves à mille, et celui-ci avec un nouvel emploi, dont je suis

bien aise assurément, mais qui me l'ôte totalement; car il voudra exactement résider à Toulon, et c'est pour moi comme s'il étoit à Cadix. Enfin, il faut faire comme on peut, et s'attacher à ce qui est immuable. J'entends votre logogriphe, mais point du tout les raisons qui ont écarté l'aimable Angloise, dont je suis bien fâchée. Vous me direz tout cela quelque jour, et moi je vous garde bien des choses; aussi je suis dénuée de secours pour l'écriture : le chevalier est chez son père; Dantelmy est à Caderousse; reste *Pouponne*, qui est bien touchée de l'honneur de votre souvenir, mais qui ne peut encore me servir; mes yeux sont foibles : *ergo* je vous quitte. Il n'est plus question de vapeurs ; cette chose tierce étoit venue sans savoir pourquoi, elle est demeurée un mois sans se nommer, elle est partie sans prendre congé, et on ne lui a opposé ni médecin, ni médecine : quelques bouillons de poulet ont fait l'affaire. Et savez-vous ce que c'étoit (je vais vous dire bien du mal de moi)? Les grandes frayeurs du tonnerre qu'il n'a point fait m'avoient gâté le sang à Belombre : de façon que par ordre des médecins on me fait une cache actuellement, et bien d'autres petites affaires qui vous surprendront; et pour le coup je suis à vous au mois de mai prochain. M. de la Tour tient l'assemblée; Madame n'y est point, et je dîne avec elle aujourd'hui chez les Bandols; Madame votre sœur est à sa campagne; et moi à vous, Monsieur, avec une fidélité et une tendresse inexplicable et bien vraie.

---

135. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 9 décembre 1735.

Voici une distraction, si je ne me trompe : un paquet contre-signé Maurepas, et une lettre qui dit : « Ce n'est

pas lui, mais c'est de sa part; » ne faudroit-il pas croire que c'est M. de Maurepas qui me fait des compliments? et point du tout, c'est Monsieur le Comte : ils ne m'en sont pas moins chers assurément, et je n'y mets pas même de comparaison, mais j'ai voulu relever la distraction. Au fait, je suis charmée des amitiés que vous avez reçues de ce prince. Eh bien! Monsieur, vous le voyez, comme toutes les tristes chimères que nous nous faisons s'évanouissent, combien la crainte nous éloigne du vrai, combien notre imagination nous grossit et défigure même les objets! Pour moi, je me sais bon gré d'avoir tout vu dans un juste point de vue; c'est que j'ai regardé à travers votre cœur, et la candeur de votre âme : ainsi toutes mes idées sont à votre profit. Venez donc, Monsieur, aise, content, tranquille, et persuadé de la joie que j'aurai de vous embrasser. Venez me consoler de tout ce que j'ai perdu : veuillez le remplacer, j'en ferai de bon cœur les avances. Je suis affligée de la mort de Madame la chancelière; elle avoit de la bonté pour moi. Mon Dieu! combien j'ai aimé cette maison! combien Monsieur le chancelier a dédaigné mon attachement! tout est pour le Prieur; ainsi je ne me plains pas. J'écrirai à Monsieur le Comte pour le remercier de son souvenir, et encore plus de ce qu'il vous aime. Je vous remercie de tout ce que vous voulez bien m'apporter; j'espère au moins que ce ne sera pas la clef de ma maison. Je ne sais si cette lettre arrivera à temps pour vous trouver encore. Je souhaite bien que non, et je vous présente le respect du chevalier et la redevance de *Pouponne*.

136. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 16 janvier 1736.

Voici, Monsieur, une grande affaire, mais affaire des plus sérieuses qui aient passé par vos mains, et sur laquelle il faut, s'il vous plaît, ne me point éconduire : écoutez bien.

Voici une lettre de l'abbé Poulle, qui est bien jolie; elle est déjà ancienne, dont je suis honteuse. Je n'y ai point répondu; cela est trop fort pour moi : j'avois chargé le marquis de Vence de ce service, et de me faire une jolie épître; il ne laisse pas de versifier assez bien; mais soit paresse, soit que son style soit trop relevé, et qu'il n'ait pas

Fait les *muses à* son badinage,
Il a planté là cet ouvrage.

On crie cependant à Avignon, où j'ai annoncé une réponse et dit qu'on se donnât patience. Mais qui la fera, cette réponse? Ce sera M. d'Héricourt : oui, lui-même. Il connoît les acteurs, il sait l'aventure du pont Saint-Giniez, contée par M. de Ricard; de belles *bastidanes* qui en passant firent de grands éclats de rire, en voyant lui, et la Boulie qui se redressoit, qui se campoit sur sa canne, qui rajustoit sa perruque.

L'aventure de Dantelmy est que passant un jour maigre à dîner au moulin du Vernègue, on lui offrit du gras aussi bien qu'à toute la compagnie, qui le refusa : et alors la maîtresse du logis en colère leur dit : « Messieurs vous faites bien des façons; il y a là-haut un père capucin qui n'en fait pas tant, et qui mange à lui tout seul une bonne perdrix et une bécasse. » Or ledit révérend avoit la face large comme la lune, et vous le connoissez bien.

Pour *Pouponne*, cela s'entend; le baron, le chevalier et mon estomac, vous entendez tout cela.

Il faut donc, et je vous en supplie, nous tirer de ce mauvais pas; souhaiter une bonne année dans son goût à cet abbé, de la part de tous les nommés, et surtout ne rien faire de trop beau, car il ne nous faut qu'un badinage; et celui qui a mis l'Euvone dans un seau est seul capable de répondre à cette lettre; mais il nous la faut bientôt, et comme cet ouvrage doit être celui d'une imagination vive et prompte, les premiers traits font notre affaire. Ne dites pas non, pour l'amour de Dieu. On ne vous déclarera point si vous voulez, et je m'engage d'avance à adopter l'ouvrage. Adieu, Monsieur : ne craignez point les négligences; c'est moi qui parle, et vous savez nos priviléges.

Renvoyez-moi la lettre de l'abbé, je vous en prie : personne ne sait tout ceci.

---

137. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

25 janvier.

Oh! Monsieur, quel présent! le beau présent! le magnifique, le rare présent! Dieu vous le rende! Je ne m'attendois ni à la promptitude, ni à la perfection de cette faveur : j'en fais de toute façon et en tous sens le cas que je dois, et vous en remercie de toute l'étendue de mon cœur.

Vous avez défendu à Majastres de passer à Aix, mais non pas de revirer de bord. Le diable le bat un peu; il va à Marseille, où tout est, dit-on, en mouvement, pour être employé à une expédition : je souhaite que mon cousin le soit, puisqu'il le desire avec tant d'ardeur. Le voilà, il vous dira lui-même ses pensées.

Voici une prière que je ne puis pas me dispenser de

vous faire, Monsieur. Ce pauvre Denis qui a été en prison, qui est ruiné de fond en comble pour toutes les misérables affaires Cadière, qui avoit fait une petite fortune en épousant la sœur de la le Couvreur, et qui négocioit à Marseille son pauvre petit bien, quand on l'a enfermé, et sa femme aussi : ce Denis donc, réduit aujourd'hui à la misère, m'est venu prier de vous demander une place de contrôleur au parc qui vient de vaquer, à ce qu'il dit ; jugez s'il l'aura, mais enfin il faut que je vous le demande. Majastres vous dira le reste. Il est bien vrai que si je pouvois faire plaisir à ces pauvres misérables, ce seroit grande charité, et je le ferois de bon cœur ; mais ceci ne me paroît pas demandable, quoique demandé.

Voilà donc le pauvre Olivier perdu ! C'est grand dommage assurément, et je sens cette perte pour vous, Monsieur, qui l'aimiez et qui faisiez usage de son aimable et bel esprit.

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir me donner un éclaircissement sur une chose que je ne sais que depuis peu, et encore fort imparfaitement. Mais permettez que je soulage mes yeux.

Je ne sais si vous vous souvenez que l'ouvrage de M. Gros sur Belombre n'est pas original, que c'est une traduction d'une lettre en vers très-jolie, dont je n'ai jamais pu savoir l'auteur ; que j'eus pour objet de le découvrir quand j'en fis faire la traduction : rien n'ayant pu réussir, ni me faire parvenir à cette découverte, il a bien fallu prendre patience. Mais voici ce qui m'a été dit depuis peu : c'est qu'à l'impression des ouvrages de Gros, l'auteur de l'original françois s'est enfin montré, qu'il alla trouver le libraire et l'imprimeur, qu'il lui fit de grands reproches du vol qu'on lui avoit fait, et qu'il a exigé que M. Gros déclareroit le vrai de toute cette

histoire, lequel seroit inséré dans quelque mercure ou journal; et qu'enfin cet auteur est Garanacques. Or, Monsieur, c'est un ouvrage parfait et charmant que le sien, et ce qui fait que je vous en parle aujourd'hui, c'est que j'en ai la tête toute remplie, l'ayant lu hier avec tout ce qu'il y a de plus connoisseurs, qui l'ont admiré, relu dix fois, et trouvé charmant. Si tout ceci est vrai, premièrement vous le saurez, et puis vous saurez encore pourquoi M. Garanacques s'est caché si longtemps, et pourquoi il a fatigué mon admiration, mes éloges et ma reconnoissance à chercher dans tous les pays l'auteur d'un si joli ouvrage. Dès que vous aurez eu la bonté de me donner un éclaircissement là-dessus, je rappellerai bien aisément des idées que le temps avoit un peu assoupies, et je ferai mon devoir.

Me revoici pour vous donner mes tendres bonjours. Je crois qu'il est inutile de vous recommander mon cousin et de lui rendre dans l'occasion présente vos bons et utiles services : vous savez, Monsieur, qu'il mérite un peu vos bontés, et vous n'ignorez pas l'intérêt que j'y prends.

---

138. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 26 février 1736.

Voilà des monstres, Monsieur : j'en ai gardé un petit brin pour envoyer au marquis d'Antin, qui se mit à mes genoux pour en avoir; mais je ne vous ai point fait de tort, et ce sera la dernière friponnerie : vous aurez dorénavant tous les monstres du pays Vençois. Mme de Vence se flatte que l'âge, la maladie et les austérités la mettront bientôt au rang des monstres qui vous sont destinés.

Je vous pardonne, Monsieur, de ne pas écrire, dès que vous promettez de venir parler vous-même ; venez donc, et ne nous traitez pas plus mal que Toulon, où vous avez fait un séjour fort honnête.

Dans la quantité des grâces que je vous demande, vous sentez bien le degré de part que j'y prends : ordinairement c'est point du tout ; mais par-ci par-là il y a des choses qui me tiennent au cœur et qui en partent. Il y en a une de cette espèce, mais je ne veux pas vous la dire tout à fait ; je veux seulement vous prier de me mander loyalement, cordialement et sincèrement si vous avez quelque vue et quelque engagement pour la place de Gerbier. Je sais que le R. P. de Pézenas lorgne cette place, qu'il a des protections : sa robe n'en laisse pas douter ; mais peut-être ne voudra-t-on pas revêtir d'un emploi le membre d'un corps qui s'attribue tout, et qui tient bien ce qu'il tient une fois : raison qui devroit éloigner ce Père dans cette occasion. Mais tant y a, est-ce là votre choix, votre goût, votre penchant? dites-le-moi vrai, et selon votre réponse, je parlerai ou me tairai ; et cependant je vous prie de me garder le secret de tout ceci.

Je vous fais mon compliment, Monsieur, sur le beau mariage de Mlle du Pré. Je vaque à un gros rhume qui m'a empêchée d'aller rendre mes devoirs à l'Intendance ; mais on y est bien persuadé, du moins je m'en flatte, de ma sensibilité pour tout ce qui les touche.

Et vous, Monsieur, ne savez-vous pas bien que personne ne vous est plus attaché que moi?

Mme de Vence vous remercie de son portier. Si je voulois, je me plaindrois bien ; mais c'est à M. de Sineti que je dois mon mécontentement.

Et nos chemins de Belombre, Monsieur, y travaille-t-on? Il ne faut pas rendre inutiles les bontés de Mme de la Tour : vous y êtes intéressé pour Belle-Isle.

139. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 28 février 1736.

Il est vrai que ces monstres n'étoient pas assez monstres, et d'ailleurs trop desséchés. J'ai pensé ne pas envoyer les cinq ou six que je vous ai volés pour le marquis d'Antin; il n'en sera point content. Enfin, que faire? n'est pas monstre qui veut; mais aussi vous aurez par la première occasion douze tabatières odoriférantes. Je les ai eues : les voilà.

Mon secret, le voici. Il y a un M. Gérard dont la physionomie plaît, c'est tout ce que mon ignorance peut connoître; mais on dit que c'est un sujet excellent, et d'une habileté infinie dans le génie. C'est celui-là que je voudrois mettre sous votre aile : voudriez-vous le voir? voudriez-vous le tâter? voudriez-vous le prendre sous votre protection? voudriez-vous le faire causer en tiers entre vous et M. du Hamel? en un mot, voudriez-vous qu'il rivalisât et concourût avec le Révérend Père? je ne vais qu'en tâtonnant quand il s'agit des gens de cette robe; mais ce que yous me dites à ce sujet me donne le courage de suivre la conversation. Je m'intéresse à ce Gérard, mais je soumets tout à vôtre inclination, à vos lumières et à vos projets. Je suis enchantée du beau mariage qui se célèbre à Fresne; Mme de la Tour en est transportée : elle a raison. Je crains bien que nous ne nous voyions pas ici, si vous faites dépendre votre voyage du sien à Marseille. Pour le mien, je n'avois pas compté de prendre le carême si haut. Il fait un temps affreux.

Ne pourrois-je point savoir, Monsieur, à quoi en est Belombre? car chemin faisant je serai bien aise de voir mes bâtiments : je vous conjure de m'en faire donner quelques nouvelles.

140. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 1er mars 1736.

Voici de beaux monstres tout nouveaux et tout frais, Monsieur; je les confie à un Monsieur qui promet de vous les rendre ce soir. Dites-moi, s'il vous plaît, s'il l'aura fait, et si vous avez été content de ceux-ci.

J'ai bien envie de m'adresser à vous, Monsieur, pour une commission. Certaine bastide meublée au bord de la mer me fait prendre cette liberté, parce que j'y ai vu ce qu'il me semble qu'il me faudroit : ce sont des rideaux de fenêtre bien gros, bien vilains, bien chauds, bien à bon marché, pour une chambre au franc et froid nord, qui n'est destinée que pour des cousins sans façon, ou des gens d'affaires : il ne s'agit que d'être couché et de ne pas transir de froid; je ne veux donc rien au-dessus de quatre ou cinq sous le pan, mais chaud, bon, grossier, etc. : vous m'entendez; elles sont deux, ces fenêtres, et j'irai peut-être jusqu'à la portière, si vous en usez bien avec moi. Avant que de cacheter ceci, mon tapissier me donnera la largeur et hauteur des fenêtres et porte. Je suis un peu honteuse de vous donner pareille commission; mais le Tasse dit de Renaud : *Alte non teme, humili non sdegna.*

Je m'enfuis, je ne saurois soutenir ma confusion.

---

141. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 8 juillet 1736.

Je crois, Monsieur, que si vous pensez à moi parfois, vous pensez bien que je pense beaucoup à vous dans la conjoncture présente. Mon Dieu, quelle aventure! ce

sont des occasions où il faudroit être ensemble et parler continuellement. On s'intéresse de toutes parts, on souffre, on craint, on ne sait où l'on en est, on ne s'arrête pas en chemin, on perce dans l'avenir, on rencontre ses amis partout, et Monsieur l'Intendant à chaque pas. Dieu soit loué! Je vous assure que cette vie est pénible à passer. Je ne sais plus où j'en suis de mon départ. J'attends, je ne sais pas quoi, ni qui; mais enfin j'attends quelques jours. Je suis déroutée sur votre départ aussi : il m'étoit important de vous voir dans Marseille même; je ne vois plus qu'un étang.

Cependant, Monsieur, j'ai une grâce à vous demander : c'est une réitération; vous me ferez réellement plaisir de me l'accorder. Mme de Vence se vante que vous ne lui refusez rien; et moi, glorieuse, je ne veux pas m'aider d'elle.

La voilà, cette grâce, dans ce petit mémoire que je vous prie de lire. Je ne croyois pas, la première fois que j'eus l'honneur de vous en parler, m'y intéresser autant que je le fais aujourd'hui. Je vous donne mille bons et tendres bonjours, Monsieur. Je dîne demain avec M. et Mme de la Tour; j'ai beau vous y inviter, vous ne m'écoutez pas.

---

142. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 8 août 1736, en plein Marseille.

Je vous remercie, Monsieur, de m'avoir donné de vos nouvelles : j'en savois; mais c'est tout autre chose d'en savoir par vous-même, et d'apprendre que vous vous portez bien et que vous m'aimez toujours. Je trouve que cela allant bien, tout va bien. Il n'en est pas de même des pauvres habitants de Belombre, pour la santé s'en-

tend : toutes sortes de guignons sont tombés sur cette malheureuse guinguette en même temps que la brûlante canicule; le léger bâtiment n'a pu résister aux flammes qui le dévoroient, et nous avons été obligés d'en sortir avec des insomnies, des dégoûts, des coliques; bref, je pris mon parti un beau matin : je remis *Pouponne* au Valentin-Villemont, et je vins me réfugier chez Mme de Gessant, qui avec une amitié extrême m'a reçue dans son bel appartement frais. J'y ai dormi; mais l'impression du chaud que j'ai souffert m'a laissé des coliques et des vapeurs fatigantes. Je ne mange point, et bref, je crois que je m'en vais m'en retourner bientôt à Aix, pour être chez moi. Boismortier est mon unique Esculape, et me tâte bien le pouls : c'est ce que je veux de la médecine. Ce pauvre garçon, Monsieur, se recommande toujours à vos bontés, et je vous les demande bien sincèrement pour lui. Il a des ennemis si diables, que ne sachant plus que lui faire, ils lui donnèrent une petite intrigue avec sa servante, qu'ils assuroient épousée.. Ils ont été bien penauds quand ils l'ont vue mariée convenablement à son état, et bien éloignée de son maître, qui est la sagesse même : les hommes sont par trop méchants. La lettre du Roi à sa maman est charmante, et je vous suis bien obligée de me l'avoir envoyée : le cœur, le sentiment, tout est là comme dans un honnête particulier; cela est rare. Le marquis d'Antin me mande toutes les alarmes qu'on a eues sur M. de Penthièvre; il a reçu ses tabatières. J'écrirai à Monsieur le comte de Toulouse quand je pourrai. Je compte que vous aurez eu la bonté de me nommer à votre général. Permettez-moi de vous faire souvenir du nommé François Fabre, pour lequel j'ai eu l'honneur de vous parler plusieurs fois, pour une place d'archer de la marine au parc. Vous nous avez donné des espérances pour cette grâce; effectuez-les, Monsieur, je vous en conjure, et

vous suis tendrement attachée *usque in finem*. Je porte avec vous les détresses domestiques; mais, Monsieur, armez-vous de courage, et même d'une certaine indifférence, je vous en conjure.

---

* 143. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

17 août, à Marseille.

J'ai peur, mon cher Marquis, que l'accident des livres ne tombe sur Mme de Vence. Il me semble que je n'en attends point. Mais quoi qu'il en soit, j'en suis fort fâchée, et je gronderai un peu notre ami Perrin d'avoir exposé toutes ses belles reliures aux voitures publiques. Je vous supplie, mon cher Marquis, de les mettre en meilleur état, et de les envoyer incessamment à Mme la marquise de Vence à Aix. Je la préviens aujourd'hui sur tout cela.

Si vous savez où j'habite, mon cher Marquis, vous savez aussi où habite mon fidèle chevalier de Castellane, qui ne me quitte point; ainsi vous pouvez faire vos comptes quand il vous plaira, pourvu que vous n'oubliiez pas l'article de ce que je vous dois.

C'est à Mme la marquise de Caumont que j'ai l'honneur d'adresser ce qui suit.

On m'a dit, ma très-illustre Marquise, que vous étiez accablée de vapeurs. C'est M. de Jarente qui m'a dit cette triste nouvelle, et qui se vante de vous avoir soulagée avec des pois chiches de Ganges et ses joyeux propos. Il faut que ma cure soit plus difficile que la vôtre, car ce remède ne m'a rien fait. J'ai des vapeurs aussi, et depuis un mois que je suis partie d'Aix, je n'ai pas cessé de souffrir des coliques de toute espèce, des in-

somnies, des dégoûts, et tout cela s'appelle des vapeurs causées par cette brûlante canicule, à ce que l'on dit; et le soleil avoit si bien pénétré ma pauvre petite guinguette, que j'ai été obligée d'en sortir et de venir achever ici ce terrible mois d'août, pour retourner au 1er de septembre à Belombre. Je ne doute pas que ce même soleil, quoique plus foible à Avignon, ne cause tous vos maux. Je vous exhorte de tout mon cœur à n'y point faire de remède, et à combattre de toutes vos forces la tristesse et le découragement qui sont la suite de ces vilaines vapeurs. Je prends un intérêt bien tendre et bien considérable à votre santé, Madame. Gardez-vous bien de regarder ceci comme une lettre et de me répondre : laissez-en le soin à M. de Caumont; et vous, mon cher Marquis, je vous gronde de ce que vous ne me dites rien de cette précieuse santé. Cela me fait espérer que le Jarente, avec ses pois chiches, auroit un peu exagéré le mal, pour donner du prix au remède. Quoi qu'il en soit, donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de tout cela, qui m'est bien cher et bien intime. Comme je crois que vous lirez ce que j'écris à Mme de Caumont, vous y apprendrez toutes mes détresses et ma situation passée, présente et future, s'il plaît à Dieu.

Je crois à vous plus qu'à moi-même. Donnez, je vous prie, de mes nouvelles au cousin la Batie. Je ne suis capable de rien jusqu'aux fraîcheurs.

---

144. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

A Belombre, le 25 août 1736.

M'y voilà, Monsieur; mais hélas! où sont mes voisins? On nous promet un beau mois de septembre. Ce

n'est point un compliment : je ne m'accoutume point à votre absence; votre lettre m'afflige et me console, j'y vois de tout. J'espère en M. Lenormant : un arbitre nommé par le conseil sera regardé un peu plus sérieusement. Vous êtes content du côté des ministres et de vos anciens amis. Le Grand Prieur vous fait bien des amitiés. Vous voyez bien que tout se dissipe. Les affaires domestiques s'arrangeront aussi. Calmez-vous, tranquillisez-vous, au nom de Dieu, et revenez nous voir. Je dînai lundi à Bouc avec M. et Mme de la Tour ; il y eut grand jeu, qui a duré bien avant dans la nuit; pour moi, j'arrivai, je dînai et je repartis. J'ai séjourné à Marseille, pour aller voir notre pauvre malade, qui est pis que jamais. Les vapeurs se sont tournées en frénésie, en rage, en hurlements, le tout sans raison et connoissance. On ne sauroit soutenir ce spectacle. Il me fit dire de m'en aller après avoir été deux minutes avec lui d'un cri à l'autre; si on se présentoit à contre-temps, il vous étrangleroit. Cette pauvre famille est complétement désolée. Je revins tout de suite à Belombre, trempée de larmes. Je ne crois pas que ce pauvre homme puisse aller loin. M. du Moulin pouvoit se dispenser de le faire tant crier pour nous renvoyer à Joannis, qui avoue n'y entendre rien. Votre amitié dans cette occasion est ce qu'il y a de plus essentiel. Le pauvre Rancher se meurt; j'ai vu l'Aubespin, qui me paroît mourir aussi, ou peu s'en faut; il a bien du courage assurément; il me parla de votre apparition au Mollard, et de vos grosses bottes, qui lui firent croire qu'il lui arrivoit un courrier de cabinet; il vous aime fort, et nous parlâmes de toutes vos perfections : il n'y a que vos amis qui vous trouvent des défauts, parce que n'en ayant que contre vous, il n'y a que ceux qui vous aiment bien qui les aperçoivent, et qui en soient choqués. M. de Glené doit venir à Belombre, j'en serai ravie. Mme de Vence est si dévote,

qu'elle craint la dissipation de Belombre : elle y viendra un instant, à ce qu'elle promet. J'ai encore cent choses à dire, mais je m'arrange. Je gronde Verdun, je gronde Blave, je gronde tout le monde ; vous voyez bien qu'il faut que je vaque à toutes ces affaires sérieuses : rien ne l'est tant que mon attachement pour vous, Monsieur. Voilà *Pouponne* qui veut que je vous fasse ses petits compliments.

---

145. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 28 août 1736.

Il est vrai, Monsieur, que vous m'avez permis d'aller loger chez vous ; il est vrai que j'y aurois été dans la grande perfection ; il est vrai que je n'y ai point été. Voici mes raisons : premièrement, vous n'y étiez point ; je n'en devrois pas dire d'autres : plus on aime le maître, moins on peut souffrir sa maison quand il n'y est pas. Tout rappelle tristement l'absence ; ce grand et immense palais m'a fait peur, je m'y serois trouvée ou crue toute seule ; mes vapeurs exigeoient quelque petite société les soirs : et le moyen de fermer votre porte? et le moyen de l'ouvrir? Il faut pourtant qu'une porte soit ouverte ou fermée, vous le savez. Ce jardin charmant a trouvé mon imagination frappée de certaines vieilles erreurs de serein qui m'ont effrayée ; bref, j'ai trouvé chez Mme de Gessant tout ce qui m'étoit nécessaire. Je vous en ai, Monsieur, les mêmes obligations ; vos reproches sont très-aimables. Mlle Chandenier m'en a fait aussi. Enfin, je vous remercie de tout mon cœur ; je quitte tout ceci demain : je vais recevoir votre am d'Orves à Belombre ; j'y serai au moins autant que lui, et plus, si ma santé ne devient pas plus mauvaise. J'aurai Boismortier les soirs, avec la permission du maître ;

il faut me tâter le pouls, il faut me dire que je n'ai rien, il faut en un mot me traiter en enfant : cela est pitoyable; ma première enfance étoit bien plus raisonnable que celle-ci.

Vous me mandez de si grandes et si belles nouvelles, qu'il n'y a pas moyen de les croire tout d'un coup. Je m'arrête aux amours de Daphnis et de Chloé, c'est-à-dire Fourrière et Valière. Je crois cela, par exemple, et j'attendrai encore quelque temps pour tout le reste. Vos tracasseries domestiques sont croyables aussi, et j'en suis bien fâchée; mais si vous n'y avez nulle part, si vous y portez un cœur franc et net, c'est-à-dire le vôtre, si vous voulez bien faire usage de votre bel et bon esprit, si vous voulez bien défendre votre imagination de vous tourmenter et de vous présenter toujours les objets du côté triste, très-assurément, Monsieur, vous surmonterez tout, et vous deviendrez le maître de votre destinée. Mais prenez garde qu'il n'y ait quelque ver solitaire qui ronge ce pauvre cœur; je vous avoue que je l'ai toujours un peu soupçonné : je vous le dis de loin hardiment, ce que je n'osois pas trop faire de près; mais tant y a, arrachez-moi ce ver, s'il vous plaît, par la tête, par la queue, jetez-moi tout cela, et qu'il n'en soit plus question.

Vous ne voulez pas que j'effraye Boismortier; mais savez-vous, Monsieur, qu'il falloit me ménager aussi, et que son affaire est totalement la mienne? Je vous avoue que je ne résisterois pas à le voir chasser d'une place qu'il mérite seul et si bien : à moins que vous n'envoyiez la Peyronie ou gens de cette classe, je vous défie d'avoir rien de mieux. Je comprends que quelque créature du ministre ou du général concourent, mais en vérité ne faut-il pas aller au bien du corps? Ce garçon vient récemment de faire la plus belle cure qu'on puisse imaginer; vous en entendrez parler : il a été chercher

un foie, lui a ôté son abcès, l'a nettoyé comme on nettoie un cabinet, et voilà l'homme en santé. Que voulez-vous de plus? Faut-il que des talents de cette espèce cèdent à la faveur de quelque *frater* qui estropiera tout le monde? cela est-il raisonnable? Criez, Monsieur, faites du bruit, et ne permettez pas une telle injustice. Si vous quittez, nous sommes perdus. Le ministre a une grande confiance en vous : dites, représentez, en un mot assurez votre état. Vous voyez bien que pour aujourd'hui il n'y a que moi qui parle ; je me suis bien gardée de communiquer les quatre lignes effrayantes de votre lettre. Je suis persuadée que Chabert s'exécouteroit, s'il voyoit du danger pour Boismortier. Cette affaire m'occupe, me chagrine plus que je ne puis vous le dire. Au nom de Dieu, Monsieur, menez-la à bien. Adieu, Monsieur : j'aurois encore bien des choses à vous dire ; mais cette lettre est déjà ridicule par son immensité. Vous savez tout ce que je vous suis et le fidèle attachement que je vous ai voué.

---

146. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 5 septembre 1736.

Vous n'avez fait tout cela que pour en venir à votre ami le lait : c'est votre foible, c'est votre fort, c'est votre endroit sensible ; c'est un baume qui adoucira tous les aigres, qui calmera le sang quelquefois agité ; mais c'est quelque chose aussi qui ôte, je crois, un peu de l'extrême vigueur du corps. N'en usez donc que quand vous aurez courageusement embrassé le célibat, ou n'en usez pas trop, si vous en devez sortir : voilà mon avis. Je suis à Belombre, Monsieur, et actuellement il est survenu une pluie abondante sans tonnerre ; j'y suis avec notre cher

d'Orves ; nous parlons beaucoup de vous. A cela on répond : « Je suis en bonnes mains. » Cela est vrai; mais aussi ne vous flattez pas qu'on ne dise pas quelque mal de vous : ces mains ne seroient plus ni bonnes, ni amies, si elles ne semoient que des fleurs. Ce qui doit vous faire plaisir, c'est que vos belles, grandes et solides qualités se présentent toujours, et que les petits défauts se font chercher et trouver avec peine : moyennant quoi nous vous aimons et nous vous estimons beaucoup, et vous devez nous aimer et nous compter au nombre de vos fidèles amis.

Je m'associe pour raison avec mon ami d'Orves. J'ai tout plein de mérites et de vertus quand je suis là. Votre jardinier est en faction chez vous, Monsieur; lui et son fils donneront quelque coup d'œil au jardin de Belombre : ce sera pour récréer votre vue autant que la mienne, et je ne laisse pas de vous être bien obligée de toutes les facilités et permissions que vous nous donnerez sur cela.

J'ai reçu dans une boîte remplie de toutes sortes de nippes masculines, les deux plus jolies petites serrures d'Angleterre qui soient jamais venues; il y manque deux vis et les écussons; mais nous tâcherons d'imiter Messieurs les Anglois.

Il est arrivé un accident à mes pauvres petits livres que vous avez eu la bonté de donner à M. Vial, aumônier des galères. On lui a saisi à la douane de Lyon et les siens et les miens, par des ordres, tout frais moulés, d'examiner tout ce qui est imprimé. Tout est donc dans cette douane : il n'a pas eu le temps d'attendre. Il a recommandé cette affaire à un marchand de Lyon, dont il ne sait même pas le nom. Bref, j'ai écrit à M. Poultier, et je n'ai qu'une chose à craindre, c'est qu'il ne soit pas à Lyon ; en ce cas, j'aurai recours à vous, Monsieur. Ces petits livres sont rares, chers et précieux, et destinés à

Pouponne : voilà de grandes raisons de vouloir les retrouver.

Vous ne savez donc rien encore de votre destinée, Monsieur? Mais mon Dieu! que vous parlez bien sur tout cela, et sur les hommes, et sur la confiance en la pureté de la conscience et des intentions! Comment la délicatesse et la sensibilité peuvent-elles pénétrer dans une âme munie de principes si justes et si vrais? Mettez-les donc en usage, s'il vous plaît; les remèdes à tous nos maux sont en nous. Quand irez-vous à votre charmante maison, ou, pour mieux dire, château? Je le desire pour vous, et que tous les bonheurs du monde vous arrivent, mais surtout celui de penser quelquefois que ceux de ce bas monde ne sont pas les véritables; et je vous laisse avec ce petit trait de morale, Monsieur, et vous embrasse sans façon de tout mon cœur.

Tous les habitants de Belombre vous font la très-humble révérence.

---

147. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

A Belombre, le 14 septembre 1736.

Sineti a perdu son père; j'ai toujours peur d'apprendre la première ces sortes de tristes nouvelles : permettez-moi donc, Monsieur, pour éviter tout inconvénient, de vous adresser mon compliment, dont vous ferez l'usage qu'il conviendra, et pardon.

M. Vial, aumônier de vos galères, est, au respect de son caractère, un grand imbécile. Je ne puis pas retrouver mes livres. M. Poultier m'a mandé qu'ils n'étoient point à la douane, et me demande d'autres signalements. Sur cela j'écris à ce bon prêtre : il me répond qu'ils n'ont point été saisis à la douane, mais par des gens préposés pour examiner les livres. Mais

qui sont-ils ces gens? à qui avez-vous parlé, recommandé? Point de réponse ; il ne sait seulement pas le nom de celui à qui il a recommandé ces livres, et il est parti tout de suite. J'ai écrit à M. Poultier, et je le prie de deviner.

Accordez-moi, Monsieur, une grâce : je vous la demande à genoux ; elle intéresse des personnes que vous honorez de votre estime. C'est les pauvres Gros, mes voisins de Belombre : donnez-moi une place pour un garçon qui est de bonne famille sans beaucoup de bien ; élève, enfin élève ne se refuse pas ; il parviendra, s'il le mérite : c'est une autre affaire, et ce sera la sienne. Vous ferez une œuvre admirable ; ce sera peut-être la fortune de qui n'en peut espérer d'ailleurs, et peut-être établirons-nous cette pauvre Nanon, qui le seroit sans doute, si la vertu, la sagesse et le mérite étoient comptés ; mais ce n'est pas la mode. Il arrive cependant que par des coups de hasard et de fortune quelqu'un venant à desirer de certaines places, les acquiert par faveur, et la partage avec les personnes qui l'ont obtenue. Or voyez, Monsieur, le grand bien que vous feriez, et quelle obligation, moi qui vous parle, je vous en aurois. Je vous demande un grand secret, je vous en conjure ; mais un petit mot de réponse : vous n'en faites guère aux articles de mes lettres. Je vous avois parlé du nommé Fabre, qui vous a été recommandé par M. de Villemont et par moi, pour une place d'archer chez vous, Monsieur ; vous l'avez fait espérer, et puis plus rien.

Et Boismortier, le pauvre Boismortier, je n'ose plus vous en parler ; je n'en pense pas moins, et vous savez ce que je pense et ce que je desire.

Après ma litanie, je vous quitte, et mon cher d'Orves me quitte aussi, dont je suis bien attristée. Je le suivrai de près, et le 1er d'octobre je regagne mon Aix. Que voulez-vous que je fasse à Belombre sans vous, Mon-

sieur? Je jure et je promets de n'y revenir que quand vous serez à portée d'y être, et j'ajoute à mon serment un que je tiendrai encore mieux, qui est de vous être tendrement et fidèlement attachée tout le reste de mes jours.

Notre homme s'appelle Beranger de Bersac, est de très-bonne famille et riche : vous en jugez bien par tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

---

148. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

D'Aix, le 5 octobre 1736.

Que vous êtes gai! que vous êtes gaillard! que vous vous portez bien dans ce Boulay! que vous êtes content d'y être! que vous adoucissez bien là votre sang! vous y faites passer bien plus de lait qu'il n'y a d'eau dans nos fleuves. Vous vous nourrissez comme les bergers de Lignon : il me semble que je vous vois la houlette, la panetière, etc. Mais Astrée, Philis, Diane, où sont-elles? je n'en entends pas parler. Avez-vous le druide Adamas? Le ver solitaire et tous ses camarades sont bien assoupis pour le coup; mais comme vous dites fort bien, Monsieur, ils vous attendent sur le chemin. Par quel privilége, s'il vous plaît, seriez-vous l'unique mortel heureux? Tout au plus nous vous laisserons le temps du Boulay. Profitez-en bien, et puis revenez vous rejeter dans le mouvement et dans l'agitation de la cour et de la ville, et ensuite dans les brasiers de la Provence. Nous avalons du feu au lieu de lait, et il n'y a rien qui n'y paroisse. J'ai trouvé à Aix des tracasseries sans nombre, de toutes les espèces, dans tous les états et étages, et la ville est pourtant déserte : jugez ce qu'elle sera quand elle sera remplie. L'histoire du jour est la

grandissime séparation et brouillerie de M. et Mme de Bandol avec Mme de Montauban; cela s'est fait à Bandol et continue ici. Le sujet ne se dit pas; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que ce ménage, qui étoit l'enfer, est devenu le paradis : l'amitié, l'union, la confiance y sont dans leur perfection, de façon qu'on ne souhaite point que les étrangers s'introduisent davantage dans cette maison à titre de tant d'amitié. M. et Mme de la Tour sont établis dans leur magnifique palais, qui se perfectionne tous les jours; ils se portent tous deux très-bien. Madame votre sœur n'est point à Aix. Voilà tout ce qui se peut écrire. D'Orves est chez sa nièce d'Estienne, à une bastide à deux lieues d'ici; il a été vingt jours à Belombre : plus on le voit, plus on veut le voir. J'imaginai donc d'aller me promener à cette bastide : deux petites lieues, un chemin comme la main; l'exercice m'est nécessaire : j'emprunte le carrosse à six chevaux de Monsieur le premier président; je m'embarque, Dantelmy, le chevalier, Mlle Gros et moi, après un léger repas à onze heures, et nous partons à midi. Monsieur, ces deux petites lieues en sont trois mortelles; ce chemin comme la main est tout ce qu'il y a de plus horrible : bêtes et gens nous n'en pouvions plus; il fallut enrayer six fois; enfin nous arrivons, et à peine sommes-nous là, que le soleil nous annonce qu'il faut repartir; nous revoilà sur le beau chemin, et tout de suite dans nos lits, brisés, roués : voilà notre aventure.

Enfin donc, Monsieur, il est écrit que vous me refuserez tout : une place d'élève, une place d'archer, une misérable porte au parc : le bon Dieu vous bénisse! Je veux vous aimer sans intérêt; mais pour Boismortier, je n'entendrois nulle raillerie. Vous direz tout ce qu'il vous plaira, cette affaire dépend de vous absolument; et si vous ne la finissez pas avant votre départ, vous exposez ce pauvre garçon à tous les ennemis dont vous-

même m'avez parlé. Le secret, le fin du fin de tout ceci, je le vois bien : c'est Chabert. Eh bien! croyez-vous qu'en lui donnant un petit viatique, il ne céderoit pas sa place? Je crois que c'est là tout ce qu'il faudroit. Au nom de Dieu, mettez ce garçon à l'abri des intrigues : je vous jure que ce n'est point ici un effet de son inquiétude; il ne me parle plus de rien. Si vous saviez les soins qu'il a eus de moi à Marseille et que vous m'aimiez un petit brin, je vous assure que vous mettriez tout en mouvement pour l'établir enfin solidement. Je vous dis, de la meilleure foi du monde, que je n'aurai ni paix, ni repos que cela ne soit fait.

Je viens de perdre la marquise de Grignan, ma belle-sœur, que j'aimois tendrement. C'étoit une sainte, ignorée du monde; elle m'a toujours aimée, et m'en a donné en mourant des marques très-aimables : elle m'a fait présent de toute sa bibliothèque, qui est une chose parfaite, par le choix des livres et par les reliures recherchées; c'étoit là tout son plaisir et tout son amusement. Elle a ajouté à cela le portrait de feu mon frère en bracelet avec de beaux diamants.

La pauvre Mlle Gros a bien été mortifiée de l'impossibilité qu'elle a vue dans votre lettre pour son élève; je crois, entre nous, que c'étoit un mari en herbe; et la pauvre créature sans bien, sans ressource, auroit trouvé là un établissement : je ne le sais pas, mais je m'en doute. Le bon Dieu ne le veut pas, il aura soin d'elle : elle a bien du mérite, et tout ce qu'il faudroit pour être desirée, hors du bien, qui est à présent tout ce qu'on veut.

Adieu, Monsieur : les cousins, *Pouponne*, tout cela vous est acquis, et moi plus que tout, et bien fidèlement, et bien tendrement.

149. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 8 octobre 1736.

Peut-être que les paroles de ce Valentin, dont vous faites l'élege en le comparant à vos beaux arbres, auront plus de force que les miennes. Voilà ses complaintes sur notre pauvre cher Pène. Et n'a-t-il pas raison? peut-on oublier un tel homme, dévoué à vous, qui a tant de mérite, de capacité, qui est fils de son père qui a bâti Belombre, qui a mis ma tête à l'abri des orages, enfin que vous aimez, que vous estimez, et nous aussi, si parfaitement? Si vous traitez ainsi J. C..... Oh! Monsieur, il faut réparer cela, s'il vous plaît : c'est un oubli assurément, ce ne peut pas être autre chose, mais un oubli qui afflige, qui va au cœur, qui laisse dans un état qui approche de la misère. Je réclame toute votre générosité, amitié, et j'espère que tout sera réparé : en tout cas je vous livre à Villemont.

---

150. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 24 octobre 1736.

Ce n'est point une tante que j'ai perdue, Monsieur, c'est ma belle-sœur, veuve de mon frère, que j'aimois bien, et avec raison; mais cette méprise ne m'empêche pas de recevoir avec tendre reconnoissance les marques de votre sensibilité pour tout ce qui me regarde,

Je vous fais aussi mon compliment sur la mort de Monsieur votre oncle; je suis édifiée de vos regrets, mais ils ne peuvent être fondés que sur le genre de sa mort; car du reste, selon que j'en puis juger et humainement parlant, n'est-ce pas une grande épine hors du pied, que le départ d'un homme que vous soupçonniez de

mettre le désordre chez vous et de vous aliéner le cœur de Madame votre mère? Enfin, quoi qu'il en soit, j'ai vos sentiments et point d'autres : ainsi réglez-les comme il vous plaira.

Vous apportez du Boulay un sang si doux, des réflexions si sages, que ce seroit bien dommage de gâter tout cela. J'ai envie de faire publier à son de trompe que le premier qui aigrira votre sang et qui interrompra votre tranquillité, de quelque façon que ce soit, sera puni sévèrement.

Je voudrois pourtant vous agiter un petit moment au sujet des livres confiés à votre aumônier des galères, et égarés : n'êtes-vous point un petit brin obligé de me les faire retrouver?

Nous avons eu des événements tragiques. M. Ginieis, employé ici, et commis de la cause de Villemont, dévot janséniste, mais en dernier lieu fanatique vaillantiste, a été arrêté et mené au fort Saint-Nicolas à Marseille : c'étoit notre ami, et nous déplorons sa folie et ses tristes suites.

Dans le moment on m'apporte mes petits livres de Lyon; je n'ai pas le plus petit mot à dire. Je vous recommande Boismortier, et je vous fais la révérence; car voilà que l'on m'interrompt. Adieu, Monsieur : aimez-moi toujours, et revenez vite, afin que je vous dise aussi combien je vous aime.

---

* 151. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Ce 12 novembre.

Le cher arbitre est une espèce d'oiseau qui voltige tantôt ici et tantôt là, et que je ne sais guère où rencontrer que chez vous, mon cher Marquis. Peut-être que dans ce moment il est à l'assemblée, qui commence au-

jourd'hui, et qui par parenthèse se tient sans Monsieur notre archevêque, attaqué d'un violent rhumatisme sur le bras. *Per tornar dunque al nostro proposito*, je ne sais où prendre M. le marquis d'Airagues : ce que je sais, c'est que je prends bien des libertés avec vous; mais comme ce sont de ces fautes dont on ne veut point se corriger, il est inutile d'en faire des excuses; ce sont des hypocrisies : vous aurez donc la bonté de faire rendre cette lettre, mon cher Marquis.

Je suis aujourd'hui sans vapeur : point de noir, mes pensées d'une très-jolie couleur. C'est dommage que je n'aie point de jolis sujets à traiter! vous seriez enchanté de moi. Mais ces vilaines lettres de Paris ne parlent que de morts, ou de mourants, ou de guerre. Il y en a une toute nouvelle; la savez-vous? C'est avec les sauvages qui ne veulent pas nous laisser prendre possession du Mississipi. Pour moi, j'y ai une belle concession. J'espère l'honneur de contribuer à cette guerre, et d'avoir mes plénipotentiaires, si on fait la paix.

Je donne ce matin un grand dîner. Je devrois bien être de mauvaise humeur, et cependant rien aujourd'hui ne me fâche. Avez-vous ouï parler de tous nos fanatiques élisiens? Ce sont des fols de la première classe. Je suis fâchée pour le pauvre Ginieis, qui étoit d'ailleurs un saint et honnête garçon; mais il y a longtemps que sa tête se tournoit, et ne pouvant l'arrêter, je ne le voyois plus guère. Ils sont charmés d'être en prison; ils attendent leur prophète. Ce seroit pécher que de les plaindre. Pour les fripons qui ont été à Pignans, je voudrois bien qu'on les attrapât : ce sont des pestes.

Je ne vous ai rien dit sur le livre des fables, que je cherche, mon cher Marquis, parce que l'on m'a promis une merveille. Quand je l'aurai, je vous en ferai part, aussi bien que du catalogue de la belle bibliothèque que ma belle-sœur m'a donnée. Tous les legs ne sont point

encore délivrés à cause des chipotages entre les cohéritiers. Cela viendra quand il plaira à Dieu. Vous savez déjà que rien....

---

152. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 3 décembre 1736.

Il est vrai, Monsieur, que c'est du plus loin qu'il me souvienne d'avoir reçu de vos nouvelles et d'avoir eu l'honneur de vous écrire : ce n'est pas que je ne le dusse faire pour mon soulagement, car vous savez que je suis accablée sous le poids de la reconnoissance de toute une famille, qui m'en a chargée, comme du soin de leur aider à vous faire leurs très-humbles remerciements. Vous voyez d'ici tous les le Guay, les Chartonnet, et sans doute les Ginieis, si le prophète Élie ne lui avoit pas tourné la tête et qu'il ne fût pas au fort Saint-Nicolas. Donc, Monsieur, ayez la bonté de vous tenir pour bien remercié, et croyez que vous obligez des cœurs bien sensibles, bien bons, bien reconnoissants et bien attachés à vous, et le mien brochant sur le tout. Il s'est en effet passé bien des événements depuis notre dernière conversation ; nous ne les savons jamais qu'à demi, attendu cette phrase de tous ceux qui écrivent : *Vous savez sans doute....*, moyennant laquelle on ne sait rien ; je pensois être la seule à qui ce malheur arrivoit. J'ai trouvé Mme de la Tour en colère véritablement pour le même sujet. Nous savons les morts de M. d'Antin, de M. de Luçon, de Mme de Verrue, et des fragments de leurs dernières dispositions, et toujours par la supposition que nous savons tout : tant y a que nous n'en savons que trop, et quand on sait leur vie, on ne se dit que trop les circonstances de leur mort, à moins de ces grâces finales de bon larron, qui sont si rares qu'on ne

doit pas y compter. Il faut pourtant paroître tous à ce grand tribunal; et que feront ceux qui n'y apportent que des actions du Mississipi? Je tremble de plus en plus, mon cher Monsieur : je tremble pour moi, *primo;* je tremble pour mes amis, pour les morts, pour les vivants, pour vous en particulier : je voudrois vous voir un saint. Le tourbillon d'affaires, de devoirs, de cour, d'intendance : ah! mon Dieu, que d'obstacles! Je pleure ce pauvre abbé de Bussy : car je ne connoissois guère Monsieur de Luçon, et on ne le connoissoit pas dans son diocèse; je ne connois rien à ce codicille, et j'éloigne ma pensée de tout ce qu'il présente à l'esprit. Votre lettre, Monsieur, remplie de toutes ces morts, a été cause d'une chose qui vous fâchera peut-être, et dont je vous demande pardon : je vous avoue ingénument que saisie d'effroi, j'ai mal reçu la pièce de M. Voltaire, annoncée comme peu chaste et peu chrétienne : je ne l'ai non-seulement pas lue, mais sur-le-champ je l'ai jetée au feu; ainsi elle n'a point été vue ni envoyée selon vos intentions. Je crois que vous ne me prendrez plus pour votre correspondante en pareilles matières. Je suis à votre service pour tout le reste : vous savez que je vous suis fidèlement et tendrement dévouée; mais s'il y a de la foiblesse, de la petitesse à ce que j'ai fait, ne faut-il pas se pardonner quelque chose? Je ne lis plus aucune sorte de bagatelle, et je n'en ai même nulle curiosité. Pardon encore, Monsieur, pardon. Je n'ai pas commencé ni imaginé le mariage de M. d'Arcussie avec Mlle de Sabran; mais comme j'ai l'honneur d'appartenir à ceux-ci, et que j'ai fort connu Mme de Sabran, elle s'adressa à moi pour les instructions dont on est curieux en pareil cas. Je n'avois rien à dire que de bon : je le dis, et tout de suite je me trouvai chargée de la confiance des uns et des autres, et de la continuation de cette besogne, qui n'a point trouvé d'obstacle, et qui

étoit si aisée que *Pouponne* l'auroit faite. A propos de cette *Pouponne*, vraiment nous sommes dans un beau mouvement : on joue *Athalie* dans son couvent; elle en fait le rôle, et nous aurions grand besoin de votre secours, Monsieur. Imaginez-vous que nous ne savons (parce que je l'ai oublié) comment elle est habillée; quand il faut qu'elle soit assise ou debout, en colère, ou douce, ou hypocrite : tout cela nous embarrasse. J'ai demandé une poupée à Sineti pour modèle; il l'oubliera, et je serai fâchée. Ne pourriez-vous pas, en remettant cette tragédie sous vos yeux à quelque moment perdu, nous marquer nos différentes situations? vous me feriez grand plaisir. On se porte bien à l'Intendance; Mme de la Tour a eu pourtant quelques accès de sa colique, et Monsieur le premier président un gros rhume; mais tout est passé. Je n'ai point de cousins autour de moi : ils courent les champs depuis un mois; je les attends ces jours-ci. On dit tout bas que Monsieur votre frère l'abbé vient en Provence avec vous. Vous ne sauriez mieux faire l'un et l'autre, et à vos amis plus de plaisir. Mais venez donc, Monsieur : voilà un temps admirable, profitez-en. Je compte que Sineti nous dira beaucoup de vos nouvelles; je compte aussi que vous savez toutes celles de Provence; et quand on est à Paris, on ne s'en soucie guère.

J'aurois encore une infinité de choses à vous dire, mais huit pages c'est bien assez; la discrétion s'empare de moi. Je vous souhaite bien de la santé, bien de la tranquillité, et tous les bonheurs ensemble, et je vous dis bien vrai, Monsieur, et sur cela, et sur mon tendre attachement pour vous.

---

153. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 19 décembre 1736.

Quant à moi, qui n'aime pas qu'on se marie, je suis bien contente de la femme que vous amenez, Monsieur; mais tout le monde en ce pays-ci en attendoit une autre. Ce que je crois fermement, c'est que si vous ne la cherchez pas dans le pays où vous êtes, je ne pense pas qu'il y ait rien en Provence digne de vous. Peut-être que vous allez faire quelque découverte à Rome; il seroit beau de nous amener une dame romaine, pourvu qu'elle ait les vertus et les inclinations des premières de cette maîtresse du monde, les Lucrèces, les Émilies, les Fulvies, etc.

Parlons d'*Athalie*, pour ne pas quitter la rime. Vous m'avez dit, Monsieur, précisément tout ce que je voulois savoir. Me voilà bien en vous attendant; car si vous me tenez parole, vous serez à temps de nous faire répéter notre leçon. Le fort de *Pouponne*, c'est le sentiment, d'où il arrive que ce qu'elle déclame selon son petit goût et son intelligence vaut cent fois mieux que ce que nous lui apprenons; je viens de l'éprouver à cette dernière scène, qui commence :

Te voilà, séducteur....

Je ne croyois pas qu'elle la sût : elle la dit mieux que tout le reste. Les choses qu'elle dit le moins bien, ce sont les simples, et où il ne faut pas de déclamation : c'étoit le triomphe de la le Couvreur. Pour *Pouponne*, il lui faut de la fureur, c'est une petite Duclos. Pour l'habit, Mme de la Tour veut l'habiller elle-même; j'ai toujours demandé une poupée sur l'usage des diadèmes, nous ne l'avons point à Aix, le croiriez-vous bien? Au reste, nous vous attendons par bien des raisons, Mon-

sieur, mais entre autres comme un soleil qui doit pénétrer et dissoudre des nuages sous lesquels sont cachées une infinité de choses, que l'on ne nous dit de Paris qu'en style d'oracle, et qui sont cependant bien curieuses. Venez donc, mais venez avec la clef de tout, sans quoi vous ne serez pas bien reçu. Puisque Mme de la Tour a vos nouvelles, c'est à elle à vous dire des nôtres. Mme de Bonneval est encore à la campagne : elle devient dame romaine insensiblement; et moi, je suis toujours, Monsieur, dame qui vous honore, et qui vous est bien tendrement attachée. A propos, je vous souhaite la bonne année en bref.

---

154. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 19 février 1737.

Une longue lettre du milieu de Versailles me paroît une faveur moins grande que quatre lignes de votre tourbillon, Monsieur : je vous remercie donc. *Pouponne* vous attend le lundi gras, mais ne lui manquez pas de parole; elle est toute neuve sur les manques, elle n'entendroit pas raillerie : avec le temps elle s'accoutumera au jargon, et le parlera peut-être elle-même, hélas! que sait-on? Mmes de Verrue, de Bournonville et de Cessac avoient été élevées à Port-Royal; et le jour qu'on les mena à l'Opéra pour la première fois, elles ne tournèrent jamais les yeux sur le spectacle.

Que de monde, Monsieur, que de monde va vous arriver! Envoyez-nous des journaux, sans quoi nous aurons peur des esprits. J'ai envoyé à Mme de Saint-Marc l'extrait de votre lettre qui parle de sa fille; elle en a été comblée de joie. Le tonnerre ne tombe donc pas encore? mais y a-t-il tant de fumée sans un peu de

feu? le temps nous apprendra tout. Vous faites bien voir Marseille en beau à Monsieur l'abbé; cela n'est pas mal fin : nous vous sommes très-obligés de lui donner si bonne opinion de notre patrie. Ne le mènerez-vous point à Belombre? Pensez-vous à votre grand voyage? Si vous devez le faire, dépêchez-vous pour l'amour de Dieu; car je vous déclare que plus de Belombre pour moi sans vous, Monsieur, que j'honore, que j'aime bien tendrement en vérité. Faites recevoir mes très-humbles compliments, je vous en prie, par frère et sœur.

---

155. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 26 février 1737.

Je suis touchée au delà de tout ce que je puis vous dire, Monsieur, de l'étrange événement qui enlève au monde Mme de Fresne. Quelle douleur pour Monsieur son père, pour MM. d'Aguesseau, pour Mme de la Tour! On ne sauroit s'intéresser à tous autant que je le fais sans frémir d'une si affreuse catastrophe. J'écris quatre lignes à Mme de la Tour; je vous les adresse, afin que s'il ne falloit pas qu'elles parussent, vous les jetassiez au feu. Recevez mon compliment particulier, Monsieur, et Monsieur l'abbé aussi, et Mme de Bonneval, sur cette affligeante aventure. Voilà la vie de l'homme, voilà à quoi nous sommes exposés continuellement : on va chez vous; la maison des plaisirs devient en un clin d'œil une maison de douleur et de larmes. Quand est-ce que nous nous assurerons des plaisirs solides? Quand Dieu voudra assurément : je vous les souhaite, Monsieur; et toutes les consolations du ciel.

Que ferez-vous à présent? Mme de la Tour reviendra-t-elle demain avec Monsieur le premier président?

Suivrez-vous votre projet pour les trois jours? Tout me paroît dérangé : j'en serois bien fâchée. Monsieur l'abbé sait apparemment ces grandes tracasseries de son parlement; nous saurons la suite aujourd'hui. Le marquis de Caylus a passé, et dit des choses affreuses du pays d'où il vient; elles ne se peuvent écrire : je vous les dirai si j'ai l'honneur de vous voir. La chute du garde des sceaux paroît sûre et sans retour, si tout ce que dit ce nouveau venu est vrai. Adieu, Monsieur : vous savez ce que je vous suis.

---

156. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Comment vous trouvez-vous de notre cher le Guay? Pour lui, il est dans l'enthousiasme et dans la parfaite reconnoissance, et moi je la partage. Il a bien envie de vous plaire et de mériter vos bonnes grâces. Il est heureux, mais vous l'êtes aussi : vous avez auprès de vous le plus honnête homme du monde et le plus digne de votre confiance en tous points; car vous pourrez dormir en repos quand il sera une fois au fait, et ce sera sûrement bientôt. Vous l'avez admis à votre table, c'est un bénéfice pour lui; si j'osois, je vous dirois, et vous conseillerois et vous prierois de n'en faire point un *attendant*, mais une chose permanente, les matins. Je vous en aurois écrit; mais dans le nombre des faveurs qu'il solennise, j'y ai trouvé celle-là : continuez-la, Monsieur, je suis de moitié de tout. J'entends bourdonner à mes oreilles des choses qui m'affligent. Je ne veux savoir de mes amis et de leurs affaires que ce qu'ils veulent bien que j'en sache. Je réponds : il faut entendre partie. Vous entendez ce jargon, et qu'il regarde les Bonnevals. Ne dites point que je vous en aie écrit, dictez-moi seulement mes réponses; mon cœur a déjà fait celles que

l'amitié suggère : le reste ne peut être qu'au-dessous. Bonjour, Monsieur.

Dimanche 29.

Suscription : A Monsieur, Monsieur d'Hericour, intendant des galères, à Marseille.

---

157. — DE MADAME DE SIMIANE A D'HÉRICOURT.

Du 27 mars 1737.

Adieu, Monsieur : je vous souhaite un bon et heureux voyage. Je suis toujours misérable : me voici au lait d'ânesse; il passe bien : on me promet des merveilles; mais je souffre toujours peu ou prou. Je ne verrai Mme d'Ancezune qu'à son retour : faites-lui bien aimer la Provence; vous en êtes bien capable, et moi de vous honorer et aimer bien tendrement jusqu'à ma fin.

Mille compliments à Monsieur l'abbé, et bon voyage Nous venons d'apprendre la mort du chevalier de Castellane, colonel d'Orléans, en deux jours de temps . quelle mort !

LETTRES DE DATE INCERTAINE.

---

* 1. — DU MARQUIS DE SIMIANE A LE BRET.

Je trouve, Monsieur, qu'il n'est rien de plus judicieux que ce que vous avez pensé au sujet de l'élection des nouveaux consuls d'Aix et procureurs du pays : il me paroît très-convenable de la différer jusqu'après l'assemblée des états, et de continuer cependant ceux qui sont en charge dans l'exercice de leurs fonctions ; j'en parlerai à M. le maréchal de Villars et à Monsieur l'archevêque d'Aix, et je compte fort qu'ils ne désapprouveront pas votre sentiment.

A l'égard de l'article de votre lettre qui regarde M. le marquis de Simiane, je vous suis, Monsieur, très-obligé de l'avis, et de l'attention que vous avez eue à ne pas faire éclater une démarche qui auroit pu n'être pas approuvée et que je condamne. Je lui en écris, sans lui faire savoir d'où j'ai appris la chose, et j'espère qu'à ma prière il voudra bien à l'avenir être plus circonspect; comme c'est un parent pour qui je m'intéresse infiniment, je serois très-fâché qu'il n'agît pas de concert avec vous. Agréez que je vous demande pour lui la continuation de votre amitié, et que je vous prie d'être bien persuadé du sincère et parfait attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

SIMIANE.

Je vous envoie, Monsieur, une copie de la lettre que j'ai écrite à M. le marquis de Simiane ; je vous prie de la brûler après l'avoir lue.

---

* 2. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Je suis bien sensible à vos bontés, mon cher Marquis, et j'en reçois les témoignages au commencement de cette année avec une extrême reconnoissance : le moyen qu'elle ne soit pas heureuse pour moi, si vous et Mme de Caumont me faites toujours l'honneur de m'aimer? Je vous assure qu'un tel bien me garantira de la peine d'être privée de beaucoup d'autres. Recevez aussi tous mes vœux, mon cher Marquis, pour vous et cette chère et illustre moitié, et soyez persuadés l'un et l'autre que s'ils sont exaucés, rien ne manquera à votre parfait bonheur, et qu'au surplus personne dans le monde ne vous est si parfaitement attachée que moi. Votre affaire, dont je m'informe tous les jours, est encore entre les mains de M. d'Argens. Que pourrois-je pour votre service, mon cher Marquis? dites-le-moi, au nom de Dieu, et donnez-moi pour mes étrennes quelque occasion de vous marquer mon zèle.

Oui sans doute, j'ai une jolie guinguette, et malheur et honni celui qui promettra d'y venir et qui n'y viendra pas! Je vous prie, mon cher Marquis, de m'en faire une description; je vous enverrai des mémoires pour cela; mais il faut absolument que ce petit bijou soit décrit par une main de maître, et je vous confie cet ouvrage. Celui des reines a très-bien réussi parmi nos beaux esprits; et, en effet, il est parfait : ne me laissez rien ignorer, mon cher Marquis, de ce qui partira de cette bonne tête et de cette belle imagination. Je m'applaudis de tout ce

que vous faites de bien, parce que j'y prends autant d'intérêt que vous-même. Je n'entends plus parler des Barbentanes, des Costebelles et de tous mes amis. On dit que M. de Fortia est dans vos cantons bien dévotement avec son fils : ils sont heureux si cela est. M. de Richelieu s'en mêle aussi après une grande maladie : j'aime fort les conquêtes du Seigneur, et surtout celles qui en sont dignes. Adieu, mon cher Marquis : aimez-moi toujours, parce que je vous aime beaucoup.

---

* 3. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

7 juin.

C'est pour avoir trop de choses à vous dire que je ne vous ai rien dit, mon cher Marquis. Je n'ai pas soupçonné que vous fussiez en peine de mon voyage : douze lieues par le plus beau temps et le plus beau chemin du monde n'ont d'autre inconvénient que d'éloigner de vous; mais il est vrai qu'il est grand, et que vous avez raison, et Mme de Caumont aussi, d'être en peine de ceux qui vous quittent. Soyez-le aussi, et avec encore plus grande raison, de ceux qui vous devant tout, ne savent comment vous exprimer leur reconnoissance. Voilà ce que je n'entreprends point : elle est dans mon cœur, mon cher Marquis, elle est bien là; quand vous en voudrez quelque témoignage, vous n'avez qu'à tinter ; mais hélas! je ne suis pas assez heureuse.

Vous êtes jaloux, mon cher Marquis, du froid et piquant la Batie. Oh! que cela me fait plaisir! Il y a longtemps que tant d'honneur ne m'étoit arrivé, ni à lui non plus. Comment avez-vous fait pour trouver ce sentiment honorable et flatteur à l'un et à l'autre? Vous êtes poli à l'excès : ne le lui laissez pas ignorer.

Je vous quitte brusquement. Je suis accablée de réponses accumulées. Les lettres de ma grand'mère m'en ont attiré des millions. Je n'en puis plus. Adieu, Monsieur; adieu, Madame. S'il y a quelqu'un dans le monde qui vous aime, qui vous respecte comme moi, je consens que vous ne m'aimiez plus.

---

* 4. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Pendant que je m'attendrissois sur le chevalier de Castellane, il étoit heureux et tranquille auprès de vous, Monsieur le Marquis; il faisoit sa cour à Mme de Caumont; il admiroit la noble assemblée de M. le duc d'Ormont; il faisoit l'agréable auprès de Mme de Barbentane, et sur le tout, il mangeoit comme un diable partout. Voilà qui est fini : je ne m'inquiéterai plus de personne; j'en suis la dupe. Il est donc revenu charmé, enchanté de vos bontés et de votre ville. Mais j'ai été bien scandalisée de sa suite. Il a mené avec lui une belle et jeune demoiselle, grasse, dodue, l'œil tendre; et ce qui m'a surprise au dernier point, c'est qu'il m'a dit que c'étoit une personne que vous aviez entretenue longtemps; et quand j'ai demandé ce que disait Mme de Caumont à tout cela, il m'a été répondu qu'elle avait contribué à cet entretien, et que c'étoit sous ses yeux que tout cela se passoit; et quand j'ai dit que je ne voulois point de tout ce train-là chez moi, on s'en est moqué, et on m'a....

---

* 5. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

C'est un objet digne de votre politesse et de votre gé-

nérosité, mon cher Marquis, que M. de Maurel exilé par une lettre de cachet, qui en le faisant sortir de la Province, lui laisse le choix de toute autre demeure. Il choisit Avignon. Il quitte une jeune femme qu'il aime; il quitte toutes ses aises, ses commodités; il est vieux; s'il meurt, sa femme est à l'aumône : elle est ma cousine, petite-fille de ma cousine germaine. Ils font pitié à tout le monde. Maurel est un bon homme; il a de l'esprit, il sait, il n'est point sans conversation. Je m'assure que vous l'accueillerez, et que vous lui adoucirez ses malheurs. Il vous sera recommandé par M. le président de Mazaugues et par bien d'autres. Je me joins à eux, et vous embrasse, mon cher Marquis.

7 avril.

---

* 6. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

29 octobre.

Voilà notre petit séminariste que j'ai l'honneur de vous présenter, mon cher Marquis. Je vous demande pour lui l'honneur de votre amitié et de votre protection; d'interroger parfois ces Messieurs sur sa conduite, et enfin de nous donner la marque de bonté et d'amitié de veiller un peu sur lui. Nous recevrons tous cette faveur avec une extrême reconnoissance. Vous savez que tous les enfants Castellane sont les miens : j'ai l'audace de croire que ce titre est une bonne recommandation auprès de vous, mon cher Marquis. Vous savez ce que je vous suis.

---

* 7. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Le dérangement des courriers qui n'arrivent point, et

un voyage que je viens de faire à Marseille, m'ont fait recevoir bien tard votre lettre, mon cher Marquis, et retardé aussi ma réponse et les marques de ma reconnoissance pour votre aimable attention, de m'avoir fait part de ce que vous avez écrit sur la poésie. Il n'y a point de rimes ni de choses rimées qui vaillent ce morceau; je l'ai lu avec grand plaisir. Je crois que n'ayant pas tant parlé que M. Huet sur cette matière, vous en avez cependant parlé plus utilement, et dit des choses qui lui avoient échappé assurément.

Ne me laissez rien ignorer de tout ce que votre bel et bon esprit produira, je vous en conjure. Mille et mille respects à Mme de Caumont. Je suis accablée de tous mes parents malades, fille, sœur, etc. Je n'ai le temps que de vous assurer de la tendresse et sincérité de mon attachement pour vous, mon cher Marquis; je vous souhaite d'avance la bonne année.

Le 16 décembre.

---

* 8. — DE MADAME DE SIMIANE AU MARQUIS DE CAUMONT.

Mes enfants Vence m'envoient une caisse de bergamotes que j'avois demandées pour Mme de Caumont: je les ai trouvées dignes de lui être présentées; ce sont ses étrennes. Mais je ne suis pas sotte, je sais comment il faut faire pour être bien accueillie: je vous les adresse, mon cher Marquis, et voilà du plus fin; de votre main quelle bonne réception ne dois-je pas attendre! Recevez donc ce petit hommage provençal, et tous les vœux que je fais pour vous et cette chère moitié, que le bon Dieu conserve, et vous aussi, en joie, santé, prospérité, et tout cela pendant un siècle! je n'en démordrois pas d'un jour. Adieu: je suis accablée de lettres. Voici un temps